

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 04335 1444

Hæc meditare : in his esto. 1. TIMOTH. 4. 15.
Méditez ces vérités; soyez-en toujours occupé.

CONFÉRENCES SPIRITUELLES

SUR LES DEVOIRS DE LA VIE RELIGIEUSE

A L'USAGE DES COMMUNAUTÉS

Ouvrage utile également aux directeurs des âmes, aumôniers, prédicateurs de retraites
et généralement à tous les prêtres

DEDIÉ A NOSSEIGNEURS LES ÉVÊQUES DE LA PROVINCE DE REIMS

Par l'abbé G. BASINET

Chanoine titulaire de la Basilique de Notre-Dame d'Amiens.

CINQUIÈME ÉDITION.



TOME TROISIÈME.

PARIS

118, RUE INTERNATIONALE - CATHOLIQUE

Rue Bonaparte, 66

LEIPZIG

L. - A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE

Querstrasse, 24

V^{VE} H. CASTERMAN

ÉDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ.

TORNAI

HOLY REDEEMER LIBRARY; WINDSOR

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

RECUEIL

DE

CONFÉRENCES SPIRITUELLES.

LII^e CONFÉRENCE.

SUR LA PERFECTION.

1. *Qu'est-ce que la Perfection chrétienne?*
 2. *En quoi consiste la Perfection religieuse?*
 3. *Quelles sont les vertus les plus nécessaires pour arriver à la Perfection?*
 4. *Peut-on, sans le désirer, arriver à la Perfection?*
 5. *Quels sont les moyens et les pratiques qui peuvent conduire à la Perfection?*
-

Estote ergò perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.

Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Matth. 5. 48.

Dans le dessein où je suis, mes Sœurs, de vous entretenir, dans une suite de Conférences, des principales vertus propres de la vie religieuse, je ne puis mieux commencer que par ces paroles que Jésus-Christ adressait autrefois à ses disciples, dans ce sermon admirable qu'il leur fit sur la montagne. A l'exemple de ce divin Maître, je viens vous exhorter à établir sur des fondements solides l'édifice de votre perfection. Tous bâtissent en ce monde, mais tous ne bâtissent pas avec la même sagesse ni avec la même soli-

dité : *Les uns, dit le même Sauveur, élèvent leur édifice sur la pierre; les autres travaillent sur la terre et le sable mouvant*¹, mais la suite fait bientôt voir quel est l'homme sage et quel est l'homme insensé : *Car les pluies viennent à tomber, les vents soufflent avec violence, les rivières débordent, et tandis que la maison de l'un demeure ferme et inébranlable, parce qu'elle est fondée sur la pierre, celle de l'autre se trouve renversée, et on n'y voit plus que de tristes ruines*². Il vous importe donc infiniment de bâtir d'une manière solide l'édifice de votre perfection, et c'est à quoi je viens vous aider aujourd'hui de tout mon pouvoir, en vous montrant : 1° ce que c'est que la perfection chrétienne; 2° en quoi consiste la perfection religieuse; 3° quelles sont les vertus les plus essentielles pour arriver à la perfection; 4° si l'on peut arriver à la perfection, sans la désirer; 5° quels sont les moyens et les pratiques qui peuvent conduire à la perfection. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. QU'EST-CE QUE LA PERFECTION CHRÉTIENNE?

Etre un parfait chrétien, c'est accomplir avec ferveur et avec exactitude les devoirs que la religion prescrit et les vertus qu'elle recommande; c'est croire avec une entière docilité les mystères qu'elle propose, attendre avec une solide confiance les biens qu'elle promet, observer avec une parfaite fidélité les lois qu'elle prescrit, s'appliquer à connaître Dieu de plus en plus par l'exercice de la foi, s'élever à lui par l'espérance, s'y unir par la charité; c'est, en un mot, méditer ses vérités, désirer ses récompenses,

(1) Assimilabitur viro sapienti qui ædificavit domum suam supra petram... Similis erit viro stulto qui ædificavit domum suam super arenam. *Matth.* 7. — 24. 26.

(2) Et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam, et non cecidit; fundata enim erat super petram... Et irruerunt in domum illam, et fuit ruina illius magna. *Matth.* 7. — 25. 27.

observer ses préceptes. Voilà la perfection du christianisme que Jésus-Christ recommande à tous, quand il dit dans son Evangile : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*. C'est ainsi qu'on devient juste, saint, heureux, parfait, autant qu'on en est capable dans cette vie, et qu'on arrive enfin au bonheur plein et entier du ciel, dans lequel consistent notre justice et notre perfection consommée. Un chrétien sera donc d'autant plus saint et plus parfait, que, par une foi plus étendue et plus ferme, il connaîtra davantage la grandeur de Dieu, le vide et le néant de toutes les créatures; que, par une espérance plus vive, méprisant tous les biens créés et passagers, il soupirera plus ardemment après les biens éternels, et que, par une charité plus parfaite et plus forte, il préférera Dieu à tous et à sa propre vie, obéira parfaitement à la loi sainte, ne cherchera que sa gloire, lui rapportera toutes choses, lui-même comme tout le reste. Voilà quelle est la perfection que l'Eglise fait demander à tous les chrétiens, dans cette excellente prière qu'elle adresse à Dieu : « Augmentez en nous, Seigneur, la foi, l'espérance et la charité; et, afin que nous méritions d'obtenir ce que vous nous promettez, faites-nous aimer ce que vous nous commandez¹. »

Un chrétien, orné de ces trois vertus, est parfait autant qu'il peut l'être dans cette vie, parce que c'est des sentiments de ces vertus, quand ils remplissent son esprit et son cœur, que se forment en lui l'adoration parfaite, le pur amour, le vrai culte de Dieu. Ce culte tout spirituel, selon la pensée de saint Augustin, est un sentiment qui domine dans l'âme et qui l'assujettit à Dieu, en lui sacrifiant tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle est, pour lui plaire et le posséder.

Cet assujettissement se forme en lui, d'une part, par la connaissance profonde des perfections infinies de Dieu, de

(1) Omnipotens, sempiternus Deus, da nobis fidei, spei, charitatis augmentum: et ut mereamur assequi quod promittis, fac nos amare quod præcipis.
Orat. de Dom. 13. post. Pent.

l'autre, par celle de son néant et de sa dépendance sans bornes envers cet Etre-Suprême. Alors il est visible qu'il est dans le chemin de la perfection, parce qu'il remplit ses devoirs par rapport à Dieu et par rapport à lui-même. Il doit à Dieu de le glorifier, c'est-à-dire de le connaître, de l'aimer et de lui obéir; il se doit à lui-même de se sanctifier et de se rendre heureux par la possession de Dieu, qui seul peut remplir le vide de notre cœur et le satisfaire. Telle est la fin du chrétien, et telle est la perfection où il doit tendre ici-bas.

Il n'est donc pas besoin pour acquérir cette perfection ordonnée, qu'il n'ait plus de tentations à vaincre, ni de passions à dompter, ni de vains désirs à mortifier, ni de péchés même à expier; mais il faut qu'il pratique la loi et la justice chrétiennes, qu'il s'éloigne de tout péché, même du véniel, autant que la fragilité humaine peut le permettre, qu'il tâche de réparer ou d'expier tous les jours les fautes où il tombe tous les jours, qu'il veille sans cesse sur lui-même pour réprimer ses passions, pour mortifier ses sens, pour détacher son cœur de tout ce qui pourrait le partager entre Dieu et la créature; et par là il arrivera à l'union de son âme avec Dieu, ce en quoi consiste la perfection.

II. EN QUOI CONSISTE LA PERFECTION RELIGIEUSE ?

Tous les chrétiens sont appelés à la perfection, chacun néanmoins d'une manière conforme à son état, de sorte qu'un chrétien n'est parfait qu'autant qu'il a l'esprit de son état. Pour bien comprendre cette vérité, qui est la base de la perfection religieuse, il faut distinguer, avec saint François de Sales dans son *Entretien des règles*, l'esprit général de l'état religieux, et l'esprit particulier de chaque ordre et de chaque congrégation. L'esprit général est de tendre à la perfection de la charité, et l'esprit particulier est le moyen par lequel chaque institut tend et aspire à cette perfection de la charité, c'est-à-dire à l'union de notre

âme avec Dieu et avec le prochain pour l'amour de Dieu : ce qui se fait avec Dieu par l'union de notre volonté à la sienne, et avec le prochain par la douceur, qui est une vertu dépendant immédiatement de la charité.

Or, cet esprit particulier est différent dans les divers ordres, et, par conséquent, toutes les personnes consacrées à Dieu n'arrivent pas à la perfection par les mêmes pratiques. Les unes le font par l'observance d'une rigoureuse pauvreté ; les autres, par celle du silence et de la solitude ; celles-ci, par des austérités corporelles ; celles-là, par les services qu'elles rendent au prochain, soit dans les hôpitaux, soit dans les pensionnats. Une Carmélite, par exemple, une Trappistine, une Religieuse de Sainte-Claire ou de la Visitation qui ne sont pas institutrices, etc., et toute autre religieuse assujettie à une clôture canonique, c'est-à-dire entière et parfaite, sont toutes appelées à la perfection ; mais, comme telles, elles doivent y tendre par une vie cachée et intérieure, par l'esprit de retraite, d'oraison et de mortification, par la pratique rigoureuse de la pauvreté évangélique. Une Bénédictine du Saint-Sacrement, une Ursuline, une Religieuse de Saint-Dominique, de la Congrégation de Notre-Dame, du Sacré-Cœur, une Fidèle compagne de Jésus, etc., et toute autre religieuse assujettie à une clôture mitigée, joignant la vie active de Marthe à la vie contemplative de Marie, sont toutes appelées à la perfection ; mais, comme telles, elles doivent tâcher d'y parvenir par la garde du cœur, l'habitude de la présence de Dieu, l'esprit d'une profonde humilité devant Dieu, d'une grande douceur envers le prochain, et la fidèle observation de leurs règles, surtout en ce qui concerne l'éducation des jeunes personnes confiées à leurs soins. Une Sœur de Saint-Vincent de Paul, dite Fille de la Charité, de Saint-Augustin, de Saint-Joseph, de Saint-Maur, dite du Saint-Enfant-Jésus, de Saint-Thomas de Villeneuve, de Notre-Dame de Charité, du Refuge ou du Bon-Pasteur, de la Providence, une Fille de la Sagesse, etc., et toute

autre sœur hospitalière ou institutrice, appliquée aux œuvres extérieures de la charité ou de l'instruction, soit dans les hôpitaux, soit dans les classes, sont toutes appelées à la perfection; mais, comme telles, elles doivent s'efforcer d'y atteindre, les unes, par une grande compassion pour l'humanité souffrante ou égarée, les autres, par un zèle actif à coopérer à la sanctification et à la bonne éducation de toute cette jeunesse en qui repose l'espoir de la religion et de la société. L'esprit de l'état étant celui de la perfection, c'est par l'observance exacte de ses règles et de ses constitutions qu'on l'acquiert.

Une personne consacrée à Dieu est donc assurée d'arriver à la perfection, lorsqu'elle est fidèle à observer ses saintes règles et à suivre l'esprit de son état; et cette exacte observance, jointe à celle de ses vœux, lui suffit tellement pour sa perfection, qu'il ne lui faut d'autres moyens pour y arriver, ni d'autres preuves pour s'en assurer, que cette fidèle observance. Vérité bien consolante pour une épouse de Jésus-Christ, et qui doit exciter dans son cœur des sentiments continuels d'une très-vive reconnaissance envers Dieu. Que pouvez-vous, en effet, désirer davantage pour assurer votre perfection, que d'être certaines de l'opérer en vous rendant fidèles à votre règle et à la pratique de vos vœux? Dans le monde, on fait souvent beaucoup de choses sans savoir si elles sont dans l'ordre de la volonté de Dieu ou dans la perfection de son état; mais vous n'avez rien à craindre de semblable dans la religion. En observant vos constitutions et vos règles, vous êtes certaines que chaque point est une action que Dieu veut que vous fassiez, et qui vous conduit, par l'esprit avec lequel vous le faites, à votre perfection. Tenez-vous donc fidèlement à l'observance de votre règle et de vos vœux, fixez-vous-y entièrement; Dieu n'exige rien de plus de vous, et je puis vous assurer de sa part, avec tous les Saints, tous les Docteurs, tous les Maîtres de la vie spirituelle, avec toute l'Eglise, en un mot, que vous serez véritablement

parfaites, et que votre vie sera pleine de mérites et précieuse aux yeux de Dieu. N'en prétendez pas faire plus qu'il ne vous est marqué, par vos règles, parce que ce n'est pas par la multiplicité des choses que vous ferez, que vous acquerrez la perfection religieuse, mais par la perfection et la pureté d'intention avec lesquelles vous les ferez. Souvenez-vous que c'est cette entière fidélité qui fait l'esprit de votre état, et que c'est en cela que consiste la perfection que Dieu exige de vous. Vous ne pouvez l'avoir, sans avoir en même temps la perfection chrétienne, qui est le fondement de la perfection religieuse.

Mais, dites-vous, ma chère Sœur, faut-il donc s'en tenir là uniquement, et mettre de côté les pratiques de dévotion et de surérogation ?

Ceci est loin de ma pensée ; car, à Dieu ne plaise que je veuille bannir ces pratiques particulières, qui sont aussi édifiantes qu'elles sont sanctifiantes ! Je sais parfaitement qu'elles ne sont point un obstacle à la perfection, et je ne porte pas la prétention jusqu'à vouloir vous les interdire. Une heureuse expérience prouve, au contraire, qu'elles sont très-utiles pour y arriver ; mais à qui le sont-elles parmi les religieuses d'une Communauté ? Elles le sont à celles qui s'acquittent d'abord exactement de tous leurs devoirs, de tout ce qui leur est prescrit et conseillé par rapport aux vertus de leur état, et qui joignent à cette exactitude un soin extrême de profiter de toutes les occasions que la divine Providence leur ménage d'ailleurs de pratiquer quelque acte d'humilité, de charité, de mortification et de patience ; à celles qui suivent la sage règle de ne pas se livrer à des pratiques particulières contre la volonté de leur Supérieure, ou de ne s'y livrer qu'autant qu'elles sont compatibles avec leurs emplois et n'embarrassent pas l'esprit à cause de leur multiplicité ; à celles enfin qui, loin de s'attacher scrupuleusement à ces sortes de pratiques de surérogation, les quittent sans peine et sans regret, lorsque la charité, la discrétion et l'obéissance l'exigent.

Et à dire vrai, n'est-ce pas une pitié de voir certaines âmes s'occuper plus de toutes ces dévotions particulières, que des vertus propres de leur saint état : se faire, par exemple, un scrupule de ne pas réciter certaines prières de surérogation, tandis qu'elles ne s'en font nullement de mortifier les personnes avec qui elles ont à vivre ; de ne pas dire tant de *Pater* ou d'*Ave Maria* en faisant autant de prostrations ou de gémissements, tandis qu'elles ne craignent pas de murmurer ouvertement contre leur Supérieure, de médire de leurs Sœurs ou de les railler malignement ; de ne pas parler de Dieu et de son amour, de la bienheureuse Vierge Marie et des Saints, sans une certaine affectation de mysticité, tandis que leur conduite dans le service du Seigneur est pleine d'inégalités et d'inconstance, qu'elles se démentent aisément dans les moindres occasions qui contrarient la nature ou leurs vaines idées de dévotion, qu'elles se laissent aller à des plaintes, à des murmures, à des ressentiments même, si on les empêche d'exécuter leurs pieux projets ? N'est-ce pas une pitié, encore une fois, de voir ces âmes conserver même, par un aveuglement qu'on ne saurait assez déplorer, tous leurs défauts, toutes leurs imperfections, tandis qu'au lieu de travailler à s'en corriger, elles tournent toute leur attention à se proposer une quantité d'exercices surnuméraires qu'il leur coûte bien moins de pratiquer, qu'il ne leur coûterait de combattre leurs passions, et de s'exercer dans la violence évangélique et dans la mortification religieuse ? Oh ! qu'une véritable épouse de Jésus-Christ agit avec plus de sagesse ! Elle évite toutes ces dévotions particulières auxquelles elles ne pourrait souvent se livrer qu'au préjudice des devoirs et de la perfection de son état, et elle ne néglige rien pour croître en sainteté, pour s'unir plus étroitement à Jésus-Christ, son divin Epoux, avec tout le recueillement de son esprit, avec toute la ferveur de son cœur, avec un affectueux épanchement de son âme envers Dieu, et elle n'en devient que plus solidement vertueuse et plus parfaite.

Mais, ajoutez-vous, si la perfection ne consiste pas précisément dans les pratiques de dévotion et de surérogation, que dire des voies extraordinaires?...

A cela je réponds, sans balancer et avec une entière assurance, que ce n'est pas non plus dans des voies de dévotion extraordinaires, dans des dons d'oraison sublime, de ravissement et d'extase, que consiste la perfection religieuse. En effet, tous les Saints nous enseignent qu'on peut être parfait sans toutes ces opérations particulières ; ce sont des dons purement gratuits. La séraphique Thérèse connaissait des âmes saintes qui ne pouvaient prier que vocalement, et elle ne connaissait point de contemplatif, quelque parfait qu'elle le crût, qu'elle préférât à ces âmes. Selon saint Bernard, ces opérations extraordinaires arrivent rarement, même aux âmes les plus avancées dans les voies de la perfection, et, « quand elles arrivent, dit-il, elles ne durent qu'un moment. » Le saint évêque de Genève, saint François de Sales, nous assure, « que ces sortes de grâces ne sont pas nécessaires pour bien servir et pour aimer Dieu, parce qu'elles ne sont pas des vertus, ni, par conséquent, désirables pour la perfection ; mais qu'il faut plutôt s'exercer simplement, humblement, dévotement, aux plus petites vertus que nous pouvons acquérir, comme la patience, la débonnairété, l'obéissance, la charité, la tendresse envers le prochain, le support de ses imperfections, la diligence en sainte ferveur. » Telles sont les propres paroles de ce saint Evêque, si versé dans les choses spirituelles.

Mais la vraie perfection que Dieu demande de ses épouses, est celle qui consiste dans les devoirs de la religion, et dans l'accomplissement de la loi par la charité ; et c'est par la pratique des vertus que la charité devient parfaite. Voilà, ma chère Sœur, oui, voilà ce que votre divin Epoux exige de vous pour votre perfection, et non des dons d'oraison sublime, de ravissement et d'extase. Il veut que vous observiez vos vœux et vos règles avec fidélité et avec amour ;

que vous fassiez vos actions, même les plus indifférentes, dans la vue de lui plaire, et que, vous acquittant avec soin de vos exercices communs, vous les rapportiez à lui par les retours d'un cœur qui l'aime et qui les fait pour sa gloire. Faites bien le tout et vous serez bientôt parfaite. Ainsi, aller à l'oraison, à l'office, au réfectoire, à la récréation, à l'emploi dont vous êtes chargée, observer dans toute leur étendue vos règles et vos vœux, voilà la matière de votre perfection; faire toutes vos actions avec piété, les animer d'un esprit de foi, agir en tout par amour et pour l'amour de Dieu, voilà la forme de votre perfection, voilà tout pour vous; rien de plus ne vous est nécessaire. Faites le bien, et c'est de cette sorte que vous deviendrez parfaite.

III. QUELLES SONT LES VERTUS LES PLUS NÉCESSAIRES POUR ARRIVER A LA PERFECTION?

Néanmoins, pour vous instruire toutes, et vous édifier davantage, il est bon de descendre dans quelque détail, et de vous apprendre quelles sont les vertus les plus essentielles à une religieuse et les plus propres pour la rendre parfaite. Or, ces vertus sont : 1^o un entier renoncement à soi-même ; 2^o une obéissance aveugle ; 3^o une humilité profonde ; 4^o une douceur à toute épreuve.

I. RENONCEMENT A SOI-MÊME.

Le renoncement à soi-même, à sa propre volonté, est une des vertus les plus nécessaires pour parvenir à la perfection : « C'est par là, dit le pieux auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, qu'il faut commencer, continuer et finir, si l'on veut être parfait ¹. » C'est à proportion du progrès qu'on fait dans cet important exercice, qu'on se soutient et qu'on avance, la consommation de la plus haute piété ne venant

(1) *Imit. Ch. I. 3. c. 32. n. 1.*

qu'à la suite de ce parfait renoncement. Ainsi, nous voyons dans la vie des anciens solitaires qu'ils devenaient plus intérieurs et plus spirituels, à mesure qu'ils avaient plus travaillé à mourir à eux-mêmes, sous la discipline d'un ancien qui les avait longtemps éprouvés, en contrariant leurs inclinations et leur amour-propre ; et les plus éminents en sainteté ont été ceux qui ont mieux su, dès le commencement, se soumettre parfaitement à cette difficile épreuve. Au contraire, si l'on a toujours vu et si l'on voit encore de nos jours, jusque dans la religion, des âmes imparfaites qui se démentent dans la moindre contradiction, ou qu'on ne peut plier que très-difficilement sous le joug de la règle et de l'obéissance, dès que ce qu'on leur prescrit combat leur humeur et leur volonté, ah ! qu'on le sache bien et qu'on ne l'oublie jamais, c'est que n'ayant pas travaillé de bonne heure à se renoncer, elles ont laissé régner l'amour-propre dans leur cœur, et croître avec lui les mauvaises inclinations.

O vous donc qui commencez la carrière religieuse, gravez cette vérité dans vos cœurs en caractères ineffaçables. Si vous êtes fidèles à vous renoncer, vous vous élèverez bientôt à une grande perfection ; mais, si vous négligez de le faire, vous risquez de ramper, pour ainsi dire, toute votre vie, comme de vils insectes, dans la boue de vos défauts. Profitez avec une sainte ardeur des occasions qui se présentent de mortifier vos sens, de corriger votre humeur, de renoncer à vos propres lumières, à votre propre volonté, à votre amour-propre. Ne vous découragez pas, quelque grande difficulté que vous ayez à vous vaincre. Persuadez-vous bien qu'on souffre davantage en suivant ses passions immortifiées, qu'il n'en coûte de peine à les combattre et à les réprimer, parce qu'il n'y a de bonheur et de consolation véritable que pour une âme qui, pénétrée des maximes de l'Evangile, s'applique sincèrement au saint renoncement de sa propre volonté. Plus elle avance dans cet exercice, plus elle entre dans la liberté des enfants de Dieu, plus elle se

rend digne du nom d'épouse de Jésus-Christ qu'elle porte ; et tandis que tout coûte à celle qui ne combat pas sa propre volonté ; tandis que tout ce qui est de la religion est un poids pour elle, poids cependant qu'elle est forcée de porter, parce qu'elle ne peut changer d'état ; enfin, tandis qu'elle est en proie aux agitations et aux remords de la conscience, sans trouver rien qui la puisse rassurer, une âme, au contraire, qui sait renoncer à elle-même, trouve partout la paix, la douceur, la consolation, et porte partout avec elle la joie et la tranquillité d'une bonne conscience. En un mot, tout est doux dans son état, parce qu'elle ne met son plaisir et sa consolation que dans l'accomplissement de ses devoirs, dans l'observance de sa règle et dans le renoncement à sa propre volonté. Alors quels progrès, ô mon Dieu, ne fait-elle pas de jour en jour dans les voies de la perfection ! Il n'y a plus en elle d'impatience, de murmure, de passion, de désordre, parce qu'il n'y a plus en elle de propre volonté.

En effet, ce n'est que par les mouvements déréglés de la propre volonté qu'on transgresse les lois divines et humaines, et les devoirs de son état : ce qui a fait dire à saint Bernard, « que s'il n'y avait point de propre volonté, il n'y aurait plus d'enfer. » *Si vous ne suivez pas vos inclinations, disait le prophète Isaïe, si vous ne faites plus votre propre volonté, alors vous trouverez votre joie devant le Seigneur, et il vous établira au-dessus de ce qu'il y a de plus relevé sur la terre¹.*

Il est donc vrai que l'abnégation de la propre volonté est une source de mérites et le vrai principe d'une solide perfection, tandis que l'attachement à soi-même est la cause funeste du peu d'avancement dans la vertu de beaucoup d'âmes, et l'origine de leur perte : *Car, dit le Prophète, Dieu réprouve les oblations et les sacrifices où se trouvent les*

(1) Si glorificaveris eum, dùm non facis vias tuas, et non invenitur voluntas tua, ut loquaris sermonem ; tunc delectaberis super Domino, et sustolam te super altitudines terræ. *Is. 58. — 43. 14.*

*marques de la propre volonté*¹. Oh ! avec quel soin une âme doit-elle combattre cette passion qui ravit tous ses mérites ! quels moyens elle doit tâcher d'employer pour dompter cette malheureuse volonté propre qui l'empêche d'arriver à l'état de perfection où Dieu l'appelle ! C'est un ennemi domestique qui ne dort jamais, qui est sans cesse dans le mouvement et dans l'action, et si elle se donne à son égard le moindre repos, il prend de nouvelles forces, et se met en état de l'attaquer avec plus d'opiniâtreté et d'avantage.

On dompte la chair et on l'assujettit, on affaiblit les passions et l'on en arrête les excès par des pénitences et des mortifications rigoureuses, mais il n'en est pas de même de la volonté ; elle a une malignité d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus délicate et plus subtile ; elle est spirituelle, elle n'a point de bornes dans ses desseins, elle se prend à tout, elle s'élève contre Dieu aussi bien que contre les créatures, et il n'y a rien qu'elle ne fasse pour empêcher qu'on ne la soumette ; elle se déguise, elle se cache ; elle se couvre d'apparences spécieuses ; souvent elle est où on pense le moins, et, comme pour nous séduire avec plus de certitude, elle nous propose non-seulement les maux, mais même les biens. Le seul moyen par lequel on puisse éviter les pièges qu'elle nous tend, est de suivre la volonté des autres, et de préférer leurs sentiments ou leurs ordres à toutes nos lumières. Or, cet heureux moyen se trouve dans la pratique de l'obéissance.

II. OBÉISSANCE.

L'obéissance est la seconde vertu, et même la plus essentielle à une religieuse pour devenir parfaite. Par sa pratique, elle vient à bout de triompher de son plus dangereux ennemi, qui est sa propre volonté, comme on vient de le prouver. Ainsi, qu'elle soit bien obéissante, et elle se renonce sans cesse. Mais son obéissance doit être revêtue de

(1) Quare jejunavimus, et non aspexisti ?... Ecce in die jejunii vestri invenit voluntas vestra. *Is.* 58. 3.

certaines conditions; il faut qu'elle soit simple, prompte, aveugle dans les grandes et les petites choses, dans les occasions difficiles comme dans les plus aisées; qu'elle soit toujours égale dans tous les temps, toujours aussi dans l'esprit, dans le cœur et dans les œuvres. Que ce qu'on lui prescrit combatte ses désirs, ou ruine ses petits projets, ou contrarie ses inclinations; que, par une supposition bien difficile, il soit déplacé et même injuste; que ce soit le résultat du caprice et de l'humeur; que l'emploi qu'on lui donne dans la Communauté ne soit pas de son goût; qu'il lui paraisse même contraire à sa perfection, parce qu'elle croit qu'elle y sera dans une dissipation continuelle, dans tous ces cas elle doit imposer silence à sa raison, faire taire l'amour-propre, tenir pour maxime inviolable que, dans la religion, pour s'y renoncer entièrement, pour y être parfaitement obéissante, elle ne doit vouloir que ce que la Supérieure veut, ni être que là où elle veut qu'elle soit, et que, dans cet emploi même qu'elle croit si dissipant, il vaut mieux pour elle y être occupée tout le jour par obéissance, que de vaquer à l'oraison ou de garder une plus étroite retraite et une solitude plus parfaite, en suivant sa propre volonté; en un mot, elle doit se laisser conduire, placer, déplacer, comme un petit enfant; se souvenir qu'elle est religieuse, et c'est tout dire; se bien persuader qu'elle n'a d'autre chose à faire que d'obéir. Et ne croyez pas que ce soit ici un portrait imaginaire, fait à plaisir. Ce que je dis de l'entière obéissance qu'il vous faut pratiquer en tout et partout, ce n'est pas moi qui vous le dis, c'est votre divin Maître lui-même qui l'a enseigné par ses leçons et par ses exemples, et qui l'a ordonné par ses serviteurs et ses Saints; « Apprenez, vous dit le pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, apprenez à obéir, poussière que vous êtes : apprenez, terre et boue, à vous abaisser sous les pieds de tout le monde; apprenez à rompre toutes vos volontés et à vous dévouer à toute sorte de soumission¹. »

(1) *Imit. Ch. I. 3, c. 45 n. 2.*

Mais ce n'est pas encore assez dire, et je vais plus loin. Vous devez même être toutes persuadées que la perfection de votre obéissance consiste à regarder toutes vos Sœurs comme vos Supérieures, et à les respecter, en conséquence, comme autant de personnes que leur vertu et leur mérite élèvent au-dessus de vous, suivant ces paroles du pieux auteur que je viens de citer : « Appliquez tout votre soin à être dans une telle disposition, que, soit que votre Supérieure ou quelque autre que ce soit, vous ait demandé ou témoigné désirer de vous quelque chose, vous receviez le tout de bon cœur, et que vous vous efforciez de l'accomplir avec une sincère volonté ¹. » Que les jeunes soient donc soumises aux anciennes par respect et par vénération ; que les anciennes pratiquent même cette soumission à l'égard des jeunes, en usant de condescendance envers elles, ayant pour elles la douceur, l'affabilité, la bonté, la tendresse qu'exige le titre commun de Sœurs et d'épouses de Jésus-Christ, et que chacune soit plus particulièrement fidèle à ce moyen de perfection à l'égard de celles qui sont dans les emplois, en leur obéissant dans ce qu'elles exigent en vertu de leurs offices. Ainsi, il vous faut obéir à la Sœur infirmière, comme à votre Supérieure, dans le temps de la maladie, et vous abandonner docilement à ses charitables soins, en renonçant à votre propre volonté et en vous élevant au-dessus de vos répugnances, soit pour les remèdes, soit pour les soulagements qu'elle juge à propos que vous preniez : « Une telle conduite, dit un Maître de la vie spirituelle, observée dans un esprit de dépendance, de charité, d'humilité, est d'un très-grand mérite devant Dieu, et consomme la perfection de l'obéissance dans une religieuse. »

III. HUMILITÉ.

L'humilité est la troisième vertu qui conduit à la perfection. Ainsi votre vertu croîtra, selon que vous serez humbles,

(1) *Imit. Ch. I. 5. c. 15. n. 1.*

et elle s'évanouira bientôt à la moindre difficulté, si vous manquez d'humilité. Quelques talents qu'ait une religieuse, quelque vertu qu'elle croie avoir acquise, il faut qu'elle tâche de bien se persuader qu'elle est la plus défectueuse de toutes ses Sœurs, ou plutôt elle doit se considérer comme n'ayant aucune vertu, tandis que les autres ont fait de grands progrès, suivant ces paroles du pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* : « S'il y a en vous quelque bien, croyez qu'il y en a encore plus dans les autres, afin de vous conserver dans l'humilité. Vous ne perdez rien à vous mettre au-dessous de tous ; mais vous pouvez beaucoup perdre, si vous vous préférez même à un seul ¹. »

Mais comment, me direz-vous, puis-je me croire plus défectueuse que les autres, tandis que j'en vois plusieurs dont je ne puis dissimuler les défauts que je n'aperçois pas en moi-même ?

Ah ! ma chère Sœur, qu'il y a d'orgueil dans ces parallèles que vous faites ainsi ! Vous avez donc oublié que la vraie humilité n'a des yeux que pour voir ses propres défauts, et qu'elle est toujours aveugle pour ceux des autres, qu'elle excuse tout dans les autres, et n'excuse rien dans soi. Vous ne pensez donc pas que quand vous verriez une de vos Sœurs tomber dans des fautes et même dans des crimes manifestes, vous ne devriez pas vous croire meilleure qu'elle, puisque vous ne savez pas combien de temps vous persévérerez dans le bien. Vous ne pensez donc pas qu'une âme véritablement humble trouve tant de misères en elle-même, qu'elle ne songe guère à s'occuper de celles des autres, et que l'esprit de componction dont elle est pénétrée, la fait gémir sans cesse sur ses propres péchés, sans lui laisser le temps ni lui permettre la curiosité d'observer ceux de ses Sœurs.

Mais vous ne devez pas vous contenter des simples réflexions que vous faites sur l'humilité, il faut en venir à l'humiliation qui en est la fille, et vous habituer à la porter

(1) *Imit. Ch. l. 4. c. 7. n. 5.*

avec douceur, avec patience, avec soumission et même avec une sainte joie. Oh ! qu'une âme est solidement établie dans l'humilité ! qu'elle a fait de progrès dans la perfection, quand elle est parvenue à ce degré de vertu, que de recevoir l'humiliation avec joie ! C'est conséquemment à cette doctrine, que vous devez respecter les pratiques d'humiliation qui sont en usage dans votre Communauté, et vous en acquitter avec un esprit d'humilité. Il n'appartiendrait qu'à une âme peu jalouse de sa perfection, qui ignore la véritable vertu et qui n'a pas l'esprit de son état, de mépriser ces sortes de pratiques dont tous les Saints ont fait tant de cas, et qui ont toujours été en vigueur dans les Communautés religieuses les plus régulières. Ainsi, faire humblement votre coulepe, avouer ingénument et de bonne foi une faute que vous avez commise, céder en silence à une réprimande qu'on vous fait, ne pas vous empresser de vous disculper lorsque vous êtes accusée sans sujet, supporter une confusion avec douceur, convenir dans votre intérieur de tout ce qu'on vous reproche, trouver même qu'on ne vous en dit pas assez et qu'on vous ménage trop, que vous avez bien d'autres défauts dont on ne vous reprend pas, et que, de quelque rigueur qu'on use à votre égard, on vous traite encore avec trop d'indulgence, voilà des sentiments et des pratiques excellentes d'humiliation, que vous devez avoir soin de mettre constamment à profit, lorsque la divine Providence vous les ménage, si vous voulez faire des progrès dans la vie spirituelle. Il est surtout d'une extrême importance pour une novice de s'appliquer à en connaître l'esprit et l'excellence, et de s'en acquitter avec fidélité.

IV. DOUCEUR.

La douceur, qui est la compagne inséparable de l'humilité, est la quatrième vertu nécessaire pour parvenir à la perfection. Lorsque cette aimable vertu règne parmi les Sœurs d'une Communauté, oh ! qu'elle y apporte avec elle de paix, de bonheur, de consolation ! qu'elle y fait pratiquer d'admirables vertus ! qu'on y marche alors à grands

pas dans les voies de la perfection ! On peut bien adresser à toutes celles qui composent cette maison, les paroles que Dieu chargeait autrefois le prophète Isaïe de dire au peuple d'Israël : *Prophète, annoncez au juste que tout est bien pour lui*¹ ; de même, dites à ces épouses de l'Agneau que tout est bien pour elles, qu'elles espèrent bien que leur perfection qu'elles commencent ainsi sur la terre sera infailliblement consommée dans le ciel, où elles en recueilleront les fruits précieux durant l'éternité bienheureuse, dans la compagnie de Dieu et de tous les Saints. Combien donc il vous importe, ma chère Sœur, de travailler à acquérir cette importante vertu ! Tout vous y engage, tout vous en fait même un devoir. D'abord, ce que vous devez à vos Sœurs. Si vous manquez de douceur envers elles, vous serez leur fléau et leur croix ; vous ne serez devenue leur Sœur et leur compagne que pour être à leur égard un sujet de peine, et leur faire souffrir les saillies de votre humeur. Ensuite, ce que vous vous devez à vous-même. Si vous ne voulez pas supporter vos Sœurs, vous n'avez aucun droit d'exiger qu'elles vous supportent vous-même, et cependant votre conscience doit vous rappeler que vous ne manquez pas de défauts et d'imperfections, et qu'en beaucoup de circonstances peut-être en ont-elles plus à excuser en vous, que vous ne trouvez de sujet d'exercer la patience envers elles. Enfin, ce que vous devez à votre perfection. On cherche, on désire tant de moyens de perfection. Eh bien ! sachez qu'ils sont tous renfermés dans la douceur. Allez d'abord la puiser dans le cœur tout aimant et tout aimable de Jésus, votre divin Époux. Oui, c'est là que vous apprendrez, selon qu'il vous l'enseigne, à être douce et humble de cœur comme lui², et à devenir parfaite comme votre Père céleste est parfait³.

(1) Dicite justo quoniam benè. *Is. 5. 10.*

(2) Discite à me quia mitis sum et humilis corde. *Matth. 11. 29.*

(3) Estote ergò perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. *Matth. 5. 48.*

Vous ne devez pas vous contenter non plus de ces réflexions sur la douceur, mais en venir à la pratique. Soyez parmi vos Sœurs un ange de paix ; tâchez de vous posséder vous-même au milieu d'elles par votre douceur, et, par cette douceur, tâchez également de procurer et d'entretenir la paix dans le cœur des autres. Oui, que toutes puissent des leçons de douceur dans votre exemple et dans votre conduite : « Que la douce et humble condescendance, suivant l'avis de saint François de Sales, surnage toujours dans toutes vos actions. » « Ayez soin, comme le dit excellemment le pieux auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, de faire toujours plutôt ce que les autres veulent, que ce que vous voulez vous-même¹, » et, au lieu de trouver mauvais que vos Sœurs pensent autrement que vous, ne faites pas difficulté de soumettre vos lumières et vos sentiments aux leurs, dès que votre conscience n'y est pas intéressée. Quand même votre sentiment serait meilleur, s'il n'importe pas à la gloire de Dieu qu'il soit préféré, il vaut mieux alors pour vous en faire le sacrifice pour le bien de la paix et la conservation de la charité ; et quand même le leur ne serait pas bon, gardez-vous bien de le mépriser et de le faire passer pour ridicule.

Travaillez de la sorte, en quelque rang que vous soyez dans votre Communauté, à cimenter, par votre douceur, l'esprit d'union qui doit régner parmi vous. Vous êtes, par exemple, chargée de différents emplois dans la maison, et, par conséquent, au-dessus des simples particulières ; ne vous croyez pas pour cela dispensée des pratiques de douceur que je vous propose ; vous avez, au contraire, plus besoin d'être humble, affable, prévenante, condescendante, officieuse, parce que vous n'êtes plus à vous, mais aux autres, dès que vous avez cet emploi ; et cet emploi ne vous étant donné que pour l'utilité de vos Sœurs, vous répondriez très-mal aux desseins de la Providence, et aux vues

(1) *Imit. Ch. L. 4. c. 15. n. 2.*

de votre Supérieure, en vous rendant fâcheuse, par votre mauvaise humeur, aux Sœurs particulières. Eh ! quelle injustice ne serait-ce pas de votre part, si, étant obligées de recourir à votre charité, elles n'en trouvaient point en vous, et ne pouvaient vous aborder sans risque d'être mal reçues, et d'essuyer quelque manière sèche et désobligeante ?

Vous ne seriez pas même excusable devant Dieu des plaintes et des murmures auxquels vous donneriez occasion. Il est vrai qu'il y a quelquefois des caractères si difficiles à contenter, qu'on ne sait comment s'y prendre pour les empêcher de se plaindre ; mais, en ce cas, sans satisfaire leur fantaisie aux dépens de la règle et du devoir, ce qui ne serait plus ni condescendance ni charité, mais prévarication, il faut néanmoins avoir compassion de ces sortes d'esprits, et les supporter, pour l'amour de Jésus-Christ, avec douceur et avec patience.

Vous êtes dans un office de la Communauté avec une Sœur qui vous fait sentir ou sa vivacité ou son humeur chagrine ; n'y opposez que la douceur, l'humilité, la patience, et sacrifiez généreusement votre ressentiment dans ces occasions qui révoltent l'amour-propre. Mais vous qui tourmentez ainsi cette Sœur qui est avec vous dans cet emploi, considérez combien votre conduite est opposée non-seulement à la charité, mais à la justice, à l'honnêteté et au bon sens. Qu'avez-vous au-dessus d'elle, je vous le demande, pour lui faire souffrir votre mauvaise humeur ? Si vous êtes son ancienne, vous devez avoir plus de vertu qu'elle, et lui en donner l'exemple ; si vous êtes son égale, votre procédé n'est qu'orgueil, vous ne méritez pas de vivre avec des épouses de Jésus-Christ, et tant que vous agirez ainsi, vous ne parviendrez jamais à la perfection de l'état saint où le Seigneur vous a appelée. Travaillez donc toutes à acquérir la vertu de douceur, et à la pratiquer dans toutes les occasions, et soyez persuadées que vous marcherez dans peu à pas de géant dans les saintes routes de la perfection.

IV. PEUT-ON, SANS LE DÉSIRER, ARRIVER A LA PERFECTION ?

Non, une religieuse qui ne désire pas sincèrement d'être parfaite, ne travaillera jamais efficacement à acquérir la perfection ; sans ce désir véritable et soutenu de sa perfection, elle n'arrivera jamais à cet heureux et nécessaire état où Dieu l'appelle, et où il a attaché l'abondance de ses grâces, la ferveur de la vertu et une éternité bienheureuse. Sa vie doit être un progrès continu ; il faut qu'elle monte, qu'elle s'élève, qu'elle avance sans cesse ; il ne peut y avoir pour elle un seul moment d'arrêt ; elle doit être dans un mouvement qui n'a point d'interruption ; elle ne doit jamais dire : C'est assez, de peur qu'elle ne retourne en arrière, dès l'instant qu'elle cessera d'avancer. Car, comme elle ne sait ni l'heure de sa mort, ni à quel degré de vertu Dieu prétend qu'elle s'élève, elle est obligée de travailler par des soins et des efforts infatigables, de crainte de se fixer, de s'arrêter mal-à-propos et de faire moins que ce que Dieu veut qu'elle fasse. C'est mépriser ce Dieu qui attend, que de ne pas se mettre en peine et en état de l'aller joindre ; ce mépris lui donne de l'indignation ; plus on diffère, plus sa colère s'irrite, et plus ses châtimens sont rigoureux.

Elle doit chercher Jésus-Christ, son divin Epoux, dans cette plénitude de volonté avec laquelle elle a renoncé au monde. Il faut qu'elle détruise tous les mouvements de l'amour-propre, qu'elle le suive dans ses derniers retranchemens, qu'elle remue tout le champ de son cœur, qu'elle en arrache tous les rejetons et toutes les racines que l'orgueil y produit, qu'elle demande incessamment à Dieu avec le Roi-Propète qu'il lui donne *un cœur pur, un cœur nouveau*¹, un cœur digne de lui, et qui, au lieu de toutes ces impressions malignes, ne forme d'affections

(1) *Cor mundum crea in me Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. Ps. 50. 12.*

et de désirs que ceux dont il est l'objet et le principe. Moins elle gardera de ménagements, plus elle avancera dans les voies de la perfection, et plus elle y trouvera de consolation.

Elle doit ne négliger aucun des moyens que Dieu lui donne pour arriver à cet heureux état, et travailler avec ardeur à les faire valoir, mais dans une grande tranquillité, dans une entière dépendance des ordres de Dieu et de ses desseins. Elle ne doit jamais oublier que toute la perfection consiste à s'abandonner aux mouvements de l'Esprit-Saint, et que comme il ne faut pas demeurer en arrière quand on les sent, il ne faut pas non plus les prévenir.

Les personnes du monde croient qu'elles sont sans tache, lorsqu'elles ne commettent ni de grandes fautes ni de ces péchés qui les séparent de Dieu, et elles ne font consister leur innocence pour la plupart qu'à ne pas faire des actions criminelles; mais ce n'est pas assez pour les épouses de Jésus-Christ qui doivent désirer la perfection et tendre à une piété éminente. Il faut que leur vie soit toute pure, qu'elles se proposent une sainteté consommée, qu'elles s'y élèvent, et comme Dieu les appelle à la perfection, elles doivent éviter avec soin les moindres fautes, puisque la perfection n'en souffre aucune. Et l'on ne dit rien que de vrai, quand on assure que la vertu qui sauverait une personne du monde, pourra quelquefois bien être la condamnation d'une religieuse, parce que Dieu exige davantage d'elle, puisqu'il lui a donné plus de marques de sa bonté.

En effet, c'est une vérité certaine dans la Théologie, que Dieu, qui se destine des âmes choisies et selon son cœur, veut incomparablement plus d'elles que des autres, et qu'elles sont toutes obligées, pour suivre les mouvements de son esprit, de remplir la vérité et la perfection de l'état dans lequel il les a engagées. Ainsi, une religieuse appelée à cet état de perfection, ayant beaucoup reçu, doit beaucoup rendre; et comme les Anges n'admettent nulle occu-

pation indifférente, les épouses de Jésus-Christ, qui sont les Anges de la terre, selon le langage des Pères de l'Eglise, doivent en être les imitatrices, et exclure tout ce qui ne leur sert point pour s'approcher de cette beauté ineffable, qui doit être l'objet de toutes les pensées de leur esprit et de tous les mouvements de leur cœur, de sorte que tout ce qui n'entre pas dans ce dessein, n'est pas digne un moment de leur attention. L'amour de la perfection, quand il est grand et sincère dans une épouse de Jésus-Christ, ne souffre ni inutilités ni indifférence. C'est ainsi qu'en aimant véritablement le céleste Epoux de son cœur, elle ne néglige rien de ce qui peut lui plaire ; et quoique tout ne soit pas également important, elle sait que c'est néanmoins une grande chose que d'être fidèle dans les petites, en sorte que la perfection fait sans cesse le sujet de toute son attention, de toutes les pensées de son esprit, de tous les désirs empressés de son cœur.

Il est si important pour une religieuse d'être vivement touchée du désir de sa perfection, que c'est de là que dépend tout son avancement spirituel : « C'est là le premier principe qui l'y dispose, dit un grand Maître de la vie spirituelle, et l'unique moyen qui puisse lui faire acquérir un si nécessaire et si grand trésor. » Mais il faut que ce désir parte du cœur. Dieu veut que l'on souhaite avec ardeur d'acquérir la vertu et la perfection, afin que lorsqu'il aura donné ce qu'on souhaitait, on l'estime et on le conserve avec soin comme un bien précieux. Car il est ordinairement certain que ce qu'on désire peu, on l'estime peu après l'avoir obtenu. Aussi, une des principales causes du peu de progrès que fait une religieuse dans la perfection, c'est parce qu'elle ne la souhaite pas avec ardeur. Elle la désire, à la vérité, mais d'une manière si faible et si lâche, que les désirs qu'elle en forme sont plus tôt avortés que conçus, et si elle n'avance pas dans la vertu, c'est parce qu'elle ne l'a pas sincèrement voulu et désiré.

Saint Bernard, écrivant sur ce sujet, ne recommande

rien tant que ce véritable désir ; mais il faut qu'il soit ardent, efficace, persévérant, et tel que, suivant les paroles du prophète Michée, l'on ait un soin perpétuel de plaire toujours à Dieu de plus en plus : *Je vous enseignerai*, dit-il, *ce que c'est que le bien, et ce que le Seigneur souhaite de vous : c'est un empressement continuuel de marcher et d'avancer toujours vers Dieu*¹. Voilà quels sont les désirs qu'il demande de vous toutes pour vous combler de grâces, vous enrichir de vertus et vous conduire à la perfection de votre état. Bienheureuses les épouses de Jésus-Christ, qui sont les plus pressées de cette faim et les plus tourmentées de cette soif, parce qu'elles seront abondamment rassasiées et qu'elles verront tous leurs souhaits accomplis. Mais si ce désir, cette faim, cette soif, ne les pressent pas, elles doivent craindre avec raison que Dieu ne réside pas dans leur cœur, et qu'elles n'arrivent jamais à cet état de perfection qu'il demande d'elles, et sans lequel elles ne peuvent lui plaire.

V. QUELS SONT LES MOYENS ET LES PRATIQUES QUI PEUVENT CONDUIRE A LA PERFECTION.

Un moyen également sûr et efficace pour arriver à la perfection de votre état, et vous y soutenir, c'est de penser continuellement à ce qui vous manque, sans songer à ce que vous avez acquis, de sorte que vous devez croire qu'après avoir beaucoup travaillé, vous n'avez encore presque rien fait, que vous avez acquis peu de vertus et que vous avez encore beaucoup de péchés à expier. C'est ainsi que *celui qui est juste*, dit saint Jean dans son Apocalypse, *doit travailler à devenir plus juste, et celui qui est saint, à*

(1) Indicabo tibi, ô homo, quid sit bonum et quid Dominus requirat à te : utique facere judicium, et diligere misericordiam, et sollicitum ambulare cum Deo. *Mich. 6 8.*

*devenir plus saint*¹ ; c'est-à-dire, que vous ne devez pas croire que vous êtes assez saintes, mais que vous devez travailler à l'être davantage.

L'apôtre saint Paul vous propose pour cet effet un bon moyen dont il se servait lui-même : *Mes frères*, disait-il aux fidèles de l'Eglise naissante, *je ne crois pas avoir atteint la perfection, mais je fais une chose, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi, et avançant vers ce qui est devant moi, je m'efforce de parvenir au but, pour remporter le prix de la gloire à laquelle nous sommes appelés en Jésus-Christ*². Or, si l'Apôtre des nations, si ce vase d'élection³, ne croit pas être parfait, qui osera présumer de l'être ? *Il ne croit pas*, dit-il, *avoir atteint la perfection, mais il fait tous ses efforts pour y parvenir* ; et pour qu'ils ne soient pas inutiles, *il oublie le passé et ne le regarde plus ; il n'envisage que ce qui lui manque*, et c'est pour l'acquérir qu'il se propose d'y travailler avec un nouveau zèle.

Tous les Saints et tous les Maîtres de la vie spirituelle ont loué et recommandé ce moyen, comme ayant été donné, pratiqué par ce grand Apôtre, et étant le plus propre pour acquérir la perfection de l'état où Dieu nous a appelés. Saint Basile et saint Jérôme nous apprennent que « quiconque veut être saint et parfait, doit oublier le bien qu'il a fait, et songer continuellement à celui qui lui reste encore à faire. » Et ce dernier ajoute, « que celui-là est véritablement saint et parfait, qui profite chaque jour, qui ne considère pas ce qu'il fit hier, mais qui songe seulement à ce qu'il faudra qu'il fasse aujourd'hui pour

(1) Qui justus est, justificetur adhuc : et sanctus, sanctificetur adhuc Apoc. 22. 11.

(2) Fratres, ego me non arbitror comprehendisse. Unum autem, quæ quidem retrò sunt obliviscens, ad ea verò quæ sunt priora extendens meipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu. Philip. 3. 13.

(3) Quoniam vas electionis est mihi iste. Act. 9. 15.

faire de nouveaux progrès dans les voies de la perfection. » Ainsi il faut oublier le bien que vous avez fait et ne le regarder en aucune manière, parce que, comme le dit saint Bernard, « il y a un extrême danger à le voir. » Si vous ne considérez que les bonnes œuvres que vous faites, vous vous laisserez aller aisément à la vaine gloire, en vous préférant aux autres ; vous négligerez de profiter et d'avancer, parce que vous vous croirez alors arrivées à un assez haut degré de perfection ; enfin, vous commencerez à vous relâcher, et de la tiédeur tombant dans la nonchalance, vous viendrez insensiblement à reculer dans la route de la perfection, et même à vous en écarter.

L'exemple de l'orgueilleux Pharisien dont parle l'Evangile est une preuve bien triste et bien convaincante de cette vérité. Il jette les yeux sur ses bonnes actions, il s'y complait. L'entendez-vous énumérer avec emphase ce qu'il croit avoir fait de bien ? *O Dieu, dit-il, je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce Publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède*¹. Et qu'arriva-t-il ? C'est qu'il fut réprouvé, tandis que l'humble Publicain qui n'ose lever les yeux, qui se frappe la poitrine en disant : *O mon Dieu, soyez-moi propice, parce que je ne suis qu'un pécheur*², retourne justifié dans sa maison. Voilà précisément l'écueil où le démon veut faire tomber une âme, en lui mettant devant les yeux le bien qu'elle croit avoir fait. Il a dessein qu'elle s'estime davantage, que l'amour-propre, s'emparant de son cœur, elle méprise les autres, afin de l'envelopper, comme le superbe Pharisien, dans la même condamnation.

(1) Deus, gratias ago tibi quia non sum sicut cæteri hominum raptores, injusti, adulteri; velut etiam hic publicanus. Jejuno bis in sabbato; decimas do omnium quæ possideo. *Luc. 18. — 11. 12.*

(2) Dicam. Deus propitius esto mihi peccatori. *Luc. 18. 13.*

Il y a encore un autre danger à ne regarder que ses bonnes œuvres, c'est qu'on néglige de faire des progrès dans la vertu. On se porte alors plus lâchement vers les choses du ciel, et s'imaginant qu'on a assez travaillé, on ne veut plus rien faire, et on ne songe qu'à se reposer. Pour remédier à ces pernicioeux inconvénients, il faut que vous envisagiez non ce que vous avez fait, mais ce qui vous reste à faire. Et voilà précisément ce qui vous animera à travailler avec une nouvelle ferveur pour acquérir de nouvelles vertus : « Ce serait peu à un voyageur, dit saint Grégoire-le-Grand, après avoir bien marché, de s'arrêter au milieu de sa course, et de ne pas arriver au terme. » *Courez donc*, comme parle l'apôtre saint Paul, *de telle manière dans le chemin de la perfection, que vous remportiez le prix*¹; ne tournez point les yeux sur l'espace que vous laissez derrière vous; tenez-les fixement arrêtés au but où vous tendez; pensez que c'est à la perfection que vous devez aspirer; songez combien vous avez encore de chemin à faire pour y parvenir, et de cette sorte vous vous efforcerez d'avancer, « puisque, selon saint Chrysostôme, on ne cesse jamais de courir, quand on considère bien qu'on n'est pas encore arrivé au but qu'on se propose. » C'est ainsi que toutes, jeunes et vieilles, pensant à ce qui vous manque, sans songer à ce que vous avez acquis, vous travaillerez efficacement à avancer dans les voies de la perfection; et pour vous rendre cette pratique aisée et méritoire, ayez sans cesse devant les yeux vos péchés passés, comme le saint roi David, lorsqu'il s'écriait : *Mon péché est toujours présent à mon esprit*²: que chacune de vous se regarde en la présence de Dieu comme une pauvre, dénuée de toutes les richesses de la grâce, et comme une criminelle digne de tous les châtimens du ciel, de la terre et de l'enfer; qu'elle porte partout ces dispositions et ces sentiments.

(1) Sic currite ut comprehendatis. 1. Cor. 9. 24.

(2) Et peccatum meum contra me est semper. Ps. 50. 4.

Ainsi, ma chère Sœur, en allant à l'oraison et à l'office, dites à Dieu : « Vous me souffrez, Seigneur, en votre présence, et vous voulez que je fasse sur la terre la fonction que font les Anges dans le ciel, moi qui ai mérité d'être dans l'enfer avec les démons qui vous blasphèment. »

Dans les assemblées de la Communauté, soit pour les exercices de piété, soit pour les récréations : « Me voici, ô mon Dieu, parmi des âmes saintes qui me regardent comme votre épouse, et qui me regarderaient comme un monstre, si vous n'aviez la bonté de leur cacher mes iniquités. »

Avant que de prendre vos repas : « Après tant de péchés, divin Jésus, les larmes et les gémissements devraient être mon unique nourriture. »

Dans les occasions de vous vaincre : « Il est juste, Seigneur, que je trouve de la peine à vous servir, après avoir trouvé tant de plaisir à vous offenser. »

A votre réveil : « Béni soit le Dieu de mon cœur, de ce que vous me donnez encore un jour pour faire pénitence, après que j'ai mérité si souvent d'être surprise par la mort. »

Avant que de prendre votre repos : « Votre lit, Sauveur aimable et si peu aimé, a été la croix. Plusieurs âmes saintes, moins coupables que moi, n'en ont pas d'autres que les flammes du purgatoire, et si vous me faisiez justice, l'enfer serait le mien pour l'éternité. »

Ces saintes et faeiles pratiques, accompagnées des sentiments d'un cœur humilié, en vous mettant devant les yeux vos hautes pensées, sont un admirable moyen pour attirer sur vos misères les miséricordes de Dieu, pour vous purifier de vos fautes, pour vous exciter de plus en plus à faire dans peu de rapides progrès dans les voies de la vertu et de la perfection.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que vous devez travailler à votre perfection, et y travailler non par des pratiques de

surérogation, non par les voies extraordinaires de dévotion ou par les dons d'oraison sublime, ce qui n'est le propre que d'un très-petit nombre d'âmes privilégiées, mais par l'accomplissement de vos devoirs religieux et par la pratique des vertus essentielles à votre état; qu'en tête de ces vertus figurent le renoncement à soi-même, l'obéissance, l'humilité, la douceur; que si vous vous efforcez de les acquérir par des actes répétés, en renonçant en tout à votre propre volonté: en vous assujettissant continuellement à celle de votre Supérieure et faisant promptement, dans les occasions les plus difficiles comme dans les plus aisées, ce que Dieu vous commande par son entremise; en vous habituant à porter avec patience et avec une grande soumission l'humiliation, fille de l'humilité; en réprimant votre humeur et votre caractère pour conserver la paix avec vos Sœurs, l'exercice de ces vertus vous rendra facile l'acquisition de toutes les autres, perfectionnera les plus médiocres, et contribuera puissamment à vous rendre parfaites comme votre Père céleste est parfait; qu'enfin vous ne devez jamais oublier que la vie religieuse est ce *jardin fermé* qui n'est ouvert qu'à celles qui sont ferventes, *cette fontaine scellée*¹ dont les eaux sacrées ne coulent que dans le sein des âmes fidèles à leur vocation, et que la vie religieuse est si sublime, qu'elle s'élève jusqu'aux cieux, et qu'elle n'admet que des Anges, selon saint Bernard; que vous devez rendre à Dieu des actions de grâces infinies de ce qu'il vous a conduites dans cet asile sacré, dont votre faiblesse avait tant besoin, dont la vie mortifiée vous rend facile la pénitence que méritent vos péchés, et que vous ne soutiendriez pas, si vous étiez seules; où l'obéissance vous conduit, où les yeux d'une Communauté vous éclairent et vous observent, où l'exemple vous anime, où vos propres défauts vous humilient, où les défauts des autres exercent votre charité et nourrissent votre patience. Ainsi soit-il.

(1) Hortus conclusus, soror mea, fons signatus. Cant. 4. 12.

LIII^e CONFÉRENCE.

SUR L'OBSERVATION DE LA RÈGLE.

1. *Est-on obligé en conscience d'observer la Règle?*
 2. *Est-il dangereux de transgresser les petits points de la Règle?*
 3. *Y a-t-il péché à transgresser par inadvertance, fragilité, mépris, habitude, les points de la Règle?*
 4. *Quelle est la manière d'observer avec perfection la Règle?*
 5. *Quels sont les avantages attachés à l'observation de la Règle?*
-

Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos.

Paix à quiconque aura observé cette règle. Galat. 6. 16.

Telle est, mes Sœurs, la règle ordinaire de la conduite de Dieu envers les hommes ; il les traite comme il en est traité lui-même ; il s'approche, quand on le cherche ; quand on le fuit, il se retire ; quand, par amour pour lui et en vue de lui plaire, on s'astreint à l'observation d'une règle pénible et gênante, il en récompense abondamment, en répandant dans le cœur *cette paix intérieure qui surpasse tout sentiment*⁽¹⁾, selon l'apôtre saint Paul, et qui est un avant-goût de la paix dont on jouira un jour dans le ciel. C'est pour cela qu'on ne saurait trop vous exhorter à observer votre règle avec un cœur grand et généreux, et

(1) Et pax Dei quæ exuperat omnem sensum. *Philép. 4. 7.*

à bien vous persuader que plus vous serez exactes à faire ce qu'elle vous prescrit, plus votre Dieu sera libéral envers vous, plus il vous donnera de témoignages de sa bonté et de sa libéralité.

C'est donc de l'observation de la règle que je vais traiter aujourd'hui. Sur quoi j'ai à examiner avec vous : 1^o si l'on est obligé en conscience d'observer la règle; 2^o s'il est dangereux de transgresser les petits points de la règle; 3^o s'il y a péché à transgresser par inadvertance, fragilité, mépris, habitude, les points de la règle; 4^o quelle est la manière d'observer avec perfection la règle; 5^o quels sont les avantages attachés à l'observation de la règle. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. EST-ON OBLIGÉ EN CONSCIENCE D'OBSERVER LA RÈGLE?

Quoiqu'il soit vrai généralement que vos règles et vos constitutions ne vous obligent pas sous peine de péché, à moins que vous ne les transgressiez par mépris ou avec scandale, il n'est pas moins vrai que vous devez les observer, comme renfermant les moyens particuliers que Dieu vous a donnés pour remplir les devoirs de votre saint état, pour opérer votre salut et arriver à la perfection qu'il exige de vous; en sorte que ne pas les observer, c'est négliger votre salut lui-même, et mériter que Dieu se retire de vous, puisque, dans cette supposition, vous êtes infidèles à profiter des secours qu'il vous a donnés pour aller à lui, ce en quoi consiste essentiellement votre perfection. Car, dites-moi, lorsque vous vous êtes revêtues des livrées de la religion, n'avez-vous pas déclaré que vous vouliez vivre selon la règle de la Communauté où vous vous êtes consacrées à Jésus-Christ, et en observer les constitutions? Vous manquez donc de fidélité, lorsque vous violez votre règle, même dans des points qui vous paraissent peu importants, et vous démentez, par une conduite si peu soutenue, le dessein formel où vous étiez de demeu-

rer attachées, pendant toute votre vie, à la pratique exacte de tous les devoirs de votre état. Que diriez-vous d'une personne qui manquerait à quelques points du cérémonial prescrit en faveur des rois de la terre? et que peut-on dire de vous, lorsque vous violez celui que vous devez au Roi du ciel! Si vous êtes persuadées que votre règle ne contient que la volonté de Dieu, ne devez-vous pas vous y soumettre avec fidélité, et en regarder tous les points comme venant de Dieu ou vous y conduisant?

Vous serez encore plus convaincues de cette vérité, si vous vous faites l'application de ce raisonnement de saint Thomas : « Un religieux, dit ce Docteur angélique, quoiqu'il ne soit pas obligé à tous les exercices et à tous les actes qui conduisent à la perfection, est cependant obligé en conscience à ceux qui lui sont ordonnés par la règle. » Il est encore certain, selon ce Saint, que les règles sont les *vrais moyens*, et, comme dit le célèbre Père Mabillon, les *seuls moyens* qui peuvent conduire à la perfection. Vous devez donc les observer en conscience, puisque vous êtes obligées de tendre à la perfection, et, par conséquent, de prendre les moyens qui y conduisent.

Enfin, vous êtes dans l'obligation d'éviter ce qui vous dispose à la transgression des vœux que vous avez faits à la face des autels. Or, la violation des observances régulières, selon saint Thomas, conduit à celle des vœux. Vous êtes donc obligées de les garder inviolablement.

Dom Mabillon, si connu par ses ouvrages et sa piété, dans un traité qu'il a fait sur les observances régulières, prouve avec solidité l'étroite obligation où sont les religieux de les pratiquer, et combat avec zèle l'opinion relâchée de ceux qui soutiennent qu'on peut les transgresser sans intéresser la conscience, pourvu qu'on observe exactement ses vœux : « Tout ce qui est fait contre le bon ordre, dit-il, est vicieux, et, par conséquent, désagréable à Dieu. »

Suarez, ce célèbre théologien de la Compagnie de Jésus,

est du même sentiment que Mabillon, et s'explique en ces termes : « Quoique la règle n'oblige pas en conscience sous peine de péché mortel et de péché véniel, on ne peut néanmoins la violer de propos délibéré dans ce qu'elle contient par forme de précepte, sans un péché véniel, et souvent même sans un péché plus grief. »

Il faut donc conclure de tout ce que je viens de vous exposer, que vous êtes obligées d'observer les points prescrits par vos règles et vos constitutions, et que, quelque pénible qu'en soit la pratique, il faut surmonter tous les obstacles qui s'y opposent, et ne pas écouter la nature, quand il est question de remplir votre devoir, mais la voix de Dieu et les intérêts de votre salut.

II. EST-IL DANGEREUX DE TRANSGRESSER LES PETITS POINTS DE LA RÈGLE?

Oui, négliger les petites choses, les moindres observances de sa règle et de ses constitutions, c'est s'exposer à ne jamais arriver à la perfection de l'état saint qu'on a embrassé. Le plus léger attachement à soi-même, comme la moindre infraction réfléchie à ses devoirs, sont un obstacle à l'avancement dans les voies d'une vertu parfaite, telle que doit être celle d'une religieuse. Ainsi, si elle veut travailler sincèrement à sa perfection, elle ne doit pas examiner si ce que Dieu veut est une grande ou une petite chose, il lui doit suffire de savoir que Dieu le veut, et elle ne doit regarder que l'ordre de l'aimable et si peu aimé Jésus, sa gloire et sa suradorable volonté; voyant que cette divine volonté lui est déclarée par la plus petite de ses règles, par le moindre point de l'observance régulière, elle ne doit estimer rien de léger en cela, tout doit lui paraître grand, elle doit observer tout ponctuellement, quitter tout au premier son de la cloche, se trouver à point nommé à l'emploi ou office pour lequel elle est désignée. D'ailleurs, que d'autres raisons, auxquelles je vais

donner un certain développement, vous démontreront cette vérité?

PREMIÈRE RAISON

Quelque petits que les points de la règle paraissent, vous devez vous souvenir qu'ils sont cependant comme autant de diamants d'un grand prix, qui renferment, sous un petit volume, de grandes richesses; qu'ils imprimeront à votre âme une augmentation de cette beauté charmante qui ravira le cœur du céleste Epoux, lorsqu'ils seront réunis à cette vie intérieure qui en fait l'âme et la vie. Saint Bernard était si persuadé de cette vérité, qu'il ne recommandait rien avec autant de zèle à ses religieux que cette entière fidélité aux plus petites observances régulières : « Je vous conjure, mes frères, leur disait-il, de vivre de telle sorte, que vous soyez exacts à garder les moindres points de votre règle, afin que la règle vous garde elle-même¹. » Attentives et fidèles à cet avis de saint Bernard, vous devez donc y conformer toute votre conduite. Que la règle, dans les points même les plus petits, vous soit aussi chère que la prunelle de vos yeux, et regardez-la comme une haie qui empêchera le démon de pénétrer dans votre âme et de la séduire. Considérez toutes vos constitutions comme les parties et les nerfs du corps mystique de la religion, sans lesquels vous ne pourriez que très-difficilement vous soutenir; persuadez-vous bien que les différents articles, quels qu'ils soient, qui les composent, sont comme autant de maximes salutaires qui contiennent des moyens excellents de la vie spirituelle à laquelle vous aspirez, ou des remèdes efficaces pour les diverses maladies de votre âme; souvenez-vous enfin que la règle, dans tout son ensemble, est comme une échelle mystérieuse, qui contient

(1) Unde rogo vos, fratres, sic agite et sic state in Domino, solliciti semper circa custodiam Ordinis, ut Ordo custodiat vos. *S. Bern. Epist. 321 ad fratres S. Anast.*

autant de degrés qu'elle renferme de pratiques particulières, par lesquelles vous pouvez vous élever au comble de la perfection religieuse. Par conséquent, lorsque vous transgressez volontairement quelques points de votre règle, même peu considérables, vous renoncez à ces maximes ou à ces remèdes salutaires, vous détruisez, autant qu'il est en vous, cette haie sacrée, vous brisez les parties solides de ce corps mystique de la religion, vous renversez cette échelle sainte, vous faites tomber cet édifice spirituel. Or, que de dangers n'entraîne pas après soi un tel renversement !

DEUXIÈME RAISON.

C'est une vérité dans la morale, que l'infidélité dans les petites choses conduit insensiblement aux plus grandes fautes ; c'est l'Esprit-Saint lui-même qui nous en avertit dans les divines Ecritures : *Celui qui méprise les petites choses, tombera peu à peu*¹. Jésus-Christ nous en fournit aussi la preuve dans l'Evangile, lorsqu'il nous dit : *Celui qui sera fidèle dans les petites choses, le sera dans les grandes, et celui, au contraire, qui sera infidèle dans les moindres, le sera également dans les plus considérables*². « Une âme qui est véritablement à Dieu, dit saint Jérôme, ne s'applique pas avec moins de zèle à éviter les unes que les autres, parce qu'elle sait qu'elle doit rendre compte à Dieu d'une parole même inutile³, » et que, selon la doctrine de saint Thomas et de tous les Théologiens, ce qui suffit pour un péché véniel, conduit peu à peu et dispose au péché mortel. Ainsi, en violant votre règle dans un point, quoique peu considérable, vous ouvrez insensiblement la porte à l'affaiblissement de la discipline

(1) Qui spernit modica, paulatim decidet. *Eccli. 19. 1.*

(2) Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est ; et qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est. *Luc. 16. 10.*

(3) Omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii. *Matth 12. 36*

régulière et au relâchement des constitutions dans votre Communauté : malheur que vous devez d'autant plus craindre, que les chutes les plus déplorables dans la religion, n'ont eu, en effet, le plus souvent pour principe que de légères infidélités. Il ne faut donc pas envisager les observances religieuses comme peu importantes, quoiqu'elles paraissent indifférentes de leur nature. Lorsqu'on a du zèle pour sa perfection, on a de l'éloignement pour les plus petites transgressions, et la conscience en ressent des remords déchirants et de cruelles peines ; mais, au contraire, dès qu'on n'en est plus touché ou qu'elles ne frappent plus si vivement, on se relâche peu à peu, et on n'a plus le même respect pour la règle ; son observance devient à charge ; on la néglige, on s'en exempte sous divers prétextes, sur la fausseté desquels on se fait malheureusement illusion ; enfin, on finit par tomber dans un funeste aveuglement, en réalisant ainsi dans sa personne l'oracle des Livres saints.

TROISIÈME RAISON.

Ce qui est petit, dit un pieux auteur, est toujours petit, il est vrai ; mais c'est devant Dieu quelque chose de grand d'être fidèle jusque dans les plus petites choses ; et comme, dans les mines d'or, on s'applique à recueillir jusqu'aux plus petits grains de ce précieux métal, de même, dans la religion, on ne doit omettre aucune des plus petites observances de la règle, celle qu'on envisage comme la moindre pouvant attirer de grandes bénédictions, si on y est fidèle, et conduire au relâchement, si on la néglige : « En effet, dit un habile Maître dans la vie spirituelle, quand on veut bien commettre les moindres maux, on tombe dans les plus grands. Tout ce qui se fait contre la défense ou le précepte positif de la règle avec connaissance de cause, ajoute-t-il et avec une volonté bien déterminée, est une faute assez griève, parce qu'elle renferme le mépris, et que l'on ne peut omettre un point établi par une

autorité sainte et légitime, sous le mauvais prétexte qu'il n'est pas nécessaire ou utile, sans condamner la conduite de celui qui l'a institué, sans préférer son jugement au sien, et suivre son propre sens aux dépens de la soumission que l'on doit avoir pour ses lumières, ou, pour mieux dire, sans rejeter l'ordre de Dieu, et faire injure à sa bonté et à sa sagesse. »

Souvenez-vous donc qu'il n'est rien de petit dans le service d'un Dieu infiniment grand; sa gloire se trouve toujours intéressée jusque dans les moindres infractions, parce qu'elles sont opposées à sa volonté tracée dans vos règles, et au désir qu'il a de votre salut et de votre perfection; et vous êtes d'autant plus ingrates à ses yeux, si vous les transgressez, que vous transgressez des lois faciles à observer.

Exemple d'Adam. « C'est pour cette raison, dit saint Augustin, qu'Adam a été d'autant plus coupable, qu'il lui était plus aisé de pratiquer le commandement que le Seigneur lui avait fait dans le paradis terrestre, et qu'il n'avait aucune difficulté à surmonter et à vaincre. Rien, en effet, ne lui était plus facile qu'une telle observance, et rien ne paraissait plus léger que son objet. Il pouvait manger de tous les fruits de ce jardin de délices; l'usage d'un seul lui était défendu¹. Il désobéit cependant et il en mange; en même temps, il est déchu de l'état d'innocence dans lequel il avait été créé, et, avec l'innocence, il perd tous les précieux avantages qui en étaient la suite, ou qui en auraient été la récompense. » « Dieu qui avait tout fait pour lui, dit un savant Evêque de ces derniers siècles, lui tourne dans un moment tout en supplice. Ce n'est plus ce premier ouvrage du Créateur où tout était beau; le péché a fait un nouvel ouvrage qu'il faut voiler et cacher. L'homme ne peut plus supporter sa honte; il cher-

(1) Præcepitque ei dicens : Ex omni ligno paradisi comede ; de ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas. *Genes. 2. — 16. 17.*

che le fond des forêts pour se dérober à Celui qui faisait auparavant toute sa félicité ; sa conscience l'accuse avant que Dieu parle ; ses malheureuses excuses achèvent de le confondre, il faut qu'il meure. Le remède d'immortalité lui est ôté, et une mort plus affreuse, qui est celle de l'âme, lui est figurée par cette mort corporelle à laquelle il est condamné. »

Tel fut le malheur affreux où sa prévarication dans un seul point l'entraîna, et telles sont peut-être les suites funestes où vous conduiraient insensiblement de légères infractions à vos saintes règles. Hélas ! combien de personnes religieuses ont éprouvé un semblable malheur, et, après avoir commencé d'une manière très-édifiante, ont fini par tomber dans l'abîme ! Dès les beaux jours de leur première ferveur, rien de ce que l'Epoux exigeait d'elles ne passait sans s'accomplir ; une fidélité constante aux plus petits devoirs de leur état les faisait marcher à grands pas dans les voies de la perfection ; un saint repos, une paix intérieure que rien ne troublait, étaient le fruit de leur exactitude, et le joug de la religion leur était plus doux que tous les plaisirs qu'elles avaient goûtés autrefois dans les tabernacles des pécheurs. Mais, ont-elles usé de leur liberté en se permettant quelques infidélités même légères et s'en faisant une habitude, dès lors l'Esprit-Saint, contristé par ces fautes volontaires, leur a retiré l'abondance de ses grâces ; la paix dont leur cœur était inondé, s'est changée en amertume ; un dégoût universel, une tiédeur, une langueur mortelle ont pris la place de la ferveur qui les faisait agir ; les saints exercices de la Communauté leur sont devenus insupportables, et la solitude, où l'Epoux les avait conduites, n'a plus été pour elles qu'un désert affreux, où, semblables aux Hébreux, elles ont regretté les oignons d'Egypte¹. De là, ces chutes déplo-

(1) *In mentem nobis veniunt cucumeres, et pepones, porri que et cepe, et allia. Num. 11. 5.*

rables dont le scandale retentit au loin, et qu'on voudrait, pour l'honneur de la religion et d'une Communauté, pouvoir ensevelir dans un profond silence et dans une nuit éternelle.

Exemple de Samson. Qui l'aurait cru, si la vérité même ne nous en avait pas instruits dans les Livres sacrés, que toute la force de Samson consistait dans ses cheveux¹? Sont-ils coupés par la perfide Dalila, à l'instant celui qui, avec sa chevelure, était la terreur des Philistins, devient leur jouet et leur victime, dès qu'il en est privé. De même, en négligeant ce point de vos constitutions que votre amour de la liberté ou de vos aises, peut-être même votre lâcheté, vous font envisager comme peu important, vous vous exposez à perdre la force et la vigueur qui vous sont nécessaires pour vous soutenir dans votre saint état, pour vous affermir de plus en plus dans votre vocation, et pour résister aux traits enflammés de l'ennemi de votre salut. Eh! comment résisterez-vous donc aux tentations les plus fortes, puisque vous succombez dans les plus faibles? par quelle voie arriverez-vous donc à la perfection de votre état, puisque vous négligez les moyens qui y conduisent? Non, non, ma chère Sœur, vous ne tarderez pas à violer les préceptes les plus essentiels de la religion, après avoir paru faire peu de cas des conseils, et vous éprouverez bientôt le sort de Samson. Oui, comme lui, vous deviendrez, par vos infidélités, le jouet de l'ennemi de votre salut, après en avoir été la terreur par votre ferveur primitive et par votre exactitude à observer tous les points de vos constitutions.

Exemple de Naaman. Nous lisons dans la sainte Ecriture², que ce général des troupes du roi de Syrie étant affligé d'une lèpre affreuse, et ayant entendu dire que le

(1) Si rasum fuerit caput meum, recedet à me fortitudo mea, et deficiam eroque sicut cæteri homines. *Judic. 16. 17.*

(2) 4. *Reg. 5. 1* et seq.

prophète Elisée, qui était à Samarie, le guérirait infailliblement, alla trouver le roi d'Israël avec des lettres de recommandation de son maître. Elisée, sachant le sujet de sa venue, lui manda de le venir trouver, et Naaman étant allé jusqu'à sa porte avec un grand et superbe équipage, l'homme de Dieu se contenta de lui faire dire par son serviteur : *Allez vous laver sept fois dans les eaux du Jourdain, et votre chair se guérira et deviendra pure*¹. Naaman reçut ce message avec indignation, et, au lieu d'avoir recours à un remède si facile, il s'en retournait tout irrité en disant : *J'aurais cru qu'il serait sorti au-devant de moi, et qu'étant debout, il aurait invoqué sur moi le nom du Seigneur, son Dieu, et qu'il aurait touché de sa main l'endroit de la lèpre, et qu'ainsi il m'aurait guéri. Est-ce donc que l'Abana et le Pharphar, qui coulent dans Damas, ne sont pas meilleurs que tous les fleuves qui sont dans les terres d'Israël, et que je guérirai plus tôt en m'y lavant*²? Cependant ses gens qui le voyaient se retirer en colère, lui disent : *Seigneur, quand bien même le prophète vous aurait ordonné quelque chose de très-difficile, vous auriez dû néanmoins le faire : à combien plus forte raison devez-vous lui obéir, maintenant qu'il ne fait que vous dire : Lavez-vous, et vous serez guéri*³. Ce raisonnement fait impression sur Naaman ; frappé des paroles de ses serviteurs, il va au Jourdain, s'y lave sept fois, et sa chair, dit l'Écriture, *redevient comme la chair d'un enfant tout jeune encore, et il*

(1) Vade et lavare septies in Jordane, et recipiet sanitatem caro tua, atque mundaberis. 4. Reg. 5. 10.

(2) Putabam quòd egrederetur ad me, et stans invocaret nomen Domini Dei sui, et tangeret manu suà locum lepræ, et curaret me. Numquid non meliores sunt Abana et Pharphar, fluvii Damasci, omnibus aquis Israël, ut laver in eis et munder? 4. Reg. 5. — 11. 12.

(3) Pater, et si rem grandem dixisset tibi propheta, certè facere debueras : quantò magis quia nunc dixit tibi : Lave, et mundaberis? 4. Reg. 5. 15.

*est entièrement guéri de la lèpre qui l'infectait*¹. Ainsi, comme vous le voyez, sa guérison était attachée à aussi peu de chose, que la force l'était dans Samson. Il en est de même de la guérison de votre âme et de votre progrès dans la vertu ; c'est à l'observance des plus petits points de votre règle que l'un et l'autre sont attachés. Si l'on vous eût commandé des choses bien difficiles pour l'acquérir, vous devriez encore le faire ; à combien plus forte raison le devez-vous, quand il n'est question que d'observer des devoirs aisés et peu considérables. Et n'êtes-vous pas sans excuse, lorsque vous venez à les violer ? Jugez, d'après tout ce que je viens de vous dire, si ce n'est pas un mal d'être infidèle dans les observances des points de vos règles, sous prétexte qu'ils sont peu considérables.

QUATRIÈME RAISON.

Il suffit à celui qui aime de savoir la volonté de la personne qu'il aime ; c'est assez pour un enfant bien né de connaître la volonté de son père ; il n'a besoin d'aucun motif de crainte pour agir. Quand donc une religieuse ne pratique pas toutes les règles de son saint état, et qu'elle ne fait pas difficulté de transgresser tantôt celle-ci, tantôt celle-là, aujourd'hui pour une raison, demain pour une autre, sous prétexte que ce ne sont que de légères transgressions et des manquements peu considérables, elle n'agit pas comme un enfant bien né, elle ne remplit même pas le rôle d'un bon serviteur. En effet, je vous le demande, quel jugement porteriez-vous d'un serviteur qui ne voudrait jamais ou presque jamais rien faire de ce que son maître lui commande en des choses de peu d'importance, qu'il sait cependant lui devoir causer un grand plaisir, et qui ne remplirait ses devoirs que dans des emplois plus importants, ou lorsque son maître le forcerait l'épée à la

(1) Et restituta est caro ejus, sicut caro pueri parvuli, et mundatus est. 4.
Reg. 5. 14.

main? Vous diriez avec raison que c'est imiter la conduite des esclaves, qui craignent toujours d'en trop faire, et qui ne font rien que par l'appréhension d'être punis. Or, voilà l'idée qu'une épouse de Jésus-Christ donne d'elle toutes les fois qu'elle transgresse sans scrupule les petits points de sa règle, dont elle sait néanmoins que l'accomplissement entier cause tant de plaisir à son divin Maître; sa conduite ressemble plutôt alors à celle de l'esclave qu'à celle du bon serviteur dans la maison du Seigneur.

Je vais encore plus loin, et je dis qu'elle ne se comporte pas même comme une fidèle épouse. Quelle opinion, en effet, auriez-vous d'une femme qui dirait à son mari : « Je serai honnête femme et je ne vous ferai point d'infidélité; mais, à cela près, je suis résolue de faire tout ce qui me viendra en fantaisie, quelque chagrin que vous puissiez avoir? » Vous penseriez avec raison qu'il n'y a dans la conduite de cette femme ni équité, ni amitié, ni amour, ni fidélité à la foi qu'elle lui a jurée au pied des saints autels, puisqu'elle s'inquiète si peu de lui déplaire et de lui être désagréable en mille circonstances. Eh! ma chère Sœur, n'est-ce pas là précisément la conduite que vous tenez, quand vous ne faites pas difficulté de transgresser plusieurs points de vos règles, parce qu'ils sont, selon vous, de peu d'importance? ne donnez-vous pas à connaître par là que vous vous souciez peu de plaire à votre divin Epoux et de le contrister? n'êtes-vous pas cette épouse déloyale et infidèle, quand vous préférez même de lui déplaire positivement, plutôt que de vous faire la plus petite violence? Tantôt c'est votre indolence naturelle qui vous retiendra; tantôt c'est une conversation avec une personne du dehors qui vous empêchera de vous rendre à un exercice où votre Dieu vous appelle avec les autres Sœurs de la Communauté. Vous craignez, dites-vous, de passer pour impolie ou pour scrupuleuse. Mais la crainte de déplaire aux créatures doit-elle donc l'emporter en vous sur celle de déplaire à votre Créateur? Ah! si vous rougisiez de paraître alors

ce que vous devez être, c'est-à-dire religieuse sincèrement attachée à vos devoirs, épouse de Jésus-Christ avant tout, sachez qu'il *rougira de vous et qu'il vous désavouera, lorsqu'il viendra dans sa majesté et dans celle de son Père et de ses Anges, juger les vivants et les morts*¹. D'ailleurs, votre crainte est mal fondée; car soyez bien persuadée que les personnes du monde dont vous quitterez l'entretien au parloir, pour vous rendre où le devoir vous appelle, seront édifiées de votre exactitude à la règle et vous en estimeront davantage. La vertu est toujours respectée même par les mondains, quoiqu'ils ne la pratiquent pas, et il n'est point de censeur plus sévère qu'eux des défauts des personnes consacrées à Dieu.

III. Y A-T-IL PÉCHÉ A TRANSGRESSER PAR INADVERTANCE, FRAGILITÉ, MÉPRIS, HABITUDE, LES POINTS DE LA RÈGLE?

1^o Transgresser la règle par inadvertance ou par fragilité, c'est une imperfection, et non un péché, parce qu'alors il n'y a dans ce manquement ni la connaissance requise, ni la matière nécessaire pour former un péché; ou si cette fragilité est une faute, cette faute, dont on s'humilie aussitôt, n'a pas de suites fâcheuses; mais la transgresser volontairement par négligence, par tiédeur, c'est pécher véniellement, dit saint Thomas, parce que la fin qui fait agir alors n'est pour l'ordinaire que vénielle, et que le motif de la transgression est vicieux.

2^o La transgresser, de propos délibéré, par mépris, c'est une faute grave, ajoute le Docteur angélique. Les Théologiens portent le même jugement, lorsque cette transgression de la règle se fait avec un scandale considérable, ou quand il y a commandement, soit par la règle, soit par

(1) Nam qui me erubuerit et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet, cum venerit in majestate suâ, et Patris, et sanctorum Angelorum.
Luc. 9. 26.

la Supérieure, qui l'oblige strictement à cette observance en particulier, parce qu'alors une religieuse est tenue, en vertu de son vœu d'obéissance, de l'observer, et, par conséquent, sa transgression étant volontaire et en matière considérable, devient un péché grave. Mais, comme tout ce qui est contenu dans la règle ou dans les statuts d'une religion ou congrégation, n'y est pas mis par forme de précepte, mais seulement pour le maintien de la discipline régulière et du bon ordre, comme le dit encore saint Thomas, la violation n'en est une faute grave, que lorsqu'il y a un mépris formel, c'est-à-dire une volonté tout à fait opposée à ce que la règle ordonne, et qui la fasse transgresser. Si la violation, au contraire, n'a lieu que par quelque passion ou par fragilité, on n'est pas censé manquer à la règle par mépris, quoiqu'il soit vrai que la fréquente rechute soit une disposition à ce mépris.

Saint Bernard, le prodige du ^{xii}^e siècle, qui fut, pendant sa vie, non-seulement l'oracle de l'Eglise, la lumière des évêques, mais encore l'ornement de la vie religieuse dans laquelle il était si instruit et dont il pratiquait les devoirs avec tant de ferveur, n'est point moins décisif sur cette question que saint Thomas : « Les plus légères violations de la loi sont des fautes, dit-il, lorsqu'on y tombe par négligence, et elles deviennent des péchés plus graves, lorsqu'on y joint le mépris ; mais, si on ne la transgresse que par inadvertance et dans une occasion imprévue, il ne se trouve rien alors qui porte le caractère du mépris de la loi : le mépris se trouve seulement lorsque la transgression est préméditée, concertée, faite à dessein : ainsi, ajoute-t-il, rompre volontairement et sans raison légitime le silence ordonné par la règle, c'est un péché parce qu'alors le motif qui fait agir étant vicieux, rend l'infraction à la règle criminelle, et il n'y a qu'une vraie nécessité ou une dispense légitime qui puisse rendre licites ces manquements à la règle. »

Mais, pour vous mettre en état de connaître la nature

des fautes que commet une religieuse contre sa règle et ses constitutions, on ne peut vous rappeler rien de plus juste ni de plus sage que ce que saint François de Sales en dit dans les constitutions qu'il donna aux religieuses de la Visitation, et que les papes Paul V et Urbain VIII ont approuvées avec éloge : « C'est l'opinion des Docteurs, dit ce grand Saint, et la vraie vérité, que ni la règle de saint Augustin, ni certes la plupart des règles des autres religions n'obligent nullement à péché d'elles-mêmes, mais seulement à raison des circonstances suivantes :

» 1^o Quand la chose défendue est sous peine de péché, ou que ce qui est commandé est nécessaire au salut ;

» 2^o Quand on fait ou qu'on laisse faire quelque chose par dédain et mépris de la règle ;

» 3^o Quand on contrevient à l'obéissance que la Supérieure impose en ces termes ou semblables : *Je commande au nom du Saint-Esprit, ou sous peine de péché* ;

» 4^o Quand on transgresse absolument la règle dans les vœux essentiels de chasteté, pauvreté, obéissance, ou de la vie régulière, comme il arriverait, en donnant, ou prenant, ou gardant quelque chose de notable sans permission, en rompant la clôture sans congé, en quittant tout à fait l'habit, et autres choses semblables ;

» 5^o Quand on viole la règle avec scandale, de sorte que la conséquence apporte manifestement quelque grand préjudice au monastère ;

» 6^o Quand on fait quelque manquement à la règle par quelques passions désordonnées, comme, par exemple, de ne pas aller au chœur, aux heures marquées, par une grande négligence et paresse, de manger hors des repas par une grande avidité et friandise, de rompre le silence par une grande démangeaison de parler ou par colère, et autres semblables. Bien que tels péchés ne soient pas souvent mortels, comme il appert, ce ne sont pas les règles ni les constitutions qui, en ces cas, causent le péché, mais les circonstances qui, de leur nature, les cau-

seraient en toute autre occasion ; car ce serait toujours péché aux séculiers mêmes de faire ce qui est péché en soi, de laisser ce qui est requis au salut, d'enfreindre quelque loi par mépris, de violer des vœux, de scandaliser le prochain, de se relâcher à quelques passions désordonnées. »

« La règle donc, ajoute-t-il, beaucoup moins les constitutions, n'obligent nullement à péché d'elles-mêmes ; mais les Sœurs craindront cependant de les violer, si elles se ressouviennent que leur vocation est une grâce très-particulière, dont il faudra rendre compte au jour du trépas, et si elles portent gravée dans leur mémoire la sentence du Sage : *Qui néglige sa voie sera tué*¹. Or, la voie des Sœurs de la Visitation (et il en est de même de toutes les autres religieuses), ce sont leur règle et leurs constitutions, au moyen desquelles elles doivent *marcher de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'elles voient leur Epoux éternel en Sion*², et pourtant qu'elles y cheminent sagement sans s'écarter ni à droite ni à gauche. »

En faisant une juste application des principes établis par saint François de Sales à vos manquements à la règle et aux constitutions, il vous sera facile, pour peu que vous ayez une conscience droite, de juger quand la faute est vénielle ou mortelle, ou seulement une simple imperfection ; mais, en tout cas, n'oubliez jamais que votre règle vient de Dieu, que l'Esprit-Saint l'a inspirée à ceux qui vous l'ont donnée, que l'Eglise l'a approuvée, qu'elle contient les moyens les plus assurés et les plus efficaces pour mériter la grâce de Dieu, opérer votre salut et acquérir la perfection de l'état saint que vous avez embrassé. Si vous êtes bien pénétrées de ces saintes et consolantes vérités, bien loin d'apporter de la négligence à la garder, vous la respecterez, vous l'observerez avec fidélité et ferveur.

(1) Qui autem negligit viam suam, mortificabitur. *Prov. 19. 16.*

(2) Ibunt de virtute in virtutem, videbitur Deus in Sion. *Ps. 85. 8.*

3° Quant à ce qui est de la violation de la règle par habitude, je dis que quoiqu'une religieuse qui viole sa règle, ne soit pas toujours censée agir par mépris, cependant si elle la transgressait souvent de propos délibéré, elle s'exposerait au danger de la mépriser dans la suite, selon saint Thomas. Plusieurs autres Maîtres de la Théologie mystique très-distingués, parmi lesquels figurent saint Antonin, décident même que l'habitude de transgresser les principaux points de la règle, quoiqu'ils n'obligent pas sous peine de péché, renferme un mépris interprétatif de la règle. Or, la transgresser par mépris, comme on vient de vous le prouver, d'après le sentiment commun des Théologiens et de saint Thomas, c'est un péché mortel, parce qu'une telle infraction renverse tout le fondement du vœu d'obéissance. Il faut donc conclure qu'une religieuse qui se dispense par habitude de presque tous les points des observances régulières n'est pas en état de salut, parce qu'elle viole la promesse qu'elle a faite dans sa profession de mener une vie régulière, qui consiste à pratiquer les moyens marqués dans la règle pour arriver à la perfection de l'état qu'elle a embrassé. Telle est la décision de saint Thomas, lorsque parlant d'un religieux, il dit « qu'il n'est point obligé à tous les exercices qui conduisent à la perfection, mais à ceux qui lui sont fixés déterminément par la règle qu'il a vouée. » Or, vivre dans une espèce d'abandon de sa règle par d'habituelles infractions aux points qu'elle prescrit, n'est-ce pas abandonner, en quelque sorte, la vie régulière, et, par conséquent, manquer à ce qu'on a solennellement voué ? N'y eût-il d'autre mal que de se mettre par ces transgressions habituelles dans une impuissance morale d'accomplir cet engagement sacré, n'est-ce pas se rendre bien coupable devant Dieu ?

D'ailleurs, si selon saint Thomas, « un religieux qui ne se propose pas de tendre à la perfection selon sa règle, est dans un état de péché mortel, » peut-on dire qu'une religieuse qui manque ordinairement par habitude aux observances régulières, ait dessein de tendre à la perfection de

son état; et, par conséquent, ne s'ensuit-il pas qu'elle est en état de péché et dans un danger prochain de ne vouloir plus bientôt se soumettre à la règle? Une telle religieuse, dit un savant Maître de la vie spirituelle, « est à charge et nuisible à la religion par le scandale qu'elle donne et par le trouble qu'elle cause dans une Communauté en transgressant habituellement sa règle, et elle ne peut ainsi nuire à ses sœurs sans commettre un péché grave. »

Quoi donc de plus opposé à l'obligation où est une personne consacrée à Dieu de mener une vie régulière, que de violer continuellement et par habitude sa règle? Quel préjudice ne cause-t-elle pas à sa Communauté, en affaiblissant ainsi par sa conduite la régularité? Son exemple n'est-il pas capable d'en entraîner d'autres dans le même relâchement? N'aurait-il pas mieux valu pour elle qu'elle restât dans le monde, plutôt que de venir dans la religion scandaliser ses Sœurs, et y déshonorer la sainteté de son état? Quel malheur pour une épouse de Jésus-Christ de se trouver dans cette coupable habitude! Rien alors ne lui fait impression. Une légère infraction à sa règle l'effrayait dans les temps de sa première ferveur; accoutumée depuis à la transgresser, elle ne connaît ni ne sent la grandeur de son mal; les observances régulières lui sont à charge; elle n'écoute plus la voix de l'obéissance; elle reprend cette liberté dont elle avait fait à Dieu un généreux sacrifice, et l'insensibilité sur l'état de son âme la conduit à l'aveuglement de l'esprit, à l'endurcissement du cœur et à la réprobation éternelle : triste et déplorable état dont elle ne peut sortir qu'avec de grands efforts par un coup de grâce extraordinaire. Voilà où conduisent ces infractions volontaires et habituelles à la règle, qu'une religieuse tiède se pardonne si aisément et dont elle ne se corrige que très-difficilement.

IV. QUELLE EST LA MANIÈRE D'OBSERVER AVEC PERFECTION LA RÈGLE ?

Si vous voulez remplir votre règle avec perfection, il faut l'observer avec ferveur ; les points les plus petits, comme les plus importants, doivent également faire l'objet de toute votre attention et de votre zèle ; tous doivent être observés par amour, dans la vue de plaire à Dieu : c'est ce rapport de vos actions qui les rendra agréables à ses yeux. L'offrande que vous lui en ferez en rendra la pratique méritoire ; l'amour fervent qui vous fera agir les perfectionnera. Sans ces dispositions, vos œuvres seront des corps sans âme, des lampes sans huile, des feux sans lumière ; l'on pourrait vous faire le même reproche que Dieu faisait autrefois à l'Ange, c'est-à-dire à l'Evêque de l'Eglise de Sardes : *Si l'on juge de vous par vos œuvres, vous avez un nom qui suppose que vous êtes vivante, et cependant vous êtes morte*¹.

Une religieuse qui n'accompagne pas l'observance de ses devoirs de l'amour qui les anime, n'est plus qu'une religieuse en figure. Elle observe sa règle à l'extérieur, quant à la lettre, et non selon l'esprit qui vivifie, et elle perd ainsi le prix et le mérite de ce qu'elle fait.

Dieu, qui est tout amour, veut que ses épouses le servent avec amour, que toutes leurs œuvres lui soient rapportées et faites dans la vue de lui plaire : « La chaîne, dit saint Grégoire-le-Grand, qui doit les tenir unies à Jésus-Christ, doit être celle de la sainte dilection, et non celle de la crainte. » Ce ne serait être religieuse qu'à demi, de ne remplir ses devoirs que par crainte, et de ne pas se porter à leur observation par l'amour de son état, et par le zèle qu'on doit avoir pour son avancement dans la pratique

(1) Et Angelo Ecclesiæ Sardis scribe : Scio opera tua, quia nomen habes quod vivas, et mortuus es. *Apoc. 3. 1.*

des vertus chrétiennes et religieuses. Il faut donc qu'une véritable épouse de Jésus-Christ les remplisse par amour, par le désir de la perfection et le motif de la plus grande gloire de Dieu, qui doivent la faire toujours agir. Autant de points de sa règle qu'elle observe avec ces dispositions, sont alors autant d'actes de vertus qu'elle fait.

Qu'une épouse de Jésus-Christ est donc heureuse, quand, brûlant de ces célestes ardeurs et agissant par ces saints motifs, l'amour divin est le principe de son exactitude à observer sa règle, la vie qui en anime toutes les pratiques, le feu qui les épure et les rend plus parfaites ! Elle marche alors, elle court, elle vole dans le chemin de la perfection et de la plus sublime perfection : *Semblable au soleil*, pour me servir des expressions de l'Esprit-Saint lui-même par la bouche du Sage, *qui s'avance et qui croît toujours en chaleur et en lumière jusqu'à ce qu'il arrive au point de sa plus haute élévation*¹, ainsi elle s'avance dans les voies de Dieu et croît *de vertu en vertu*², comme ces justes dont parle le Roi-Propète; chaque pas qu'elle fait dans cette route sacrée la conduit à Dieu, lui en gagne le cœur, lui en mérite les grâces. Elle ne trouve rien de trop relevé ni de trop pénible dans l'observation des points de sa règle, et elle n'en néglige aucun; tous lui paraissent également chers et importants, parce qu'elle sait que par le plus petit, comme par le plus grand, elle prouve son amour à Dieu, en l'observant dans la vue de lui plaire, et que, comme l'Épouse des cantiques, *par un seul de ses cheveux*, c'est-à-dire par la moindre observance régulière, *elle peut blesser le cœur de son divin Époux*³, et en mériter les faveurs. C'est en agissant dans cette vue et animée de ces senti-

(1) Justorum autem semita, quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectam diem. *Prov. 4. 18.*

(2) Ibunt de virtute in virtutem. *Ps. 58. 8.*

(3) Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, in uno crine colli tui. *Cant. 4. 9.*

ments qu'elle méritera le bonheur de lui être unie dans le temps et de le glorifier dans l'éternité.

V. QUELS SONT LES AVANTAGES ATTACHÉS A L'OBSERVATION DE LA RÈGLE ?

Ils sont inappréciables. Non, il n'y a rien de plus avantageux, de plus consolant et de plus sanctifiant pour une religieuse, que sa fidélité à pratiquer avec zèle tous les points de sa règle et de ses constitutions. Cette fidélité la sanctifie et la perfectionne ; la grâce y est attachée, comme la force l'était aux cheveux de Samson¹, et la guérison de Naaman aux eaux du Jourdain². Aussi un saint Pape disait, en parlant sur ce sujet, que si on lui demandait la canonisation d'une religieuse qui, pendant toute sa vie, aurait observé sa règle, sans la transgresser volontairement dans un seul point, il la placerait dans le catalogue des Saints et dans les fastes de l'Eglise, sans exiger la preuve d'aucun miracle ; parce que cette fidélité est elle seule comme un miracle éclatant, et qu'il n'est point de marques plus sûres de sanctification que d'avoir fait durant toute sa vie la volonté de Dieu.

En effet, Jésus-Christ ne nous apprend-il pas dans son Evangile, que *ce n'est point celui qui dira : Seigneur, Seigneur, qui sera sauvé, mais celui qui aura fait la volonté de son Père céleste*³ ? Or, une religieuse, fidèle à toutes ses observances régulières, est assurée de faire, en les pratiquant, la volonté de Dieu. C'est ce divin Sauveur, qui les a inspirées à vos saints Instituteurs, et ceux-ci vous les ont données de sa part comme des moyens de vous sanctifier et d'arriver à la perfection de votre état. C'est son Eglise, tou-

(1) *Judic. 16. 17.*

(2) *4. Reg. 5. 14.*

(3) Non omnis, qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum ; sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum. *Matth. 7. 21.*

jours animée et conduite par son esprit, qui les a approuvées par son chef visible, de sorte que vous ne pouvez douter qu'en les pratiquant dans le moindre point comme dans le plus important, vous ne fassiez ce que Dieu veut, comme il le veut, et quand il le veut. Quoi de plus consolant? Quoi de plus sanctifiant? C'est imiter Jésus-Christ lui-même, qui, soumis aux ordres que son Père éternel lui avait prescrits, n'est venu au monde, n'a vécu, n'est mort que quand son divin Père l'a voulu, et de la manière qu'il l'a voulu. Aussi ce Sauveur adorable, dans cette admirable prière qu'il nous a apprise et qu'il veut que nous lui adressions, et que vous lui faites plusieurs fois par jour, que vous prescrit-il, que vous commande-t-il de lui demander, sinon *que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel*¹? Or, vous la faites sur la terre comme les Anges et les Saints la font dans le ciel, quand vous observez fidèlement chaque point de vos constitutions. Quel bonheur donc pour vous! Quel plus puissant motif pour vous animer à les observer exactement et à ne les transgresser jamais! En observant ainsi votre règle et vos constitutions, vous y trouverez le salut de votre âme, la douceur et le repos de votre vie, comme Dieu le promettait, dans l'ancienne Loi, à ceux qui observeraient ses saintes ordonnances².

On peut même dire que Dieu, tout saint et tout sévère qu'on le représente, *bien qu'il juge les justices mêmes*³, ne trouve rien qui soit digne de sa haine ni de ses châtiments dans une âme qui, fidèle à sa règle, ne fait jamais sa propre volonté. « Il ne hait et ne punit, dit saint Bernard, que la volonté propre. Qu'il n'y ait plus de volonté propre, ajoute-t-il, et il n'y aura plus d'enfer. Car sur quoi ce feu dévorant exercera-t-il ses rigueurs, que sur la volonté propre? »

(1) *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terrâ. Matth. 6. 10.*

(2) *Si postquam audieris hæc judicia, custodieris ea et feceris, custodiet et Dominus Deus tuus pactum tibi, et misericordiam quam juravit patribus tuis. Deut. 7. 12.*

(3) *Ego justitias judicabo. Ps. 74. 5.*

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, combien il vous importe d'observer vos règles avec un zèle et une ferveur qui ne se démentent jamais, et d'entrer dans les sentiments dont était pénétré saint Eucher, lorsqu'il disait à ses religieux : « Mes bien-aimés frères en Jésus-Christ, croyez n'avoir vécu que ce jour-là seul que vous aurez passé sans transgresser la règle. » Ah ! puissiez-vous toutes, par cette fidélité constante, mériter d'entendre sortir de la bouche de Jésus-Christ ces consolantes paroles : *Heureux le serviteur que son maître trouvera, à son arrivée, agissant de la sorte. Je vous dis en vérité qu'il l'établira sur tous ses biens*¹; ou bien encore ces autres : *O bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en peu de chose, je vous établirai sur beaucoup plus ! Entrez dans la joie de votre Seigneur*²; ou encore celles-ci : *Paix et miséricorde* durant la bienheureuse éternité, *pour tous ceux qui auront observé cette règle*³. Ainsi soit-il.

(1) Beatus ille servus, quem cum venerit dominus ejus, invenerit sic facientem. Amen dico vobis, quoniam super omnia bona sua constituet eum. *Matth. 24. — 46. 47.*

(2) Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam, intra in gaudium Domini tui. *Matth. 25. 21.*

(3) Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos, et misericordia. *Galat. 6. 16.*

LIV^e CONFÉRENCE.

SUR LE VŒU DE PAUVRETÉ.

1. *En quoi consiste le vœu de Pauvreté?*
 2. *Quel est le fondement de la Pauvreté religieuse?*
 3. *En quoi consiste la perfection de la Pauvreté religieuse?*
 4. *Quelle est la nature du péché contre le vœu de Pauvreté?*
 5. *Quelle récompense est attachée à la Pauvreté religieuse?*
-

Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum !

Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux !
Matth. 5. 3.

Il faut donc, mes Sœurs, que la pauvreté volontaire soit quelque chose de bien agréable à Dieu et de bien sanctifiant pour la créature, puisque Jésus-Christ la canonise dans son Evangile, et qu'il la met au rang des neuf béatitudes : *Heureux*, dit ce divin Sauveur, *heureux les pauvres d'esprit*, c'est-à-dire ceux qui ont embrassé volontairement l'état de pauvreté et qui pratiquent cette vertu de cœur et d'affection, *car le royaume des cieux est à eux !* Oui, sans doute, et dès lors il ne faut plus être étonné des efforts toujours renaissants que ne cesse de faire continuellement et en mille manières l'ennemi du genre humain pour attaquer cette vertu, et pour lui faire du moins quelque brèche, s'il ne peut tout à fait la détruire. Mais de là

aussi doit naître votre zèle à conserver la vertu de pauvreté dans toute sa pureté et toute son intégrité, et à ne rien faire ni rien vous permettre qui puisse lui porter la moindre atteinte.

Or, c'est pour vous aider à parvenir à ce but, que je viens aujourd'hui vous montrer : 1° en quoi consiste le vœu de pauvreté ; 2° quel est le fondement de la pauvreté religieuse ; 3° en quoi consiste sa perfection ; 4° quelle est la nature du péché contre le vœu de pauvreté ; 5° quelle récompense est attachée à la pauvreté religieuse. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. EN QUOI CONSISTE LE VŒU DE PAUVRETÉ ?

Le vœu de pauvreté est une promesse solennelle faite à Dieu dans une religion approuvée par l'Eglise, et par laquelle une religieuse renonce irrévocablement devant Dieu non-seulement à la propriété et au domaine de tous ses biens temporels, aux droits et prétentions qu'elle pourrait y avoir, mais encore à la faculté d'en disposer et de s'en servir sans la permission de ses Supérieurs. Telle est la définition que les Casuistes et les Canonistes donnent du vœu solennel de pauvreté, lequel diffère beaucoup du vœu simple de pauvreté qu'on fait dans plusieurs Congrégations séculières ou régulières, et qui n'impose pas, à beaucoup près, de si grandes obligations : d'où il résulte, selon leur sentiment unanime, qu'une religieuse qui a fait ce vœu solennel, ne peut ni posséder, ni prendre, ni recevoir aucune chose temporelle, soit pour la garder, soit pour s'en servir, soit pour en disposer en quelque manière que ce soit, et ils se fondent sur ce que Jésus-Christ a dit au jeune homme de l'Evangile *de vendre tout, et de donner tout aux pauvres*¹. Or, celui qui vend son bien ne renonce

(1) Vade, vende quæ habes. et da pauperibus. *Matth.* 19. 21.

pas seulement à la propriété de ce bien, mais au droit de s'en servir. Ainsi, une religieuse, en se dépouillant de ses biens temporels par son vœu de pauvreté pour suivre le conseil de Jésus-Christ, ne renonce donc pas seulement à la propriété de ces biens, mais même à l'usage. Tout lui devient dès lors étranger; elle n'attend plus rien que de la charité de sa Supérieure et de sa Communauté. C'est ainsi que les chrétiens de la primitive Eglise ont entendu ces paroles de Jésus-Christ, et leur conduite en est une preuve sensible. Il y avait parmi eux une communauté très-parfaite de tous leurs biens, en sorte qu'Ananie et Saphire, qui voulurent s'en réserver une portion, furent punis de mort¹. Tous ces biens étaient entièrement au pouvoir et à la disposition des Apôtres; ceux-ci les distribuaient à chacun, non selon le droit qu'il y avait, car il y avait renoncé, mais selon son besoin. Ainsi les Apôtres, qui en étaient les dispensateurs et les économes, les employaient indifféremment à pourvoir aux besoins de tous ceux qui étaient dans la nécessité. Enfin, ces biens devenaient communs et étaient au pouvoir des Apôtres, avant que personne en pût user. Voilà ce qu'une religieuse a voulu imiter en faisant le vœu solennel de pauvreté, et la conduite des premiers chrétiens, en lui servant de modèle, exprime son obligation.

II. QUEL EST LE FONDEMENT DE LA PAUVRETÉ RELIGIEUSE?

La pauvreté n'a été établie dans les Communautés religieuses, que pour détacher le cœur et l'esprit des personnes qui les composent, des biens de la terre, des sollicitudes qu'ils demandent, des périls où ils entraînent ceux qui les possèdent ou qui les recherchent, et que pour les mettre, par ce moyen, en état de travailler plus efficacement et

(1) Act. 5. 1. et seq.

plus sûrement à leur salut et à leur perfection. En voilà le motif; en voici le fondement. Ce renoncement à tous les biens a été établi dans les Communautés religieuses : 1^o sur l'exemple et les paroles de Jésus-Christ; 2^o sur la conduite des premiers chrétiens.

I. SUR L'EXEMPLE ET LES PAROLES DE JÉSUS-CHRIST.

Jésus-Christ, dit l'apôtre saint Paul, *était riche, et il s'est fait pauvre*¹. Il était riche, en tant que Dieu, et il avait droit, même en tant qu'homme, de naître dans l'opulence. En vertu de son origine temporelle, il était héritier du trône de David; il pouvait faire valoir ses droits, tirer ses proches de l'indigence, les rétablir dans la splendeur de leurs ancêtres, et paraître lui-même avec toute la majesté qui convenait au Roi du ciel et de la terre. Cependant il a préféré la pauvreté aux richesses, et il a fait profession de cette pauvreté depuis le commencement de sa naissance jusqu'à sa mort, depuis la crèche de Bethléem jusqu'au sacrifice du Calvaire. Voyez comme il l'a chérie dès son berceau; il naît dans une pauvre étable², d'une mère pauvre; il exerce, durant trente ans, le métier d'un pauvre artisan, et il vit dans une telle pauvreté, qu'il n'a pas où reposer sa tête : extrémité où ne se trouvent presque jamais les hommes les plus pauvres. C'est lui-même qui nous l'apprend dans le saint Evangile : *Les renards, disait-il, ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête*³. Lorsqu'il est sur le point de commencer sa vie publique, il est annoncé par un précurseur pauvre⁴. Il choisit pour ses pre-

(1) Scitis enim gratiam Domini nostri Jesu Christi, quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives. 2. Cor. 8. 9.

(2) Et reclinavit eum in præsepio, quia non erat eis locus in diversorio. Luc. 2. 7.

(3) Vulpes foveas habent, et volucres cœli nidos; Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet. Luc. 9. 58.

(4) Marc. 1. 2. et seq.

miers disciples et pour fondateurs de son Eglise des pauvres ; ses douze Apôtres étaient des hommes élevés dans un rude travail, et dont toute la richesse consistait dans une barque et des filets¹. Il aime les pauvres et il converse familièrement avec eux. Si, quelques jours avant sa douloureuse passion, il accepte les honneurs d'un triomphe, c'est le triomphe d'un pauvre, ainsi que l'avait prédit de lui longtemps auparavant le prophète Zacharie : *Fille de Sion, s'écriait-il, en se le représentant par un esprit prophétique, soyez ravie de joie, fille de Jérusalem, poussez des cris d'allégresse : Voici votre Roi qui vient à vous, ce roi juste qui est le Sauveur ; il est pauvre, et il est monté sur une ânesse et sur le poulain de l'ânesse*². Il meurt sur une croix, privé de tout, dépouillé de ses propres vêtements³, ce qui n'est jamais arrivé au criminel le plus pauvre ; il est enseveli dans un suaire donné par aumône, et mis dans un sépulcre emprunté⁴.

Après avoir donné, dans sa conduite, l'exemple de la pauvreté la plus parfaite et la plus universelle, il la recommande encore par ses paroles, et elle paraît dans tous les détails de sa doctrine. Il commence les fonctions de son ministère par exalter le bonheur des pauvres : *Heureux les pauvres*, dit-il, dès le début du sermon magnifique qu'il fit sur la montagne, *heureux les pauvres d'esprit*, c'est-à-dire volontaires, *parce que le royaume des cieux leur appartient*⁵ ! il plaint le sort des riches⁶, et il insiste sur les difficultés qu'ils doivent rencontrer dans la voie du

(1) *Marc. 4. 16. et seq.*

(2) *Exulta satis, filia Sion, jubila, filia Jerusalem ; ecce Rex tuus venit tibi justus et salvator : ipse pauper, et ascendens super asinam, et super pulum asinæ. Zach. 9. 9.*

(3) *Et crucifigentes diviserunt vestimenta ejus. Marc. 15. 24.*

(4) *Et posuit illud in monumento suo novo. Matth. 27. 60.*

(5) *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. Matth. 5. 5.*

(6) *Verumtamen vœ vobis divitibus. Luc. 6. 24.*

salut¹. Il met en contraste le riche avec le pauvre : le riche est enseveli dans l'enfer, et le pauvre est porté dans le sein d'Abraham². Il n'admet point à sa suite un riche dont le cœur est encore attaché à ses possessions³, et il promet à ceux qui ont tout quitté pour le suivre, la gloire d'être assis sur des trônes, et de juger les douze tribus d'Israël⁴. Il dit à ceux qui préparent un festin, de n'y point appeler les riches, mais les pauvres et les affligés⁵. Il donne, pour preuve de sa mission, l'avantage qu'ont les pauvres d'être appelés à la connaissance de l'Evangile⁶. Il veut que si quelqu'un nous ôte notre manteau, nous ne l'empêchions pas de prendre aussi la robe.⁷ Il ordonne à ses disciples de se faire un trésor, non sur la terre, mais dans le ciel, d'où les voleurs n'approchent pas, et où les vers ne gâtent rien⁸; il leur défend d'être inquiets pour leur nourriture ou pour leurs vêtements⁹. Et ici remarquez comme ses paroles sont touchantes et persuasives : *Ne vous mettez donc point en peine, leur disait-il, où vous trouverez de quoi manger pour le soutien de votre vie*¹⁰. *Voyez les oiseaux du ciel : ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent rien dans des greniers, et cependant votre Père céleste les nourrit. Ne lui êtes-vous pas beaucoup plus que des oiseaux*¹¹? *Pourquoi aussi vous mettez-vous en peine pour le vêtement ? Considérez les lis des champs, comment ils croissent ; ils ne travaillent point, ils ne filent point, et cependant je vous assure que Salomon même dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme un de ces lis*¹². Enfin la pauvreté, aux

(1) Dives difficile intrabit in regnum cœlorum. *Matth.* 19. 23.

(2) *Luc.* 6. 22. (3) *Matth.* 19. 22. (4) *Ib.* 19. 28. (5) *Luc.* 14. 13.

(6) *Ib.* 7. 22. (7) *Ib.* 6. 29. (8) *Ib.* 12. 35. (9) *Ib.* 12. 22.

(10) Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis. *Matth.* 6. 25.

(11) Respiciite volatilia cœli, quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea : et Pater vester cœlestis pascit illa. Nonne vos magis pluris estis illis ? *Matth.* 6. 26.

(12) Et de vestimento quid solliciti estis ? Considerate lilia agri quomodo

yeux de cet Homme-Dieu, est quelque chose de si précieux, si important, si avantageux pour le salut, qu'il la recommande comme le moyen le plus assuré pour arriver à la perfection : *Si vous voulez être parfait*, dit-il à un jeune homme qui s'adressait à lui, *allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel*¹.

II. SUR LA CONDUITE DES PREMIERS CHRÉTIENS.

Cette pauvreté de Jésus-Christ ne se borne pas à sa personne ni aux instructions qui sortent de sa bouche, elle passe à ses Apôtres; elle est laissée, comme en dépôt, à l'Eglise et pour tous les temps de l'Eglise. Pierre trouve à la porte du temple un homme né boiteux, qui le prie de lui donner l'aumône. L'Apôtre n'a ni or ni argent, mais il lui donne ce qui est en son pouvoir, la santé et l'usage de ses jambes. Plus tard, Simon le magicien offre de l'argent à ce même Apôtre pour obtenir le pouvoir de donner le Saint-Esprit; mais Pierre le reprend sévèrement, et le menace des vengeances divines, s'il ne fait pas pénitence². Paul peut disposer de la libéralité des fidèles, mais il travaille de ses mains pour n'être à charge à personne, et pour être en état de subvenir aux besoins des autres³. Ceux qui se convertissent à la prédication des Apôtres et qui forment ce petit troupeau qu'on appelle les fidèles de l'Eglise naissante, possèdent encore des biens, à la vérité; mais, animés par les exemples et les paroles de Jésus-Christ, désireux en outre de leur perfection, ils les abandonnent bientôt pour mieux imiter et mettre plus en pratique cette sainte

crescunt : non laborant, neque nent. Dico autem vobis, quoniam nec Salomon in omni gloriâ suâ coopertus est sicut unum ex istis. *Matth. 6. — 27. 28.*

(1) Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cælo. *Matth. 19. 21.*

(2) *Act. 8. 19.* et seq.

(3) *Act. 20. — 54. 55.*

pauvreté, comme nous l'apprenons dans les actes des Apôtres : *Nul d'entre eux, dit l'Ecrivain sacré, ne considérait ce qu'il possédait comme étant à lui en particulier, mais toutes choses étaient communes parmi eux*¹. Et un peu après il dit qu'il n'y avait point de pauvres chez eux, parce que tous ceux qui possédaient des fonds de terre et des maisons, les vendaient et en apportaient le prix aux pieds des Apôtres, et qu'on les distribuait ensuite à chacun selon ses besoins². Tout respire le désintéressement et l'esprit de pauvreté dans cette primitive Eglise. La postérité hérite de ces mêmes principes. De siècle en siècle on prêche l'obligation d'être pauvre avec Jésus-Christ et selon les maximes de Jésus-Christ ; de siècle en siècle on apprend à regarder Jésus-Christ comme existant dans les pauvres : le bien qu'on leur fait, est fait à Jésus-Christ ; le verre d'eau qu'on leur donne, est donné à Jésus-Christ³ ; la visite qu'on leur rend, est rendue à Jésus-Christ ; le vêtement dont on les couvre, est un habit dont on revêt Jésus-Christ⁴. Ainsi, Jésus-Christ perpétue sa pauvreté pour que nous ayons occasion de l'imiter et de la pratiquer à sa suite.

Aussiles trois Instituteurs d'ordres religieux, saint Basile dans l'Orient, saint Augustin et saint Benoît dans l'Occident, ont regardé cette pauvreté des premiers chrétiens, et ce que le Saint-Esprit en dit dans les Actes des Apôtres, comme la règle et le principe de la pauvreté religieuse. Les conciles généraux et particuliers, les Canonistes et les Casuistes ont tous rappelé les personnes engagées en religion par des vœux solennels à cette imitation, et tous l'ont regardée

(1) Nec quisquam eorum quæ possidebat, aliquid suum esse dicebat, sed erant illis omnia communia. *Act. 4. 32.*

(2) Neque enim quisquam egenus erat inter illos. Quotquot enim possessores agrorum aut domorum erant, vendentes afferebant pretia eorum quæ vendebant, et ponebant ante pedes Apostolorum. Dividebatur autem singulis prout cuique opus erat. *Act. 4. — 34. 35.*

(3) *Matth. 10. 42.*

(4) *ib. 25. — 55. 56.*

comme le fondement et le modèle de la pauvreté religieuse, en sorte que lorsqu'elles s'en sont écartées, on a regardé leur infraction comme un manquement à leur vœu de pauvreté. De là, l'attention des Evêques dans leurs conciles, des Fondateurs d'ordres dans leurs règles, des Théologiens dans leurs ouvrages, à décider que, dans la vie religieuse comme parmi les premiers chrétiens, tous les biens doivent être communs; que nul n'y peut rien posséder en propre; que ce que chacun reçoit doit être mis, incorporé et confondu dans la masse des biens de la Communauté, et distribué à chacun selon ses besoins particuliers; que les religieux et les religieuses sont, par ce vœu sacré, dépouillés non-seulement de la propriété et du domaine de ces biens, mais de l'usage même, et qu'ils ne peuvent en recevoir, en retenir, en disposer, sans un préalable et nécessaire consentement des Supérieurs.

III. EN QUOI CONSISTE LA PERFECTION DE LA PAUVRETÉ RELIGIEUSE?

La perfection de la pauvreté religieuse consiste non-seulement à se dépouiller de la propriété de tous les biens temporels, de la faculté d'en disposer et de s'en servir sans la permission des Supérieurs, mais encore à se dépouiller de tout attachement à ces biens, et même aux choses nécessaires à son usage. C'est dans ce cœur détaché de tout désir et de toute affection, que consiste la perfection de la pauvreté religieuse.

Saint Grégoire-le-Grand, à propos de saint Pierre et de saint André qui avaient quitté leur barque et leurs filets pour suivre Jésus-Christ, se fait cette objection : Mais, dira quelqu'un dans le fond de son cœur, qu'est-ce donc que ces deux pauvres pêcheurs ont quitté à la voix du Seigneur, eux qui ne possédaient rien ou presque rien ? » et il y répond en ces termes : « Ici, il faut plutôt regarder l'affection que la possession, le cœur que la chose en elle-

même. C'est beaucoup quitter que de ne se rien réserver et de se dépouiller du désir d'avoir. Pierre et André ont donc quitté beaucoup, quand l'un et l'autre ont tout quitté pour marcher à la suite du Sauveur des hommes, et se sont même dépouillés du désir d'avoir. »

« En effet, dit saint Augustin, celui-là abandonne et méprise véritablement toutes choses, qui abandonne et méprise non-seulement toutes celles qu'il possède, mais même toutes celles où il pourrait porter ses désirs. Et celui-là aussi, ajoute ce saint Docteur, quitte véritablement tout le monde, qui quitte tout ce qu'il a dans le monde et tout ce qu'il pourrait désirer d'y avoir. On quitte pour Dieu autant de choses qu'on s'abstient d'en désirer pour l'amour de lui. Ainsi, vous avez quitté toutes les choses de la terre, continue ce Saint, si vous avez quitté l'affection et le désir non-seulement de toutes celles que vous aviez ou que vous pouviez avoir, mais aussi de toutes celles que vous pouviez désirer d'avoir; et, par conséquent, vous avez sujet de vous réjouir et de dire avec les Apôtres: *Voilà que nous avons tout quitté*¹. Celui, au contraire, qui possédait beaucoup de biens dans le monde, ne doit pas s'en glorifier pour cela, ni croire qu'il ait plus quitté; car il a très-peu quitté, s'il n'a quitté en même temps tous les désirs qui le portaient vers les choses de la terre, et celui qui était moins riche, a quitté beaucoup, si en quittant le peu qu'il avait, il s'est aussi dépouillé du désir de ce qu'il n'avait pas. »

Vous voyez donc, d'après la doctrine de ce grand Saint, que la véritable pauvreté d'esprit consiste dans un détachement et un généreux mépris de toutes les choses de la terre, et que rien n'est plus opposé à cette vertu que ces désirs d'avoir, après avoir renoncé extérieurement à tout ce qu'on avait: « Il est aisé de se dépouiller de ce qu'on a, dit saint Grégoire-le-Grand, plusieurs philosophes païens l'ont fait;

(1) Ecce nos reliquimus omnia. *Matth.* 19. 27.

mais il est difficile de renoncer à ce qu'on est, c'est-à-dire à soi-même et au désir d'avoir, et c'est cependant là que consiste la perfection de la pauvreté d'esprit. »

Si vous voulez donc, ma chère Sœur, parvenir à cette perfection, dépouillez-vous de tout désir et de toute attache non-seulement aux choses inutiles, superflues et qui vous sont défendues par votre vœu de pauvreté, mais encore aux choses nécessaires et qui vous sont permises pour votre usage. Renfermez dans des bornes très-étroites cette nécessité, au lieu de l'étendre, et soyez bien aise quand quelque chose de nécessaire vous manque. « En effet, dit saint Vincent Ferrier, ce n'est rien que d'être pauvre, si l'on n'aime la pauvreté et si l'on ne supporte avec joie, pour l'amour de Jésus-Christ, tout ce qu'elle peut avoir de plus fâcheux. Si une religieuse n'est pas contente que quelque chose lui manque, et qu'au lieu d'aimer cette privation, elle l'évite, c'est une marque qu'elle n'est pas parvenue à la perfection de la pauvreté religieuse. »

« Il est surprenant, dit saint Bernard, que tant de personnes religieuses se fassent gloire du nom de pauvreté, et que cependant elles ne veuillent être pauvres que pour ne manquer de rien, que pour avoir, au contraire, toutes leurs commodités. Si l'on a même de l'affection ou quelque attachement à ce qui est donné pour l'usage, on n'est pas véritablement pauvre, on n'est religieux qu'en apparence; le cœur n'est pas entièrement dégagé et dépouillé de tout. »

Mais, hélas ! que ce vrai dégagement de cœur est rare, même jusque dans la religion ! Le dirai-je ! et pourquoi craindrais-je de le dire, puisque la vie religieuse en fournit des exemples ? On y rencontre quelquefois des personnes qui ont renoncé à tout dans le siècle, et qui s'attachent dans la religion, toutes ferventes et édifiantes qu'elles sont d'ailleurs par leur régularité, à quoi ? ... Vraiment, j'ai honte pour elles de le dire, à un petit meuble destiné à leur usage, à un nécessaire travaillé avec délicatesse, à une jolie bonbonnière, à un étui mignon, à un canif ou à une paire

de ciseaux d'une forme élégante, à un livre d'heures ou de prières relié dans un goût nouveau ; que sais-je encore ? à un petit tableau appendu dans leur cellule ou à leur lit, même à une image, oui, à une image et à d'autres bagatelles de ce genre : toutes choses qui, toutes petites qu'elles sont et tout indifférentes qu'elles paraissent, ne laissent pas de diminuer chez elles le mérite du vœu de pauvreté, lequel consiste dans un détachement absolu de tout ce qui est destiné à notre usage.

Désordre ou plutôt faiblesse que Cassien déplorait déjà parmi les religieux de son siècle : « Je ne sais, disait-il, comment parler d'une faiblesse ridicule de quelques religieux, qui, après s'être détachés de tout ce qu'ils possédaient dans le monde, s'attachent dans la religion à des choses de rien, à quelques petites commodités, à quelques petits ajustements ; et cela avec tant d'ardeur et d'inquiétude d'esprit, que l'attachement à ces sortes de bagatelles surpasse souvent en eux tout celui qu'ils avaient auparavant aux richesses. Malheureux, ajoute-t-il, de quoi leur servira d'avoir quitté de grands biens, s'ils n'ont pas quitté l'affection déréglée qu'ils y avaient ? Car, en conservant pour des petites choses les sentiments de cupidité qu'ils ne peuvent plus exercer sur quelque chose de grand, ils montrent qu'ils ne se sont pas dépouillés de leur première passion, mais qu'ils lui ont donné un autre objet. Du reste, c'est la même ardeur et la même inquiétude ; et cependant ils comptent tout cela pour rien, comme si ce qu'il y a de mauvais dans l'avarice, dépendait de la différence des objets, et non pas du dérèglement des désirs. Il semble, à les voir, que nous n'ayons dû quitter les grandes choses que pour mettre toute notre affection aux petites ; et ce n'est point toutefois dans cette vue que nous les avons quittées, mais nous avons renoncé aux plus grandes, afin que nous apprissions plus facilement à mépriser les moindres. Car, autrement, si les mouvements de notre cœur sont toujours déréglés, qu'importe que ce soient les grandes choses ou les petites qui en soient cause, puisque

notre cœur est aussi troublé et aussi rempli des petites dans la religion, qu'il aurait pu l'être des grandes dans le monde? »

Saint Bernard ne s'élevait pas avec moins de zèle contre cet abus que Cassien : « Nous sommes plus misérables, disait-il, nous autres religieux, que tout le reste des hommes, si nous souffrons que des choses de si peu d'importance nous soient d'un si grand préjudice. Car quel aveuglement, ou plutôt quelle folie et quelle fureur n'est-ce pas qu'après avoir renoncé à des choses considérables, nous nous attachions à des bagatelles? »

Mais, comme il est aisé de se faire illusion là-dessus, vous connaîtrez, ma chère Sœur, que vous n'avez pas d'attachement, si, lorsqu'on vous prive de quelque chose, vous n'en avez point de peine, en regardant du même œil sa privation comme son usage; « parce que, comme le dit saint Augustin, on possède sans attachement ce que l'on quitte sans peine, et l'on ne quitte point sans chagrin ce que l'on possède avec plaisir. » Saint Ignace, dans ses constitutions, en parlant de cette sainte vertu de pauvreté, dit ces paroles remarquables : « Un religieux doit être en toutes choses comme une statue que l'on a parée d'habits, et qui n'a aucun chagrin, qui ne fait aucune résistance, quand on l'en dépouille. »

Une Supérieure zélée doit donc souvent éprouver la vertu des Sœurs de sa Communauté, en leur ôtant les choses qui sont à leur usage, afin de connaître par ce pieux artifice dont se servaient les anciens Pères, si elles y ont de l'attachement, et de les exercer ainsi dans la pratique d'une pauvreté parfaite et d'un dégagement universel de cœur pour tout. Bien plus, celles qui ont à cœur leur perfection, n'attendront même pas que la Supérieure exige d'elles ce sacrifice; mais elles s'empresseront de le faire, dès qu'elles apercevront qu'elles ont de l'attachement à quelque chose dont il leur est permis d'user. Comme elles veulent être véritablement pauvres, elles seront con-

tinuellement en garde contre les moindres attachements ; elles veilleront sans cesse sur toutes les avenues de leur cœur, afin de n'y donner jamais d'ouverture à la cupidité, et de le conserver dans un dénûment parfait ; elles n'oublieront pas que des religieuses véritablement pauvres ne doivent plus avoir de désir pour les biens et pour les commodités de la terre, qu'elles doivent, au contraire, se réjouir d'en être dépouillés, « puisqu'elles participent, dit sainte Jeanne de Chantal, aux richesses spirituelles de la maison de Dieu ; » que leur cœur enfin doit être dégagé de tout ce qui est corruptible et périssable, et qu'elles ne doivent avoir en vue que les biens éternels et ceux de la grâce. « En effet, le pauvre de Jésus-Christ, dit Cassien, est celui qui, dépouillé de tout ce qui pourrait l'attacher à la terre, et vide de toute cupidité, ne désire que Dieu, ne s'attache qu'à Dieu seul, et n'aime que les vraies richesses de l'âme qui sont les vertus et la grâce. »

IV. QUELLE EST LA NATURE DU PÉCHÉ CONTRE LE VŒU DE PAUVRETÉ ?

Le péché contre le vœu de pauvreté est opposé non-seulement à la vertu de justice, qui nous défend de prendre ou de retenir le bien d'autrui, mais encore à la vertu de religion, qui nous oblige d'observer ce que nous avons voué à Dieu. Ce principe supposé, remarquez que comme c'est un péché mortel de sa nature de violer le VII^e commandement de Dieu, qui défend de ravir ou de retenir le bien d'autrui, c'en est un aussi de transgresser dans la religion le vœu solennel de pauvreté puisqu'on ne le viole qu'en donnant, recevant, retenant ou prêtant un bien qui appartient à la Communauté, et qu'en vertu de son vœu on a renoncé à tout droit de propriété et qu'on s'est dépouillé de tout pour l'amour de Jésus-Christ. C'est ce qui m'a engagé à poser différentes questions dont la solution servira à répandre un grand jour sur vos obligations à cet

égard. Ainsi quand on a fait le vœu solennel de pauvreté, est-il permis : 1^o de donner ; 2^o de recevoir ; 3^o de prêter sans permission ? 4^o comment faut-il se servir des choses dont on a l'usage ? Autant de questions qui ont besoin d'être éclaircies.

I. EST-IL PERMIS DE DONNER SANS PERMISSION ?

A cette première question je réponds qu'une religieuse qui a fait le vœu solennel de pauvreté, ne doit, sans une permission expresse de sa Supérieure, faire aucun présent, même pour témoigner sa reconnaissance aux personnes à qui elle a des obligations essentielles ; et que, supposé qu'elle ait obtenu de l'autorité compétente cette permission, les présents faits avec permission doivent être non-seulement peu considérables, mais encore rares : « Le divin amour, dit saint Jérôme, ne souffre point que, chez les personnes consacrées à Dieu, ces petits présents soient multipliés, parce qu'ils font revivre dans la religion des amitiés dangereuses, auxquelles depuis longtemps elles ont renoncé par leur profession, et qu'ils éteignent insensiblement dans leur cœur cet esprit de ferveur, de dégage-ment et de piété qui doit y régner. Ce sont autant de liens qui attachent à la créature et autant d'attraits qui nourrissent la vanité, l'amour-propre, le désir de plaire et d'autres malheureuses passions. » Une Sœur qui est bien remplie de l'esprit de son état, doit donc être fort réservée sur ce point ; elle ne doit pas perdre de vue qu'elle a fait vœu de pauvreté, et qu'il ne convient pas à une pauvre de faire des présents.

II. EST-IL PERMIS DE RECEVOIR SANS PERMISSION ?

A cette deuxième question, je réponds qu'une religieuse ne doit pas plus recevoir de présent sans permission, quand même sa Supérieure aurait une grande affection pour elle, et qu'à l'avance elle fût assurée qu'elle lui ac-

corderait la permission de recevoir et de garder ce présent, si elle la lui demandait. Car il en est d'elle, dans ces circonstances, comme d'une personne qui prendrait le bien d'autrui et qui le retiendrait, dans la persuasion que celui à qui il appartient le lui donnerait, si effectivement elle le lui demandait. Oserait-on dire, je vous le demande, que, sous ce prétexte, cette personne pourrait prendre ou retenir ce bien d'autrui, et qu'elle ne serait pas coupable de larcin devant Dieu? Non, sans doute; on dirait avec raison qu'elle aurait dû préalablement, avant que de le prendre, demander et obtenir ce consentement. Or, en rappelant ici les principes sur lesquels est basé le vœu de pauvreté, tout ce qu'elle reçoit, supposé qu'elle soit liée par les vœux solennels, n'étant pas à elle, mais à sa Communauté, elle est coupable d'un péché de larcin, lorsqu'elle le retient sans la permission de sa Supérieure. Il faut donc cette permission actuelle pour s'exempter de péché, et elle ne se présume pas plus que dans l'exemple que je viens de vous mettre sous les yeux. Quand il faut agir actuellement, il est besoin d'un consentement présent, excepté qu'on ne puisse le demander. Un consentement présumé, qui n'est qu'un consentement du futur, ne suffit pas. En effet, dans quel relâchement et dans quelle indépendance ne tomberait-on pas bientôt, si ces consentements présumés étaient suffisants pour recevoir ou pour garder ce qu'on aurait reçu? On l'étendrait bientôt au pouvoir d'en disposer de même; chaque Sœur pourrait trop facilement présumer de l'affection de sa Supérieure, et, sous ce prétexte, se soustraire à l'obligation où elle est de lui demander les permissions nécessaires, quand elle voudrait recevoir, garder ou donner quelque chose importante. C'est ainsi que les vœux de pauvreté et d'obéissance se réduiraient à peu de chose dans une Communauté, et s'anéantiraient insensiblement.

III. EST-IL PERMIS DE PRÊTER SANS PERMISSION ?

A cette troisième question je réponds qu'une religieuse ne doit pas plus prêter, sans la permission de sa Supérieure, à une Sœur de la même Communauté, qu'emprunter d'elle, ni même faire avec elle quelque échange de ce qu'on lui a permis d'avoir pour son usage. Pour vous convaincre combien une pareille conduite est conforme au vœu solennel de pauvreté, rappelez-vous les principes qu'on a déjà développés et prouvés sur ce sujet si important. Une religieuse, par ce vœu, s'est dépouillée de la propriété et du domaine de tout; elle n'a que l'usage de ce que la religion lui donne. Or, celle qui n'a aucune propriété, ne peut rien donner, prêter, vendre, changer, ni même accepter, sans la participation de la personne à qui elle est soumise par son vœu d'obéissance; et si elle en a seulement l'usage, elle ne peut le faire servir qu'à celui pour lequel on le lui a accordé; il n'est donné que pour cela seul: elle ne peut donc le destiner à une autre fin sans la permission de sa Supérieure. Ainsi, sans cette permission expresse, une Sœur ne pourrait donner, par exemple, à l'une de ses Sœurs l'habit qu'elle porte, ni rien de ce qui lui est accordé pour son propre usage; elle ne pourrait pas plus échanger ces mêmes objets contre les siens. Si elle le faisait, elle pècherait contre son vœu de pauvreté, parce que ce serait se rendre propriétaire de ce vêtement et d'autres choses semblables, que d'en disposer à sa volonté.

IV. COMMENT FAUT-IL SE SERVIR DES CHOSSES DONT ON A L'USAGE ?

Enfin, à cette quatrième question je réponds qu'une religieuse doit prendre garde de perdre, de gâter et de dissiper par sa faute ce que la Communauté lui donne pour son usage. En effet, il est certain « qu'une négligence considérable est regardée comme une fraude, » dit le droit: par conséquent, ce serait pécher contre la pauvreté, que de

laisser perdre volontairement et par une négligence tant soit peu notable, ce que la Communauté lui accorde pour son usage. La raison en est qu'il n'appartient uniquement qu'à celui qui est maître d'une chose, de pouvoir la dissiper ou la gâter comme il lui plaît, et qu'une religieuse qui n'a que l'usage de ce qu'on lui donne, ne peut en disposer que pour l'utilité et l'avantage de la Communauté, et suivant l'intention de sa Supérieure, qui, lui permettant cet usage, suppose qu'elle en aura soin comme d'un bien consacré à la religion et qui ne lui appartient pas; de sorte que, si elle le dissipe ou qu'elle s'en serve mal à propos, elle pèche contre le vœu de pauvreté.

V. QUELLE RÉCOMPENSE EST ATTACHÉE A LA PAUVRETÉ RELIGIEUSE ?

Deux sortes de récompenses ont été promises par Jésus-Christ, dans son Evangile, aux personnes qui pratiquent volontairement et fidèlement la pauvreté qu'il nous a enseignée par ses paroles et par son exemple : l'une pour le temps, et l'autre pour l'éternité.

I POUR LE TEMPS.

Quiconque, nous dit ce divin Sauveur dans l'Evangile de saint Matthieu, abandonnera sa maison, ou ses frères ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, pour l'amour de moi, recevra le centuple et possédera la vie éternelle¹. Et afin qu'on ne doute point que par ce centuple il entendait la vie présente, en se servant des mêmes expressions dans l'Evangile de saint Marc, il ajoute que ce centuple promis, c'est des

(1) Qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet et vitam æternam possidebit. *Matth. 19. 29.*

*maintenant, dans le temps présent*¹. Quoi de plus précis? Mais qu'entend-on par ce centuple? Les Pères de l'Eglise l'entendent, les uns, avec saint Jérôme, des biens spirituels, " parce que, disent-ils, comparés aux biens temporels, ils sont ce que le nombre cent est en comparaison d'un très-petit nombre, et que l'avantage d'imiter Jésus-Christ dans sa pauvreté, est cent fois plus précieux que la possession de tous les biens de la terre ; - les autres, avec Cassien, l'interprètent même des biens temporels, " en ce sens, disent-ils, que les besoins de quiconque s'est fait pauvre pour Jésus-Christ, sont cent fois moindres que ceux du plus puissant monarque, et que les ressources de la frugalité sont cent fois plus abondantes que celles de l'opulence la mieux établie ou la plus protégée. "

Quoi qu'il en soit de ces sentiments, il est certain que les grâces et les consolations attachées à la pauvreté évangélique, l'emportent sur tous les prétendus avantages que l'on cherche et qu'on ne trouve pas dans les richesses du monde, parce que tous ces biens temporels ordinairement sont non-seulement le fruit ou la semence de l'iniquité et de l'injustice, mais encore parce qu'ils sont une source féconde de troubles et d'agitations : " On les désire avec ardeur, dit un Père de l'Eglise, on les cherche avec passion, on les conserve avec inquiétude, et on ne les perd jamais sans chagrin. " Mais une religieuse, qui s'est dépouillée de tous les biens temporels pour l'amour de Jésus-Christ, exempte de toutes les sollicitudes que leur acquisition, leur conservation et leur perte entraînent, trouve, dans sa Communauté, tout ce qui lui est nécessaire en santé et en maladie, sans s'embarrasser de se le procurer. Pour des parents et une famille qu'elle quitte, elle trouve, dans une Supérieure, une mère qui l'aime, et, dans les Sœurs, une famille sainte qui la chérit selon Dieu et en Dieu. C'est ainsi que le Seigneur lui rend avec usure tout

(1) Qui non accipiat... nunc in tempore hoc. *Matth 10. 50.*

ce qu'elle a quitté par amour pour lui, et qu'elle retrouve tout, beaucoup même au delà, dans la religion, après avoir tout abandonné pour Dieu dans le siècle.

A tous ces avantages, Dieu en joint encore de plus grands, c'est-à-dire les biens de la grâce : « Car, dit saint Ambroise, si les richesses sont le germe fécond de tous les vices, à cause de la facilité qu'elles ménagent aux passions, la pauvreté volontaire est la source de toutes les vertus morales et chrétiennes ; » ou, selon saint Grégoire, « elle en est la gardienne et la nourrice. » De là, l'éloge que les Pères de l'Eglise font de cette sainte vertu, tantôt en l'appelant « la compagne inséparable de Jésus-Christ, la vie de ceux qui se sont faits pauvres à sa suite, la mère de la religion ; » tantôt en disant qu'elle est la maîtresse de la vie chrétienne, la mort de la cupidité, le principe de la vraie tranquillité, le frein salutaire de l'intempérance, le chemin le plus assuré du ciel, et, comme l'enseigne saint Thomas, le premier fondement de la perfection. » Tous ces précieux avantages, fruits de la grâce et moyens de salut, ne sont-ils pas préférables à tous ces biens périssables qui crucifient l'esprit sans contenter le cœur, et qui sont, au langage de l'apôtre saint Paul, *la racine de tous les maux*¹ ?

II. POUR L'ÉTERNITÉ.

En effet, cette récompense ne se borne pas au temps, elle embrasse l'éternité. Non, d'après tout ce que nous venons de dire touchant la pauvreté, il ne faut pas être surpris si Jésus-Christ, qui charge de malédictions les riches de la terre², comble de ses bénédictions les pauvres évangéliques. Ce divin Sauveur, qui ne se laisse jamais vaincre en libéralité, les récompense non-seulement dans ce monde, par la paix, le repos et la consolation intérieure

(1) Radix enim omnium malorum est cupiditas. 1. *Timoth.* 6. 10.

(2) Verumtamen vœ vobis divitibus. *Luc.* 6. 24.

qu'ils goûtent dans leur sainte pauvreté, mais il leur promet encore une récompense éternelle dans l'autre : *Bienheureux*, dit-il dans son Evangile, *ceux qui sont pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux* ! « O sainte et heureuse pauvreté, dit saint Grégoire, vous êtes un trésor précieux que Jésus-Christ, ce riche et charitable marchand, est venu chercher sur la terre ! Il a exposé en vente son royaume céleste, et la pauvreté évangélique est la monnaie et le prix qu'il demande pour l'acheter. » Il est à vous, ô épouses de Jésus-Christ, si vous êtes véritablement pauvres en possession, en attache et en désir de posséder. Quel riche marché ! Quel avantageux échange ! Pour un peu de bien dont vous vous dépouillez par amour, vous avez un royaume éternel pour récompense.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, d'après tout ce que je viens de vous exposer, que vous devez mettre tout en œuvre afin d'observer dans toute son intégrité le vœu de pauvreté ; qu'il ne suffit pas de vous être dépouillées des biens que vous possédiez dans le siècle, qu'il faut, de plus, vous dépouiller de toute attache secrète aux choses destinées à votre usage ; que c'est uniquement dans un cœur détaché de tout désir et de toute affection terrestres, que consiste la perfection de la pauvreté religieuse ; que si vous voulez donc arriver à cette perfection de la pauvreté d'esprit, remplir le nom et le devoir de religieuses, et faire que votre vie soit conforme à votre profession, il faut aller jusqu'au dernier degré de pauvreté, qui est la pauvreté dans les choses nécessaires : car celui qui est véritablement pauvre, loin de s'attacher aux choses même nécessaires, les méprise ; ainsi, qu'il ne suffit pas de vous être

(1) *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum ! Matth. 5. 3.*

dépouillées de l'attache aux choses inutiles et superflues, qu'il faut encore vous dépouiller de l'attache aux choses nécessaires qui vous sont concédées pour votre usage, en sorte que, dans celles-ci aussi bien que dans les autres, vous soyez pauvres, et que vous fassiez voir votre amour pour la pauvreté; qu'il faut que, ne pouvant pas vous passer entièrement de ce qui est nécessaire à la vie, vous ne preniez du moins que ce qui est absolument nécessaire, et que, renfermant cette nécessité dans des bornes très-étroites, au lieu de l'étendre, vous soyez même contentes de souffrir quelque chose de ce côté-là, par amour de la pauvreté, et pour devenir plus semblables à Jésus-Christ, votre divin Modèle, *qui étant très-riche*, dit l'apôtre saint Paul, *s'est fait pauvre pour l'amour de nous, afin que nous devinssions riches par sa pauvreté*¹, qui a souffert la faim, la soif, le froid, la chaleur, la lassitude, la nudité, et qui a manqué si souvent des choses les plus nécessaires à la vie. Ainsi soit-il.

(1) Quoniam propter vos egenus factus est, cùm esset dives, ut illius inopiâ vos divites essetis. 2. Cor. 8. 9.

LV^e CONFÉRENCE.

SUR LE VŒU DE CHASTETÉ.

1. *En quoi consiste le vœu de Chasteté?*
 2. *Quelle est l'excellence de la Chasteté?*
 3. *Quelle est la nature du péché contre le vœu de Chasteté?*
 4. *Quels sont les moyens propres pour conserver la Chasteté?*
 5. *Quelle récompense est attachée à la Chasteté?*
-

Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt!

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu!

Matth. 5. 8.

Telle est, mes Sœurs, l'estime que Jésus-Christ, votre céleste Epoux, fait de la chasteté; il la place au rang des béatitudes, et il assure que ceux qui l'observent verront Dieu. Mais pour vous qui, non contentes de garder la chasteté, comme le reste des fidèles, en avez fait un vœu spécial, quelle doit donc être cette pureté de cœur qu'il béatifie de la sorte, et à laquelle il promet une récompense si magnifique, comme est le bonheur de voir et de posséder Dieu? C'est celle que ce divin Sauveur vous enseigne dans le saint Evangile, quand il dit qu'*au temps de la résurrection, il n'y aura plus ni époux ni épouses, mais que tous seront comme les Anges dans le ciel*¹. Oui,

(1) In resurrectione neque nubent; neque nubentur; sed erunt sicut Angeli Dei in cœlo. Matth. 22. 30.

voilà justement la mesure et le modèle de la chasteté que vous devez garder. Il faut tâcher d'être, dès maintenant, dans une chair de corruption et de péché, ce que seront les hommes après la résurrection glorieuse, semblables en quelque sorte, par la pureté de vos corps et de vos âmes, à ces Intelligences célestes et à tous ces Esprits bienheureux.

Or, c'est à quoi je viens vous exhorter aujourd'hui en vous montrant : 1^o en quoi consiste le vœu de chasteté ; 2^o quelle est l'excellence de la chasteté ; 3^o quelle est la nature du péché contre le vœu de chasteté ; 4^o quels sont les moyens de conserver la chasteté ; 5^o quelle récompense est attachée à la chasteté. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. EN QUOI CONSISTE LE VŒU DE CHASTETÉ ?

Le vœu de chasteté est une promesse solennelle faite à Dieu dans une religion approuvée par l'Eglise, et par laquelle une religieuse lui consacre pour toujours l'intégrité de son corps, et se propose de conserver avec le même soin celle de l'esprit et du cœur, en s'éloignant des occasions et en surmontant toutes les tentations contraires à cette vertu.

Vous apercevez déjà par cette notion la différence qu'il y a entre le vœu simple de chasteté, par lequel une personne, soit régulière, soit séculière, promet pour un temps ou pour toujours de vivre dans la continence, et le vœu solennel ; parce que ce dernier, étant fait dans une religion approuvée par l'Eglise et accepté des Supérieurs, entre les mains de qui l'on a fait profession, rend nul et invalide tout mariage contracté après son émission, au lieu que le vœu simple le rend seulement illicite et non nul, quand on a contracté ce mariage sans en avoir obtenu une dispense légitime. Mais l'un et l'autre ont cela de commun entre eux, qu'ils obligent à la même continence et à la même conservation de la pureté du corps et de l'âme, de

sorte que les fautes contraires à la chasteté renferment un double péché : l'un opposé à cette sainte vertu, l'autre à la vertu de religion, et, par conséquent, un sacrilège, puisqu'il est la violation d'une promesse faite à Dieu.

Cette sainte vertu oblige une religieuse non-seulement à éviter avec soin tous les désordres extérieurs et toutes les souillures qui peuvent altérer et ternir la pureté de son corps, consacré par son vœu à une exacte et rigoureuse continence, mais encore à conserver son âme exempte de toutes pensées et de tous désirs déréglés, opposés à cette divine vertu. Ainsi, tout doit être chaste en elle : l'esprit dans ses pensées, le cœur dans ses affections, les yeux dans ses regards, les oreilles dans ce qu'elles entendent, la bouche dans ses paroles, les mains dans ses actions, les pieds dans ses démarches; sa vie doit être un combat continu pour défendre cette vertu des attaques de la convoitise, et conserver dans un vase fragile un trésor si précieux.

II. QUELLE EST L'EXCELLENCE DE LA CHASTETÉ?

La chasteté est une vertu si agréable à Dieu, qu'il a donné dans tous les temps des marques d'un singulier amour pour elle, et d'une prédilection particulière pour ceux qui l'ont eue en honneur et qui l'ont gardée. Les temps marqués dans les décrets éternels étant arrivés où il devait se faire homme et paraître sur la terre, il a voulu naître d'une mère vierge et qui avait consacré à Dieu sa virginité par un vœu tout exprès. Il a choisi saint Jean l'évangéliste pour son disciple bien-aimé¹, et saint Augustin avec saint Jérôme dit « que la raison pour laquelle il était le disciple bien-aimé, c'est qu'il était vierge. » L'Eglise dit aussi de lui, dans l'office de sa fête, « que Jésus l'aimait, parce que la prérogative de la chas-

(1) Discipulus ille quem diligebat Jesus. *Joan.* 21. 7.

teté l'avait rendu digne d'être aimé plus tendrement que les autres, et qu'ayant été appelé à l'apostolat, lorsqu'il était vierge encore, il était resté vierge toute sa vie¹. » C'était à cause qu'il était vierge, que le Sauveur des hommes l'aima et l'affectionna jusqu'à le faire reposer, le jour de la dernière cène, sur son sein adorable², jusqu'à le rendre confident de tous ses secrets, et qu'il lui donna tant d'autres avantages sur tous les Apôtres. Aussi, dans cette même dernière cène, ce que saint Pierre, qui était marié, n'osa pas demander lui-même à Jésus-Christ, il pria saint Jean de le demander pour lui³. Le jour de la résurrection du divin Sauveur étant arrivé, et Marie-Magdeleine étant venue dire que Jésus était ressuscité, saint Pierre et saint Jean accoururent aussitôt au sépulcre; mais saint Jean arriva le premier⁴. Quelques jours après cette même résurrection, quelques-uns des Apôtres étaient dans une nacelle sur la mer de Tibériade pour pêcher, et Jésus leur étant apparu sur le rivage, il n'y eut que saint Jean seul qui le reconnut, et qui dit à saint Pierre : *Voilà le Seigneur*⁵. « Il n'y eut, dit saint Jérôme, que saint Jean, qui était vierge, qui pût connaître Jésus-Christ vierge; et dans le dernier testament que le Sauveur fit sur la croix, à qui recommanda-t-il et à qui confia-t-il la Vierge, sa sainte mère, si ce n'est au disciple qui était vierge?

Mais écoutons l'Esprit-Saint lui-même préconiser cette vertu dans les divines Ecritures : *Oh! qu'elle est belle*, s'écria-t-il par la bouche du Sage, *la génération des âmes*

(1) Diligebat autem eum Jesus, quoniam specialis prærogativa castitatis ampliori dilectione fecerat dignum, quia virgo electus ab ipso, virgo in ævum permansit. *In fest. S. Joan. Evang.*

(2) Erat ergo recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu, quem diligebat Jesus. *Joan. 13. 23.*

(3) Innuit ergo huic Simon Petrus, et dixit ei : Quis est, de quo dicit? *Joan. 13. 24.*

(4) Currebant autem duo simul, et ille alius discipulus præcucurrit citius Petro, et venit primus ad monumentum. *Joan. 20. 4.*

(5) Dixit ergo discipulus ille Petro : Dominus est. *Joan. 21. 7.*

*chastes! La gloire qui les environne s'attache à leur mémoire; leur souvenir est également cher à Dieu et aux hommes*¹: tel est l'éloge admirable qu'il fait, au *Livre de la Sagesse*, de la chasteté qu'on appelle l'angélique vertu. En effet, c'est cette vertu qui nous rend semblables aux Anges, comme Jésus-Christ l'enseigne dans son *Evangelie*: *Dans la résurrection*, dit-il, *il n'y aura ni hommes mariés, ni femmes mariées, mais ils seront tous comme les Anges de Dieu dans le ciel*². Aussi saint Cyprien, parlant à des vierges, leur dit: « Vous commencez à jouir, dès à présent, de l'avantage que vous devez avoir un jour dans la gloire; car tant que vous vous conserverez chastes et pures, vous serez semblables aux Anges. »

Les Pères de l'Eglise l'ont regardée dans tous les temps comme une vertu toute divine, qui approche des Intelligences célestes les personnes qui en font profession. De là les éloges qu'ils en ont faits, en disant tantôt qu'entre un Ange et une vierge il n'y a point de différence de vertu, mais seulement de bonheur; tantôt qu'elle élève l'homme au-dessus de la condition humaine et qu'elle le fait participer à celle des Anges; tantôt qu'elle donne de l'éclat à toutes les autres vertus, et qu'elle sert merveilleusement à surmonter les vices et à les faire éviter; tantôt qu'elle distingue par sa beauté tous ceux qui sont assez heureux pour la pratiquer, et qu'elle leur donne une place distinguée dans l'Eglise de Jésus-Christ; tantôt qu'elle est pleine de douceurs et de délices spirituelles.

« Comme il est plus glorieux, dit saint Pierre Chrysologue, de mériter la gloire d'un Ange que de la posséder, il est aussi plus avantageux à l'homme qu'à l'Ange d'avoir la pureté, parce que dans l'Ange c'est un effet de son bon-

(1) O quàm pulchra est casta generatio in claritate! Immortalis est enim memoria illius; quoniam et apud Deum nota est, et apud homines. *Sap. 4. 4.*

(2) In resurrectione enim neque nubent, neque nubentur; sed erunt sicut Angeli Dei in cœlo. *Matth. 22. 30.*

heur, au lieu que dans l'homme c'est un effet de sa vertu, et qu'il tient de son courage ce que l'Ange tient de sa nature. »

« La chasteté, dit saint Augustin, élève l'homme qui n'est que corruption, au-dessus de la condition de la nature humaine ; elle le fait participer à celle des Anges, et elle le rend citoyen du ciel. »

« Cette angélique vertu, dit saint Basile, donne de l'éclat à toutes les autres ; elle n'est pas seulement utile pour les acquérir, mais encore pour les conserver ; elle sert à surmonter les vices et à les faire éviter : elle est semblable à un miroir très-clair, où la lumière de la sagesse divine est reçue avec plus d'abondance et d'une manière plus parfaite. »

« La chasteté, dit saint Chrysostôme, a commencé avec le monde, parce que nos premiers pères, Adam et Eve, sont sortis purs et chastes des mains du Créateur, pour être placés dans le paradis terrestre. »

« La chasteté, dit saint Ambroise, distingue par son éclat et par sa beauté les vierges qui ont le bonheur de l'aimer et de la pratiquer ; elle leur donne l'un des premiers rangs dans l'Eglise, et en fait la portion la plus illustre du troupeau de Jésus-Christ. »

« Cette vertu, dit saint Jérôme, est au-dessus de toutes les lois de la nature ; car c'est une chose qui surpasse les forces naturelles de l'homme que de vivre dans un corps mortel, comme s'il n'en avait pas. O vierges de Jésus-Christ, disait-il encore, connaissez tous les avantages attachés à votre état de pureté, chérissez-le ; car il est plein de grandeur, de douceur, d'amabilité, et il abonde en délices spirituelles et chastes qui valent mieux que tout ce que vous lui avez sacrifié. Vous avez un Jésus-Christ vierge pour époux, qui a tant aimé la virginité, qu'il a voulu avoir une vierge pour mère, et qu'il veut avoir des vierges et des âmes chastes pour épouses. Il se plaît parmi les lis de la virginité, et il y trouve ses délices. Répondez

à l'honneur qu'il vous fait. Plus vous aimerez la chasteté, plus vous resserrerez les nœuds sacrés qui vous unissent à lui. Plus votre cœur sera pur, plus il sera libre et capable d'aimer Dieu. »

« O sainte, ô tout aimable pureté, s'écrie saint Bernard, il n'y a que le paradis qui soit, à proprement parler, votre séjour et votre patrie ! C'est là que vous puisez toute votre beauté et tous vos charmes, de sorte que ceux qui en sont épris, deviennent semblables aux Esprits célestes. »

III. QUELLE EST LA NATURE DU PÉCHÉ CONTRE LE VŒU DE CHASTETÉ ?

S'il est un péché que Dieu ait en horreur et qu'il pardonne plus difficilement, c'est le péché opposé à la sainte vertu de pureté. Les caractères de noirceur qui l'accompagnent, les châtiments qui le suivent, doivent en faire connaître toute l'énormité : « Il renverse l'esprit, dit saint Jérôme, il ôte le jugement, il obscurcit toutes les lumières, il dépouille une âme de toutes ses richesses spirituelles, il conduit à la réprobation et à l'impénitence finale, *il est l'abomination de la désolation dans le lieu saint* ¹, dont parle le prophète Daniel. »

Mais, si ce vice détestable est déjà si énorme dans une personne chrétienne, il l'est encore bien plus dans une religieuse, parce qu'elle viole le vœu solennel par lequel elle a fait à Dieu un sacrifice de son esprit, de son cœur et de son corps ; elle ajoute, par conséquent, la noirceur du sacrilège à l'horreur du péché. Lorsqu'elle souille son âme et son corps par des pensées, par des désirs et des actions qui en flétrissent la pureté. Si c'est une horrible profanation d'employer à des usages profanes des vases destinés au service de Dieu, on peut dire que ce n'en est pas une

(1) *Et erit in templo abominatio desolationis. Dan 9 27.*

moins grande dans une religieuse, qui s'est entièrement dévouée au Seigneur, de profaner des membres qui lui ont été consacrés d'une manière plus particulière par un vœu fait à la face du ciel et de la terre. Aussi, n'est-il aucun vice qui déshonore plus la sainteté de l'état religieux, que le vice opposé à la vertu de pureté ; d'une épouse de Jésus-Christ, il en fait une adultère à ses yeux ; d'un temple vivant, où son divin Epoux habitait par la grâce sanctifiante, il en fait la demeure des démons ; d'une âme libre, l'esclave de Satan : d'une âme sainte destinée au séjour des cieux, une victime de l'enfer.

Saint Basile était si convaincu de cette vérité, que pour faire connaître toute l'horreur de cette faute à une vierge infidèle, il lui écrivit en ces termes : « Rappelez à votre mémoire ce jour à jamais mémorable, ce beau jour où vous vous consacraîtes à Dieu en la présence des Anges et des hommes. Représentez-vous cette vénérable assemblée, ces chœurs de tant de saintes vierges, cette affluence de tant de saints personnages... Pensez à la joie que les Esprits bienheureux en témoignèrent, à la vie toute céleste que vous meniez sur la terre, à ces jours heureux et tranquilles que vous avez coulés si doucement, loin du bruit et de l'embarras du monde... Quelles faveurs n'avez-vous point reçues de votre céleste Epoux ! De combien de grâces précieuses ne vous a-t-il pas comblée ! Hélas ! vous avez renoncé à tous ces avantages pour suivre les impressions de l'esprit qui vous a séduite, et qui est le maître des enfants de désobéissance... Vous avez changé pour un plaisir d'un moment ce précieux trésor qui ne se conserve qu'avec de grands soins et qu'en livrant de grands combats : ce plaisir, qui vous a flattée pendant un temps si court, vous paraîtra dans la suite plus amer que le fiel, et vous fera des blessures plus douloureuses que ne pourrait vous faire une épée à deux tranchants... Ah ! le Seigneur, épouse infidèle, n'a-t-il pas sujet de se plaindre amèrement, et de vous dire encore ce qu'il disait par l'organe de Jérémie : *Avez-vous*

vu ce que m'a fait la fille d'Israël¹ ? Je l'avais choisie, par une alliance de justice et de jugement, par un effet de ma bonté et de ma grande miséricorde, pour être mon épouse² ; je l'ai tendrement aimée ; j'ai accompli avec la plus grande exactitude et beaucoup de bonne foi toutes les promesses que je lui avais faites³. Cependant elle a été éprise d'amour pour des étrangers, et s'est attachée à eux⁴ ; elle n'a pas rougi de me délaisser, moi l'Epoux éternel de gloire, pour coller ignominieusement son cœur à un époux terrestre⁵. Passsz aux îles de Céthim, et voyez ce qui s'y fait ; envoyez en Cédar, et considérez bien ce qui s'y passe ; y a-t-on vu quelque chose de semblable, et ont-ils changé leurs dieux qui certainement ne sont pas des dieux ? et la fille de mon peuple que je m'étais destinée, celle qui était honorée du titre glorieux de vierge, a changé sa gloire en une idole⁶... Je vous avais fait connaître le mérite de la virginité et je vous avais dit que vous étiez le temple de Dieu, le sanctuaire vivant de l'Esprit-Saint⁷, et votre corps a fait naufrage avec votre esprit ; vous avez profané vos membres qui étaient les membres de Jésus-Christ, et vous en avez fait ceux d'une prostituée⁸. Voilà le comble du malheur ; il ne peut y avoir de crime qui égale celui dont vous vous êtes rendue

(1) Nunquid vidisti quæ fecerit aversatrix Israël ? *Jerem. 3. 6.*

(2) Et sponsabo te mihi in justitiâ et judicio, et in misericordiâ et in miserationibus. *Oseæ. 2. 19.*

(3) Ego dilexi te... Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, et non feci ei ? *Is. 45. 4. — Ib. 5. 4.*

(4) Et dixit : Desperavi, nequaquam faciam ; adamavi quippe alienos, et post eos ambulabo. *Jerem. 2. 25.*

(5) Frons mulieris meretricis facta est tibi ; noluisti erubescere. *Jerem. 3. 5.*

(6) Transite ad insulas Cethim, et videte : et in Cedar mittite, et considerate vehementer : et videte si factum est hujuscemodi. Si mutavit gens deos suos, et certè ipse non sunt dii ; populus verò meus mutavit gloriam suam in idolum. *Jerem. 2. — 10. 11.*

(7) Nescitis quia templum Dei estis, et Spiritus Dei habitat in vobis ? *1. Cor. 3. 16.*

(8) Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis ? *1. Cor. 6. 15.*

coupable'. » Oh ! qu'il est donc vrai de conclure qu'il n'y a point de vice plus abominable dans une épouse de Jésus-Christ, que le vice opposé à cette sainte vertu de pureté ; qu'elle ne saurait en concevoir une trop grande horreur, ni employer trop de précautions pour se conserver chaste !

IV. QUELS SONT LES MOYENS PROPRES POUR CONSERVER LA CHASTÉTÉ ?

Si l'on est bien convaincu que la chasteté est une vertu très-difficile à conserver dans toute son intégrité, que c'est une glace bien polie que la moindre haleine peut ternir, ou bien une fleur que le plus léger souffle peut endommager et dépouiller de son éclat et de sa beauté ; si l'on fait bien attention que le démon avec ses pièges, que les images du péché avec leurs attraits séduisants, surtout à la suite d'une jeunesse passée au milieu du monde, que la concupiscence, ce fruit malheureux du péché de notre premier père, avec ses ardeurs et ses convoitises, que tout, en un mot, concourt à déclarer la guerre à cette vertu angélique, et à nous ravir ce précieux trésor de la chasteté que nous portons tous, selon l'avertissement de l'Apôtre, *dans des vases fragiles*², on ne manquera pas de prendre tous les moyens que Jésus-Christ, les Saints et les Maîtres de la vie spirituelle recommandent pour conserver cette belle vertu.

Or, ces moyens, je les réduis à quatre principaux ; 1° à la vigilance ; 2° à la prière ; 3° à la mortification ; 4° à l'humilité ; parcourons-les l'un après l'autre.

(1) S. Basil. *ad virg. lapsam. Epist. 41.*

(2) Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus. 2. Cor. 4. 7.

I. VIGILANCE.

Il faut, dit Jésus-Christ, *veiller de peur de succomber à la tentation*¹. Quand on est sur ses gardes, on est bien plus en état de repousser les traits de son ennemi, parce qu'on les aperçoit, et que, connaissant le faible par où il veut nous prendre, on le fortifie. Cette vigilance sur tous vos sens en général doit s'étendre en particulier sur votre esprit, sur votre cœur, sur vos yeux, sur vos oreilles, sur votre langue, sur vos mains, sur votre corps, parce que ce sont les principaux sens par où le péché s'insinue dans votre âme : « Tout, dit saint Ambroise, doit être vierge dans une vierge qui est consacrée à Dieu, et qui veut se conserver dans une parfaite pureté ; tout doit être chaste en elle, sa vue, son odorat, son ouïe, son toucher, son goût, ses gestes, ses démarches, ses paroles, son imagination, son esprit, son cœur, et tout ce qui la compose. »

1° Il lui faut veiller sur ses yeux, pour ne regarder aucun objet capable de lui inspirer de mauvais désirs. C'est l'avertissement que donne saint Grégoire : « Ne regardez point, dit-il, ce qu'il ne vous est pas permis de désirer, parce qu'il est à craindre que les objets n'entraînent votre cœur vers eux par le moyen de vos regards, et que vous ne trouviez malheureusement votre esprit surpris, lorsque vous y pensez le moins. » Le saint homme Job était si persuadé de cette importante vérité, qu'il nous assure qu'il *avait fait un pacte avec ses yeux pour ne pas même penser à une vierge ; car autrement*, ajoute-t-il, *quelle part pourrais-je espérer à l'héritage de mon Dieu*² ? Les yeux sont comme les portes de l'âme, et c'est par leur légèreté que les mauvais désirs entrent dans un

(1) Vigilate... ut non intretis in tentationem. *Matth.* 26. 41.

(2) Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine! Quam enim partem haberet in me Deus desuper, et hæreditatem Omnipotentis de excelsis? *Job.* 31. — 1. 2.

cœur : *La mort, disait Jérémie, est montée par mes fenêtres, et mon âme est devenue la proie de mes yeux*¹.

Que de tristes preuves de ce que dit Jérémie nous offrent les saintes Ecritures ! En effet, pour avoir donné trop de liberté à ses yeux, de quels crimes énormes ne se rendit pas coupable le roi David jusqu'alors si saint, si agréable au Seigneur, Dieu d'Israël ! Un regard trop curieux alluma dans son cœur un feu impur, qui le rendit adultère et homicide tout ensemble² Le roi de Sichem ne déshonora-t-il pas la jeune Dina, que pour l'avoir regardée trop attentivement³ ? Et les infâmes vieillards dont il est parlé dans le prophète Daniel, concurent-ils autrement des désirs criminels sur la chaste Suzanne, que par la curiosité de leurs regards impurs⁴ ?

Or, tous ces exemples et tant d'autres qu'on pourrait y ajouter, joints à l'expérience funeste que quelques-unes d'entre vous en ont peut-être faite malheureusement, ne doivent-ils pas vous convaincre de l'indispensable obligation où vous êtes, comme chrétiennes et comme religieuses, de veiller à la garde de vos yeux ? C'est par ce sens que la concupiscence commence ses premières attaques. Saint Clément d'Alexandrie était si convaincu de cette vérité, qu'il nous avertit que les égarements des yeux sont quelquefois plus funestes que les chutes mêmes que l'on fait : « C'est tomber, ajoute-t-il, dans une espèce d'adultère, que de donner trop de liberté à ses yeux, parce que les regards immodestes excitent les mauvais désirs, et sont comme les préludes du crime. »

(1) Ascendit mors per fenestras nostras... Oculus meus deprædatus est animam meam. *Jerem. 9. 20.*

(2) Viditque mulierem se lavantem ex adverso super solarium suum; erat autem mulier pulchra valdè. 2. *Reg. 11. 2.*

(3) Egressa est Dina filia Liæ ut videret mulieres regionis illius. Quam cum vidisset Sichem filius Hemor... adamavit eam, et rapuit, et dormivit cum illâ, vi opprimens virginem: *Genes. 34. — 1. 2.*

(4) Et videbant eam senes quotidie ingredientem, et deambulantem, et exarserunt in concupiscentiam eius *Dan. 15. 8.*

Le cœur ne saurait être bien gardé, ni la chasteté être en assurance, lorsqu'on ne se tient point en garde contre la curiosité de ses regards. En effet, si lors même que l'on jette simplement et sans aucun mauvais dessein les yeux sur quelque objet, l'âme ne laisse pas d'en être quelquefois dangereusement blessée, combien plus a-t-on sujet de craindre quand, par une curiosité indiscrete et mal placée, on les fixe sur des objets qui sont capables d'amollir la vertu des personnes les plus affermies dans la chasteté?

« C'est pour prévenir ces chutes funestes, dit saint Chrysostôme, que Jésus-Christ nous recommande singulièrement la pureté des yeux, afin de conserver celle du cœur, et qu'il condamne comme adultère ce qui des yeux passe dans le cœur, par ces paroles : *Quiconque regardera une femme avec un mauvais désir pour elle, a déjà commis le crime dans son cœur*¹. Lorsqu'on est susceptible, ajoute ce grand Saint, de cette redoutable passion, il faut détourner ses regards des personnes d'un sexe différent, parce qu'il est beaucoup moins difficile de contenir ses yeux, que d'empêcher les mauvais effets qu'ils sont capables de produire. »

C'est à la vue du danger auquel exposent des regards peu chrétiens, que saint Augustin recommandait expressément aux vierges de son temps de ne regarder fixement personne d'un autre sexe que le leur, « parce que, dit-il, on ne peut avoir le cœur chaste, lorsque les yeux ne le sont pas. »

Une religieuse, honorée du beau titre d'épouse de Jésus-Christ, doit ressembler en quelque sorte à son divin Epoux, qui est la pureté même, et qui ne partage la gloire de son royaume qu'avec les personnes chastes d'esprit, de cœur et de corps; et, pour y participer, « il faut, dit le même Docteur de l'Eglise, qu'elles aient les yeux toujours élevés

(1) Ego autem dico vobis : Quia omnis qui viderit mulierem ad concupiscendum eam, jam mœchatus eam in corde suo. *Matth. 5. 28.*

vers le Seigneur, afin qu'elles ne succombent pas à la tentation par la liberté de leurs regards. »

Combien donc est digne de répréhension et s'expose à offenser Dieu une religieuse qui ose regarder fixement une personne d'un sexe différent ! Ce voile qu'elle porte, ne doit-il pas la faire ressouvenir continuellement qu'il ne lui est donné que pour la dérober à des regards actifs ou passifs ? Et si elle n'est pas obligée strictement, par sa règle et par ses constitutions, de l'avoir baissé devant ces sortes de personnes, ses yeux modestement composés et fixés vers la terre, ou levés vers le ciel, ne doivent-ils pas lui tenir lieu de voile et de rempart à sa pudeur ?

2^o Il ne lui faut pas moins de vigilance sur ses oreilles que sur ses yeux, parce que la chasteté n'est pas moins en danger, lorsqu'on se rend trop facile à écouter que quand on donne à ses yeux la liberté de tout voir, et qu'on les laisse s'attacher aux différents objets qui s'offrent à eux. Combien de ravages, en effet, ne cause pas souvent dans un cœur, et surtout dans un jeune cœur, une parole tant soit peu libre, entendue avec complaisance, quelquefois même avec indifférence ! Les idées du péché qu'elle retrace dans l'esprit, font naître de mauvais desirs ; la volonté s'y arrête de propos délibéré, et le poison porté dans l'âme y donne aussitôt la mort. Quel scandale pour la religion, lorsqu'une épouse de Jésus-Christ écoute, sans trembler et sans reculer d'effroi, de telles paroles ! Ah ! qu'elle ne dise pas que c'est sans aucun mauvais dessein et qu'elle n'y prend pas plaisir ; car pour peu qu'elle ait d'amour pour la sainte vertu de pureté, la rougeur doit lui monter au visage, à la moindre parole qu'elle entend dire contre la modestie.

3^o Il faut non-seulement qu'elle évite d'écouter les paroles libres, mais même qu'elle se garde bien d'en proferer aucune. Si les paroles équivoques sont des crimes dans une fille chrétienne, on peut dire, avec saint Bernard, que ce sont des sacrilèges dans une personne consacrée à

Dieu ; elles sont comme autant de flèches empoisonnées qui blessent le cœur, qui lui donnent même la mort, et tous les saints Docteurs les ont toujours regardées comme les premières semences du péché, qui, avec mille mauvaises pensées qu'elles donnent, font naître autant de désirs criminels. Le venin en est d'autant plus dangereux, qu'il est mieux préparé et moins aperçu : funeste commencement des plus grandes fautes en cette matière pour la suite, par les criminelles réflexions qu'on y fait et l'entrée qu'on leur donne dans son esprit. Oh ! combien une religieuse, dont la langue devient si souvent le trône de Jésus-Christ par la communion, serait donc coupable devant Dieu, si, dans la conversation, il sortait de sa bouche de ces expressions équivoques qui donneraient la mort à son âme en la donnant aux autres ! Qu'elle serait également répréhensible devant lui, si elle se permettait de lire certains livres ou certains passages d'auteurs qui sont incompatibles avec l'intégrité de la chasteté, dont elle a fait vœu et dont elle fait profession ; ou bien encore, si elle s'appesantissait sur certaines anecdotes ou historiottes qui sont de nature à causer quelque mauvaise impression, et qui se rencontrent parfois dans les ouvrages qu'elle parcourt ou par forme de lecture, ou pour raison d'instruction, ou par manière de récréation ! Car il est certain que les mauvaises lectures font encore plus d'impression sur l'esprit et sur le cœur que les paroles. Les fâcheuses suites que sainte Thérèse dit, dans le iv^e chapitre de sa vie, avoir éprouvées de ces sortes de lectures, doit les faire craindre comme très-dangereuses.

4^o Cette vigilance sur elle-même doit être telle, que ses mains, symbole des bonnes œuvres, ne soient jamais profanées par aucune action opposée à cette sainte vertu. Il faut qu'elle respecte tellement son corps, qui est le temple vivant du Saint-Esprit, qu'il ne lui arrive jamais de toucher criminellement cette arche sainte, sans quoi elle

s'exposerait au même malheur que le téméraire Oza¹, et même à de plus grands. Toute liberté en ce genre, qui n'aurait pas pour principe la nécessité, deviendrait un crime, dès qu'elle serait volontaire et faite par un mauvais motif.

5° En veillant sur ses sens extérieurs, elle doit surtout redoubler d'attention sur son esprit et sur son cœur : « En effet, il servirait bien peu, dit saint Ambroise, d'avoir un corps chaste, si l'âme était tout infectée et toute corrompue par des pensées et par des désirs criminels, puisqu'il n'est pas moins dangereux pour le salut de souiller l'esprit et le cœur, que de tomber dans des péchés extérieurs qui font perdre la chasteté corporelle. » « Ce n'est pas le corps, dit saint Basile, qui donne l'impureté à l'âme, c'est l'âme qui la communique au corps, lequel la reçoit d'elle comme de sa source et de son principe. » C'est pourquoi elle ne doit songer qu'en tremblant, qu'une chasteté si pure et si précieuse peut être flétrie sans retour par une seule pensée ou un seul désir volontaire ; qu'il ne lui a fallu qu'un peu de générosité pour en prononcer le vœu, mais qu'il lui faut une grande vigilance pour en mériter la persévérance ; qu'au moindre accès qu'elle donnerait au tentateur sur son esprit ou sur son cœur, il ne manquerait pas d'en profiter, et qu'en peu de temps il lui donnerait la mort. Il faut donc qu'elle veille attentivement sur son esprit et sur ses pensées, et qu'elle en proscrive pour toujours les images flatteuses qui pourraient en ternir la pureté ; qu'elle veille également sur son cœur, de peur qu'il ne la trahisse ; qu'elle en bannisse toute attache sensible, et qu'elle ne le laisse jamais s'attendrir sur la créature, afin de ne contracter aucune amitié particulière. Elle a un Epoux ; cet Epoux est l'Homme-Dieu ; c'est un Dieu jaloux qui veut son cœur tout entier et sans partage. Cette

(1) Iratusque est indignatione Dominus contra Ozam, et percussit eum super temeritate : qui mortuus est ibi. 2. Reg. 6. 7.

divine jalousie lui fait honneur ; c'est une marque qu'il aime son épouse, qu'il la chérit ; mais il veut qu'elle l'aime à son tour, et qu'elle soit à lui sans retour, de sorte qu'elle puisse dire comme l'Épouse des cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis toute à lui*¹.

II. PRIÈRE.

Jésus-Christ joint la prière à la vigilance pour ne pas succomber à la tentation : *Veillez et priez*², nous recommande-t-il. *Ce genre de démon ne se chasse que par la prière*³, dit-il encore dans son Évangile. C'est la prière qui obtient la grâce, sans laquelle on ne peut ni avoir ni conserver la chasteté : « Dès que la convoitise de la chair se fait sentir, et que ses attraits séduisants commencent à faire quelque impression, il faut, dit saint Jérôme, s'adresser aussitôt à Dieu pour implorer son secours. » Comment pouvoir, en effet, se soutenir, si Dieu ne fortifie alors par sa grâce ? Et comment avoir cette grâce, si on ne la demande par la prière ? L'apôtre saint Paul, dans sa 11^e *Épître aux Corinthiens*, nous apprend qu'il avait recours à ce remède : *De peur que la grandeur de mes révélations ne me causât de l'orgueil, Dieu a permis, dit-il, que je ressentisse dans mon corps un aiguillon, qui est l'ange de Satan, pour me tourmenter ; c'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur, afin que ce ministre de Satan se retirât de moi*⁴.

Il ne faut donc pas, ma chère Sœur, que vous sépariez la prière de la vigilance. Invoquez souvent dans vos combats,

(1) Dilectus meus mihi, et ego illi. *Cant.* 2. 16.

(2) Vigilate et orate ut non intretis in tentationem. *Matth.* 26. 41.

(3) Hoc autem genus dæmoniorum non ejicitur nisi per orationem et jejunium. *Matth.* 17. 20.

(4) Et ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ angelus Satanæ, qui me colaphiset : propter quod ter Dominum rogavi ut discederet à me. Et dixit mihi : Sufficit tibi gratia mea. 2. *Cor.* 12. — 7. 8. 9

et surtout lorsqu'il vous semblera que vous vous affaiblissez et que votre cœur se défend trop mollement, le nom de Jésus et de Marie. Implorez le secours de la très-sainte Vierge; mettez-vous d'une manière particulière sous sa protection, et soyez bien persuadée de sa charité, de son pouvoir, de sa compassion pour les épouses de son divin Fils, qui sont, comme vous, appliquées à combattre contre une passion qui peut leur ravir une vertu qui lui est si agréable et si chère. Prosternez-vous aux pieds de votre divin Epoux, crucifié pour votre amour, pour expier vos péchés et pour vous en préserver; baisez avec humilité ses plaies sacrées qui ont guéri celles de votre cœur; cherchez dans ces asiles divins la sûreté et le repos que vous ne pouvez trouver ailleurs; confessez-lui avec douleur vos fautes passées; demandez, en faisant le signe de la croix sur votre cœur, qu'il y répande quelques gouttes de son sang adorable pour le rendre véritablement chaste.

III MORTIFICATION.

Il faut mortifier son corps et le réduire en servitude, dans la crainte qu'il ne se révolte contre l'esprit. Tandis qu'on le traite en esclave, il sera soumis; mais, si l'on cherche à le flatter, il sera bientôt rebelle : *Le démon impur*, dit Jésus-Christ, *ne peut être chassé que par la prière et par le jeûne*¹, c'est-à-dire, remarquent les Interprètes, par la mortification : « C'est avec ces armes, dit saint Ambroise, que l'on sort victorieux des attaques de l'esprit impur. » C'est ainsi que l'apôtre saint Paul, tourmenté par cette loi des membres opposés à celle de l'esprit, *châtiait rudement son corps*², et triomphait. C'est ainsi que saint Jérôme, dans son désert, rejetait le triste souvenir des images du péché qu'il avait vues au milieu de la compagnie des dames

(1) Et dixit illis : Hoc genus in nullo potest exire, nisi in oratione et jejunio. *Marc. 9. 28.*

(2) Castigo corpus meum, et in servitutem redigo. *1. Cor. 9. 27.*

romaines. C'est de cette manière, en un mot, que tous les Saints ont conservé leur pureté en châtiant et en mortifiant leur corps.

« En effet, dit saint Chrysostôme, une vie crucifiée est la racine et le soutien de la virginité. Un ennemi détruit n'est plus en état de se faire craindre ; un corps mortifié n'est plus capable de se rendre le maître de l'âme et de la dominer. C'est ainsi qu'en le mortifiant dans le temps, on le sauve pour l'éternité. » Mais comme une religieuse, à cause de son vœu d'obéissance, n'est pas maîtresse de ses actions, qu'elle ne peut faire aucune pénitence considérable sans la permission de sa Supérieure ou de son confesseur, elle ne doit en entreprendre aucune de cette espèce qu'avec permission ; et, par ce moyen, elle aura le mérite de l'obéissance et celui de la mortification. Cependant, à part les grandes austérités dont elle n'est pas maîtresse, elle peut souvent pratiquer d'elle-même quelques mortifications qui ne sont pas considérables, et qui ne peuvent pas la mettre en contravention avec l'obéissance, comme de ne sortir jamais du réfectoire, sans s'être imposé quelque légère abstinence et sans avoir mis de côté la part qu'elle a offerte à Notre-Seigneur ; comme encore de souffrir, sans se plaindre et sans dire mot, les incommodités des différentes saisons, telles que le froid, la chaleur, à l'exemple de saint François de Borgia qui, au rapport de l'historien de sa vie, bien loin de s'en plaindre, les appelait ses chères amies, et en remerciait Dieu avec des sentiments de reconnaissance ; comme enfin de se tenir quelque temps les bras en croix, de se mettre à genoux, de baiser humblement la terre, de s'y prosterner profondément, de se frapper la poitrine, de demeurer quelques instants dans une posture gênante et pénible à la nature.

IV. HUMILITÉ.

On combat toujours avec avantage le démon de l'impu-

reté, quand c'est avec les armes de l'humilité. Il n'est rien qu'il redoute tant qu'un cœur humble et qui aime l'humiliation. Il faut donc s'affermir dans cette vertu qui est le fondement et la gardienne de toutes les autres : « C'est, dit saint Ambroise, à l'ombre de l'humilité que croît et se conserve la chasteté. » « Il ne faut pas oublier, dit saint Grégoire, que si ces tentations sont quelquefois des restes et une punition d'une vie déréglée, elles sont aussi souvent un remède à notre orgueil, et un puissant motif pour nous engager à nous humilier. » Dans l'un et dans l'autre cas, rien de plus salutaire que de les recevoir ou comme des épreuves de la vertu, ou comme un châtiment des fautes de la vie passée, en s'y soumettant avec un cœur humilié, et en disant avec les frères de Joseph : *Nous méritons bien de souffrir toutes ces choses, parce que nous avons péché contre notre frère*¹, le bon, l'aimable Jésus. « Les entrailles de la miséricorde de Dieu sont émues, dit saint Bonaventure, quand on se reconnaît digne du châtiment qu'il envoie ; » et la sainte Ecriture nous apprend que le peuple d'Israël se servait souvent de ce moyen pour obtenir de Dieu le pardon de ses prévarications : *Nous avons péché, disait le prophète Daniel, en parlant au nom des Israélites, nous avons péché, nous avons commis l'iniquité... Nous nous sommes détournés de la voie de vos préceptes, de votre sainte loi et de vos ordonnances... La justice est à vous, Seigneur ; quant à nous, il ne nous reste que la confusion de notre visage*².

Soyez donc humble, ma chère Sœur, et Dieu vous rendra victorieuse de toutes vos tentations : *Car, dit le Roi-Propète, le Seigneur est la garde des petits. Je me suis*

(1) Et locuti sunt ad invicem : Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum. *Genes. 42. 21*.

(2) Peccavimus, iniquitatem fecimus, impiè egimus et recessimus, et declinavimus à mandatis tuis et judiciis... Tibi, Domine, justitia ; nobis autem confusio faciei. *Dan. 9. -- 5. 7.*

humilié, ajoutez-il, *et il m'a délivré*¹. Souvenez-vous que, puisque vous vous êtes si souvent éloignée de Dieu par votre orgueil, il veut que vous vous rapprochiez de lui par l'humilité. Demandez-lui avec instance de n'être pas tourmentée par l'aiguillon de la chair et de rester chaste, mais demandez-lui avec plus d'instance encore, si j'ose dire, d'être sincèrement humble. N'oubliez pas que Jésus-Christ, qui a vaincu le démon par ses humiliations, veut que vous le combattiez avec les mêmes armes; rougissez plus de votre orgueil que des faiblesses humiliantes qu'il vous attire peut-être quelquefois; renoncez à votre esprit, à votre sagesse, à votre force; ne pensez ni à vivre dans l'esprit des autres, ni à occuper une place dans leur cœur; ne mêlez plus dans des actions saintes des motifs humains; ne trouvez qui que ce soit aussi misérable et aussi méprisable que vous; portez devant Dieu le sentiment et la confusion de votre état, et gardez-vous bien d'oser, à ses yeux, vous élever au-dessus d'une autre, dans un temps où la moindre enflure de cœur peut attirer sur vous une condamnation dont les suites seraient peut-être éternelles; et quand l'esprit tentateur verra que tous ses efforts ne servent qu'à vous rendre plus humble, et que vos combats sont autant de victoires remportées sur lui, confus de sa défaite, il vous laissera tranquille. C'est ainsi que vous ferez cesser ce qui vous humilie, en travaillant de tout votre cœur à devenir humble.

V. QUELLE RÉCOMPENSE EST ATTACHÉE A LA CHASTETÉ?

Il n'y a point de récompense plus précieuse que celle qu'obtient une âme chaste pour prix de sa persévérance dans la pratique constante de cette belle vertu; elle surpasse tout ce qu'on peut en dire et en imaginer. En effet,

(1) Custodiens parvulos Dominus; humiliatus sum, et liberavit me. *Ps.* 114. 6.

sans parler de cet air d'innocence et de candeur qui paraît sur sa figure, dans tout son extérieur, dans toute sa personne, qui lui attire et lui gagne tous les cœurs; sans parler du témoignage de la bonne conscience, de ce calme dont elle jouit intérieurement, *de cette paix délicieuse qui surpasse tout sentiment*¹; sans parler de ce beau privilège qui déjà ici-bas assimile cet Ange de la terre aux Anges du ciel, et la rend en quelque sorte supérieure à ces Esprits bienheureux; sans parler des autres récompenses que la chasteté porte toujours avec soi dans ce monde, quelle magnifique récompense l'attend dans la cité sainte, dans le séjour de l'éternelle béatitude, où le mérite de cette incomparable vertu l'élève au plus haut degré de gloire! C'est là, dit l'apôtre saint Jean, dans son Apocalypse, que, toute resplendissante de gloire, revêtue d'une robe éclatante de blancheur, le lis de la pureté à la main, la couronne de la virginité sur le front, *elle marche à la suite de l'Agneau, l'accompagne partout où il va*², et qu'elle entonne à sa gloire ces *alleluia* qui n'auront jamais de fin. C'est là que, tressaillant d'allégresse et jouissant d'une félicité à jamais durable, *elle est enivrée de l'abondance de la maison du Seigneur, et qu'elle boit à longs traits à ce torrent de délices*³, dont le Dieu des vierges abreuve les âmes pures dans le séjour de la gloire.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisque rien n'égale l'excellence de la chasteté, et que les récompenses qui y sont attachées sont si magnifiques, vous devez, ainsi que vous en avertit saint Ignace de Loyola, « vous efforcer

(1) Pax Dei quæ exuperat omnem sensum. *Philipp. 4. 7.*

(2) Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. *Apoc. 14. 4.*

(3) Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos. *Ps. 55. 9.*

d'imiter la pureté angélique¹ ; » qu'il faut bien faire attention à la valeur de ce mot *efforcer* ; qu'il ne veut pas dire seulement essayer, tâcher, travailler, mais qu'il veut dire travailler en faisant effort et en se faisant violence, comme quand il s'agit de venir à bout de quelque chose de très-difficile, pour vous donner à entendre par-là que pour parvenir à cette pureté angélique, il faut travailler de toutes vos forces et faire effort sur vous-mêmes en tout temps, en vous appliquant à l'exercice des vertus chrétiennes et religieuses, particulièrement de la mortification et de l'humilité ; que, bien que cette parfaite chasteté soit un don de Dieu et que vous ne puissiez l'acquérir par vos propres forces, Dieu veut cependant que vous fassiez de votre côté ce qui dépend de vous pour l'obtenir, et que ce n'est qu'à ce prix que vous la posséderez ; que votre vie doit être un combat continuel pour défendre cette vertu des attaques de la convoitise, et pour conserver *un trésor si précieux dans un vase fragile*² que le moindre choc peut briser. Ainsi soit-il.

(1) Enitendo angelicam puritatem imitari. P. 6. Const. c. 1. § 1.

(2) Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus. 2. Cor. 4. 7.

LVI. CONFÉRENCE.

I. SUR LE VŒU D'OBEÏSSANCE.

1. *En quoi consiste le vœu d'Obéissance ?*
2. *Quelle est l'excellence de l'Obéissance ?*
3. *Quelle est la nature du péché contre le vœu d'Obéissance ?*
4. *Quels sont les caractères de la vraie Obéissance ?*
5. *Quelle récompense est attachée à l'Obéissance ?*

Obedite dominis... cum timore et tremore, in simplicitate cordis vestri sicut Christo.

Obéissez à vos Supérieurs avec crainte et avec respect, dans la simplicité de votre cœur, comme vous obéiriez à Jésus-Christ. Eph. 6. 5.

Quand on prêche, mes Sœurs, la charité aux fidèles, pour les y porter, on insiste particulièrement sur ce que Jésus-Christ en a fait un précepte de prédilection et qu'il a voulu que ce fût singulièrement à cette marque que l'on reconnût ses véritables disciples : *Mes bien-aimés*, a-t-il dit, *voici ma loi et le précepte nouveau que je vous fais, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même ; c'est là la marque à quoi on reconnaîtra si vous êtes véritablement mes disciples*¹.

(1) Filioli ..., mandatum novum do vobis : ut diligatis invicem, sicut dixi vos... In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. Joan. 15 — 33. 35.

Je dis la même chose, à proportion, par rapport à l'obéissance. Oui, épouses bien-aimées de Jésus-Christ, c'est par-là qu'on connaîtra surtout si vous êtes de véritables religieuses; c'est là la pierre de touche qui fera assurément distinguer *l'or pur, affiné, passé sept fois par le creuset*¹, qui brille de l'éclat le plus vif dans la conduite de l'âme vraiment obéissante, d'avec le métal rempli d'alliage, grossier, et sans prix, qui ne jette qu'un pâle reflet dans les actions de l'âme peu soumise au joug de l'obéissance; c'est là encore la marque à laquelle on distinguera toujours une Communauté où cette vertu est en vigueur d'avec celle où elle n'est pas pratiquée.

C'est donc de l'obéissance, cette vertu fondamentale de l'état religieux, que je viens vous entretenir dans cette Conférence et la suivante. Je vous montrerai aujourd'hui : 1° en quoi consiste le vœu d'obéissance; 2° quelle est l'excellence de l'obéissance; 3° quelle est la nature du péché contre le vœu d'obéissance; 4° quels sont les caractères de la vraie obéissance; 5° quelle récompense est attachée à l'obéissance. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. EN QUOI CONSISTE LE VŒU D'OBÉISSANCE?

Le vœu d'obéissance est une promesse solennelle faite à Dieu lui-même, et par laquelle une religieuse s'est engagée à obéir à ses Supérieurs dans tout ce qu'ils lui commandent selon les règles et les constitutions de son Institut. Elle a donc, en faisant ce vœu, renoncé à sa propre volonté et à sa liberté, pour se soumettre à tout ce que l'obéissance lui prescrira pour le bon ordre de la Communauté où elle est, pour la correction de ses mœurs, et pour son avancement dans la vertu. Elle n'a plus, par conséquent, aucun droit de résister à ses Supérieurs, ni aucune raison pour

(1) *Argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum.*
Ps. 41. 7.

les contredire dans ce qu'ils lui commandent de conforme à la règle; mais elle est obligée d'exécuter, sans murmurer et sans se plaindre, tout ce qu'ils lui ordonnent, quelque dur qu'il lui paraisse; en un mot, « elle doit leur être soumise comme une fille à sa mère, » dit saint Augustin.

Cette promesse d'obéir ayant été faite à Dieu, qui lui est représenté par ses Supérieurs, c'est à lui qu'elle obéit, lorsqu'elle fait ce qu'ils lui commandent, comme c'est à lui qu'elle résiste, lorsqu'elle ne le fait pas, et sa désobéissance, quand elle est volontaire et en matière considérable, devient un péché mortel et un sacrilège, parce qu'elle est la violation d'une promesse sacrée qu'elle a faite à Dieu en face des saints autels.

Par ce vœu, ayant fait un contrat solennel par lequel elle a donné à Dieu, dans la personne de ses Supérieurs, sa volonté et tout elle-même, elle ne peut plus dans la suite disposer de rien sans leur consentement; elle n'est plus à elle, mais à Dieu; elle n'a plus aucun droit sur sa volonté; elle ne peut plus en faire aucun acte sans violer ce contrat, sans reprendre ce qu'elle a donné à Dieu. Il faut donc, par une suite nécessaire de cet engagement sacré, qu'elle soit dans une entière dépendance de ses Supérieurs, en sorte qu'elle ne doit plus vouloir que ce qu'ils veulent, persuadée qu'en agissant ainsi, elle fait la volonté de Dieu qu'ils représentent, et dont ils lui notifient les ordres.

II. QUELLE EST L'EXCELLENCE DE L'OBÉISSANCE?

Il vous est aisé, après l'idée que je viens de vous donner de l'obéissance, de juger vous-mêmes de son excellence et de sa perfection, et de conclure que les Saints et les Maîtres de la vie spirituelle ont eu raison de la regarder comme la base et le fondement de toute la perfection religieuse.

Cassien rapporte « que parmi ceux qui travaillaient plus particulièrement à leur perfection et se retiraient du monde

pour s'unir plus intimement à Dieu dans la retraite, on avait cette grande maxime de préférer l'obéissance à tout, en sorte qu'on ne se mettait pas en peine de ce qui arriverait dans un monastère, pourvu que cette sainte vertu n'y fût point violée, mais qu'elle y fût exactement pratiquée par tous les membres qui en faisaient partie. »

Saint Bernard la regarde d'une telle importance, qu'il ne craint pas d'avancer « que sans elle il n'y a point de vertu dont le mérite soit entier et la perfection achevée. Ce qui est si vrai, ajoute-t-il, que la charité même, qui est la première et la reine de toutes les vertus, ne peut être que réprouvée de Dieu, et, par conséquent, qu'une fausse charité, dès l'instant qu'elle choque l'obéissance, parce que c'est s'opposer à Dieu que de l'aimer autrement qu'il ne le demande. »

Saint Ephrem dit « que c'est elle qui est la gloire des chrétiens, l'imitatrice de notre divin Sauveur, la cohérentière de Jésus-Christ. »

Saint Augustin ne reconnaît pas moins le mérite de cette vertu et combien elle plaît à Dieu : « L'obéissance, dit-il, est la mère et la source de toutes les vertus ; elle est la seule qui les imprime toutes dans l'esprit, et qui les conserve dans le cœur. »

Saint Thomas n'est pas moins remarquable : « Quoique les trois vœux de religion, dit-il, soient de la substance de la vie religieuse, celui de l'obéissance est le plus essentiel, parce que ce n'est pas être religieux que de n'être pas obéissant. »

Sainte Thérèse, qui était si versée dans les matières de la vie ascétique, disait également à ses filles « que ce n'est pas être religieuse, que de n'être pas obéissante ; que celles-là seules sont de véritables religieuses, qui, mortifiant leur volonté, se mettent toujours en état de n'en avoir aucune sur rien, et de s'attacher uniquement à suivre les conseils et les commandements de leur Supérieure. »

Sainte Jeanne de Chantal, fondatrice de la Visitation pensait de même que la sainte réformatrice du Carmel, lorsqu'elle disait à ses filles : « Si nous ne sommes soumises et obéissantes, nous ne serons que des fantômes de religieuses. Car, ajoutait-elle, celle qui s'est vouée à l'obéissance, et après se mêle de soi, de son emploi, de son séjour, de sa direction, celle-là se retire de son vœu, et, étant morte pour Dieu, se laisse misérablement ressusciter par l'amour-propre, pour vivre en soi-même. »

Saint Jean Climaque nous assure aussi « que l'obéissance est le tombeau de la volonté et la résurrection de l'humilité. » « Et pourquoi, dit la sainte fondatrice de la Visitation, l'obéissance est-elle le tombeau de la volonté, si ce n'est parce qu'en faisant vœu de cette vertu, une religieuse ne doit pas avoir plus de volonté qu'un corps mort renfermé dans son sépulcre, ou parce que, depuis qu'elle a contracté, par sa profession, l'engagement sacré et irrévocable de mourir à elle-même, elle doit être prête à faire tout, à aller partout, à souffrir tout, au seul signe de l'obéissance et de la volonté de Dieu? Et pourquoi encore, dit la même Sainte, l'obéissance est-elle la résurrection de l'humilité, si ce n'est parce que la vraie vertu d'humilité consiste en ce que, lorsqu'on nous humilie, nous nous humiliions encore davantage; quand on nous accuse, nous nous accusions encore plus; si l'on nous emploie à des choses basses, nous reconnaissons que c'est au-dessus de ce que nous méritons, et si l'on nous éloigne des emplois que l'amour-propre désirerait remplir, nous en soyons bien aises? »

Mais ce qui découvre encore plus clairement l'excellence de l'obéissance par-dessus les vœux de pauvreté et de chasteté, c'est que, par le vœu de pauvreté, on ne donne à Dieu que ses biens; par le vœu de chasteté, on ne lui consacre que son corps; mais, par l'obéissance, on lui fait le sacrifice de tout ce qu'on a de plus cher et de tout ce qui lui est le plus agréable, en renonçant à sa propre

volonté, à son propre goût, à son propre jugement; en un mot, à tout ce que l'on est, à tout soi-même, pour n'être plus dans son état que ce que Dieu et les Supérieurs veulent qu'on soit. Dans cette disposition sincère de n'être plus que ce que l'obéissance voudra qu'on soit, le vœu de cette vertu est comme le sacrifice d'holocauste, qui, de tous ceux de l'ancienne Loi, était le plus parfait, parce que par ce vœu, comme par cette sorte de sacrifice, on ne se réserve rien de la victime immolée, qu'on la consacre, qu'on la donne tout entière à Dieu; et voilà pourquoi l'obéissance lui est plus agréable que quelque victime que ce soit, ainsi que nous le voyons dans les saintes Ecritures.

Exemple de Saül. En effet, nous lisons au 1^{er} Livre des Rois que ce prince avait reçu du Seigneur l'ordre formel d'exterminer tous les Amalécites, et que Dieu lui avait envoyé son prophète Samuel pour lui en faire le commandement, et pour lui défendre expressément de réserver quoi que ce pût être de leurs dépouilles. Mais, parce que Saül ne fut pas exact à suivre cet ordre et qu'il voulut garder ce qu'il avait trouvé de meilleur parmi ces dépouilles, bien même que ce fût par un esprit de religion et pour le sacrifier à Dieu, en reconnaissance de sa victoire, le Seigneur, pour lui reprocher sa faute, lui envoya le même Prophète, qui, lui parlant de la part de ce souverain Maître : *Hé quoi, lui dit-il, pensez-vous que Dieu se soucie de vos oblations et de vos holocaustes? Sachez que l'obéissance lui plaît bien plus que tous les sacrifices, et qu'une volonté soumise qu'on lui offre, est bien plus agréable à ses yeux que toute la graisse des hosties qu'on lui présente; c'est votre cœur qu'il demande et non pas vos animaux; c'est votre soumission qu'il désire, et non pas vos victimes*¹.

(1) Numquid Deus vult holocausta et victimas, et non potius ut obediatur voci Domini? Melior est enim obedientia quam victimæ. et auscultare magis quam offerre adipem arietum. 1. Reg. 15. 22.

Ce n'est pas tout : le vœu d'obéissance renferme même, selon la doctrine de saint Thomas, les deux autres vœux. Aussi, voyons-nous qu'anciennement plusieurs religieux ne faisaient point d'autres vœux que celui d'obéissance, parce qu'ils étaient persuadés qu'il les renferme tous implicitement. Saint Jérôme lui-même nous assure « que toutes les vertus sont comprises en abrégé dans la vertu d'obéissance, qu'elle conduit sûrement à Dieu, et qu'il n'y a qu'à marcher par la route qu'elle nous montre, pour arriver en peu de temps au terme de la perfection. »

III. QUELLE EST LA NATURE DU PÉCHÉ CONTRE LE VŒU D'OBÉISSANCE ?

Désobéir à un Supérieur ou à une Supérieure dans ce qu'ils commandent de conforme à la règle et aux obligations de la vie religieuse, c'est désobéir à Dieu même, le mépriser et lui résister, puisqu'ils tiennent sa place, comme le disent tous les Maîtres de la vie spirituelle, avec saint Benoît, dans le deuxième chapitre de sa règle.

Saint Paul, dans son *Épître aux Romains*, après avoir dit qu'il faut être soumis aux puissances supérieures, parce que toute puissance vient de Dieu, ajoute : *C'est pourquoi celui qui résiste à la puissance, résiste à l'ordre de Dieu lui-même*¹.

Saint François de Sales, si rempli de l'esprit de Jésus-Christ et persuadé de cette vérité, ordonne, dans ses *Constitutions* aux religieuses de la Visitation, art. 14, « de rendre un grand respect à la Supérieure, en regardant Dieu en elle, et l'honorant comme l'organe de l'Esprit-Saint. »

En effet, c'est en son nom et de sa part qu'elle conduit ses inférieures et qu'elle leur commande. Ainsi désobéir, c'est donc reprendre à Dieu votre volonté, dont vous lui

(1) *Itaque qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit. Rom. 13. 2.*

avez fait autrefois généreusement et volontairement le sacrifice au pied des autels; c'est donc violer le pacte sacré que vous avez fait en vous donnant à lui par votre profession, pour lui obéir dans la personne de votre Supérieure qu'il a revêtue de son autorité en la chargeant de votre conduite; c'est donc rompre les liens qui vous tiennent à la religion et qui vous font religieuses, en sorte que *la désobéissance*, selon le langage de l'Ecriture, *étant une espèce d'idolâtrie*¹, une Sœur qui se rend coupable de ce péché, dit l'abbé Trithême, « doit être considérée comme une idolâtre, puisqu'elle préfère sa volonté à celle de Dieu; comme une apostate de son état, puisqu'elle viole le plus essentiel de ses engagements; comme une adultère, puisqu'elle manque de fidélité à la Supérieure qui tient à son égard sa place sur la terre; enfin, elle devient l'esclave du démon, puisqu'elle n'agit plus que d'après l'impulsion de cet esprit de ténèbres qui lui dit, comme le Centenier de l'Evangile à son serviteur², mais dans un sens bien différent : Fais ceci contre l'obéissance, et elle le fait; va là sans permission, et elle y va; viens ici de ton propre chef, et elle y vient. » Faut-il s'étonner, après cela, si saint Thomas décide en général que la désobéissance est un péché mortel? Cependant, pour qu'il soit tel dans une religieuse, il faut que sa désobéissance soit volontaire et de propos délibéré en matière grave; ou si la matière est légère, il faut qu'il y ait un mépris affecté; mais, lorsqu'elle n'est ni volontaire, ni en matière considérable, ni accompagnée de mépris, il n'y a point de péché mortel; et la faute n'est que vénielle, lorsque la matière est légère, ou lorsqu'il n'y a pas un entier consentement. Voilà l'énormité du péché de désobéissance.

Maintenant voici sa cause, ses suites funestes et ses terribles châtiments.

(1) Quasi scelus idololatriæ, est repugnare. 1. Reg. 15. 23.

(2) Et dico huic : Vade. et vadit; et alii : Veni, et venit. Matth. 8. 9.

Le principe ordinaire de cette faute vient du peu d'estime que l'on a de sa Supérieure et de la règle. Ce défaut d'estime produit le mépris contre l'un et l'autre. On murmure, on censure sa personne, sa conduite, son commandement, et on le viole. Ce mépris conduit ensuite au mépris contre Dieu et ses lois, et on les transgresse; mais il ne les laisse pas sans punition, et les terribles châtimens dont il a puni le péché de désobéissance, les offenses et les murmures envers les Supérieurs, doivent faire sur nous une grande et bien vive impression. Adam désobéit à Dieu en mangeant du fruit défendu, et il est chassé du paradis terrestre¹. Marie, sœur de Moïse, murmure contre son frère, conducteur du peuple de Dieu²; Ozias, roi de Juda, contre la défense des prêtres, offre de l'encens sur l'autel des parfums³; l'un et l'autre sont frappés de la lèpre⁴. Coré, Dathan et Abiron se révoltent contre Moïse, et ils sont engloutis dans la terre qui s'entr'ouvre sous leurs pas⁵. Jéroboam méprise un Prophète du Seigneur et fait contre lui un geste menaçant; à l'instant, sa main devient toute paralysée⁶.

C'est ainsi que Dieu a puni ceux qui ont méprisé les personnes qu'il avait revêtues de son autorité pour conduire et pour commander de sa part, et qui ont violé ses préceptes. S'il ne punit pas aujourd'hui visiblement celles qui manquent de respect pour leurs Supérieurs, qui ont si peu de soumission à leurs commandemens, qui se donnent une liberté criminelle de contredire leur gouvernement, leur conduite et leur personne, sa vengeance, pour être différée, n'en sera que plus terrible; il livrera ces désobéissantes à l'aveuglement de leur esprit et à l'endurcissement de leur cœur. Leur état sera d'autant plus dangereux, que n'en connaissant pas les suites, elles y vivront sans se corriger, et mourront dans leur péché,

(1) *Genes.* 8. 6 et seq. (2) *Num.* 12. 1 et seq. (3) 2. *Par.* 26. 16 et seq.

(4) *Ib.*

(5) *Num.* 16. 1 et seq. (6) 3. *Reg.* 13. 4.

pour être éternellement malheureuses. Voilà le terme fatal où conduit la désobéissance, et la juste, mais terrible vengeance que Dieu en tire.

IV. QUELS SONT LES CARACTÈRES DE LA VRAIE OBÉISSANCE?

Toute obéissance n'est pas agréable à Dieu ; s'il s'y glissait de la volonté propre et qu'on obéît en se plaignant, en murmurant, en discutant ; si elle n'était pas prompte et qu'on temporisât à faire ce qui est commandé ; si elle était chagrine et qu'elle n'eût pas l'amour pour principe et pour fin ; enfin, si elle venait à se relâcher, bien loin de plaire au Seigneur, elle ne ferait que lui déplaire. Il faut donc qu'elle ait certaines qualités et qu'elle soit revêtue de plusieurs caractères pour être véritable. Or, ces caractères, je les réduis à quatre : 1^o elle doit être aveugle sans raisonnement : 2^o prompte sans délai ; 3^o affectueuse sans chagrin ; 4^o constante sans relâchement.

I. AVEUGLE SANS RAISONNEMENT.

C'est-à-dire que vous devez obéir sans examiner les raisons et les motifs qui ont déterminé votre Supérieure à vous ordonner une chose plutôt qu'une autre ; et comme c'est moins votre Supérieure que Dieu qui vous commande par son ministère, vous devez vous soumettre à ses ordres, comme si c'était Dieu qui vous les donnât en personne. Vous n'oseriez raisonner alors sur ce qu'il vous ordonnerait, mais vous vous y soumettriez aveuglément, sans réplique et sans raisonnement. Pourquoi donc n'agiriez-vous pas de même à l'égard de votre Supérieure qui vous tient sa place ? Dépositaire de son autorité, elle vous parle en son nom et de sa part, en sorte qu'en l'écoutant, c'est Dieu lui-même que vous écoutez, et qu'en la méprisant, c'est lui que vous méprisez, comme il l'a dit expressément dans

son Evangile : *Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise*¹.

Exemples d'Adam, de Saül, de Jonas. Adam, pour avoir trop raisonné dans le paradis terrestre sur la défense que Dieu lui avait faite de manger du fruit d'un seul arbre, en fut chassé et perdit sa justice originelle avec toute sa postérité². Saül, comme je l'ai déjà dit, pour n'avoir pas suivi à la lettre les ordres du prophète Samuel, en voulant en examiner les motifs et les raisons, fut réprouvé de Dieu³. Jonas, pour s'exempter d'aller prêcher la pénitence à Ninive, comme Dieu le lui ordonnait, oppose son incapacité et la dureté du cœur de ces peuples ; il s'embarque pour éviter l'ordre ; la tempête s'élève sur la mer, il y est englouti ; et c'est dans le sein d'une baleine que, faisant de sérieuses réflexions sur l'énormité de sa désobéissance et que, revenu de son erreur, il apprend à obéir sans vouloir pénétrer les raisons du précepte qu'on lui fait⁴.

Exemple d'Abraham. Ce saint Patriarche, plus fidèle que Jonas, ne mérita la qualité de Père des Croyants et le privilège de voir le Messie naître de sa postérité, que parce qu'il sut obéir sans raisonner. Dieu lui ordonne-t-il de sortir de sa terre et de sa parenté, et d'aller au lieu qu'il lui montrera, il part sans réplique, sans savoir où il va⁵. Lui commande-t-il d'immoler un fils unique, un fils innocent, et de l'immoler de ses propres mains : quoi de plus dur pour le cœur d'un père ? sans examiner les raisons d'un si rigoureux commandement, il s'y soumet, malgré les sentiments les plus vifs de la nature ; il conduit Isaac, ce cher objet de ses tendres complaisances, vers le lieu qui lui avait été désigné. Le texte sacré fait remarquer même qu'il laissa au pied de la montagne ses serviteurs, et qu'il ne voulut pas les mener avec lui jusqu'au lieu où il

(1) Qui vos audit, me audit ; et qui vos spernit, me spernit. *Luc. 10.*

(2) *Genes. 3. 1 et seq.*

(3) *1. Reg. 15. 9 et seq.*

(4) *Jonæ. 1. 2 et seq.*

(5) *Genes. 12. 1 et seq.*

devait faire le sacrifice ; « et cela, dit saint Chrysostôme, afin qu'il n'y eût personne qui pût l'empêcher d'obéir aveuglément au commandement de Dieu, tout cruel qu'il paraissait. » Arrivé au sommet de la montagne, il le met sur le bûcher, il l'y attache, et, lorsqu'il est près de l'immoler, Dieu, content de son obéissance, arrête par le ministère d'un Ange le bras du père obéissant, et satisfait de sa bonne volonté, il n'en veut pas le sacrifice¹.

Exemple d'Elisée. Elie appelle-t-il Elisée qui travaillait à la terre, pour le suivre, celui-ci laisse son ouvrage commencé, quitte sa charrue et ses bœufs, quoiqu'il n'eût personne pour les garder, sans aucun examen sur la nature de ce commandement, et sans craindre la perte de ces animaux². Oh ! que ces exemples confondront au grand jour des révélations, s'ils ne les touchent pas aujourd'hui, ces religieuses dont l'obéissance imparfaite manque de ce premier caractère, et qui sont si fécondes en mauvaises raisons, quand une Supérieure contredit leurs inclinations et n'est pas d'accord avec leur amour-propre !

Exemple de saint Joseph. Ajoutez à ces exemples d'une obéissance aveugle et sans raisonnement celui de l'époux de la très-sainte Vierge. Dieu lui ordonne-t-il, par un Ange, de prendre l'enfant Jésus et sa sainte mère, de se retirer en Egypte, parce qu'Hérode, jaloux de sa royauté, cherchait à le mettre à mort, Joseph obéit sans raisonner : *Il se leva*, dit la sainte Ecriture, *il prit l'enfant et sa mère pendant la nuit et se retira en Egypte*³. Il partit sans représenter que le divin enfant qu'il fallait porter, ne faisait encore que de naître, que le pays où l'on devait aller était fort éloigné, que la route lui était inconnue, que la mère et l'enfant ne pouvaient supporter les fatigues d'un si long et si pénible voyage, que les Egyptiens étaient ennemis

(1) Genes. 22. 12 et seq.

(2) 3. Reg. 19. — 20. 21.

(3) Qui consurgens, accepit puerum et matrem ejus nocte, et secessit in Egyptum. Matth. 2. 14.

des Israélites, que l'enfant Jésus pouvait trouver la mort dans l'Egypte comme à Bethléem ou dans la Judée, enfin que Dieu tout-puissant, qui avait sauvé par un prodige Isaac, figure du Messie, du glaive d'Abraham, pouvait par un même prodige le préserver de celui du cruel Hérode.

Exemple de saint François de Sales. Les bornes d'une Conférence ne me permettent pas de rapporter ici les sentiments de tous les Saints par rapport à cette obéissance aveugle dont je vous parle qu'il me suffise de vous dire que c'était leur sentiment à tous, et en particulier celui de saint François de Sales, cet homme si versé dans les voies spirituelles comme on peut le voir dans la vie de la Sœur Michel, qui fut la première Supérieure de la Visitation, à Besançon. Voici les paroles de cette sainte religieuse : « Je me souviendrai toujours, dit-elle, que quand je fus résolue de rester dans la Congrégation, ce saint évêque m'obligea d'abord à quitter le scapulaire de la sainte Vierge, une ceinture de sainte Monique et le cordon de saint François ; mais, comme je ne me dépouillais de toutes ces marques de dévotion qu'en versant quantité de larmes, cet incomparable prélat me dit : Ma fille, la mort de la croix veut la totale nudité. Le mont du Calvaire sur lequel la Congrégation est fondée, est un lieu de dépouillement ; le doux Jésus y fut dépouillé de sa robe sans couture que la très-sainte Vierge lui avait travaillée. Pourquoi pleurez-vous ? L'habit des filles de la Visitation est un habit saint et béni. Leur croix, où sont gravés les noms de Jésus et de Marie, leur tient lieu de scapulaire, et l'attache de cette croix est la chaîne de l'amour sacré qui les unit à Dieu. Vous voyez donc, ma fille, que vous ne perdez rien en quittant toutes choses par une obéissance aveugle et par une conformité de votre volonté à celle de vos Supérieurs, et qu'en prenant l'habit religieux, il vous tient quitte de toutes ces associations auxquelles vous tenez tant. »

Après des exemples si frappants d'une obéissance aveugle et sans raisonnement, qu'une Sœur est donc bien con-

damnable, quand elle n'obéit qu'après avoir examiné si ce qu'on lui commande lui convient ou ne lui convient pas ; si les raisons qui déterminent sa Supérieure sont bonnes ou ne le sont pas ! Ah ! si elle était bien convaincue que c'est Dieu qui lui commande par son organe, elle ne raisonnerait pas autant, et son obéissance serait bien plus parfaite. Les Maîtres de la vie spirituelle, qui ont toujours recommandé avec tant de zèle l'obéissance aux personnes religieuses, les ont sans cesse exhortées à ne jamais entrer dans la discussion des commandements qu'on pouvait leur faire ; mais « à obéir aveuglément, comme dit saint Bernard avec simplicité, sans raisonnement, sans murmurer, sans se plaindre de la nature ou de la rigueur du commandement, sans examiner si ceux qui commandent sont recommandables par leur esprit ; si leurs talents sont médiocres, et si leur gouvernement est prudent. »

D'après ces sages avis, au lieu de raisonner sur ce qu'on lui commande, elle ne doit donc faire attention qu'à une seule chose, c'est que le pouvoir de sa Supérieure vient de Dieu ; que c'est lui qui l'a revêtue de son autorité ; qu'elle est l'organe de sa volonté ; que, par conséquent, elle doit être à son égard dans les mêmes dispositions où se trouvaient les Israélites à l'égard de Josué, choisi de Dieu pour être leur conducteur, quand ils lui disaient : *Nous ferons tout ce que vous nous commanderez, et quelque part que vous nous envoyiez, nous irons*⁽¹⁾. Je vais plus loin. Elle doit même être sous le joug de l'obéissance, ainsi que le dit saint Ignace de Loyola, « ou comme un corps mort qui se laisse manier comme l'on veut, ayant des yeux et ne voyant pas, des pieds et ne marchant pas, mais suivant uniquement les impressions de celui qui le remue ; ou comme un bâton qui suit partout celui qui le porte, qui demeure où on le met, et qui n'a d'autre mouvement que

(1) Omnia quæ præcepisti nobis faciemus, et quocumque miseris, ibimus.
Jos. 1. 16.

celui que lui communique la main qui le tient; ou enfin comme une cire molle qui reçoit les impressions et la figure qu'on veut lui donner¹. »

II. PROMPTE SANS DÉLAI.

Telle a été l'obéissance de tous les Saints tant de l'Ancien que du Nouveau Testament.

Exemple de Samuel. Et d'abord, sans parler d'Abraham que je viens de vous citer, et qui, dès qu'il reçut l'ordre d'aller immoler son propre fils, partit sur-le-champ pour l'exécuter, sans attendre au lendemain; qui *se leva même pendant la nuit*², remarque le texte sacré, pour prouver la promptitude avec laquelle il obéissait, telle fut celle du jeune Samuel.

En effet, nous lisons dans la sainte Ecriture qu'une nuit qu'il dormait dans le temple du Seigneur, il fut éveillé par une voix qui l'appelait en prononçant distinctement son nom. C'était la voix de Dieu, et il crut entendre celle du pontife. Je suis à vous, répondit-il aussitôt, et s'étant levé promptement, il s'approcha d'Héli, en lui disant : *Me voici, parce que vous m'avez appelé. Non, mon fils*, lui répondit Héli, *je ne vous ai point appelé; retournez et dormez.* Samuel obéit avec docilité; mais à peine était-il endormi, qu'il s'entendit appeler une seconde fois. C'était encore le Seigneur; mais Samuel courut comme auparavant à Héli, et lui dit de nouveau : *Me voici, parce que vous m'avez appelé. Non, mon fils*, lui dit Héli, *je ne vous ai point appelé; retournez et dormez.*

Samuel n'était pas accoutumé aux révélations célestes, et il n'avait pas encore ce discernement exquis des Prophètes qui les empêche de confondre la voix des hommes avec celle de Dieu. Il s'endormit paisiblement, et le Sei-

(1) S. Ignat. p. 6. Const. c. 8.

(2) Igitur Abraham de nocte consurgens. Genes. 22. 5.

gneur l'appela pour la troisième fois. Il vint aussi pour la troisième fois auprès d'Héli, avec la même promptitude que si déjà deux fois il n'eût pas été trompé, et lui dit encore : *Me voici, parce que vous m'avez appelé.*

Le pontife était trop ancien dans le ministère pour ne pas découvrir quelque chose de mystérieux dans ce qui venait d'arriver au jeune Samuel. Il ne douta pas que ce ne fût le Seigneur lui-même qui appelait ce saint enfant pour lui révéler ses secrets, mais il ne voulut pas le prévenir. Il lui dit seulement : *Retournez, mon fils, et dormez; et si l'on vous appelle encore, vous direz : Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute*¹. Samuel instruit de ce qu'il avait à faire, rentra dans sa chambre, et il s'endormit. Alors le Seigneur vint à lui, et l'appela par deux fois : *Samuel, Samuel.* Eveillé à cette voix, il répondit selon l'ordre du grand prêtre : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute*²; et c'est alors que Dieu lui déclara que la terrible punition dont il avait menacé la famille d'Héli, serait bientôt accomplie.

Considérons maintenant ici quelle est la promptitude de Samuel à obéir. Héli lui-même lui dit une première fois qu'il ne l'a point appelé et qu'il aille se reposer; il n'entre pas même en pensée à Samuel qu'il y ait dans le temple quelque autre personne que le grand prêtre qui puisse l'appeler, et il ne laisse pas de se lever une deuxième et une troisième fois pour aller voir ce qu'il veut. Sa méprise ne diminue rien de sa ponctualité, et il court avec la même diligence et la même fidélité où il croit que son Supérieur

1) Ecce ego, vocasti enim me. Qui dixit : Non vocavi; revertere et dormi... Ecce ego, quia vocasti me. Qui respondit : Non vocavi te, fili mi. revertere et dormi... Ecce ego, quia vocasti me... Vade et dormi, et si deinceps vocaverit te, dices : Loquere, Domine, quia audit servus tuus. 1. Reg. 3. 5 et seq.

(2) Et venit Dominus, et stetit, et vocavit, sicut vocaverat secundò : Samuel, Samuel. Et ait Samuel : Loquere, Domine, quia audit servus tuus. 1. Reg. 3. 10.

l'appelle. Aussi mérita-t-il par sa persévérance que Dieu lui révélât ses secrets et lui découvrit ses volontés.

Exemple des Apôtres. Et dans le Nouveau Testament, sans parler de l'obéissance de Joseph et de Marie pour se rendre en Egypte, aussitôt que l'Ange le leur eut commandé de la part de Dieu, comme je vous l'ai dit plus haut, telle fut l'obéissance des Apôtres, lorsque Jésus-Christ les appela à sa suite. Au premier mot, ils quittent leurs filets¹, sans regarder s'ils étaient pleins de poissons; ils abandonnent leurs maisons, sans demander à y retourner pour mettre ordre à leurs affaires avant que de le suivre, et ils s'attachent irrévocablement à la personne de ce divin Maître. Telle fut aussi celle de saint Paul terrassé et aveuglé sur le chemin de Damas, pour aller auprès d'Ananie y recouvrer la vue du corps et de l'âme²,

Exemple de saint François Xavier. C'est ainsi qu'en ont pensé tous les Saints, et c'est ainsi qu'ils le pratiquaient. Quelle opinion, par exemple, saint Ignace de Loyola n'a-t-il pas montrée qu'il avait de l'obéissance de saint François Xavier, lorsqu'il prit la résolution de le rappeler des Indes, où il travaillait si utilement à la conversion des païens? Ce saint missionnaire, ce grand apôtre, surnommé à si juste titre l'apôtre des Indes et du Japon, où il avait baptisé plus de quinze cent mille idolâtres de sa propre main, était alors dans le fort de ses expéditions évangéliques pour la conquête des âmes, et, après en avoir converti une infinité, il était sur le point de gagner d'autres royaumes à Jésus-Christ. Cependant saint Ignace ayant ajouté dans une lettre à côté de sa signature, seulement un I, mot latin composé d'une seule lettre, qui, traduit en français, signifie : « Allez ou revenez, » pour lui marquer qu'il revint, ne douta nullement qu'aussitôt qu'il verrait cet ordre, il ne quittât tout à l'instant, et ne partît sur-le-

(1) Illi autem statim relictis retibus, secuti sunt eum. *Matth.* 4. 22.

(2) Et tremens, ac stupens dixit : Domine, quid me vis facere? *Act.* 9. 6.

champ des extrémités de l'orient pour se rendre à Rome , où l'obéissance l'appelait. Aussi n'y aurait-il pas manqué, tant il était prompt à obéir, s'il n'eût plu à Dieu de l'appeler à lui, pour lui donner la récompense de ses travaux apostoliques.

Et d'où venait donc cette promptitude dans l'obéissance chez ce grand Saint et chez mille autres dont l'histoire ecclésiastique nous fournit des exemples si frappants et si admirables? Ah! c'est qu'ils avaient bien compris que le moindre retardement, en fait d'obéissance, en diminue le mérite et la récompense. Ainsi donc une religieuse, fût-elle dans l'occupation la plus sainte aux pieds de Jésus-Christ, dans la contemplation la plus sublime, dans les communications les plus intimes avec son céleste Epoux, répandant des larmes de componction au souvenir de ses péchés passés, doit tout quitter, quand l'obéissance l'appelle; toujours attentive à épier la volonté de sa Supérieure, elle doit être prompte à l'exécuter; se rappelant que l'obéissance ne connaît point de délai, de renvoi, de lendemain, ainsi qu'on le lui a enseigné si souvent au temps de son noviciat, elle doit être ponctuelle à se trouver à l'heure où il s'agit de faire ce qui lui est ordonné, et toujours plus disposée à prévenir le commandement qu'à l'attendre; elle ne doit jamais laisser tomber à terre l'ordre de sa Supérieure, et à peine doit-elle lui donner le temps de le laisser sortir de sa bouche; elle doit avoir les yeux ouverts, les oreilles attentives, la langue prête à parler ou à se taire, quand on lui fait quelque commandement, ainsi que saint Bernard le recommandait à ses religieux.

Telle est aussi l'obéissance que saint Ignace, dans ses *Constitutions*, recommande aux religieux de sa Compagnie : « Quand la cloche sonne ou que le Supérieur parle, dit-il, il faut être aussi prêt à obéir que si Jésus-Christ lui-même vous appelait; il faut tout quitter, et dans le moment même, sans achever une lettre à demi-formée. » Et, à cet égard, c'est une considération très-pieuse et très-utile de

se représenter alors la disposition d'esprit où furent les Rois Mages, quand ils aperçurent l'étoile, et de dire avec l'Eglise dans ses offices : « Voilà le signe du grand Roi, allons lui rendre hommage, et lui offrir de l'or, de l'encens et de la myrrhe; voilà la voix de Dieu qui nous appelle, allons, obéissons promptement. »

Exemples. Au reste, il a plu à Dieu de montrer quelquefois par des miracles combien cette ponctualité dans l'obéissance lui est agréable. Un saint religieux étant un jour à écrire, raconte sainte Catherine de Sienne dans ses dialogues, la cloche vint à sonner dans le temps qu'il formait une lettre, et, l'ayant quittée en cet état pour aller où l'obéissance l'appelait, il la trouva achevée à son retour avec un trait d'or.

Jésus-Christ étant apparu une fois à un autre religieux sous la forme d'un très-bel enfant et la cloche des vêpres étant venue à sonner presque aussitôt, le religieux le quitta au même instant pour y aller. Quand il fut de retour, il le trouva encore dans sa cellule, et alors cet enfant divin lui dit : « Je suis demeuré, parce que vous vous en êtes allé; mais je m'en serais allé, si vous étiez demeuré ici, au lieu de vous rendre où la cloche vous appelait. »

III. AFFECTUEUSE SANS CHAGRIN.

En effet, si l'obéissance ne part pas du cœur, si elle n'a pas l'amour pour principe et pour fin, comment voulez-vous que Dieu ait pour agréable un sacrifice qui est alors plus forcé que volontaire? « L'obéissance, dit saint Grégoire, ne doit être ni servile ni inspirée par la seule crainte de la peine, mais par la ferveur de la charité et par l'amour de la justice. Obéir par un tel motif de crainte, c'est agir en esclave plutôt qu'en épouse de Jésus-Christ. » « Une vierge consacrée à Dieu, dit saint Ambroise, doit être soumise à ses devoirs par un pur effet de sa volonté, et non par la nécessité. Elle ne doit pas obéir seulement à

l'extérieur, mais il faut que sa docilité soit intérieure, qu'elle parte du cœur comme de sa source, qu'elle se rapporte à Dieu comme à sa fin. L'obéissance sans amour n'est qu'un cadavre de vertu et non une vraie vertu. »

Si l'on ne se soumet qu'avec peine, l'air chagrin, triste, mécontent, le visage abattu et les yeux mornes qu'on fait paraître alors, montrent assez que la volonté n'est point assujettie, qu'il se passe dans le fond de l'âme une infinité de révoltes qui ne prouvent que trop que l'esprit n'est point soumis ni le cœur content. Semblable alors à ces deux animaux qui portaient l'arche sainte du camp des Philistins à celui d'Israël, et qui *ne la portaient*, selon la remarque du texte sacré, qu'*en mugissant*¹, on porte, il est vrai, le joug de l'obéissance, mais c'est en murmurant, en se plaignant, en cherchant à l'adoucir ou à le secouer, parce qu'on le porte sans amour et par contrainte. Mais une religieuse qui obéit avec amour, obéit avec joie ; on remarque sur son visage une certaine sérénité, on y voit une tranquillité qui prouve qu'elle soumet son jugement sans contrainte, qu'elle est dans une disposition habituelle de se soumettre à tout, et que n'ayant d'autre volonté que celle de sa Supérieure, qu'elle regarde comme celle de Dieu, elle ne craint rien, elle ne répugne à rien, elle ne souhaite rien, mais qu'elle sacrifie toute sa raison au plaisir saint qu'elle a d'obéir en vue de Dieu et par amour pour Dieu. En obéissant de la sorte, rien ne lui coûte ; les commandements les plus rigoureux lui deviennent agréables dans leur exécution : « Car il n'y a point de peine à essuyer, lorsqu'on aime, dit saint Augustin, ou s'il y a quelque peine, l'amour fait aimer cette peine et trouver de l'agrément même dans les choses où l'on ne trouvait auparavant que de l'éloignement et de la répugnance. »

(1) Ibant autem in directum vaccæ... mugientes. 1. Reg. 6. 12.

IV. CONSTANCE SANS RELACHEMENT.

En effet, que vous servirait d'avoir obéi fidèlement pendant quelque temps, si vous veniez à vous relâcher dans la suite? *Il n'y aura de sauvé*, dit Jésus-Christ dans le saint Evangile, *que celui qui persévérera jusqu'à la fin*¹. L'obéissance de cet Homme-Dieu, qui a commencé dès son berceau, n'a fini qu'avec sa vie sur le Calvaire; car, dit le texte sacré, *il a été obéissant jusqu' la mort, et à la mort de la croix*². Vous êtes les épouses de ce divin Modèle, vous devez donc être ses copies vivantes, et, comme lui, obéir avec constance, sans vous relâcher dans l'exercice de cette sainte vertu, dont il ne vous a donné l'exemple qu'afin que vous conformassiez votre conduite à la sienne. Il ne prit point naissance dans sa famille, à Nazareth, mais dans la ville de Bethléem, parce que c'était l'ordre de son Père, marqué dans les oracles des Prophètes³. Il se soumit à la circoncision, tout humiliante qu'était pour lui cette cérémonie légale, parce que la loi mosaïque l'y obligeait⁴. A l'âge de douze ans, il quitta la ville de Nazareth pour aller à Jérusalem, et l'Evangile nous apprend qu'il était obéissant à Marie et à Joseph⁵. Quoiqu'il fût le Maître du monde et le Souverain de l'univers, il se soumit dans le cours de sa vie aux lois des magistrats avec une si grande exactitude, que ses ennemis mêmes n'ont jamais pu lui faire aucun reproche sur ce sujet. On imposait des tributs, il les payait⁶; toute sa vie, en un mot, a été marquée au

(1) Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. *Matth.* 10. 22.

(2) Exinanivit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. *Philip.* 2. 3.

(3) Cum ergo natus esset Jesus in Bethleem Juda. *Matth.* 2. 1.

(4) Et postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer. *Luc.* 2. 21.

(5) Et erat subditus illis. *Luc.* 2. 51.

(6) Et aperto ore ejus, invenies staterem; illum sumens, da eis, pro me et te. *Matth.* 17. 26.

coin de cette divine vertu. Après avoir vécu dans l'obéissance, il veut y mourir. Et comment meurt-il? Oh! quelle belle instruction! qu'elle est admirable! il meurt dans le temps marqué, de la manière et dans les circonstances ordonnées par son Père et annoncées par les Prophètes.

V. QUELLE RÉCOMPENSE EST ATTACHÉE A L'OBÉISSANCE ?

Vous venez de voir l'obéissance de Jésus-Christ; mais quelle en fut la récompense? Ce fut, dit l'Apôtre, l'exaltation de son nom, d'avoir l'empire souverain sur la mort, d'être glorifié dans son corps, d'être le chef des Anges et des hommes, d'être assis à la droite de son Père, et d'être constitué le Juge des vivants et des morts : *Oui*, dit l'apôtre saint Paul, *parce que Jésus-Christ s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de Jésus-Christ, tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père* ¹.

Les Saints qui l'avaient précédé dans l'ancienne Loi, que n'ont-ils pas mérité par leur obéissance? Abraham, pour s'être mis en état d'immoler son fils, selon l'ordre du Seigneur, devint le Père des Croyants et un des plus illustres ancêtres de Jésus-Christ ². Josué mérita par cette vertu d'être le successeur de Moïse ³. Samuel, par l'obéissance qu'il rendit au souverain pontife Héli, mérita que Dieu lui parlât et lui dévoilât les secrets de l'avenir ⁴.

(1) Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem; mortem autem crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum, et omnis lingua confiteatur quia Dominus. Jesus Christus in gloria est Dei Patris. *Philip. 2.* — *8. 9. 10.*

(2) *Genes. 22. 18.*

(3) *Deut. 35. 9.*

(4) *1. Reg. 5. 11.*

Les Saints, sous la loi de grâce, ont fait des prodiges par leur obéissance. Saint Pierre, qui était dans une barque, obéissant à la voix de l'Homme-Dieu qui l'appelle, marche sur les eaux sans s'enfoncer, et va à lui ¹. Saint Maur, selon l'ordre de saint Benoît, va secourir un religieux qui se noyait dans un lac ; comme saint Pierre, il marche sur les eaux sans s'enfoncer, et il le ramène sur le rivage ². Un saint religieux ayant laissé le petit Jésus, qui lui était apparu en forme d'enfant, pour aller où l'obéissance l'appelait, le retrouva à son retour de la grandeur d'un très-beau jeune homme, qui lui dit : « Autant vous voyez que j'ai crû ici extérieurement, depuis que vous m'avez quitté, autant ai-je crû dans votre âme, à cause de la ponctualité de votre obéissance. »

Les plus grandes victoires que les Saints ont même remportées, n'ont eu leur source que dans l'obéissance : « Par les autres vertus, dit un Père de l'Eglise, nous attaquons le démon, mais ce n'est que par l'obéissance que nous en triomphons. » Il n'est point de vertu dont l'esprit de ténèbres craigne plus la pratique. Il fuit les personnes qui ont une volonté soumise à celle de ceux qui leur tiennent la place de Dieu, parce qu'il sait que c'est inutilement qu'il les tentera ; ou que s'il les tente, il en sera toujours vaincu, à sa honte et à sa confusion. Oui, soyez-en sûres, la pratique de l'obéissance vous rendra supérieures à tous les assauts des ennemis de votre salut réunis et conjurés contre vous, terribles même, je ne craindrai pas de le dire, après un grand Saint, à tout l'enfer : *L'homme obéissant*, dit l'Esprit-Saint par la bouche du Sage, dans les divines Ecritures, *ne parlera que de victoires* ³ : victoire sur le monde, victoire sur le démon, victoire sur lui-même, de sorte que toute sa vie n'est qu'une suite de victoires et de triomphes.

(1) *Matth. 14. 29.* (2) *Yepéz. Chron. de S. Benoit. cent. 1. p. 23.*

(3) *Vir obediens loquetur victorias. Prov. 24. 28.*

Mais ce qui doit vous rendre la pratique de l'obéissance extrêmement recommandable, c'est qu'une religieuse vraiment obéissante est assurée, dans tout ce qu'elle fait par cette vertu, de faire en tout la volonté de Dieu. Ses plus petites actions mêmes sont devant le Seigneur d'un plus grand mérite que les plus considérables qu'elle ferait par la détermination de sa propre volonté; il n'en est point dans la journée, faite dans cet esprit, qui ne soit une vertu. Elle doit, par conséquent, regarder l'obéissance comme sa vertu favorite, ne rien négliger pour la pratiquer dans toutes ses actions, parce que, de toutes les vertus, c'est celle qui est la plus agréable à Dieu, et qui est le fondement de toutes, la voie la plus assurée ainsi que la plus courte pour faire de rapides progrès dans le chemin de la perfection. La principale chose dont elle aura un jour à rendre compte au tribunal de Dieu, ce sera de son obéissance; elle n'aura rien à s'y reprocher, si elle a toujours été soumise; tous ses devoirs auront été remplis, si elle a bien rempli celui de l'obéissance; comme elle n'aura rien fait, si elle y a manqué. Le désir même qu'elle aura eu de mener une vie plus pénitente sera récompensé devant Dieu, comme si elle avait fait plus de mortifications, dès qu'elle ne les a pas faites, parce que l'obéissance les lui avait défendues.

Exemple. Saint Simon Stylite vivait dans la pratique d'une pénitence extraordinaire; cependant il fit bien voir que l'obéissance était sa vertu particulière, plus encore que la mortification du corps. Les Pères du désert, étonnés de son genre de vie, lui envoyèrent un député pour lui commander de descendre de sa colonne, jugeant que s'il obéissait, c'était l'esprit de Dieu qui le conduisait. Siméon, malgré la conviction où il était que son genre de vie était de Dieu, obéit sans réplique; il se mit en état de descendre de sa colonne, et par son obéissance les Pères du désert jugèrent que sa vertu était solide et l'y laissèrent.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, avec le docteur angélique saint Thomas, qu'autant que l'âme est au-dessus de tous les avantages corporels et temporels, autant l'obéissance est au-dessus des autres vertus morales ; que c'est elle qui leur donne tout le mérite et le prix qu'elles peuvent avoir ; que le martyre lui-même n'a de valeur , aux yeux de Dieu, qu'autant qu'il est souffert avec le dessein d'accomplir sa sainte volonté ; que l'obéissance enfin est la marque la plus certaine que c'est l'esprit de Dieu qui nous conduit ; que vous devez donc travailler de toutes vos forces à l'acquérir de plus en plus, et que si c'est pour vous un devoir, en votre qualité de chrétiennes, *de devenir parfaites comme votre Père céleste est parfait* ¹, ce n'est pas une moindre obligation pour vous, en votre qualité de religieuses, de copier Jésus-Christ, ce divin Modèle, *qui a été obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix* ². Ainsi soit-il.

(1) Estote ergò vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. *Matth.* 5. 48.

(2) Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. *Philip.* 2. 8.

LVII. CONFÉRENCE.

II. SUR LE VŒU D'OBEÏSSANCE.

QUESTIONS TOUCHANT LE VŒU D'OBEÏSSANCE.

1. *Est-on obligé d'obéir à une Supérieure qui n'agit que par humeur et par prévention ?*
 2. *Est-ce une faute bien grave de murmurer contre une Supérieure ?*
 3. *Les représentations faites avant que d'obéir diminuent-elles le mérite de l'Obeïssance ?*
 4. *La répugnance à obéir diminue-t-elle le mérite de l'Obeïssance ?*
 5. *L'affection avec laquelle on obéit diminue-t-elle le mérite de l'Obeïssance ?*
 6. *Pêche-t-on contre l'Obeïssance en refusant un emploi, sous prétexte qu'on n'a pas les talents nécessaires pour le remplir ?*
 7. *Quelle doit être l'Obeïssance dans les choses spirituelles ?*
-

Obedite præpositis vestris et subjacete eis.

Obeïsses à vos Supérieurs, et soyez-leur soumis. Hebr. 13. 17.

Comme il n'est rien, mes Sœurs, qui coûte plus à l'homme que le sacrifice de sa volonté et de sa liberté, il n'y a rien non plus que l'homme soit plus ingénieux à défendre, ni rien sur quoi il soit plus sujet à se contredire et à se démen-

tir. C'est une tentation qui dure toute la vie. Les années qui corrigent plusieurs autres passions, ne servent d'ordinaire qu'à donner de nouvelles forces à celle-ci, soit que l'âge augmente quelquefois la mauvaise humeur, soit que plus on avance dans la carrière de la vie, plus on croit être capable de se bien conduire, et, par conséquent, avoir plus de droit de se mettre au-dessus de toute autorité, en secouant le joug de l'obéissance. Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul rappelait toujours là les fidèles de l'Eglise naissante, et ne cessait de leur recommander l'obéissance qui est due aux Supérieurs : *« Soyez-leur soumis, disait-il, et obéissez-leur en tout. »*

Or, c'est pour entrer dans les vues de ce grand Apôtre, que je viens aujourd'hui vous proposer et résoudre, par rapport à l'obéissance, différentes questions qui vous seront d'une grande utilité dans la pratique : 1^o est-on obligé d'obéir à une Supérieure qui n'agit que par humeur et par prévention ? 2^o est-ce une faute bien grave de murmurer contre une Supérieure ? 3^o les représentations faites avant que d'obéir diminuent-elles le mérite de l'obéissance ? 4^o la répugnance à obéir diminue-t-elle le mérite de l'obéissance ? 5^o l'affection avec laquelle on obéit diminue-t-elle le mérite de l'obéissance ? 6^o pèche-t-on contre l'obéissance en refusant un emploi, sous prétexte qu'on n'a pas les talents nécessaires pour le bien remplir ? 7^o quelle doit être l'obéissance dans les choses spirituelles ? Tel est le sujet de cette Conférence.

I. EST-ON OBLIGÉ D'OBÉIR A UNE SUPÉRIEURE QUI N'AGIT QUE PAR HUMEUR ET PAR PRÉVENTION ?

C'est une vérité dont il n'est pas permis de douter, puisqu'elle est enseignée expressément dans les saintes Ecritures, que nous devons obéir à nos Supérieurs et leur être soumis. L'apôtre, saint Paul, dans son *Epître aux Ephésiens*, ne recommande rien tant que cette obéissance :

*Serviteurs, dit-il, obéissez avec crainte et avec respect à ceux qui sont vos maîtres temporels et selon la chair, comme à Jésus-Christ même, votre Seigneur éternel, qu'ils représentent, et exécutez leurs ordres avec affection et simplicité de cœur, ne les regardant pas comme des hommes, mais regardant en eux Dieu, votre Seigneur, qui demande cette soumission de vous, et qui vous en donnera la récompense*¹.

Dans l'*Épître aux Hébreux*, le même Apôtre exige le même sacrifice de nos volontés envers nos Supérieurs spirituels : *Rendez, dit-il, une exacte obéissance à vos Supérieurs, et soyez-leur soumis, parce qu'ils veillent à votre salut, comme devant rendre compte de vos âmes à Dieu. Obéissez-leur donc volontiers, afin qu'ils s'acquittent avec joie de ce devoir, et non en gémissant ; ce qui ne serait pas à votre avantage*². » Paroles remarquables, et qui doivent faire trembler également les Supérieurs et les inférieurs : les premiers, parce qu'ils sont chargés de veiller au salut des personnes qui leur sont soumises, comme devant rendre compte de leurs âmes, rachetées au prix du sang précieux de Jésus-Christ ; les seconds, parce que s'ils faisaient gémir leurs Supérieurs, ce serait un malheur pour eux ; c'est-à-dire que les gémissements des Supérieurs attireraient sur les inférieurs la colère de Dieu : « Oui, dit saint Chrysostôme, le gémissement d'un Supérieur est plus terrible que toutes les punitions, parce qu'il attire la punition de Dieu même. » Et cette punition, je vous le

(1) *Servi obedite dominis carnalibus cum timore et tremore in simplicitate cordis vestri, sicut Christo : non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes, sed ut servi Christi, facientes voluntatem Dei ex animo, cum bonâ voluntate servientes, sicut Domino, et non hominibus : scientes quoniam unusquisque, quodcumque fecerit bonum, hoc recipiet à Domino. Ephes. 6. — 5. 6. 7. 8.*

(2) *Obedite præpositis vestris et subjacetis eis. Ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri, ut cum gaudio hoc faciant, et non gementes ; hoc enim non expedit vobis. Hebr. 13. 17.*

demande, ne sera-t-elle pas encore plus terrible pour une religieuse, à cause de son vœu d'obéissance?

Et afin qu'on ne crût pas que cette obéissance, dont la sainte Ecriture nous fait un devoir si essentiel, n'est due qu'aux Supérieurs bons et vertueux, l'apôtre saint Pierre, dans sa ¹*re* Epître, nous avertit *d'être soumis non-seulement aux maîtres bons et doux, mais encore à ceux qui sont rudes et fâcheux*¹. Or, ce principe rappelé et chacune de vous s'en faisant une juste application, il est incontestable qu'une religieuse doit obéir à sa Supérieure, quelle qu'elle soit, quelque fâcheuse qu'elle lui paraisse, dans tout ce qu'elle lui commande de conforme à la loi de Dieu, à ses règles et à ses constitutions, et qu'elle ne peut se prévaloir du caractère de celle qui lui tient la place de Dieu, pour se soustraire à ce qu'elle lui commande. Jésus-Christ avait prévu cette objection ; il y a donné une réponse qui lève tous les prétextes dont on pourrait s'étayer pour ne pas obéir. Les Scribes et les Pharisiens qu'il avait chargés de l'enseignement de son peuple, n'étaient rien moins que vertueux ; les crimes qu'il leur reproche dans son Evangile, sont une preuve de leur mauvaise conduite et de la perversité de leur cœur, et cependant ce divin Sauveur nous dit expressément *que parce qu'ils sont assis sur la chaire de Moïse, on doit faire ce qu'ils disent et prendre bien garde de faire ce qu'ils font*².

Les premiers chrétiens, fidèles observateurs de cette instruction, obéissaient à tout ce que les empereurs païens et idolâtres leur commandaient, quand cela n'était pas contraire à la loi de Dieu. Ainsi quand même, par une supposition d'un instant, une Supérieure de Communauté serait aussi répréhensible dans sa conduite particulière que ces

(1) Servi, subditi estote in omni timore dominis non tantum bonis et modestis, sed etiam dyscolis. 1. Petr. 2. 18.

(2) Super cathedram Moysi sederunt Scribæ et Pharisei. Omnia ergo quæcumque dixerint vobis. servate et facite. Matth 23. — 2. 3.

Scribes et ces Pharisiens hypocrites, que ces empereurs païens qui offraient un encens sacrilège à des divinités fabuleuses, une inférieure est obligée de lui obéir dans tout ce qu'elle lui ordonne de conforme à ses devoirs; malgré tous ses défauts que je suppose pour un moment, elle ne doit pas lui être moins respectable dans ce qu'elle lui enseigne ou ce qu'elle lui commande. C'est là encore une autre vérité qui résulte clairement des principes que nous avons établis, parce que, quelque irrégulière dans sa conduite, quelque fâcheuse dans ses manières, quelque inégale dans son caractère qu'elle puisse paraître, elle représente Jésus-Christ dans sa personne; que ce n'est point elle, mais Dieu qui commande par son ministère, selon l'expression de l'oracle divin : *Celui qui vous écoute, m'écoute*¹; c'est-à-dire, celui qui obéit à un Supérieur, obéit à Dieu même. C'est ainsi que tous les Saints interprètent ces paroles, dit un grand Maître de la vie spirituelle.

Cette doctrine était universellement reçue parmi les anciens Pères du désert, de sorte qu'ils ne s'attachaient point à regarder l'homme dans la personne de leurs Supérieurs, mais qu'ils y considéraient Dieu, dont ils tenaient la place. De même aussi, c'est lui seul et sa seule volonté que vous devez regarder en obéissant, soit qu'il vous parle par lui-même ou par un Ange, soit qu'il vous parle par vos Supérieurs; et vous lui devez la même soumission, de quelque moyen qu'il se serve pour vous faire connaître sa sainte volonté. Car, qu'importe que ce soit lui-même qui vous la fasse connaître, ou qu'il se serve du ministère des hommes ou des Anges pour vous la manifester, « puisque vous devez, dit saint Bernard, l'exécuter avec la même fidélité et y déférer avec le même respect. » Il ne faut pas attendre que Dieu fasse maintenant des miracles pour vous, ni prétendre qu'il vienne lui-même en personne vous faire

(1) Qui vos audit, me audit. *Luc. 10. 16.*

savoir sa volonté : *Il nous a parlé autrefois par son Fils*¹, dit l'Apôtre, et ce Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous a instruits lui-même. Il est descendu du ciel sur la terre pour nous enseigner ; mais ce temps de prodiges est passé. Il veut maintenant que vous viviez de la foi, et que vos Supérieurs soient les interprètes de sa volonté : « Il y a même, dit saint Bonaventure, un plus grand mérite à obéir à un Supérieur pour l'amour de Dieu, qu'à obéir à Dieu même, parce que si cette obéissance est une preuve d'une plus profonde humilité et d'un plus grand renoncement à sa propre volonté, en regardant ainsi Dieu dans la personne qui nous commande de sa part, tous les murmures, toutes les raisons humaines, tous les prétextes cessent ; on quitte tout au moment que l'on entend la voix de son Supérieur, comme si l'on entendait la voix de Jésus-Christ lui-même. »

Voilà une réflexion qui, méditée sérieusement et bien pesée, rend à une religieuse la pratique de l'obéissance aussi prompte et aussi aisée, que méritoire et agréable à Dieu. Persuadée alors que c'est ce souverain Maître qui lui commande par sa Supérieure, elle n'examine ni la nature du commandement, ni les bonnes ou mauvaises qualités de celle qui le fait ; tous les murmures, toutes les raisons humaines, tous les prétextes cessent ; elle ne pense uniquement qu'à faire la volonté de Dieu. C'est là ce qui l'occupe entièrement ; c'est là ce qui fait tout le plaisir et toute la joie de cette âme docile. Quelle paix et quelle tranquillité ne goûte-t-elle pas en regardant ainsi Dieu dans sa Supérieure ! Elle lui obéit sans crainte de se tromper, avec promptitude ; elle quitte tout au moment qu'elle entend sa voix, comme si elle entendait la voix de Jésus-Christ lui-même ; et, à l'exemple du Roi-Prophète, elle peut dire en toute assurance : « *Je dormirai et je me reposerai en paix dans cette confiance*². *C'est le Seigneur qui me conduit,*

(1) Novissimè diebus istis locutus est in Filio. *Hebr. 1. 2.*

(2) In pace in idipsum dormiam et requiescam. *Ps. 4. 9.*

*rien ne saurait me manquer*¹. Toutes mes actions seront saintes, parce qu'elles seront marquées au coin de l'obéissance. »

II. EST-CE UNE FAUTE BIEN GRAVE DE MURMURER CONTRE UNE SUPÉRIEURE ?

Oui, la faute qu'on commet en murmurant contre sa Supérieure, est plus considérable qu'on ne le pense ordinairement. Si les murmures étaient contre Dieu, on en aurait horreur, et on ne se le pardonnerait pas si facilement. Or, à prendre les choses au vrai, c'est cependant Dieu lui-même qu'ils ont pour objet, et c'est là une vérité consignée dans les saintes Ecritures. Car, si Jésus-Christ disait à ses Apôtres : *Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise*², une religieuse qui écoute sa Supérieure, qui représente Dieu, l'écoute donc, comme celle qui la méprise, le méprise aussi dans sa personne, parce que, selon l'apôtre saint Paul, *toute puissance vient de Dieu, et que celui qui résiste à la puissance, résiste à l'ordre de Dieu lui-même*³.

Lorsque les enfants d'Israël, dans le désert de Sin, où ils craignirent de mourir de faim, éclatèrent en murmures contre Moïse et Aaron qui les y avaient conduits par l'ordre de Dieu, ces sages conducteurs, pour leur faire connaître leur faute, leur dirent : *Nous avons entendu votre murmure contre le Seigneur, car qui sommes-nous pour que vous murmuriez contre nous ? Sachez que votre murmure n'est pas contre nous, mais contre le Seigneur*⁴.

(1) Dominus regit me, et nihil mihi deerit. Ps. 22. 1.

(2) Qui vos audit, me audit; et qui vos spernit, me spernit. Luc. 10.

(3) Non est enim potestas nisi à Deo... Itaque qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit. Rom. 15. 2.

(4) Audivit enim murmur vestrum contra Dominum; nos vero quid sumus, quia mussitastis contra nos ? Nec contra nos est murmur vestrum, sed contra Dominum. Exod. 16. — 7. 8.

Lorsque ce même peuple rejeta Samuel et voulut avoir un roi, comme les autres nations : *Ce n'est pas vous*, dit le Seigneur à Samuel, *qu'ils ont rejeté, mais c'est moi, afin que je ne règne pas sur eux*¹. Votre Supérieure, comme Moïse, Aaron, Samuel, vous tient également la place de Dieu ; comme eux, elle est revêtue de son autorité pour vous conduire. Murmurer contre elle, c'est, par conséquent, murmurer contre Dieu et lui faire injure. Jugez par-là si ce n'est pas un grand crime.

Exemples. Mais vous en connaissez encore mieux l'énormité par les terribles châtimens dont Dieu a puni dans l'ancienne Loi ceux qui murmuraient contre leurs Supérieurs. Coré, Dathan et Abiron, pour avoir reproché à Moïse de s'arroger trop d'autorité dans le gouvernement du peuple, furent engloutis dans le sein de la terre, et le feu du ciel dévora deux cent cinquante hommes qu'ils avaient entraînés dans leur parti². Saint Thomas fait observer que le châtiment que Dieu exerça contre ceux qui avaient ainsi murmuré contre leurs chefs, fut plus rigoureux que celui dont il punit ceux qui l'avaient offensé directement en adorant le veau d'or. Ces derniers furent seulement passés, par son ordre, au fil de l'épée ; mais les premiers, comme plus coupables, furent dévorés par le feu et engloutis tout vivants dans les entrailles de la terre, « afin de nous faire connaître, dit ce Docteur angélique, combien Dieu est sensible aux injures et aux outrageans murmures faits contre les personnes qui, revêtues de sa puissance, nous tiennent sa place. »

Ces mêmes enfans d'Israël, malgré ces châtimens passés sous leurs yeux, murmurèrent encore une autre fois contre Moïse et Aaron. Qu'arrive-t-il ? Dieu les punit aussitôt par la morsure des serpents, qui donnèrent la mort

(1) Non enim te abjecerunt, sed me, ne regnem super eos. 1. Reg. 7. 8.

(2) Combussit ignis ducentos quinquaginta viros. Num. 26. 10.

aux coupables¹. Il frappa aussi de mort ceux qui, au retour de la terre promise, avaient murmuré contre ces deux conducteurs du peuple d'Israël². C'est en conséquence de ces punitions, que l'apôtre saint Paul, dans sa 1^{re} *Epître aux Corinthiens*, leur recommandait, *de ne point murmurer comme ceux qui furent frappés par l'Ange exterminateur dans le désert*³.

Enfin, la sœur de Moïse fut elle-même frappée d'une lèpre horrible pour avoir murmuré contre son frère; et quelque prière que Moïse fit à Dieu pour qu'il lui pardonnât son crime et qu'il la guérit, le Seigneur ne lui accorda l'un et l'autre qu'après qu'elle eut été séparée durant sept jours de tout son peuple, en punition de son murmure⁴. C'est sur cet exemple que s'est fondé saint Basile, pour ordonner de séparer de la Communauté les religieux qui murmurent contre leurs Supérieurs et contre leurs frères, les regardant comme des pestiférés qu'on éloigne de toute assemblée et de tout commerce avec leurs semblables dans la crainte qu'ils ne communiquent aux autres leur dangereuse maladie.

Or, si Dieu a puni si rigoureusement dans une loi de crainte ceux qui murmuraient contre leurs Supérieurs, quels châtimens n'exercera-t-il pas dans la loi d'amour contre des religieuses qui, plus favorisées de ses grâces et mieux instruites de leurs devoirs, sont, par conséquent, plus coupables, quand elles les transgressent? Et si la punition n'est pas si sensible aujourd'hui, elle n'en sera un jour que plus terrible. Ce sont des victimes que Dieu laisse engraisser, et qu'il réserve pour le grand jour de ses vengeances. Il les laisse s'aveugler sur leur état; elles se croient peu criminelles à ses yeux, tandis qu'elles lui

(1) *Quamobrem misit Deus in populum ignitos serpentes. Num. 21. 6.*

(2) *Mortui sunt atque percussi in conspectu Domini. Num. 14. 57.*

(3) *Neque murmuraveritis, sicut quidam eorum murmuraverunt. et perierunt ab exterminatore. 1. Cor. 10. 10.*

(4) *Exclusa est itaque Maria extra castra septem diebus. Num. 12. 15.*

sont en horreur; elles reçoivent les sacrements dans ces funestes dispositions; elles ajoutent ainsi l'abus des choses saintes au murmure, et courent le danger de leur réprobation. Non contentes de s'exposer à se perdre pour une éternité, elles entraînent dans le même précipice leurs Sœurs, en les rendant dépositaires de leurs plaintes et de leurs murmures. C'est ainsi que, par leurs discours injurieux et malins, elles diminuent dans leur esprit l'estime et le respect dus à une Supérieure, étouffent dans leur cœur tout sentiment de confiance en sa conduite, de sorte que tout ce que dit alors une Supérieure est sans fruit, parce qu'elle est écoutée avec prévention. Le mal grossit insensiblement par le nombre des Sœurs qu'on indispose. La voix de l'obéissance n'est plus suivie, parce qu'elle est contredite.

Voilà, oui voilà, ma chère Sœur, les funestes effets de ces murmures que vous vous permettez si facilement, que vous confessez sans douleur et sans amendement, puisque, après toutes vos confessions, vous y retombez aussi souvent et aussi facilement qu'auparavant, et que vous ne faites point ou que peu d'efforts pour vous en corriger: preuve que vos confessions et les communions qui les ont suivies, laissent beaucoup à désirer sur les dispositions qui les ont accompagnées. Cette décision vous fait trembler, vous criez au rigorisme, et vous êtes tentée de me croire trop sévère. Mais prenez garde, vos fréquentes chutes et rechutes dans ce péché ne prouvent que trop que votre cœur n'est point changé, quand vous vous en confessez, et que c'est un effet de l'aveuglement où il conduit, de regarder comme peu considérable une faute volontaire et habituelle, qui attaque Dieu directement dans la personne de votre Supérieure, qui entraîne vos Sœurs dans le même précipice, qui détruit toute la vigueur de l'obéissance et le bon ordre de votre Communauté.

Ainsi, convaincue de la gravité de vos fautes sur un point aussi important, travaillez sérieusement à les expier

et à vous en corriger ; veillez tellement sur vous-même, qu'à l'avenir vous ne vous permettiez aucun murmure, aucune censure de la conduite de votre Supérieure, soit en public, soit en particulier ; non contente de réprimer ces discours peu pacifiques et peu charitables qui résultent de votre manque de présence de Dieu, veillez sur votre esprit et sur votre cœur, afin de ne point former de jugements volontaires et contraires au respect que vous devez à votre Supérieure ; jugez toujours favorablement de sa conduite, et croyez que si tous les ressorts ne vous en sont pas connus, c'est qu'elle a souvent des raisons d'agir ainsi, que la prudence veut qu'elle ne manifeste point ; souvenez-vous que votre devoir est d'obéir aveuglément et sans raisonner. Si vous étiez plus humble, vous n'auriez les yeux ouverts que sur vos défauts, et jamais sur ceux d'une Supérieure ; vous excuseriez ses intentions, quand vous ne pourriez pas justifier ses actions. Enfin, regardez Dieu dans sa personne, respectez Dieu dans elle, obéissez-lui comme à Dieu lui-même ; et bientôt vous éprouverez tout le bonheur que goûte une religieuse humble dans ses sentiments, obéissante dans sa conduite, charitable dans ses pensées, dans ses jugements et ses paroles.

III. LES REPRÉSENTATIONS FAITES AVANT QUE D'OBÉIR DIMINUENT-ELLES LE MÉRITE DE L'OBÉISSANCE ?

D'abord je vous ferai observer, avant tout, que l'obéissance est d'autant plus parfaite, qu'elle est plus aveugle, et que la vertu d'une Supérieure, l'autorité dont elle est revêtue, la stricte obligation où l'on est de lui obéir, doivent rendre extrêmement rares ces sortes de représentations. Et ici que je vous en cite un exemple entre mille autres, pour mieux vous faire comprendre ma pensée. Quand il serait vrai, par exemple, qu'une religieuse pourrait jeûner comme les autres, un jour où le jeûne lui est prescrit par a règle ou par l'Eglise, elle n'a rien à craindre, dès que

c'est par obéissance qu'elle ne jeûne pas. Si elle agissait autrement, elle n'aurait ni le mérite du jeûne ni celui de l'obéissance ; au contraire, elle pècherait, « parce que l'abstinence qui se fait contre l'obéissance, dit saint François de Sales, ôte le péché du corps pour le mettre dans le cœur ; elle affaiblit la chair et la volupté, mais, par un pauvre échange, elle renforce l'amour-propre et la propre volonté ; elle amaigrit le corps et surcharge le cœur de la graisse venimeuse de la propre estime et de ses propres appétits, de sorte qu'on pourrait dire d'elle ce que le Seigneur disait autrefois des Juifs dans une circonstance à peu près semblable : *Voici que votre volonté se trouve dans vos jours de jeûne*¹, et non la volonté de Dieu qui les réprouve². »

Cependant si vous croyez, dans ce cas comme dans d'autres, avoir de légitimes raisons de faire des représentations à votre Supérieure sur ce qu'elle vous commande, vous le pouvez ; mais c'est avec les dispositions suivantes, sans lesquelles vos représentations qui doivent être toujours très-rares, ne seraient point agréables à Dieu.

1° Il faut qu'en les faisant, vous soyez dans une entière indifférence et une parfaite résignation à la volonté de votre Supérieure, en sorte que si, après votre représentation faite, elle persiste à exiger de vous ce qu'elle vous a commandé, vous vous soumettiez avec joie, comme si elle avait eu égard à votre demande. C'est ce que recommandait le saint Evêque de Genève aux religieuses de la Visitation : « Oui, mes chères filles, leur disait-il, si après avoir représenté une fois qu'il vous semble que vous n'avez pas assez de mal pour ne pas jeûner, la Supérieure vous dit néanmoins que *si*, obéissez sans scrupule ; mais, si vous murmurez de son refus, si vous en êtes tristes, c'est une marque que votre représentation était un effet de votre

(1) *Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra. Is. 58. 3.*

(2) *Entretiens spirituels, chap. 12.*

amour-propre et de votre volonté, plutôt que de votre zèle à remplir vos devoirs. C'est l'attachement à votre sens qui en a été alors le principe, puisque vous préférez vos lumières et vos raisons à celles d'une Supérieure que vous devez écouter comme Dieu même, dont elle vous tient la place et dont elle vous notifie les ordres¹. »

2^o Il faut faire vos représentations avec humilité, ainsi que ferait un disciple qui proposerait un doute à son maître et qui s'en tiendrait à sa réponse comme à une décision sûre, en sorte que vous devez croire, en soumettant ces représentations à la décision de votre Supérieure, que ce qu'elle vous répondra sera ce qui est convenable à votre bien, à la gloire de Dieu et à votre salut. Une représentation accompagnée d'attachement à sa volonté, de confiance en ses lumières, est un défaut plutôt qu'une vertu. Rien de plus défectueux que la conduite de ces religieuses qui font des représentations avec une conviction qu'elles ont raison, que la Supérieure ne les connaît pas ou ne voit pas qu'elles sont autorisées à ne pas obéir. Sous ce voile spécieux, se cache ainsi leur orgueil secret, et, sous prétexte du bien, elles font un mal, en ne captivant pas leur entendement sous le joug sacré de la vertu d'obéissance, ou bien en ne le captivant qu'avec contrainte et avec murmure. Si elles étaient bien convaincues que c'est Dieu qui leur parle et qui leur commande par l'organe de leur Supérieure, leurs représentations, lorsqu'elle commande, seraient plus rares, et l'obéissance plus aveugle; elles s'abandonneraient à sa volonté et à sa décision, sans tant raisonner; elles imiteraient la conduite de la très-sainte Vierge, le modèle des épouses de Jésus-Christ.

En effet, voyez ce modèle d'obéissance : si elle s'aperçoit que le vin manque aux conviés, lors des noces de Cana, où son divin Fils était invité, elle le lui représente avec

(1) *Entretiens spirituels*, chap. 15

humilité par ces seuls mots : *Ils n'ont point de vin*¹. Elle n'accompagne sa représentation d'aucun raisonnement ; elle se contente d'exprimer le besoin, et attend avec soumission et avec tranquillité la décision de son divin Fils. Voilà comment une religieuse véritablement soumise doit faire ses représentations lorsqu'elle les croit indispensables, sans chercher à les faire valoir par toutes sortes de spécieux prétextes et par mille raisons qui ne tendent ordinairement qu'à colorer l'ingénieux amour-propre, et qu'à faire condescendre la volonté d'une Supérieure à celle d'une inférieure. Par ce moyen, elle ne laisse point entrevoir son désir, mais seulement sa docilité et une sainte indifférence, et elle a la consolation de savoir qu'elle ne s'est point recherchée dans ses représentations, mais qu'elle a recherché Dieu seul, et que la décision de sa Supérieure ne sera pas un effet de sa condescendance pour elle, mais une preuve de l'accomplissement de la volonté de Dieu sur elle.

IV. LA RÉPUGNANCE A OBÉIR, DIMINUE-T-ELLE LE MÉRITE DE L'OBÉISSANCE ?

J'avoue qu'il peut bien arriver quelquefois que le caractère d'une Supérieure ne sympathise pas avec celui d'une inférieure, et que celle-ci sente de la répugnance à faire ce que celle-là lui ordonne ; mais, dès qu'elle n'agit pas en conséquence de ces motifs, qu'au contraire, elle s'efforce de s'élever au-dessus des sentiments de la nature et par un mouvement de la grâce et par le désir de plaire à Dieu, son obéissance n'en est que plus parfaite, parce que c'est uniquement pour Dieu et pour Dieu seul qu'elle agit. La violence qu'elle se fait alors, loin de diminuer le mérite de son obéissance, ne fait que l'augmenter.

L'obéissance, dit saint Grégoire, pour être parfaite, ne

(1) Dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent. *Joan.* 2. 5.

doit rien avoir du nôtre dans les choses qui nous plaisent, et nous ne devons ni les souhaiter ni les rechercher; mais, dans celles qui répugnent à notre inclination naturelle, nous devons y apporter du nôtre; » c'est-à-dire qu'il faut se faire violence pour combattre les répugnances, afin de faire avec affection ce qui est commandé, et de s'y porter avec d'autant plus de zèle et d'amour, que l'on sent dans le fond de la nature corrompue plus d'opposition et de résistance. C'est ainsi que la vertu, victorieuse de la répugnance, rend l'obéissance plus méritoire aux yeux de Dieu; mais il faut toujours craindre que la nature ne l'emporte sur la vertu. Si une religieuse n'est pas attentive à combattre les sentiments que cette nature inspire, la répugnance la conduira insensiblement à la désobéissance. Ce caractère avec lequel ne sympathise pas le sien, peut produire du mépris pour sa Supérieure, inspirer du dégoût pour ses ordres: voilà pourquoi il faut qu'elle ait grand soin de s'élever toujours au-dessus de ses sentiments, de les combattre sans se lasser, de veiller, de prier, dans la crainte qu'elle ne succombe à cette tentation, d'autant plus dangereuse que les suites en sont plus funestes.

V. L'AFFECTION AVEC LAQUELLE ON OBÉIT DIMINUE-T-ELLE LE MÉRITE DE L'OBÉISSANCE?

Ici, pour mieux répondre à cette question et pour vous donner une idée plus juste de cette obéissance par affection, je distingue.

Si l'attachement qu'une Sœur a pour sa Supérieure, ou si son affection pour ce qu'elle lui commande, n'a pour cause qu'un principe humain, fondé sur la nature plutôt que sur la religion, de sorte qu'elle serait disposée à ne pas obéir si c'était une autre Supérieure qui lui fit un commandement, ou à ne pas exécuter la chose qu'elle lui ordonne, si elle-même ne lui était pas agréable, il est cer-

tain que son obéissance ne serait pas alors une vertu, parce qu'elle n'agirait que par un principe humain, qui flatterait son intérêt et son amour-propre. La disposition même où elle serait de ne pas obéir à sa Supérieure, si elle ne lui était pas attachée ou si ce commandement ne lui était pas agréable, serait criminelle et une vraie désobéissance devant Dieu; elle agirait alors, permettez-moi l'expression, plutôt en païenne qu'en chrétienne et en religieuse, puisque son obéissance serait toute naturelle, sans aucun rapport à Dieu. Quoique l'obéissance d'un infidèle qui n'agit point par la grâce, et qui n'obéit à son maître que parce qu'il lui est attaché, ne soit pas un péché, elle n'est cependant pas une vertu; il en est de même de l'obéissance dont je parle, lorsqu'elle n'a que le même principe et la même fin. Et comment serait-il possible, je vous le demande, que Dieu récompensât dans le ciel une action qui n'aurait point été faite pour lui, et dont il n'aurait été ni l'auteur, ni l'objet, ni la fin?

Mais, si l'attachement de cette Sœur à sa Supérieure, ou si son affection à la chose commandée, a Dieu pour principe et pour fin, et qu'en agissant par l'un ou l'autre de ces motifs, elle soit également disposée à agir, soit que sa Supérieure ne lui plaise pas, soit que le commandement ne lui soit pas agréable, son obéissance n'en sera pas moins parfaite. Cet attachement à sa Supérieure, étant saint dans son principe et dans son objet, ne fait que disposer sa volonté à agir, en écartant tout ce qui pourrait retarder son obéissance. Aussi, saint Jérôme conseille de craindre sa Supérieure comme sa maîtresse, de l'aimer comme sa mère, et Jésus-Christ lui-même, cet oracle divin de la vérité, nous dit dans son Evangile, que *si quelqu'un l'aime, il gardera sa parole*¹, nous enseignant et nous faisant ainsi entendre que l'affection que l'on a pour ceux qui nous tiennent sa place et qui nous commandent de sa part,

(1) Si quis diligit me, sermonem meum servabit. Joan. 14. 23.

rend l'obéissance qu'on leur doit plus facile, en écartant les répugnances qu'inspire ordinairement le commandement fait par une personne qu'on n'aime pas, et dispose insensiblement à obéir par le pur motif de l'obéissance. Mais il faut bien prendre garde que cet attachement ne dégénère et ne devienne une amitié naturelle, dont l'amour-propre serait le principe et la fin, plutôt que Dieu même. Oui, c'est sur quoi il vous faut veiller par-dessus tout, et vous souvenir que moins vous vous chercherez vous-mêmes en obéissant, plus vous trouverez Dieu; qu'en ne regardant que lui seul dans une Supérieure qui tient sa place et qui vous le représente, vous agirez toujours plus parfaitement, parce que vous agirez dans la vue seule de lui plaire et de le glorifier.

D'ailleurs, pour dire encore quelque chose à l'appui des preuves que je viens d'avancer, l'obéissance étant une vertu religieuse, ou, comme disent les Théologiens, une des espèces de la vertu de religion, qui a Dieu et le culte de Dieu pour objet, une Sœur, ne regardant pas purement Dieu dans la Supérieure à qui elle a obéi, n'accomplit pas sa divine volonté, mais n'obéit que pour contenter sa Supérieure, ou pour s'en faire estimer, ou pour d'autres motifs humains, ou parce que le commandement est conforme à son inclination. Son acte d'obéissance n'est donc point un acte d'obéissance religieuse, parce qu'il n'a pas la forme essentielle qui peut le rendre tel, et, par conséquent, il n'est pas un acte véritable de religion.

Saint Ignace de Loyola était si convaincu de cette vérité, qu'il recommandait à ses religieux de ne pas obéir au Supérieur à cause de sa prudence, ou de sa bonté, ou de quelque autre bonne qualité, mais à cause qu'il tient la place de Dieu même et qu'il nous représente sa personne; « en sorte, dit ce grand Saint, que si vous détournez vos yeux de cette considération et que vous les arrêtiez sur des raisons purement humaines, il est impossible que vous ne détruisiez pas entièrement en vous l'obéissance reli-

gieuse; et alors il n'y aura plus dans l'obéissance aucun acte de religion, parce que dans le monde vous suivriez également les avis d'une personne sage et expérimentée. Ce sera vivre avec les créatures et obéir aux créatures, mais ce ne sera pas vivre avec Dieu et obéir à l'esprit de Dieu. Plus vous voudrez vous attacher aux raisons humaines et y conformer votre conduite, plus vous vous éloignerez de l'esprit de Dieu et de la véritable obéissance; comme aussi, plus vous chercherez à vous détacher de ces raisons et à y conformer également votre conduite, plus vous vous rapprocherez de l'esprit de Dieu, plus votre obéissance sera parfaite, et plus, en la pratiquant, vous deviendrez agréables à Celui en vue de qui vous aurez obéi¹. » Tels étaient les sentiments de ce grand Saint par rapport à l'obéissance, vertu dans laquelle il excellait comme dans toutes les autres.

VI. PÈCHE-T-ON CONTRE L'OBÉISSANCE EN REFUSANT UN EMPLOI, SOUS PRÉTEXTE QU'ON N'A PAS LES TALENTS NECESSAIRES POUR LE BIEN REMPLIR?

Quoiqu'une religieuse ne croie pas avoir les talents nécessaires pour remplir un emploi dont sa Supérieure la charge pour le bien de la Communauté, et qu'elle craigne que cet emploi ne soit pour elle un sujet de dissipation, elle ne peut cependant, sous ce prétexte, le refuser, et sa désobéissance serait un péché grave, si elle persistait dans son refus, après le commandement que sa Supérieure lui a fait de l'accepter. En voici la raison. Si une Supérieure a droit de commander à une inférieure, comme on n'en peut douter, celle-ci est donc dans l'obligation de lui obéir; c'est une suite de son engagement dans la religion. Sans ce pouvoir de commander dans la Supérieure, et sans cette obligation dans l'inférieure de lui obéir en ce point comme dans tout le reste, la discipline régulière serait

(1) *Vie de S. Ignace. Liv. 6. chap. 4.*

bientôt énervée dans une communauté. Cette dernière ne doit même pas attendre qu'on lui fasse un commandement en forme ; il doit lui suffire qu'elle connaisse que la volonté de sa Supérieure est qu'elle accepte cet emploi, pour ne pas le refuser. Dès qu'on l'y a nommée, on a cru qu'elle pouvait le remplir. Dieu qui l'y appelle par la voix de l'obéissance, lui donnera les grâces nécessaires pour en observer les devoirs, et éviter les fautes qu'elle craint dans cet emploi. Elle doit se confier en sa miséricorde, invoquer son secours, recourir à la prière, prendre les précautions convenables pour se mettre à couvert des fautes qu'elle pourrait y faire ; et Dieu, qui n'abandonne pas les âmes qui recourent humblement à lui, la soutiendra. La répugnance qu'elle aurait pour cet emploi en particulier, n'est rien moins qu'une raison suffisante pour ne pas l'accepter, puisqu'elle doit s'efforcer de la vaincre. Obligée par sa profession religieuse à obéir selon la règle, elle ne peut pas sans péché se refuser à porter le joug qui lui est imposé. L'humilité veut sans doute qu'on ne cherche pas les emplois honorables dans une Communauté, mais l'obéissance exige qu'on ne les refuse pas, quand elle les impose. Agir autrement, ce serait s'opposer aux desseins et à la volonté de Dieu, et la résistance serait alors un orgueil raffiné, plutôt qu'une vraie humilité.

Exemple de Jonas. Ce prophète, appelé par l'ordre de Dieu à aller prêcher la pénitence à Ninive, y résiste sous prétexte de son indignité, et croit pouvoir échapper au commandement qui lui a été fait, en prenant la fuite. Il s'embarque donc, mais le Seigneur suscite une furieuse tempête, et permet qu'il soit englouti dans la mer en punition de sa désobéissance. C'est dans le sein même d'une baleine qu'il reconnaît sa faute, et qu'apprenant à mieux obéir et à se montrer plus docile aux ordres du Très-Haut, il s'écrie dans la ferveur de sa prière : *Vous m'avez jeté au milieu de la mer, jusqu'au fond des eaux ; j'en ai été inondé de toutes parts ; toutes vos vagues et tous vos flots*

ont passé sur moi, et j'ai dit en moi-même : Je suis rejeté de devant vos yeux, mais je verrai encore une fois votre saint temple... Je vous offrirai des sacrifices avec des cantiques de louanges ; je rendrai au Seigneur tous les vœux que j'ai faits pour mon salut¹.

Tous les Saints qui ont craint les emplois par humilité, les ont acceptés par obéissance. Il faut donc imiter leur vertu, et, comme eux, on évitera les écueils qu'on redoute. On doit se souvenir qu'entre les mains de Dieu *un vase d'ignominie devient un vase d'honneur² ; qu'il a choisi ce qu'il y a de plus vil et de plus faible pour opérer*, dans la religion comme dans l'Eglise, *ce qu'il y a de plus éclatant, de plus fort et de plus grand, afin qu'aucune créature ne se glorifie devant lui³.*

VIL. QUELLE DOIT ÊTRE L'OBÉISSANCE DANS LES CHOSES SPIRITUELLES ?

Quoique je me sois déjà beaucoup étendu et dans cette Conférence et dans la précédente sur l'obéissance, néanmoins je ne terminerai pas tout ce que j'avais à vous dire sur cette vertu, sans vous parler de la nécessité de l'obéissance qu'il faut avoir dans les choses spirituelles.

En effet, ce n'est pas seulement dans les choses qui semblent avoir quelque rapport avec la chair et le sang, qu'il faut soumettre notre jugement à celui des Supérieurs ; il

(1) Et projecisti me in profundum, in corde maris, et flumen circumdedit me : omnes gurgites tui, et fluctus tui super me transierunt. Et ego dixi : Abiectus sum à conspectu oculorum tuorum ; verumtamen rursus videbo templum sanctum tuum... Ego autem in voce laudis immolabo tibi ; quæcumque vovi, reddam pro salute Domino. *Jonæ. 2. — 4. 5. 10.*

(2) Aliud quidem vas in honorem, aliud verò in contumeliam. *Rom. 9. 21.*

(3) Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat fortia, et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret, ut non gloriatur omnis caro in conspectu ejus. *Cor. 1. — 27. 28. 29.*

faut le soumettre encore dans celles qui sont les plus détachées de tout ce qui regarde le corps, et qui sont purement spirituelles. « Ah ! dit saint Jean Climaque, que personne ne croie que dans celles-ci il lui soit plus permis de s'éloigner de la volonté et du sentiment de son Supérieur, que dans les autres ; au contraire, la soumission et l'obéissance de l'entendement y sont encore plus nécessaires, parce que les choses spirituelles étant d'elles-mêmes si élevées, le danger serait plus grand et la chute plus fâcheuse, si nous n'avions point de guide. Cette vérité est si reconnue, continue-t-il, qu'il n'y a rien dont le démon se serve autant pour faire tomber les âmes dans le précipice, que de leur persuader de mépriser les conseils et les avis des Supérieurs touchant leur conduite spirituelle, et de suivre seulement leurs propres lumières. » Il rapporte ensuite, à l'appui de ce qu'il avance, des exemples de plusieurs solitaires très-adonnés à la spiritualité et à l'oraison, et déjà avancés en âge, qui se sont laissé tromper par les illusions du démon, pour s'être trop confiés à leurs propres lumières, et pour avoir voulu se gouverner par eux-mêmes. Il en porta un, dit-il, à vouloir sacrifier son propre fils qui était dans le même monastère que lui ; et cet homme, s'imaginant qu'il deviendrait par-là un autre Abraham, en serait venu effectivement à l'exécution, si son fils, le voyant préparer des cordes et aiguiser un couteau, n'eût conçu quelque soupçon de son dessein, et ne se fût enfui. Il suggéra à un autre de se jeter du haut d'un toit très-élevé, comme il avait conseillé autrefois au Sauveur des hommes de se jeter du haut du temple, lui faisant accroire qu'il gagnerait de cette sorte la couronne du martyre, ainsi qu'il était arrivé à plusieurs héroïnes du christianisme, qui, au temps des persécutions, s'étaient précipitées, par une inspiration divine, les unes dans les flammes, les autres dans les eaux, pour conserver leur pudicité, et qu'il serait aussitôt reçu dans le ciel.

« Celui, dit saint Chrysostôme, qui s'appuie sur son propre jugement, est en plus grand danger de faillir, quelque éclairé qu'il soit dans les choses de la spiritualité, que celui qui, ne faisant encore que de commencer à s'y instruire, se laisse conduire par autrui. Le premier ressemble à un très-habile pilote qui, se confiant en son adresse, se mettrait en mer sur un vaisseau sans voiles et sans rames, et le second à un passager qui, n'ayant aucune connaissance de la marine, s'embarquerait dans un vaisseau bien appareillé sous la conduite d'un excellent patron. »

« Que personne donc, dit Cassien, ne s'abuse en s'imaginant que dans les exercices spirituels, comme, par exemple, dans la pratique de la pénitence et de la mortification, on peut se dispenser de l'obéissance et se conduire par ses propres lumières ; car transgresser les commandements de son Supérieur par envie de travailler à une bonne œuvre, n'est pas moins désobéir que de les transgresser par envie de ne rien faire. »

« Tenez pour maxime constante, dit saint Basile, de ne jamais rien faire dans les choses spirituelles contre l'avis et sans la participation de votre Supérieur ; car tout ce que vous faites à son insu est une espèce de vol et de sacrilège ; c'est une chose qui ne saurait vous être que très-préjudiciable, et qui ne peut jamais vous apporter aucune utilité. Je veux que vous l'estimiez bonne ; mais si elle l'est, pourquoi vous en cachez-vous ? pourquoi n'en demandez-vous pas la permission ? Votre Supérieur ne souhaite pas moins votre bien et votre avantage que vous-même. Adressez-vous à lui, il vous la donnera, et alors Dieu versera sa bénédiction sur ce que vous ferez. Ne vous exposez donc pas à faire une chose qui, faute de soumission, non-seulement vous soit inutile, mais qui vous soit même préjudiciable, et prenez garde que Dieu ne vous dise encore : *Ne m'offrez pas inutilement des*

*sacrifices*¹, comme il le disait autrefois à son peuple par la bouche du prophète Isaïe. »

Telle est la doctrine des Saints et des Maîtres de la vie spirituelle sur la nécessité de l'obéissance dans les choses spirituelles. Et remarquez bien cette doctrine; car elle est très-sainte et très-infaillible. Si, par exemple, une Sœur a dessein de faire quelques prières de surérogation ou de pratiquer certaines austérités, et que sa Supérieure, à qui elle en aura rendu compte, lui en défende la pratique, je dis qu'en lui obéissant, non-seulement elle ne perd point le mérite des bonnes œuvres qu'elle avait envie de faire, mais que même elle acquiert un nouveau mérite devant Dieu. Car elle a le mérite des bonnes œuvres qu'elle voulait pratiquer, puisqu'elle avait une volonté efficace de les faire; et elle a de plus le mérite de l'obéissance, puisque c'est par obéissance qu'elle s'empêche de les faire. Il peut même arriver quelquefois que le mérite de l'obéissance soit encore plus grand que celui des bonnes œuvres, à cause de l'extrême résignation qu'il faut avoir pour s'abstenir par pure obéissance de faire une chose qu'on souhaite ardemment, et pour soumettre sa volonté et son jugement à la volonté de sa Supérieure ou de son père spirituel.

Exemple de sainte Brigitte. C'est ce qui fut révélé un jour à cette grande Sainte. Elle aimait à faire beaucoup d'austérités. Le directeur qui la conduisait, lui en retrancha tout d'un coup une partie, parce qu'il le jugeait à propos pour sa santé, mais quoiqu'elle obéît, ce fut cependant avec un peu de peine, parce qu'elle craignait d'en recevoir quelque préjudice pour son avancement spirituel. Un jour qu'elle était dans cette sainte inquiétude, la sainte Vierge lui apparut, et lui dit : « Ma fille, si deux personnes ont dessein de jeûner un certain jour par dévotion, et que l'une des deux pouvant librement disposer de ses actions, vienne à jeûner en effet, elle reçoit la récompense de son jeûne; mais si l'autre, se trouvant dans l'engagement

(1) Ne offeratis ultra sacrificium frustrâ. *Is. I. 13.*

de l'obéissance, manque de jeûner, parce que son Supérieur le lui défend, elle reçoit une double récompense : l'une pour avoir eu un véritable dessein de jeûner, et l'autre pour avoir soumis sa volonté à l'obéissance¹. »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, de tout ce que je viens de vous exposer, que vous devez être entièrement soumises à votre Supérieure, lui obéissant en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu, et ne jamais vous permettre de murmurer contre elle ni de faire aucune plainte à son sujet, bien moins encore de censurer sa conduite et son gouvernement ; que si parfois vous croyez nécessaire de lui faire quelques représentations, il faut que ce soit toujours avec une entière indifférence, une parfaite résignation à sa volonté et avec une profonde humilité ; que si vous vous sentez de la répugnance à lui obéir, c'est pour vous un devoir de vous élever au-dessus des sentiments de la nature, à l'aide de la grâce et dans le désir de plaire à Dieu ; qu'en un mot, votre obéissance ne doit pas être fondée sur la nature, mais bien sur la religion, afin que de cette sorte se vérifient en vous ces paroles que l'apôtre saint Paul adressait aux fidèles de l'Eglise d'Ephèse : « *Obéissez, mais que ce soit en faisant la volonté de Dieu de tout votre cœur, comme serviteurs de Jésus-Christ, comme si c'était le Seigneur lui-même, et non pas les hommes que vous servissiez* ². » Et puis ces autres paroles du même Apôtre : « *Tout ce que vous faites, faites-le de bon cœur, comme le faisant pour le Seigneur et non pour les hommes, et vous en recevrez votre récompense* ³. » Ainsi soit-il.

(1) *Révl. de S^{te} Brigitte. liv. 4. chap. 26.*

(2) *Obedite dominis, non quasi hominibus placentes, sed ut servi Christi facientes voluntatem Dei ex animo. Ephes. 6. — 5. 6.*

(3) *Quodcumque facitis, ex animo operamini, sicut Domino, et non hominibus : scientes quod à Domino accipietis retributionem hæreditatis. Coloss. 3. 23.*

LVIII^e CONFÉRENCE.

I. SUR LA CHARITÉ.

1. *Quel est le précepte de la Charité ?*
 2. *En quoi consiste le précepte de la Charité ?*
 3. *Quels sont les moyens de pratiquer la Charité ?*
 4. *Quels sont les avantages attachés à la Charité ?*
-

Nunc autem manent fides, spes, charitas, tria hæc ; major autem horum est charitas.

Ces trois vertus, la foi, l'espérance et la charité demeurent maintenant dans l'Eglise ; mais la charité est la plus parfaite des trois.

1 Cor. 13. 13.

La foi, l'espérance et la charité, mes Sœurs, sont les seuls dons intérieurs nécessaires à l'Eglise, dont elles font toute la piété, la louange, la prière et la religion. La foi et l'espérance sont des vertus de voyageurs, qui nous conduisent au ciel sans y entrer ; car, dans ce céleste séjour, il n'y aura plus de foi ni d'espérance : plus de foi, puisque tout ce que nous aurons cru, nous sera pleinement découvert ; plus d'espérance, puisqu'on n'espère plus ce qu'on possède. La charité seule y entrera pour y voir ce qu'elle a cru par la foi, et pour y jouir de ce qu'elle a désiré par l'espérance. Sans la charité, nulle foi n'est parfaite, toute espérance est vaine. La foi est le fondement de la vie chrétienne et des bonnes œuvres, l'espérance en lève l'édifice, la charité le perfectionne, l'achève et le couronne dans la

bienheureuse éternité. La charité, d'après le témoignage sorti de la bouche de Jésus-Christ lui-même, l'oracle descendu du ciel pour enseigner toute vérité, *est le premier et le plus grand de tous les commandements*¹, soit qu'elle ait Dieu, soit qu'elle ait le prochain pour objet immédiat : *C'est en cela que consistent*, dit le même Sauveur, *toute la loi et les Prophètes*². Aussi, est-ce à vous porter à aimer cette reine des vertus et à ne rien négliger pour la conserver et la faire fleurir au milieu de vous, que j'ai cru devoir consacrer cette Conférence et les suivantes.

Aujourd'hui je vous montrerai : 1^o quel est le précepte de la charité ; 2^o en quoi consiste le précepte de la charité ; 3^o quels sont les moyens de pratiquer la charité ; 4^o quels sont les avantages attachés à la charité. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. QUEL EST LE PRÉCEPTÉ DE LA CHARITÉ ?

S'aimer mutuellement et selon Dieu, ce n'est pas un simple conseil, mais un des préceptes les plus essentiels de la vie chrétienne, et un des devoirs les plus importants de la vie religieuse, sans l'exécution duquel il est effectivement impossible de s'y sauver. C'est une loi d'amour qui a pris naissance dans le cœur de Jésus-Christ ; loi dont il s'est particulièrement déclaré l'auteur, qu'il a recommandée avec les termes les plus pressants, et à laquelle il a attaché les récompenses les plus capables d'engager ses disciples à l'observer ; loi enfin dont il a fait le sujet de son testament adorable pour lui donner plus de force et plus de poids. En effet, vous le savez, avant que de mourir, toujours attentif à nos besoins et à notre bonheur, qui dépendent de l'observance de cette loi d'amour, ce divin Sauveur assemble ses enfants, comme un bon père, c'est-

(1) Hoc est primum et maximum mandatum. *Matth. 22. 25.*

(2) In his duobus mandatis univēsa lex pendet et Prophetæ. *Matth. 22. 40.*

à-dire ses Apôtres, pour leur faire part de ses intentions, et les rendre dépositaires de ses dernières volontés ; il commence par leur témoigner l'amour immense qu'il a pour eux ; il en donne une preuve infinie en instituant le sacrement adorable de son corps et de son sang précieux, qu'il présente à chacun d'eux ; il leur fait comprendre qu'il n'opère ce miracle d'amour en leur faveur, que pour les engager à s'aimer réciproquement, comme il n'avait cessé de les aimer lui-même ; et, afin que cette grande et solennelle action leur servît de motif et de modèle de cette tendresse pour leurs frères, il finit par ces paroles à jamais remarquables rapportées par saint Jean, qui était tout à la fois le prédicateur, l'apôtre, le héros et la victime de son amour.

Ecoutez-les avec respect ces divines paroles, elles renferment les dernières volontés de votre Père, de votre Epoux, de votre Sauveur, de votre Dieu, qui a droit de vous imposer des lois ; c'est le testament de Jésus-Christ mourant, testament le plus sacré, le plus authentique et le plus solennel qui fût jamais, puisqu'il est signé de tout son sang. Le voici : *« Mes bien-aimés, je n'ai plus que peu de temps à rester au milieu de vous... Voici ma loi et le précepte nouveau que je vous fais ; c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même. C'est en cela que l'on connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres¹. »* Quoi de plus persuasif, quoi de plus engageant, quoi de plus fort que ces paroles ? Mais aussi quoi de moins conforme à l'Evangile, quoi de plus indigne du nom de chrétien, du titre glorieux d'épouse de Jésus-Christ, que de regarder comme difficile ou peu aisé, en quelque circons-

(1) Filioli, adhuc modicum vobiscum sum... Mandatum novum do vobis : Ut diligatis invicem, sicut dilexi vos, ut et vos diligatis invicem. In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. . Joan. 13. — 33. 34. 35

tance que ce puisse être, l'exécution de ce testament d'amour prononcé avec tant de poids et d'énergie par la bouche adorable d'un Dieu près d'expirer sur la croix ?

Les Apôtres, qui avaient été les dépositaires de ce testament sacré, et qui avaient reçu l'ordre de le publier par toute la terre, s'en sont acquittés avec toute la fidélité qu'on devait en attendre. Le chef d'entre eux, l'apôtre saint Pierre, dans sa 1^{re} *Epître*, recommande cette charité comme la principale de toutes les vertus. Voici ses paroles : « *Avant toutes choses, dit-il, ayez une charité mutuelle et persévérante les uns pour les autres, car la charité couvre la multitude des péchés*¹. » Quoi de plus clair, quoi de plus précis, quoi de plus capable de vous inspirer la charité les unes envers les autres ?

Le Disciple bien-aimé, l'apôtre saint Jean, qui avait puisé cette loi de charité, lors de la dernière cène, dans le cœur de son divin Auteur², l'insinue partout dans ses *Epîtres canoniques* comme la vertu la plus nécessaire. Tantôt il dit que nous connaissons la charité que Dieu a eue pour nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous, et que nous devons aussi donner notre vie pour nos frères³; tantôt il fait entendre que si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour est parfait en nous⁴; tantôt il fait observer que si quelqu'un dit qu'il aime Dieu, tandis qu'il n'aime pas son frère, la vérité n'est pas en lui; que c'est un menteur; car, ajoute-t-il, comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas⁵? Enfin cet Apôtre de la charité, étant tout

(1) Ante omnia autem, mutuam in vobismetipsis charitatem continuam habentes, quia charitas operit multitudinem peccatorum. 1. Petr. 4. 8.

(2) Erat ergo recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu, quem diligebat Jesus. Joan. 13. 23.

(3) In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit : et nos debemus pro fratribus animas ponere. 1. Joan. 3. 16.

(4) Si diligamus invicem, Deus in nobis manet, et charitas ejus in nobis perfecta est. 1. Joan. 4. 12.

(5) Si quis dixerit quoniam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax

cassé de vieillesse et obligé de se faire porter dans l'assemblée des fidèles, ne leur prêchait rien autre chose que cette vertu, et il répétait continuellement ces paroles : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Et comme ses répétitions fréquentes commençaient à paraître ennuyeuses à ses auditeurs, et qu'ils lui en eurent demandé le sujet, il leur fit cette réponse, dit saint Jérôme : « C'est le commandement par excellence du Seigneur, et il suffit d'aimer son prochain pour accomplir toute la loi, Réponse admirable, ajoute ce saint Docteur, et véritablement digne de saint Jean, de l'Apôtre bien-aimé qui, dans la dernière cène, s'était reposé sur le sein de Jésus¹. »

Le Docteur des nations, l'apôtre saint Paul, s'en explique, dans sa 1^{re} *Épître aux Corinthiens*, avec cette autorité qu'il avait reçue de Dieu pour établir cette divine charité dans toutes les églises qu'il avait fondées parmi les Gentils : « *Quand même, dit-il, je parlerais le langage des Anges et des plus éclairés d'entre les hommes, si je n'ai pas pour mon prochain la charité que Jésus-Christ me commande, je ne serais que comme un airain sonnante et une cymbale retentissante*². Quoi que je puisse dire à Dieu pour lui témoigner les sentiments de mon cœur, il ne m'entendrait pas et il ne voudrait pas m'entendre. *Quand même je ferais des miracles; que j'aurais toute la foi possible, une foi capable de transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien*³; ce seraient de faux miracles, ou bien, quoique ces miracles fussent vrais, je ne laisserais pas d'être réprouvé de Dieu; car Dieu peut, par

est. Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum, quem non videt, quomodo potest diligere? 1. Joan. 4. 20.

(1) Dignam Joannis sententiam, quia præceptum Domini est, et si solum fiat, sufficit. S. Hieron. in Comment. ad Galat. 6.

(2) Si linguis hominum loquar aut Angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans. aut cymbalum tinniens. 1. Cor. 13. 1.

(3) Et si habuero omnem fidem ita ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum. 1. Cor. 13. 2.

le ministère même d'un réprouvé, opérer des miracles, et ces miracles n'empêchent pas que celui par qui il les opère, ne puisse absolument devenir et ne soit actuellement à ses yeux un sujet de damnation. *Quand même je livrerais mon corps aux flammes pour être brûlé*: c'est-à-dire, quand je m'exposerais au martyre le plus rigoureux et le plus cruel, *si je n'ai pas la charité*, tout ce que je pourrais endurer de supplices et de tourments serait perdu pour moi, *et ne me servirait de rien auprès de Dieu*¹. Je serais, comme martyr, confesseur de la foi, mais indigne confesseur, parce que je serais en même temps apostat de la charité.

Le même Apôtre prouve encore la nécessité de la charité par un argument divin dans la même *Epître aux Corinthiens*, quand il dit que *nous ne sommes tous ensemble qu'un même pain, que nous ne formons qu'un seul corps nous qui participons tous au même pain céleste*². Et puis encore dans son *Epître aux Romains*, quand il dit que *nous ne sommes tous qu'un seul corps en Jésus-Christ, et que nous sommes tous réciproquement les membres les uns des autres*³. Ensuite, il ajoute : *Que votre charité soit sincère*⁴. La conclusion, il faut l'avouer, est bien juste. Nous sommes non-seulement frères, mais encore les membres de Jésus-Christ, qui est notre chef, et les membres les uns des autres. L'union qui se rencontre entre les membres d'un même corps, doit être celle des frères, et, à plus forte raison, des épouses de Jésus-Christ, qui, par amour pour lui, sont toutes Sœurs. De là, il résulte la nécessité absolue de s'aimer parfaitement et sincèrement. La main secourt le pied, et elle souffre avec lui ; et tout s'intéresse dans un corps, quand un des membres est dans la douleur.

(1) Et si tradidero corpus meum ita ut ardeam, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest. 1. Cor. 13. 3.

(2) Quoniam unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus. 1. Cor. 10. 17.

(3) Ita multi unum corpus sumus in Christo. singuli autem alter alterius membra. Rom. 12. 5.

(4) Dilectio sine simulatione. Rom. 12. 9.

Trouverez-vous d'ailleurs rien de dur et d'onéreux dans ce précepte de la charité mutuelle; tout, au contraire, n'y est-il pas avantageux? Jésus-Christ ne prend-il pas un soin tout particulier de ménager nos intérêts? tout n'y est-il pas réciproque? S'il vous ordonne d'aimer votre prochain, vos Sœurs, et s'il vous oblige de les supporter, ne leur ordonne-t-il pas dans le même précepte d'agir tout de même à votre égard? Jésus-Christ est dans votre cœur et dans le cœur de vos Sœurs, et vous et elles êtes dans le cœur de Jésus-Christ; et cette triple demeure est un triple lien et un triple motif qui vous sollicite et qui vous engage plus étroitement à cet amour mutuel.

Si vous vous considérez comme chrétiennes, vous voyez que vous êtes toutes Sœurs, parce que vous êtes toutes enfants de Dieu. Si vous vous regardez comme religieuses, vous voyez que vous êtes toutes les mêmes épouses de Jésus-Christ. Vous devez donc, sous cette double qualité, vous faire un point capital de la charité que votre Père, que votre Époux commun vous a prescrite, et qu'il a pratiquée le premier à votre égard. Etant toutes consacrées à lui par la profession religieuse, régénérées par le même baptême, rachetées par le même sang, sanctifiées par les mêmes sacrements, nourries du même pain céleste, obligées de vivre ensemble dans la même Communauté; d'observer la même règle, destinées pour être éternellement unies dans le ciel par les liens d'un amour qui ne finira jamais, c'est, par conséquent, une obligation égale et étroite de vous aimer mutuellement selon Dieu, et c'est un aveuglement étrange de ne pas commencer sur la terre un amour si nécessaire, et dans lequel vous trouverez tant d'avantages, de douceurs, dans la vie présente et une assurance de bonheur pour l'éternité.

N'en est-ce pas assez pour vous faire connaître à toutes l'indispensable obligation où vous êtes de vous aimer mutuellement? Ecoutez la nature qui vous y oblige; respectez la loi divine qui vous l'ordonne; étudiez les actions et les

souffrances de Jésus-Christ, votre divin Epoux, qui vous en fournissent en même temps et l'exemple le plus éclatant et le motif le plus pressant; faites attention à vos besoins et à vos défauts réciproques, qui vous sollicitent à aimer vos Sœurs et à supporter leurs défauts, afin qu'à leur tour, elles supportent les vôtres; rendez-vous au sang de Jésus-Christ, votre Sauveur et votre modèle, qui vous presse vivement de vous soumettre à cette loi d'amour; envisagez d'un côté les châtimens dont Dieu menace les personnes qui sont destituées de cette charité, et de l'autre, les récompenses éternelles qui sont promises à celles qui s'aiment en Dieu et pour Dieu; tant de motifs joints ensemble ne sont-ils pas assez forts pour vous y engager?

II. EN QUOI CONSISTE LE PRÉCEPTÉ DE LA CHARITÉ?

L'obligation de s'aimer mutuellement, comme Jésus-Christ nous le prescrit, consiste dans les actes intérieurs d'un cœur plein d'affection, et dans les services extérieurs d'une assistance à propos, selon ces paroles de saint Jean : *« Mes petits enfans, ne nous aimons pas par des paroles ni de la langue, mais par des œuvres et en vérité »*¹. Pour bien remplir ce devoir si important, il ne faut que considérer comment nous nous aimons nous-mêmes. Or, l'amour que nous avons pour nous-mêmes, nous porte à chercher notre propre utilité en tout, et à empêcher qu'on ne nous fasse tort; il nous fait souhaiter qu'on nous rende, au besoin, tout le bien possible, et qu'on nous donne tous les secours qui nous sont nécessaires. Il faut donc, pour aimer notre prochain comme nous-mêmes, ne lui jamais faire le mal que nous ne voudrions pas qu'on nous fit à nous-mêmes, et il faut lui rendre, à l'occasion, tous les services que nous voudrions recevoir en pareille conjoncture, quand

(1) Filioli mei, non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate.

1. Joan. 3. 18.

ces services sont en notre puissance et qu'ils dépendent de nous. C'est ce que l'Evangile nous apprend par ces paroles : *« Traitez les autres de la même manière que vous voudriez que l'on vous traitât »* ¹.

Cette doctrine n'est autre chose que la loi naturelle que l'on apporte en naissant avec la droite raison, cette loi que Dieu a gravée dans nos cœurs en caractères ineffaçables, ces principes généraux de la syndérèse que nous sentons en nous consultant nous-mêmes, et qui nous disent qu'il ne faut pas faire aux autres le mal que nous ne voudrions pas recevoir d'eux. Nous ne voudrions pas que l'on parlât mal de nous, ni que l'on ternit en aucune manière notre réputation, ne nous entretenons donc jamais non plus des défauts des autres, lors même qu'ils sont réels, véritables et constants; cachons-les avec le manteau de la charité; supportons-les avec patience; ne nous réjouissons pas du mal qui leur arrive; ne nous affligeons pas de ce qui leur fait plaisir; traitons-les, en un mot, comme nous voudrions qu'on nous traitât. En nous comportant ainsi, nous montrons que nous les aimons comme Dieu nous le commande : toute autre conduite, au contraire, prouverait que nous n'avons pas la charité, et que nous péchons contre ce précepte qui, selon l'oracle de Jésus-Christ, va de pair avec le grand et le premier commandement de la loi, qui est *d'aimer Dieu de tout son cœur, et le prochain comme soi-même* ².

Voilà donc, ô épouses d'un Dieu d'amour, en quoi consiste le précepte de la charité. Qu'une religieuse le mette en pratique et l'observe exactement, alors elle aimera toutes ses Sœurs comme elle-même; elle se souviendra de cette grande maxime de la morale de Jésus-Christ fondée sur la loi naturelle que je viens de vous développer :

(1) Prout vultis ut faciant vobis homines et vos facite illis similiter. *Luc. 6 51.*

(2) Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo .. Hoc est maximum et primum mandatum. Secundum autem simile est huic: Diliges proximum tuum sicut teipsum *Matth. 22. — 57. 58. 59.*

• *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-mêmes; faites à tous, au contraire, ce que vous souhaitez qu'on vous fasse à vous-même*¹. » En suivant cette maxime, elle évitera bien des péchés; elle aimera ses Sœurs en Dieu et pour Dieu, de ce même amour qu'elle a pour elle-même : amour qui nous porte naturellement tous à chercher notre propre bien. En les aimant ainsi pour Dieu, c'est Dieu même qu'elle aimera, et elle aura la douce consolation de savoir qu'elle en est payée de retour. Oui, Dieu l'aimera, de son côté; elle méritera pour elle-même de sa divine bonté toutes les grâces que sa charité lui fait demander pour ses Sœurs; elle aura l'avantage de savoir que l'aimable Jésus prend plaisir à habiter en elle comme dans un sanctuaire où il trouve ses délices, et qui lui est infiniment agréable, ainsi que l'en assure le Disciple bien-aimé, l'Apôtre de la charité, par ces paroles que nous devrions avoir toujours présentes à l'esprit : *Quiconque observe ce précepte d'amour, Jésus-Christ demeure en lui, et lui en Jésus-Christ*².

III. QUELS SONT LES MOYENS DE PRATIQUER LA CHARITÉ?

Un excellent moyen de vous faciliter la pratique de la vertu de charité, c'est de pratiquer l'humilité. En effet, rien de si aisé que d'être charitable, quand on est solidement humble; « Car, dit saint Grégoire-le-Grand, comme l'humilité est une partie de la charité, de même la charité est une partie de l'humilité. » Quand on est véritablement humble, on supporte avec patience les défauts des autres comme les siens propres : on se réjouit de ce qui leur fait plaisir, on s'afflige de ce qui leur fait de la peine, et, par une suite nécessaire, on est bien éloigné de tomber

(1) Omnia ergò quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis. *Matth. 7. 32.*

(2) Et qui servat mandata ejus, in illo manet, et ipse in eo. 1. *Joan. 3. 24.*

dans les autres défauts que la charité retranche et qu'elle réproouve ; on ne s'élève pas des dons qu'on a reçus, ni de ses talents et de ses qualités personnelles ; on est convaincu que tout ce qui nous discerne est un pur effet de la volonté de Dieu, une grâce, une faveur non méritée, qui aurait pu être accordée à notre prochain comme à nous, et dont nous ne sommes pas plus dignes, ou plutôt dont nous sommes moins dignes que lui.

C'est donc par l'humilité qu'on parvient à la pratique d'une parfaite charité. Aussi, voyez une religieuse animée de ce sentiment, elle se gardera bien d'oublier et sa propre indignité et la misère dont la charité de Dieu l'a tirée ; elle ne croira pas qu'il y ait une distinction réelle entre les autres et elle, comme si elle était le principe de ce qu'elle peut avoir de plus que les autres ; elle ne prétendra à aucune préférence extérieure marquée par les rangs, par les charges, ou fondée sur les avantages de la nature et de la fortune ; il n'y aura plus rien alors de vil, de méprisable, d'obscur pour elle à l'égard des emplois ; elle sera contente des dernières places et des offices les moins honorables du corps mystique de la Congrégation dont elle fait partie ; elle ne dédaignera pas d'être à l'extrémité de sa robe, d'être même un des derniers fils de la frange qui la termine, pourvu qu'elle puisse contribuer, selon ses moyens, à l'embellissement et à l'ornement de sa parure.

Elle se gardera bien de mépriser ses Sœurs pour leurs défauts ou leurs imperfections, mais, conservant toujours également pour elles dans son cœur l'amour, l'honneur, le respect qu'elle leur doit, comme aux membres, comme aux épouses de Jésus-Christ, comme à Jésus-Christ lui-même, elle couvrira leurs défauts du manteau de la charité, et elle supportera avec plus de patience les imperfections de celles qui sont moins avantagées du côté de l'esprit et des autres qualités extérieures dont l'orgueil fait son idole.

Moins encore méprisera-t-elle celles qu'elle voit commettre quelque faute. Instruite de la maxime du grand

Apôtre, que *celui qui est debout, doit prendre garde de tomber*¹, elle veillera sur elle-même, elle tremblera à la vue des fautes où tombent quelques-unes, dans la crainte bien fondée de tomber également à son tour jusqu'au fond de l'abîme qui lui fait horreur.

Dans cet heureux état d'une sincère humilité, principe d'une humble charité, il n'y aura plus dans sa conduite de recherche d'elle-même; elle ne sera occupée qu'à prévenir les autres et à les obliger; on ne la verra pas se laisser aller à des contestations, ni à des paroles piquantes, ni à des manières froides ou fières; s'il lui échappe par faiblesse quelque faute contre la charité, l'humilité l'en fera d'abord gémir, et la portera à la réparer et à faire ses excuses à la Sœur qu'elle a désobligée. Ainsi, l'humilité lui rendra facile la pratique de la charité, et la charité sera la règle de toutes ses pensées, de tous ses désirs et de toutes ses actions; son cœur sera comme un autel où brûlera sans cesse le feu sacré de l'amour divin, qu'aucune passion opposée à l'aimable vertu de charité ne profanera désormais.

Voilà les vrais moyens ou plutôt l'unique moyen que vous devez toutes employer pour être charitables, et ce moyen, comme vous l'avez vu, est excellent: « Quand on est humble, ajoute ici saint François de Sales, on supporte les défauts de ses Sœurs, et on ne se trouble pas des imperfections qu'on aperçoit ou qu'on croit apercevoir en elles; mais, en les voyant, on se souvient des siennes, et on ne trouve pas étrange que les autres aient des imperfections, quand on jette les yeux sur celles qu'on a soi-même². »

En outre, cette étude ou cette considération assidue de vos propres défauts, jointe à l'oubli et au mépris de vos talents et de vos qualités personnelles, est un excellent moyen de vous rendre humbles et de vous aider à acquérir le don précieux d'excuser les défauts et les fautes de vos

(1) Ita que qui se existimat stare, videat ne cadat. 1. Cor. 10. 12.

(2) Entretiens spirituels, chap. 13.

Sœurs ; et à mesure que l'humilité vous apprendra à connaître vos propres misères, à mesure aussi vous apprendrez à vous convaincre que vous êtes également défectueuses, également fragiles, et dans un besoin égal d'être supportées, parce qu'il n'y a point de distinction ni d'inégalité où tout n'est que faiblesse et corruption, en un mot, où tout n'est rien ; ou enfin, s'il y a dans vous quelque chose qui vous discerne, ce discernement ne vient pas de vous, mais de Dieu et de sa grâce, qui, cessant de vous soutenir, vous laisserait tomber justement dans l'abîme de l'humiliation où il a laissé tomber quelquefois certaines âmes, dès qu'elles se sont estimées être quelque chose au-dessus des autres. C'est ainsi, vous le voyez, qu'en vous étudiant à devenir véritablement humbles, vous deviendrez vraiment charitables.

IV. QUELS SONT LES AVANTAGES ATTACHÉS A LA CHARITÉ.

Ils sont inappréciables : j'oserai même dire que les avantages que l'on trouve dans la pratique exacte de cette vertu sont infinis. Aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même, dit l'Evangile, est quelque chose de plus grand que tous les holocaustes et tous les sacrifices¹ ; et Jésus-Christ nous assure que *toute la loi et les Prophètes sont renfermés dans ces deux commandements*².

1^o Quand on s'aime mutuellement et selon Dieu, on est toujours en paix dans une Communauté religieuse, on s'y supporte les unes les autres, on s'empresse de se faire plaisir, on évite avec soin tout ce qui peut désobliger et contrister ses Sœurs.

2^o Quand on s'aime mutuellement, on fait voir qu'on est disciple de Jésus-Christ, selon que le déclare ce divin Sauveur lui-même : *C'est en cela*, disait-il à ses Apôtres,

(1) *Majus horum aliud mandatum non est. Marc. 12. 31.*

(2) *In his duobus mandatis universa lex pendet et prophetæ. Matth. 22. 40.*

que l'on reconnaitra que vous êtes mes disciples¹; et en s'aimant ainsi pour Dieu, on est sûr que l'on est aimé de Dieu, et que l'on mérite de sa bonté pour soi-même toutes les grâces qu'on lui demande pour les autres. Quel bonheur d'être au nombre des disciples de Jésus-Christ! Disons plus pour une religieuse : Quel bonheur d'être au nombre de ses épouses chéries !

3° Quand on s'aime mutuellement, Dieu demeure en nous, selon la parole de Jésus-Christ : *Si nous nous aimons les uns les autres*, nous dit-il par la bouche de l'Apôtre bien-aimé, *Dieu demeure en nous, et la charité est parfaite en nous*². Est-il rien de comparable à la gloire d'être la demeure de Dieu et le temple de l'Esprit-Saint par une charité parfaite ?

4° Quand on s'aime mutuellement, on peut dire de la charité ce que l'Esprit-Saint dit de la sagesse, que *tous les biens nous sont venus avec elle*³. Dans la charité, comme dans la sagesse, se trouve l'esprit d'une sainte intelligence, un esprit unique dans son opération et multiplié dans ses effets. Il est saint dans sa nature cet esprit d'intelligence, et c'est par cette mutuelle charité qu'on mérite de devenir des Saints. Ensuite, il est unique dans son opération, puisque c'est une charité qui réunit tous les cœurs, qui de plusieurs volontés n'en fait qu'une seule. Enfin, il est multiplié dans ses effets, puisque, en unissant toutes les religieuses d'une Communauté, il multiplie chaque Sœur en autant de personnes qu'il y en a qui leur sont unies, et qui se réunissent pour Dieu dans la même Communauté.

5° Quand on s'aime mutuellement, l'avantage est égal de part et d'autre. En effet, quand on vous recommande d'aimer vos Sœurs et de les aimer comme vous-mêmes, on

(1) In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis. *Joan.* 13. 35.

(2) Si diligamus invicem, Deus in nobis manet, et charitas ejus in nobis perfecta est. 1. *Joan.* 4. 12.

(3) Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illâ. *Sap.* 7. 11.

leur commande aussi de vous aimer semblablement. Quel avantage donc ne retire-t-on pas à ce prix, quand on s'aime ainsi en Dieu et pour Dieu ! C'est cet amour mutuel et véritable qui fait la douceur et le bonheur de la vie religieuse. Dans les Communautés, où règne cette aimable vertu, on voit régner avec elle la paix et la ferveur ; c'est moins une assemblée de filles d'Adam, que d'Anges visibles ; c'est une image anticipée de la céleste Jérusalem. Mais la charité en est-elle bannie, la vertu l'est aussi avec la paix ; les troubles et les divisions y règnent, en sorte que ces communautés sont une espèce d'enfer, où des vierges chrétiennes, transformées en Anges de ténèbres, s'entre-déchirent les unes les autres, et courent le danger de se perdre pour toute une éternité.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, qu'en qualité de religieuses, vous devez en quelque sorte être encore plus remplies et plus animées de l'esprit de charité que de simples chrétiennes, et, par conséquent, accomplir dans toute son étendue le précepte de l'amour du prochain, qui est semblable en tout à celui de l'amour de Dieu, comme l'enseigne Jésus-Christ par ces paroles : *Or, le second commandement est semblable au premier : Vous aimerez le prochain comme vous-même* ; qu'il vous faut supporter mutuellement vos petits défauts, profiter des imperfections des autres pour veiller sur vous-mêmes dans les sentiments d'une profonde humilité, et comprendre de quoi vous seriez capables, si Dieu se retirait tant soit peu de vous ; que c'est l'orgueil qui l'éloigne d'une âme et qui la rend indigne de toutes ses grâces et de toutes ses faveurs ; que c'est même le châtiment le plus terrible qu'il puisse exercer sur elle, quand il permet que, s'aveuglant sur ses propres faiblesses, elle aperçoit si bien celles des autres ; que, tant

que vous serez animées les unes envers les autres des sentiments d'une parfaite charité, l'union, la paix, la concorde règneront parmi vous, et votre Communauté sera une image fidèle de l'assemblée des premiers chrétiens, dont il est dit qu'ils *ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme*¹. Ainsi soit-il.

(1) Multitudinis credentium erat cor unum et anima una. Act. 4. 32.

LIX. CONFÉRENCE.

II. SUR LA CHARITÉ.

I. DES CARACTÈRES DE LA CHARITÉ.

1. *Elle est patiente.*
 2. *Elle est bienfaisante.*
 3. *Elle n'est pas jalouse.*
 4. *Elle n'agit pas mal à propos.*
-

Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.

Voici mon commandement : C'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Joan. 15. 12.

La charité, mes Sœurs, ainsi que je vous l'ai fait voir dans la Conférence précédente, n'est pas seulement un conseil évangélique, mais un précepte, et le Sauveur du monde l'a eu tellement à cœur, qu'il en a fait son précepte particulier : *Car voici mon commandement*, disait-il à ses Apôtres, la veille de sa mort, en leur exprimant ses dernières volontés, *c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même*. Motif admirable dont se servait l'Évangéliste saint Jean, le Disciple bien-aimé de Jésus-Christ, l'Apôtre de la charité, lorsque parcourant les églises d'Asie, dont il était le fondateur et le patriarche, il répétait sans cesse, comme je vous le disais la dernière fois, ces paroles dans l'assemblée des fidèles :

« Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. » Voilà, à l'exemple de cet Apôtre, ce qu'on ne devrait jamais cesser de redire non-seulement dans les assemblées chrétiennes, mais encore dans les Communautés religieuses, même les plus régulières, les plus austères et les plus éloignées du monde, et si vous vous lassiez d'entendre tous les jours la même leçon, je vous répondrais : Plaignez-vous plutôt de ne l'entendre pas assez, puisque c'est le commandement du Seigneur, et que Jésus-Christ, en voulant se l'adopter et en être spécialement le législateur, a montré par-là que vous devez avoir pour ce commandement une singulière prédilection, et qu'il doit vous être plus cher que tout le reste.

Mais, sans insister davantage sur le précepte de la charité, je vais m'attacher maintenant à vous en développer les caractères décrits par saint Paul dans la 1^{re} *Épître aux Corinthiens*. La charité, dit ce Docteur des nations : 1^o est patiente ; 2^o elle est bienfaisante ; 3^o elle n'est pas jalouse ; 4^o elle n'agit pas mal à propos ; 5^o elle ne s'enfle point d'orgueil ; 6^o elle n'est point ambitieuse ; 7^o elle ne cherche point ses propres intérêts ; 8^o elle ne s'emporte point ; 9^o elle ne pense mal de personne ; 10^o elle n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de la vérité ; 11^o elle est contente de tout, elle supporte tout ; 12^o elle croit tout, elle espère tout ¹. Telles sont, d'après ce grand Apôtre, les admirables et excellentes qualités de la charité : qualités qui en comprennent toute la pratique et qui lui sont tellement nécessaires, que si une seule lui manque, non-seulement ce n'est plus une charité complète, mais qu'elle n'est pas même suffisante pour satisfaire à

(1) Charitas patiens est, benigna est : charitas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt, non irritatur, non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati : omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet. 1. Cor. 13. — 4. 5. 6.

l'obligation absolue que Jésus-Christ nous a imposée d'avoir de la charité les uns envers les autres. Reprenons donc par ordre ces douze caractères, afin de les considérer chacun séparément et de les mieux graver dans notre esprit. Je me borne aujourd'hui aux quatre premiers, et je vais vous montrer : 1° que *la charité est patiente* ; 2° *qu'elle est bienfaisante* ; 3° *qu'elle n'est pas jalouse* ; 4° *qu'elle n'agit pas mal à propos*. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. LA CHARITÉ EST PATIENTE.

Oui, *la charité est patiente*, c'est-à-dire qu'elle ne se trouble point à la vue des traverses de la vie et des défauts du prochain. Quand on traite avec lui, il faut nécessairement compter sur des imperfections. Pour vivre avec les meilleures personnes, il faut savoir se contenter de peu et s'attendre à souffrir beaucoup. Ce principe n'est pas plus une critique des autres que de nous-mêmes, puisque nous sommes à l'égard du prochain ce qu'il est à notre égard. Il doit se contenter également de peu en traitant avec nous, et il doit souffrir beaucoup. La patience doit donc être réciproque ; mais, quand le prochain en manquerait à notre égard, l'esprit de foi nous apprend à n'en pas manquer dans les rapports nécessaires que nous avons avec lui. Que nous dit en effet cet esprit de foi ? que nous ne vivons pas avec des Anges ou avec des Saints revêtus de la bienheureuse immortalité ; que la nécessité de souffrir des défauts du prochain est un des moyens les plus propres pour dompter nos passions et pour obtenir le pardon de nos péchés ; que Jésus-Christ, qui était la sainteté et la perfection même, n'a vu que des défauts dans tous ceux avec qui il traitait, et qu'il les a supportés non-seulement avec patience, mais avec la plus généreuse bonté ; que les effets de l'impatience sont de troubler notre âme, d'aigrir le prochain, et de nous rendre coupables en lui donnant égale-

ment occasion d'offenser Dieu. Ah ! l'esprit de foi nous fait connaître la perversité du cœur humain, et commence par bien nous convaincre nous-mêmes que nous ne sommes point aimables, et que c'est une injustice de prétendre captiver les cœurs en notre faveur. Tout ce que nous pouvons exiger des autres, c'est qu'ils nous supportent avec patience : pourquoi donc ne prendrions-nous pas cette règle quand il s'agit de traiter avec eux ?

Cependant jusque dans les sociétés les plus religieuses et dans les Communautés les plus régulières, ce support mutuel est-il toujours bien gardé, surtout entre les personnes appliquées aux mêmes emplois ? N'arrive-t-il pas quelquefois qu'entre deux Sœurs, par exemple, l'une est la croix de l'autre, et que toutes les deux sont dans une opposition de sentiments peu édifiante ? De là l'indifférence réciproque, la mauvaise humeur, les paroles dures, les éclats scandaleux et toujours ridicules. Chacune d'elles s'excuse sur les procédés injustes ou désobéissants de celle qui lui est associée. On dresse une longue liste de griefs mutuels ; à les entendre toutes les deux, ni l'une ni l'autre n'ont tort ; mais, dans le fond, elles sont condamnables également l'une et l'autre, parce que toutes les deux devraient se souvenir de la patience chrétienne et religieuse, parce que toutes les deux ne devraient point perdre de vue l'exemple des Saints, et surtout celui du Saint des Saints, *soumis et patient jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix*¹. Pour ne tomber jamais dans l'impatience en traitant avec les autres, méditez ces belles maximes, et d'abord celle du Saint-Esprit : *Recevez tout ce qui vous sera donné ; supportez malgré votre répugnance, prenez patience par un motif d'humilité*². Ecoutez ensuite saint Jean de la Croix :

(1) Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. *Philip.* 2. 8.

(2) Omne quod tibi applicitum fuerit sustine..., et in humilitate tuâ patientiam habe. *Eccli.* 2. 4.

« Persuadez-vous, dit ce grand Maître de la vie spirituelle, que vous n'êtes entré en religion que pour être taillé, ciselé et poli par les autres ; et ainsi représentez-vous toutes les personnes avec qui vous vivez, comme autant de ministres de Dieu, pour vous exercer en diverses manières, et, par ces fâcheux exercices, vous rendre saint¹. » Saint François de Sales dit la même chose : « Le monastère est l'académie de la correction exacte, où chaque Sœur doit apprendre à se laisser traiter, raboter et polir². »

II. LA CHARITÉ EST BIENFAISANTE.

Oui, *la charité est bienfaisante*, c'est-à-dire : 1^o qu'elle est complaisante, obligeante, portée à faire du bien au prochain, parce qu'une âme vraiment charitable n'oublie pas qu'étant elle-même très-faible et très-infirmes, elle a besoin, à son tour, qu'on l'aide et qu'on lui fasse du bien aussi : *Portez les fardeaux les uns des autres!* dit l'apôtre saint Paul, *et de cette sorte vous accomplirez la loi de Jésus-Christ*³. Saint Augustin, écrivant sur ces paroles, fait à ce sujet une comparaison très-juste. « Les naturalistes, dit-il, rapportent que, quand les cerfs veulent passer un grand fleuve ou même un bras de mer pour aller paître dans quelque prairie ou île voisine, ils observent l'ordre suivant. Comme le bois ou les cornes dont ils sont chargés, leur rendent la tête extrêmement pesante, ils se mettent tous à la file les uns des autres, et chacun d'eux, pour se soulager, appuyant la tête sur celui qui précède, ils nagent de cette sorte, sans aucune peine, excepté le premier de tous qui porte la tête en l'air et souffre volontiers cette fatigue pour le soulagement de ses compagnons. Mais, afin qu'il ne soit pas seul à avoir toute la peine, dès qu'il

(1) *Opusc. Avis. 2.*

(2) *Lettre. 450.*

(3) *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi. Galat. 6. 2.*

vient à se lasser, il passe la tête à la queue, et celui qui le suivait, conduit alors, à son tour, tous les autres; et c'est ainsi qu'ils changent alternativement de place, jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'autre bord. Il en est de même, dit-il encore d'après les naturalistes, des grues, des cigognes et des oies sauvages que nous voyons, aux approches d'un hiver rigoureux, fendre les nues à tire-d'ailes, et aller chercher, sur des plages lointaines, un climat plus doux et plus hospitalier. Ces oiseaux de passage forment, au milieu des airs, une espèce de triangle ou d'Y grec, étant tous sur deux lignes, à la file les uns des autres, de sorte que les premiers, obligés de fendre continuellement l'air ont toute la peine et toute la fatigue. Mais, après avoir ainsi volé, pendant un certain temps, ceux qui tiennent la tête décrivent un cercle en arrière pour venir se placer à la queue, et sont remplacés par ceux qui les suivaient immédiatement. » Ne craignons pas d'user de ces comparaisons, à l'exemple des plus grands Docteurs de l'Eglise, et disons que c'est ainsi que vous devez vous soulager réciproquement les uns les autres. Et comme la charité demande cela de chacune de vous, aussi est-elle extrêmement blessée, quand l'une d'entre vous évite le travail et laisse tout le fardeau à sa Sœur. Vous devez songer que plus vous prendrez de peine, plus vous aurez de mérite devant Dieu, et que c'est pour vous, par conséquent, que vous travaillez.

Oui, *la charité est bienfaisante*, c'est-à-dire; 2^o qu'elle est honnête, affable, prévenante, remplie de procédés délicats. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'elle rend tels des esprits qui parfois sont naturellement prompts, emportés, fiers, hautains, en un mot, peu traitables : d'où il arrive ordinairement qu'il n'y a pas de personnes plus sociales que celles qui sont animées d'une sincère charité. Au contraire, si l'on rencontre quelquefois des dévotes dans le monde, et même jusque dans la religion, des épouses de Jésus-Christ d'un caractère chagrin, revêché,

raide, ou, du moins, peu aimable, c'est qu'elles sont dépourvues de cette charité bienveillante dont je vous parle; car la véritable charité est douce, polie, pleine d'égards pour le prochain, et ce à quoi l'intérêt, la politique, l'hypocrisie, l'artifice, la séduction, le respect humain, l'usage du monde, ont souvent la principale part chez les mondains, cette vertu a coutume de le produire bien plus efficacement chez les personnes pieuses. Aussi, quelle bienveillance pour leurs semblables n'a-t-on pas remarquée chez tous les Saints! quelle affabilité dans leurs manières? quelle délicatesse dans leurs procédés! quelle politesse exquise envers tout le monde! A les voir agir, à les entendre parler, n'aurait-on pas dit qu'ils étaient les très-humbles serviteurs de ceux qui réclamaient leurs services? Quelle douceur même dans le ton de la voix, lorsqu'ils semblaient devoir être le plus émus et le plus contrariés! Quel charme persuasif dans leur langage, quand ils étaient obligés d'adresser quelques reproches. Ils n'avaient qu'à paraître en public pour captiver tous les esprits et se soumettre tous les cœurs. « Oh! qu'il est beau, dit à ce propos saint Ambroise, de pouvoir être utile aux autres, rien qu'en se montrant¹! » On rapporte de saint Lucien, moine et martyr, que c'était de cette sorte qu'il forçait les païens à embrasser la foi chrétienne. On lit dans la vie de saint Louis de Gonzague que lorsqu'il était à Rome, les étudiants attendaient le moment où il allait au collège et en revenait, pour admirer en lui les amabilités de cette vertu.

Et sans sortir de votre Congrégation, voyez encore aujourd'hui une religieuse dont la charité est revêtue de ce second caractère tracé par l'apôtre saint Paul, combien sa conduite est une preuve avérée de ce que j'avance. Si c'est une simple Sœur, quelle aménité dans ses rapports avec les autres Sœurs, ses égales! quelle complaisance à

(1) Quàm pulchrum est ut videaris et prosis. *S. Ambr. in Ps. 118.*

l'égard de celles qui se trouvent occupées avec elle dans les mêmes emplois ! quelle honnêteté envers toutes les personnes de la maison ! Si c'est une Sœur revêtue, dans la Communauté, d'une autorité quelconque, une Supérieure, par exemple, et qu'il soit besoin de reprendre une inférieure, quelle bonté dans ses avertissements ! quelle compassion dans ses remontrances ! quelle douceur dans ses paroles ! comme elle sait tempérer l'amertume des reproches qu'elle adresse par la suavité des encouragements qu'elle donne ! Non, non, ne craignez pas que celle qui est animée d'une pareille charité, se montre dure dans son extérieur, rude dans ses manières, difficile dans son abord. Sans être faible ni molle dans son gouvernement, elle est bien plus portée cependant à consoler, à encourager, à pardonner, qu'à reprendre sévèrement ou à infliger une pénitence ; et c'est ainsi qu'elle se rend de plus en plus semblable à Jésus-Christ, ce divin Modèle, qui, dans les jours de sa vie mortelle, reprenait ses disciples avec une bonté admirable, et qui, dans une circonstance particulière, fit surtout à deux d'entre eux une leçon avec une douceur inaltérable.

Exemple. Je veux parler ici des deux enfants de Zébédée, Jacques et Jean. Ces deux apôtres zélés pour la gloire de Jésus-Christ, d'un caractère tout de feu, *vrais enfants du tonnerre*¹, comme le Sauveur des hommes les appela lui-même, compagnons inséparables de leur maître, devenus même ses confidents, mais bien éloignés encore de sa mansuétude, désiraient exercer une punition éclatante sur une ville du pays de Samarie qui avait refusé de leur donner l'hospitalité : *Seigneur*, disaient-ils en s'adressant à Jésus, *voulez-vous que pour vous venger de ces insolents, nous fassions tomber sur eux le feu du ciel dont ils seront dévorés*². « Quel langage me tenez-vous, répondit le divin

(1) Imposuit nomina Boanerges, quod est, Filii tonitruui. *Marc. 5. 47*

(2) Vis dicimus ut ignis descendat de cœlo. et consumat illos ? *Luc. 9. 54.*

Sauveur, et me connaissez-vous assez peu pour me croire capable de l'écouter sans indignation? Allez, *vous ne savez pas de quel esprit vous devez être animés*¹. Elie faisait descendre le feu du ciel, et il opérait des miracles de terreur: c'était l'esprit de la loi. Vous m'avez vu faire bien des prodiges; montrez-m'en un seul qui ne soit pas pour le soulagement des malheureux, ou pour la consolation des affligés. L'esprit de l'Evangile est un esprit de douceur, de longanimité, de patience, principalement de charité. *Non, le Fils de l'homme n'est pas venu sur la terre pour perdre les hommes, mais pour les sauver*². Oui, je veux les sauver, et, autant qu'il est en moi, les sauver tous. Ceux-ci perdent déjà trop en me forçant de les quitter; ne leur souhaitez pas une punition plus sévère. Retirons-nous sans bruit, et rentrons dans la Galilée. »

III. LA CHARITÉ N'EST PAS JALOUSE.

Non, *la charité n'est pas jalouse*, et en voici la raison: c'est qu'elle consiste dans une bonne volonté et dans une sincère affection pour le prochain. Or, dès qu'on est animé de cette affection sincère et qu'on a cette bonne volonté, on souhaite au prochain le bien qu'il n'a pas, et l'on n'a garde, par conséquent, de lui envier celui qu'il possède. Mais, du reste, on peut dire et il est certain que la charité n'a point d'ennemi plus puissant ni plus à craindre que cette malheureuse jalousie. C'est une passion qui infecte presque toutes les âmes de son poison. Semblable à un ver secret, elle ronge un cœur chez qui d'ailleurs se trouve de la piété, de la vertu, de la justice et de l'équité, et il n'y a que les esprits les plus fermes et les plus droits qui sachent bien s'en défendre. Jalousie des avantages d'autrui, des talents d'autrui, des vertus d'autrui et des éloges

(1) *Nescitis cujus spiritus estis. Luc. 9. 35*

(2) *Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare. Luc. 9. 56.*

qu'on lui donne, c'est assez pour rompre des amitiés vraiment sincères et louables, qui semblaient devoir durer jusqu'à la mort et ne s'éteindre qu'avec la vie.

Par exemple, deux Sœurs avaient été liées jusqu'alors de l'amitié la plus pure, la plus sainte et la plus étroite; ce que dit la sainte Ecriture de Jonathas qui *aimait tellement David, que son âme était collée à la sienne et qu'il l'aimait comme son âme*¹, pouvait être appliqué réciproquement à l'une et à l'autre. Mais que, dans un même emploi où l'obéissance les occupe toutes d'eux, l'une vienne à s'en acquitter avec plus de succès que l'autre; que les yeux se portent sur elle; qu'on lui donne des éloges justement mérités, tandis que sa compagne reste à l'écart et qu'on semble n'y pas faire une égale attention, qu'arrive-t-il? Il n'en faut pas davantage quelquefois pour refroidir cette amitié et rompre l'accord entre deux cœurs jusque-là si étroitement unis. Et cela se conçoit. Car, dès lors que la passion de la jalousie s'est une fois emparée d'une âme, elle inspire des sentiments avec lesquels une véritable union ne peut subsister. *O jalousie*, fléau de la charité, sentiment injuste, vil, bas et déshonorant! Jalousie, qui empoisonnes le bien et te repais de mal! jalousie, mal presque universel, qui pourrait comprendre combien de ravages tu as causés, même jusque dans les états les plus saints et les plus consacrés à Dieu? Ah! qu'une âme qui est exempte de ce défaut, pense et agit bien différemment! Le cœur rempli d'une sincère charité, elle ressent une satisfaction réelle et touchante quand ses Sœurs font bien, quand elles font mieux qu'elle ne ferait elle-même; elle dit alors comme Moïse: *Plût à Dieu que tous fussent prophètes*²! ou comme l'apôtre saint Paul: *Quelques-uns prêchent avec une intention qui n'est pas pure... Mais*

(1) Anima Jonathæ conglutinata est animæ David, et dilexit enim Jonathas quasi animam suam. 1. Reg. 18. 1.

(2) Quis tribuat ut omnis populus prophetet? Num. 11. 29.

qu'importe? pourvu que Jésus-Christ soit annoncé aux nations¹.

IV. LA CHARITÉ N'AGIT PAS MAL A PROPOS.

Non, *la charité n'agit pas mal à propos*, c'est-à-dire : 1^o qu'elle n'est pas précipitée, qu'elle nous rend vigilants, circonspects, attentifs sur nous-mêmes et sur les autres : sur nous-mêmes, pour prendre garde à tout ce que nous disons et à tout ce que nous faisons ; sur les autres, pour prévoir ce qui peut les offenser, ou, du moins, ce qui est de nature à les désobliger et à leur déplaire, et pour s'en abstenir. En effet, puisqu'il faut si peu de chose pour blesser la charité, et qu'une parole indiscrete, qu'une plaisanterie mal placée, qu'un ton de voix trop élevé est capable d'aigrir certains caractères, avec quelle précaution ne doit-on pas ménager leur faiblesse ! C'est une erreur de croire qu'il n'y a que ce qui attaque et ternit la réputation, qui puisse être contre la charité. Ce n'est pas une moindre erreur de penser que la charité ne soit violée, que lorsqu'on parle ou qu'on agit avec réflexion et de dessein prémédité. Ce sont souvent les indiscretions, les imprudences, les légèretés qui excitent les plus grands troubles. Il est vrai, ma chère Sœur, que ce n'est point par malice que vous avez dit cette parole ; elle est sortie de votre bouche et s'est échappée de vos lèvres avant que vous l'ayez bien considérée, et sans que vous y ayez entendu aucun mal ; cependant, avec votre ingénuité prétendue, ou plutôt, avec cette précipitation à agir et à parler, vous faites sur celles d'entre vos Sœurs qui vous écoutent, de très-vives impressions et vous leur portez des coups très-douloureux. Votre inconsideration vous excuse-t-elle ? Non, sans doute. Que

(1) Quidam Christum annuntiant non sincerè... Quid enim ? Dùm omni modo, sive per occasionem, sive per veritatem, Christus annuntietur. *Philip. 1. — 17. 18.*

n'avez-vous plus de retenue et de circonspection? que ne réprimez-vous votre impétuosité? pourquoi vous donnez-vous une telle liberté de déclarer si aisément toutes vos pensées, et que ne mettez-vous un frein à votre langue pour régler toutes les paroles qu'elle prononcera? Ecoutez l'Esprit-Saint qui vous assure par la bouche du Psalmiste, que *celui qui se répand facilement en paroles, ne marchera pas droit sur la terre*¹, c'est-à-dire, selon saint Grégoire-le-Grand, « qu'il ne profitera pas dans la vertu et ne fera que ramper dans la voie de la perfection, comme on voit ces vils insectes ramper continuellement dans la fange et dans l'ordure; » qui vous dit également par la bouche du Sage, que *celui qui est diffus en paroles, blessera son âme*²; *qu'on ne saurait éviter le péché, quand on parle sans réflexion*³.

Non, *la charité n'agit pas mal à propos*, c'est-à-dire : 2^o qu'elle n'est pas téméraire. Ce mot est d'une grande étendue. Sous prétexte de bien et de zèle, on est souvent inconsidéré, importun, entreprenant; on se rend odieux, au lieu de s'insinuer dans les esprits; on gâte les meilleures affaires pour vouloir en accélérer le succès, ou pour les porter à un point de perfection dont elles ne sont point susceptibles. La vraie charité est prudente et éclairée : comme c'est l'amour de Dieu, ce feu sacré répand la lumière avant que d'embraser; il montre la route avant que d'inviter à la suivre. Il ne faut pourtant pas juger de ses opérations par les règles de la politique mondaine. Quelquefois on trouve téméraires des personnes consacrées à Dieu qui font certaines entreprises pour son service ou pour sa plus grande gloire; on les taxe d'excès, on les accuse d'enthousiasme : c'est là le langage de la fausse sagesse. L'amour de Dieu ne connaît pas ces tempéra-

(1) Vir linguosus non dirigetur in terrâ. *Ps. 139. 12.*

(2) Qui multis utitur verbis, lædet animam suam. *Eccli. 20. 8.*

(3) In multiloquio non deerit peccatum. *Prov. 10. 19.*

ments ; il presse de marcher, mais aussi, ne l'oubliez pas, il empêche qu'on ne se précipite en marchant et qu'on *n'agisse mal à propos*. Que je voudrais, ô épouses d'un Dieu de charité, pouvoir bien vous expliquer tout ce que ce mot de saint Paul m'inspire pour votre conduite ! On pèche cent fois contre l'ordre ; on est téméraire, inconsidéré, mal conseillé par son imagination. Dans ces circonstances, on ne fait rien pour le Seigneur ; quoique peut-être on travaille beaucoup ; on se fatigue dans une route qui n'est pas celle du ciel. O Dieu ! quand donc celles qui sont inconsidérées et téméraires, auront-elles cette charité qui voit tout avant que d'exécuter ?

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisque le premier caractère de la charité est *d'être patiente*, vous devez, à l'exemple de Jésus-Christ, qui, bien qu'il n'ait vu que des défauts dans tous ceux avec qui il traitait et conversait dans les jours de sa vie mortelle, les a cependant supportés non-seulement avec patience, mais encore avec la plus généreuse bonté, tâcher de vous contenir et de modérer les saillies de votre caractère, afin de conserver dans son entier l'esprit de paix, d'union et de concorde qui doit régner parmi les membres d'une même famille ; que, puisque le deuxième caractère de la charité est *d'être bienfaisante*, vous devez être non-seulement obligeantes envers vos Sœurs, portées à leur rendre service quand l'occasion s'en présente d'elle-même, ou qu'elles le réclament de vous, mais encore honnêtes, prévenantes, polies, remplies de procédés délicats à leur égard, les consolant, les encourageant, les soulageant, leur donnant, en un mot, toutes sortes de témoignages d'estime et de bienveillance ; que, puisque le troisième caractère de la charité est *de ne pas être jalouse*, vous devez tâcher de détruire en vous cette racine maudite : que c'est là le point capital, parce qu'il

est certain que la charité n'a pas d'ennemi plus puissant ni plus à craindre que cette malheureuse passion de la jalousie, qui cause de si grands ravages dans une âme; qu'enfin, puisque le quatrième caractère de la charité est *de ne pas agir mal à propos*, vous devez être vigilantes, circonspectes, attentives sur vous-mêmes et sur vos Sœurs: sur vous-mêmes, pour prendre garde à ce que vous dites et ce que vous faites; sur vos Sœurs, pour connaître ce qui pourrait les choquer, les offenser ou leur faire la moindre peine, afin de vous en abstenir; que ce n'est qu'autant que votre charité sera revêtue de ces caractères indispensablement requis, que vous accomplirez, comme il convient, le grand commandement de l'amour du prochain qui est semblable en tout au commandement de l'amour de Dieu¹. Ainsi soit-il.

(1) Secundum autem simile est huic : Diliges proximum tuum sicut teipsum. *Matth.* 22. 39.

LX^e CONFÉRENCE.

III. SUR LA CHARITÉ.

II. DES CARACTÈRES DE LA CHARITÉ.

5. *Elle ne s'enfle pas d'orgueil.*
 6. *Elle n'est pas ambitieuse.*
 7. *Elle ne cherche pas ses intérêts.*
 8. *Elle ne s'irrite pas.*
-

Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.

Voici mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Joan. 15. 12.

L'observation du précepte de la charité, mes Sœurs, est la marque spécifique des vrais chrétiens : *C'est à cela*, disait Jésus-Christ à ses Apôtres, *que l'on reconnaitra que vous êtes mes disciples*¹. Ne puis-je pas dire également que c'est la marque à laquelle on vous distinguera pour de véritables épouses de ce Dieu d'amour. Non, ce ne sera pas par les dons sublimes d'oraison et de contemplation que vous le donnerez à connaître ; car vous pouvez être de bonnes et excellentes religieuses sans ces faveurs extraordinaires. Ce ne sera pas non plus par les jeûnes, les macé-

¹ In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. *Joan. 13. 35.*

rations du corps et les autres exercices de pénitence que vous le prouverez : ces pratiques sont bonnes et louables, elles sont saintes ; mais, après tout, ce n'est pas ce qui vous discerne, je ne dis pas seulement des autres chrétiens, mais même de ces sectes d'infidèles où l'on pratique des austérités étonnantes et bien plus rigoureuses que dans le christianisme ; car le démon a aussi ses martyrs en ce genre. Ce n'est donc pas par-là que vous serez avouées de Jésus-Christ au jour du jugement, mais par la charité que vous aurez eue les unes envers les autres. Et n'est-ce pas par la charité que les païens eux-mêmes, ces ennemis déclarés de la religion chrétienne, distinguaient ceux qui la professaient ? « Voyez donc, disaient-ils en parlant des chrétiens, voyez comme ils s'aiment ! N'est-ce pas encore par la charité que l'on juge tous les jours si l'esprit de Dieu règne dans une Communauté religieuse ? Tout autre signe serait équivoque ; mais, quand on y voit la charité bien établie, et que, parmi les Sœurs qui la composent, on n'y aperçoit rien dont elle puisse être blessée, alors on peut dire avec assurance : « C'est une maison de Dieu. » Et en cela on ne se trompe pas ; car il n'y a que l'esprit de Dieu qui puisse former ainsi dans les cœurs une charité parfaite et l'y entretenir.

Or, c'est pour vous exciter à la pratiquer de plus en plus les unes envers les autres, que je vais continuer l'explication des divins caractères de cette vertu tracés par l'apôtre saint Paul. La dernière fois je vous ai dit que la charité : 1^o est *patiente* ; 2^o *bienfaisante* ; 3^o *exempte de jalousie* ; 4^o *qu'elle n'agit pas mal à propos* ; aujourd'hui j'ajouterai : 5^o *qu'elle ne s'enfle pas d'orgueil* ; 6^o *qu'elle n'est pas ambitieuse* ; 7^o *qu'elle ne cherche pas ses intérêts* ; 8^o *qu'elle ne s'irrite pas*. Tel est le sujet de cette Conférence.

V. LA CHARITÉ NE S'ENFLE PAS D'ORGUEIL.

Non, *la charité ne s'enfle pas d'orgueil*. Saint Ambroise dit « que l'amitié ne sait pas ce que c'est que l'orgueil¹, » et c'est pour ce sujet que le Sage nous avertit qu'*il ne faut pas être honteux de saluer son ami*². En effet, entre amis il n'y a pas tant à se ménager sur le fait de la civilité, et, sans prendre garde à celui qui saluera le premier, chacun doit songer à se prévenir réciproquement. L'amitié ne connaît aucunement ces sortes de chimères; elle a une manière d'agir plus franche, plus simple et plus égale. C'est pour cette raison qu'un philosophe ancien veut que l'amitié soit entre égaux, et qu'un poète latin a dit « que l'amour et la majesté ne s'accordent pas bien ensemble ni ne peuvent demeurer dans le même lieu³. » L'élévation du trône ne s'accommode pas avec l'amitié, et si l'on veut que l'amitié soit véritable, il faut s'abaisser, se rendre égal à son ami et devenir un autre lui-même. C'est ainsi que l'amour de Dieu pour les hommes a eu tant de pouvoir sur lui, qu'il l'a fait descendre jusqu'à se rendre semblable à eux : *Il s'est rendu inférieur aux Anges*⁴, dit le Psalmiste, en parlant de la profonde humiliation du Verbe incarné : *Il s'est anéanti jusqu'à prendre la forme de l'esclave*, dit l'apôtre saint Paul, *et il s'est fait homme comme nous*⁵. Aussi Jésus-Christ nous apprend-il, dans ce discours admirable qu'il fit à ses Apôtres, lors de la dernière cène, qu'il *ne veut plus nous regarder comme ses serviteurs, mais que nous sommes désormais ses amis*⁶, comme pour mar-

(1) Amicitia superbiam nescit. *S. Amb. l. 3. offic. c. 16.*

(2) Amicum salutare non confundar. *Eccli. 22. 31.*

(3) Non bene conveniunt, nec in unâ sede morantur
Majestas et amor... *Horat. l. 1. Epist.*

(4) Minuisti cum paulò minùs ab Angelis. *Ps. 8. 6.*

(5) Exinanivit semetipsum formam servi accipiens, et habitu inventus ut homo. *Philip. 2. 7.*

(6) Jam non dicam vos servos; vos autem dixi amicos. *Joan. 13. 13.*

quer une espèce d'égalité entre lui et nous ; et en cela on ne saurait trop admirer jusqu'où va l'excès de son amour. Car enfin, quelque bien qu'un sujet soit avec son roi, et de quelque grande condition qu'il puisse être, on ne dit point qu'il soit ami du roi, mais on dit qu'il est son favori, parce que le mot d'ami emporte avec soi quelque signification d'égalité. Cependant le Dieu dont la majesté est infinie, se familiarise tellement avec nous et nous aime avec tant de tendresse, qu'au lieu de nous traiter de serviteurs, il daigne nous appeler ouvertement ses amis, *et s'entretenir avec nous comme un ami avec son ami*¹.

Il faut donc, à cette imitation, que la charité, dans la religion, soit tellement dépouillée de toute sorte d'orgueil, qu'elle introduise une extrême égalité partout ; et cette même égalité, qui est un effet de la charité et de l'amour, contribuera beaucoup à augmenter la charité et à conserver l'union, l'une s'entretenant d'ordinaire par l'autre. Voyez une Communauté où règne l'esprit d'humilité et d'égalité, l'esprit d'union et de fraternité y règne pareillement ; chacune des Sœurs qui la composent, préfère les autres à elle-même, et les estime comme si elles étaient ses Supérieures. Celle qui était quelque chose dans le siècle, se glorifie plus de la compagnie de ses Sœurs, quoiqu'elles soient d'une famille pauvre, d'une basse extraction, que de la richesse et de la noblesse de ses parents ; elle se croit plus honoré de faire partie de la Congrégation qui a daigné l'admettre au nombre de ses membres, que de la position la plus éclatante qu'elle aurait eue dans le monde, parce que possédant la vraie charité, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'estime que la vertu et méprise facilement tout le reste. O sainte humilité, que vous êtes bien le fruit précieux de la divine charité, le lien indissoluble de toute égalité et de l'union fraternelle ! O qui, parmi vous, épouses de Jésus-Christ, serait assez heureuse pour

(1) Sicut solet loqui homo ad amicum suum. *Exod. 33. 11.*

brûler de ses feux ! Celle-là se connaîtrait toujours pour ce qu'elle est devant Dieu, se méprisera beaucoup, saurait même gré à celles qui ne feraient aucun cas de sa personne, rechercherait les occasions de manifester ses défauts, ses imperfections, ses misères, afin d'être traitée comme la dernière de la Communauté, et n'aimerait à se distinguer du reste de ses Sœurs que par une plus grande prévenance envers toutes.

VI. LA CHARITÉ N'EST PAS AMBITIEUSE.

Non, *la charité n'est pas ambitieuse*. Le texte grec porte : *n'est pas indécente* ; ce qui peut signifier ici qu'une religieuse, animée de la vraie charité, ne fait voir dans sa conduite ni fierté, ni arrogance, ni manières choquantes, quand il est question d'exercer la correction fraternelle à l'égard de ses Sœurs. En effet, s'il est bon d'avoir du zèle pour l'observation de la règle, il est encore meilleur d'avoir de la charité pour celles qui ne sont pas régulières. Ce zèle qu'on fait paraître, tantôt à l'égard d'une Sœur, tantôt à l'égard d'une autre pour cause d'irrégularité, se couvre, à la vérité, du voile de la charité ; mais, quand il est levé, on voit bien que c'est un orgueil secret qui en est le principe. Non, ne vous y trompez pas, quand on est ainsi attentif à tout, qu'on observe tout, que le moindre défaut dans une Sœur est noté, et que les critiques amères, les avertissements aigres, les censures peu charitables suivent immédiatement la moindre omission ou la plus légère négligence, cette disposition vient moins de zèle que d'orgueil et de trop bonne opinion de soi-même. Une solide vertu n'a pas cette sévérité, et quand on se laisse aller à cette démanaison ou tentation de tout reprendre, on est capable de causer de grands maux dans une maison religieuse par le trouble et l'inquiétude qu'on y sème, par les plaintes qu'on y forme, par le découragement où l'on jette et la Supérieure à qui on fait des rapports souvent pré-

ecipités, et les inférieures dont on ne cesse de relever les moindres défauts et les plus petites irrégularités. Et en effet, comment vivre avec des personnes que tout blesse, que tout indispose, si délicates, si pleines de leur mérite, si clairvoyantes sur les défauts des autres, si promptes à les condamner ? « Vous ne supportez personne, peut-on leur dire avec saint Augustin, et avec qui donc pourriez-vous vivre ¹ ? »

Ah ! sans doute, ma chère Sœur, il faut avoir du zèle pour l'observation de la règle et pour le progrès de vos Sœurs dans la vertu, j'en conviens avec vous, puisque, si vous êtes coupable devant Dieu, en leur faisant manquer l'un et l'autre par vos mauvais exemples, vous êtes également répréhensible à ses yeux, en ne contribuant pas, quand vous le pouvez, à leur régularité et à leur avancement spirituel. Mais en quoi consiste ce zèle ! Voilà ce qu'il faut vous expliquer pour vous faire voir votre illusion.

Il y a un bon et un mauvais zèle : il y a un zèle pur et discret, qui part d'une charité tendre et sincère ; et il y a un zèle imprudent, amer, imaginaire, faux, hypocrite, qui a sa source dans l'orgueil ou dans quelque passion plus basse et plus maligne. Duquel êtes-vous animée ? Sondez ici votre cœur et vos intentions. Sont-elles pures et droites ? La gloire de Dieu, le salut de vos Sœurs, la conservation du dépôt précieux de la régularité en sont-ils l'objet unique ? Je m'explique. Vous aimez Dieu, et en Dieu vous aimez vos Sœurs ; vous en voyez tomber une dans quelque faute, et, parce que vous en craignez justement les suites pour son salut, et pour la régularité de la maison, vous l'avertissez dans un esprit de douceur et de charité : voilà un zèle pur, sage et sincère. Vous aimez votre règle et vos observances ; vous voyez des abus qui s'introduisent à l'insu de votre Supérieure ; vous en gémissiez devant Dieu, vous priez pour telles et telles de vos Sœurs qui se relâ-

(1) Non toleras, quis te tolerabit ? S. Aug. Serm. 75.

chent, vous les avertissez, vous les conjurez. Malgré votre charitable avertissement, le mal continue; vous en donnez avis à votre Supérieure : voilà un zèle qui est selon Dieu; je ne puis que louer votre conduite. Mais voici des dispositions bien différentes.

Vous êtes d'un caractère inquiet, remuant, turbulent, qui fait tout désapprouver; vous ne savez voir dans vos Sœurs que des défauts, et vous en relevez jusqu'aux plus légers; vous vous formalisez de tout, vous trouvez du mal en tout, vous obsédez sans cesse votre Supérieure par des plaintes, tantôt contre les unes, tantôt contre les autres; en sorte que, si l'on vous écoutait et qu'on suivit votre sentiment, il faudrait toujours reprendre, donner sans cesse des ordres, mortifier, imposer à chaque instant des pénitences, désoler enfin toutes les Sœurs. Que dit saint François de Sales d'une telle conduite? « Que c'est le fait d'une âme oisive, inquiète, et qui n'est guère occupée en elle-même que de s'arrêter à éplucher les actions des autres. »

Eh quoi, ma chère Sœur, vous avez vous-même des défauts, et vous les oubliez pour veiller à l'examen de la conduite de vos Sœurs! Vous les voudriez parfaites, et vous ne travaillez pas à le devenir vous-même! Peut-être même seriez-vous fâchée de les voir sans imperfections, parce que vous n'auriez plus le moyen de suivre votre penchant naturel à la critique. Vous avez votre petit amour-propre, et vous le mettez de côté pour n'apercevoir que celui de vos Sœurs! Est-il possible?... Mais de quel principe part donc une telle conduite? Soyez sincère, mettez la main sur la conscience et faites-en l'aveu. Ne serait-ce pas parce que vous avez trop peu de vertu pour supporter patiemment leurs imperfections et leurs faiblesses? Ah! vous n'avez garde de l'avouer de bonne foi, parce que vous paraîtriez faible vous-même, et c'est ce que votre amour-propre craint. Que faites-vous donc? Vous voulez que votre faiblesse paraisse, au contraire, une force; vous l'ériguez en vertu, vous la faites passer pour zèle.

Mais quel zèle est-ce là ? Zèle faux, zèle aveugle et sans lumière, qui ne sert qu'à troubler la paix dans une Communauté, qu'à y causer beaucoup de scandales et de péchés. Zèle imaginaire et souvent hypocrite, qui n'agit pas avec sincérité ; car n'est-il pas étonnant de voir combien vous êtes paisible et indifférente pour les défauts de celles d'entre vos Sœurs qui ne vous incommode point, tandis que votre zèle ne s'allume au fond de votre cœur que contre celles qui excitent votre jalousie, ou qui lassent votre patience ? Zèle commode, qui ne s'exerce que sur les autres, et que pour vous prévaloir des défauts de vos Sœurs, afin de vous élever au-dessus d'elles. Si votre zèle était véritable et réglé selon la religion, il commencerait toujours par votre propre conversion. Vous seriez tellement occupée de vos défauts et de vos misères, que vous n'auriez guère le temps de penser aux défauts d'autrui. Il faudrait que ce fût une obligation de conscience qui vous engageât à vous occuper ainsi de vos Sœurs, et à examiner leur conduite ; de cette sorte, lors même que vous ne pourriez pas vous dispenser de veiller sur elles, vous le feriez avec beaucoup de précaution pour vous-même, selon le conseil de l'Apôtre, *de peur d'être tentée*¹, en voulant les délivrer de la tentation ; de courir risque de vous abandonner à votre mauvaise humeur, en cherchant à corriger la leur ; enfin, de vous laisser entraîner par votre caractère impatient et tant soit peu impérieux, en désirant réformer le leur.

VII. LA CHARITÉ NE CHERCHE PAS SES INTÉRÊTS.

Non, *la charité ne cherche pas ses propres intérêts*. Eh ! que cherche-t-elle donc ? Les intérêts de Dieu et ceux du prochain en vue de Dieu : caractère sublime qui différencie

(1) Considerans te ipsum, ne et tu tenteris. *Galat. 6. 1.*

admirablement cette divine vertu de toutes les vertus purement humaines. Les philosophes païens ont eu de la modération, de la tempérance, de la grandeur d'âme, de la bonne foi ; ils ont méprisé les honneurs, les richesses ; ils ont mené une vie pauvre et laborieuse ; mais, en tout cela, ils se recherchaient eux-mêmes, ils avaient en vue de s'attirer les regards et l'estime du public. Quelquefois ils avaient des intentions plus grossières, et il est connu que Sénèque, ce fameux philosophe de l'antiquité, qui écrivait de si belles choses sur le mépris des richesses, était un homme extrêmement cupide, et qu'il possédait en même temps des trésors immenses. Il n'y a que la sainte charité qui soit véritablement exempte de ce qui s'appelle *amour-propre* ou *intérêt particulier*, et rien ne lui est plus opposé que ce défaut. C'est pourquoi saint Ignace l'appelle « le capital ennemi de toute sorte d'ordre, de paix et d'union¹, » et le savant Humbert le nomme « la peste de la vie religieuse et de toutes les sociétés. » Aussi, infecte-t-il et ruine-t-il toutes choses dans une Communauté religieuse, et, quoiqu'il soit l'ennemi commun de toutes les vertus en général, il est encore l'ennemi particulier de la charité. Ce nom même d'*amour-propre* donne cela à connaître, puisque le terme *propre* porte une exclusion formelle de toute communication, et le rend, par conséquent, entièrement opposé à la charité, qui ne cherche qu'à se communiquer. L'*amour-propre* se renferme tout en lui-même, introduit la division partout, ne songe qu'à lui seul, essaie de tourner toujours tout à son intérêt particulier. Or, cette manière d'agir est directement contraire à la charité et à l'union qui doivent régner entre les Sœurs d'une Communauté.

Exemple. L'Écriture sainte rapporte qu'Abraham et Loth avaient tant de troupeaux, que la terre où ils étaient ne pouvant fournir assez de pâturages et leurs bergers se querellant tous les jours à ce sujet, il fallut que, pour la

(1) S. Ignat. p. 8. Const. c. 1. 5. 6.

bien de la paix, ils se séparassent l'un de l'autre¹ : « La raison de cela, dit saint Chrysostôme, c'est que partout où l'on fait ces distinctions de *mien* et de *tien*, il y a une source continuelle de querelles, et une occasion perpétuelle de contestations et de divisions ; mais, où tout est en commun, il règne une paix assurée et une concorde inviolable. » Ainsi, dans la primitive Eglise, selon que le rapporte l'évangéliste sainte Luc, aux *Actes des Apôtres*, il y avait une telle union entre les fidèles, qu'ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme² ; et cela venait, ajoute le texte sacré, de ce qu'aucun d'eux ne possédait rien qui fût proprement à lui, mais que toutes choses étaient communes entre tous³. Aussi, tous les Ordres religieux et les Congrégations dont l'institution a été inspirée de Dieu et fondée sur la sainte Ecriture, ont mis la pauvreté pour leur principal fondement ; et c'est de quoi on y fait le premier vœu, afin que parmi les membres qui en font partie, il n'y ait rien qu'aucun d'eux puisse dire particulièrement à lui, et que l'*amour-propre* ne trouvant ainsi rien à quoi s'attacher, ils n'aient tous qu'un cœur et qu'une âme.

Mais si c'est un grand point, pour que l'union et la charité se conservent parmi les personnes attachées à la profession religieuse, qu'elles soient entièrement détachées de la propriété des biens de la terre, ou, du moins, de l'affection à ces biens, il n'est pas moins certain qu'il faut encore le même détachement dans les autres choses ; car, sans cela, il sera impossible que l'union et la charité puissent s'entretenir parmi elles. En effet, si une Sœur désire acquérir de l'estime en son particulier et souhaite d'être honorée ; si elle aspire à des charges plus grandes et à des emplois

(1) Nec potérat eos capere terra, ut habitarent simul... Undè et facta est rixa inter pastores gregum Abram et Lot. *Genes. 13. — 6. 7.*

(2) Multitudinis credentium erat cor unum et anima una. *Act. 4. 52.*

(3) Nec quisquam eorum quæ possidebat, aliquid suum esse dicebat, sed erant illis omnia communia. *Act. 4. 52.*

plus relevés ; si elle recherche, en un mot, ses commodités et son propre avantage, elle finira par se désunir de ses Sœurs. Oui, voilà ce qui trouble ordinairement la charité ; voilà d'où naît quelquefois une espèce d'envie de ce qu'une Sœur fait valoir les talents qu'elle a reçus, et de ce qu'elle est estimée ou louée. On voudrait s'approprier cette estime, s'attirer cette louange, et l'on regarde la considération dont elle est entourée comme un larcin qu'elle nous fait.

Oh ! qu'une véritable épouse d'un Dieu d'amour pense et agit différemment ! Chez elle la charité est entièrement exempte de cet *amour-propre* ou *intérêt particulier*. Comme elle ne s'attache qu'à Dieu, tout le reste lui est indifférent. Bien loin de vouloir s'approprier l'estime et la louange dont ses Sœurs jouissent, ou de songer à s'élever au-dessus d'elles, si quelque charge vient la chercher, elle s'en afflige, parce que ces sortes d'emplois font naître des tentations, et placent une âme dans un état dangereux ; et s'il est absolument nécessaire d'en passer par-là, parce que l'obéissance le prescrit, elle sait en dégager son cœur et purifier son intention. Pleine d'indifférence pour elle-même, elle n'est attentive qu'à l'accroissement du règne de Jésus-Christ dans le cœur des Sœurs qui sont sous son obéissance et des autres personnes qui lui sont confiées. Pour mieux y réussir, elle cherche à s'en former un modèle, et elle n'en trouve pas, après le divin Sauveur, de plus parfait que celui des Saints, ses fidèles imitateurs : d'un saint Paul, par exemple, qui *ne savait que Jésus crucifié¹, et qui défait toutes les créatures de le séparer de Jésus-Christ²* ; qui ne cherchait en rien ses intérêts ; qui, bien loin de courir après les honneurs et les richesses, d'être bien aise de dominer dans l'Eglise, *se regardait comme le dernier*

(1) Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. 1. Cor. 2. 2.

(2) Quis ergo nos separavit à charitate Christi ?.. Rom. 8. 35.

*des Apôtres*¹. Dans ses prières et ses examens, elle ne cesse de demander à Dieu le détachement entier qui fut une de leurs principales vertus. Dans ses communions, elle tâche d'obtenir une étincelle du divin amour qui remplissait leur cœur, afin qu'elle s'oublie entièrement elle-même, et qu'elle se livre totalement au service du divin Epoux à qui elle s'est consacrée.

VIII. LA CHARITÉ NE S'IRRITE PAS.

Non, la charité ne s'irrite pas. La colère vient de l'orgueil, et la charité est douce et humble. *Apprenez de moi*, disait Jésus-Christ à ses disciples et à ses Apôtres, *oui, apprenez.* Et quoi donc voulait-il qu'ils apprissent de lui? *Etait-ce à prédire les choses futures par une connaissance anticipée? Était-ce à guérir les malades, à ressusciter les morts par une vertu toute divine? Était-ce à remplir le monde du bruit de leurs miracles? Non, point du tout; mais à être doux et humbles de cœur*². Envisagez cet aimable Sauveur, ce divin Chef, cet admirable Modèle, et voyez jusqu'où il a porté l'humilité et la douceur. *L'humilité.* En effet, tout Dieu qu'il est, il n'a pas cru qu'il fût indigne de lui de venir à nous, de descendre pour cela même du trône de sa majesté dans l'obscurité d'une étable³, *de prendre la forme d'un esclave, et, en se revêtant de la nature humaine, de passer pour le dernier des hommes*⁴. *La douceur.* Car, à quelles épreuves n'a-t-il pas été mis durant le cours de sa vie mortelle? Que n'a-t-il pas eu à souffrir des hommes devenus ses frères? Et cependant, méprisé d'eux tous, mille fois rebuté par eux, on ne l'a point entendu

(1) Ego sum minimus Apostolorum, qui non sum dignus vocari Apostolus. 1. Cor. 15. 9.

(2) Discite à me quia mitis sum et humilis corde. Matth. 11. 29.

(3) Et reclinavit eum in præsepio. Luc. 2. 7.

(4) Semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo. Philip. 2. 7.

se plaindre des outrages qu'il a reçus, on ne l'a point vu repousser l'injure par l'injure. Que n'a-t-il pas eu à supporter même de la part de ses disciples et de ses Apôtres, hommes grossiers et choisis dans la plus basse classe¹? Cependant, où lisons-nous qu'il leur ait reproché leurs manières incultes et rustiques? Les instruisait-il, ils ne l'entendaient pas, et, sans se lasser, il reprenait les mêmes points et leur répétait les mêmes enseignements jusqu'à ce qu'ils l'eussent enfin compris². Comment reçut-il le perfide qui l'avait vendu, l'infâme qui le trahissait par un baiser? *Mon ami*, lui dit-il, *qu'êtes-vous venu faire ici*³? Comment, dans le cours de sa douloureuse passion, répondit-il aux calomnies des Juifs et aux mauvais traitements des soldats? Ce fut ou par un silence dont ses ennemis étaient étonnés, ou par quelques paroles courtes et modestes. Comment sur la croix parla-t-il de ses bourreaux? Bien loin de les accuser, il prit leur défense; et s'il pria, ce fut pour intercéder en leur faveur: *Mon Père*, dit-il, *pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font*⁴.

Or, je ne saurais trop vous proposer cette douceur de charité, à vous qui faites une profession particulière de piété, et qui vivez avec plus d'ordre et avec plus de règle dans l'état religieux: Car je ne craindrai point de confesser ici la vérité, et de vous dire ce que des observateurs sans partialité ont remarqué plus d'une fois, savoir que, parmi les personnes qui font profession de piété dans le monde, et même, jusque dans la religion, parmi celles qui vivent entièrement séparées du monde, il s'en trouve qui ont leurs petites animosités, leurs aigreurs, dont elles font sentir bien vivement la pointe en différentes rencontres, et dont elles ne se font pas beaucoup de scrupule, quoique, de

(1) *Matth. 20. 22.* et seq.

(2) *Luc. 8. 10.*

(3) *Amice, ad quid venisti? Matth. 26. 50.*

(4) *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt. Luc. 23. 34.*

tous les défauts, il n'y en ait guère aucun qui expose leur réputation à une critique plus certaine et plus maligne : désordre, par conséquent, contre lequel on ne saurait trop se mettre en garde. Ah ! sans doute la charité peut reprendre, elle peut corriger, elle peut, selon les besoins, s'expliquer avec force et avec fermeté ; mais tout cela doit se faire sans violence, sans humeur, sans emportement, sans aigreur.

Illusion donc, ma chère Sœur, vous dont la charité manque de cette douceur, de dire : *Mais c'est pour le bien que je m'intéresse, et c'est ce motif qui me fait agir ou parler de la sorte.*

Votre intention est bonne, mais elle n'est pas assez mesurée ; et, si vous n'y prenez garde, de ce bon principe sortira un mauvais effet, qui est la passion. Car vous avez beau vous flatter, il y a presque toujours de la passion dans ce zèle, dans cette ardeur qui vous échauffe, et dont vous n'êtes plus maîtresse, dès qu'une fois vous vous y abandonnez. La charité, lors même qu'elle est obligée de se montrer plus sévère et d'user d'une certaine rigueur, est bien loin de faire paraître de l'aigreur. Elle ne perd jamais je ne sais quelle onction dans les paroles, dans les remontrances, dans les reproches, qui tempère toutes choses, et qui en est comme l'assaisonnement. Si cette onction n'y est pas, la charité ne peut pas non plus y être, ou bien, si elle y existe encore quelque peu, il est impossible qu'elle y demeure longtemps. Pour vous corriger de ce manque de douceur en traitant avec le prochain, pratiquez le conseil que saint Augustin donnait dans sa vieillesse au jeune évêque Auxilius : « Faites, lui disait-il, ce qu'un homme, un chrétien, un évêque doit faire ; et si, dans quelque occasion, vous avez sujet de dire comme David : *Mes yeux se sont troublés du feu d'une grande colère*¹, recourez promptement à Dieu, et dites-lui comme ce Pro-

(1) *Turbatus est à furore oculus meus. Ps. 6. 8.*

phète : *Seigneur, ayez pitié de moi*¹, afin qu'il étende sa main sur votre cœur, pour y réprimer les mouvements de votre colère². » Ecoutez ensuite saint François de Sales : « Les emportements, dit-il, quelque motivés qu'ils soient, doivent toujours être modérés; il vaut mieux qu'on dise que vous ne vous fâchez jamais, que si on disait que vous vous fâchez avec raison³. » Enfin, faites attention à ces mots que saint Louis de Gonzague avait coutume de répéter : « Le démon trouve toujours à pêcher en eau trouble, » c'est-à-dire dans une âme bouleversée par son emportement.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisque le cinquième caractère de la charité est *de ne pas s'enfler d'orgueil*, vous devez agir et vous comporter les unes envers les autres, avec la plus grande simplicité et la plus franche cordialité, sans vous arrêter en aucune manière à ces points d'honneur auxquels on tient tant dans le monde, et que ne connaît pas l'humilité religieuse; que s'il doit y avoir un point d'honneur entre vous, c'est à qui l'emportera sur les autres en prévenance, en douceur, en charité, en humilité, en piété, en ferveur; que, puisque le sixième caractère de la charité est *de ne pas être ambitieuse*, vous ne devez laisser paraître ni fierté, ni arrogance, ni dureté, quand vous croyez devoir exercer la correction fraternelle à l'égard de vos Sœurs, vous rappelant que les rapports précipités, les avertissements inconsidérés, les réprimandes amères et faites d'un ton trop élevé ou d'un air trop sévère, ne partent pas d'un bon zèle, d'un zèle pur et discret, qui a pour principe une charité douce et tendre, mais d'un mauvais zèle, d'un zèle imprudent, mal conseillé ou dirigé, quelquefois faux, souvent plus imaginaire

(1) Ego dixi : Domine, miserere mei. Ps. 40. 5.

(2) S. Aug. Ep. 57 ad Auxil.

(3) Intr. à la vie dev. p. 5. ch. 8.

que réel, qui a sa source dans l'orgueil ou dans quelque passion plus basse et plus maligne; que, puisque le septième caractère de la charité est *de ne pas chercher ses intérêts*, vous devez vous dépouiller de plus en plus de ce qui s'appelle *amour-propre* ou *intérêt particulier*, dans la pensée qu'il n'y a rien de plus contraire à la charité que cet *amour-propre*, qui, se renfermant tout en lui-même, introduit la division partout, parce qu'il ne pense qu'à lui seul et ne cherche qu'à tourner toutes choses à son profit particulier; qu'enfin, puisque le huitième caractère de la charité est *de ne pas s'irriter*, vous devez vous étudier à devenir douces et humbles de cœur, à l'exemple de Jésus-Christ, qui vous y invite par ses paroles et par ses actions, envisageant sans cesse cet admirable Modèle, marchant à la suite de ce divin Chef, et réfléchissant que si c'est une indignité, selon saint Bernard, de mener une vie délicate sous un chef couronné d'épines, ce n'en est pas une moindre de se laisser aller à l'animosité, aux emportements, sous un chef, modèle de douceur, de patience et de débonnairété; qu'ainsi, votre charité étant ornée de ces quatre nouveaux caractères requis par l'apôtre saint Paul, vous accomplirez plus parfaitement encore le grand commandement de l'amour du prochain qui est semblable en tout au commandement de l'amour de Dieu¹. Ainsi soit-il.

(1) *Matth.* 22 59.

LXI^e CONFÉRENCE.

IV. SUR LA CHARITÉ.

III. DES CARACTÈRES DE LA CHARITÉ.

9. *Elle ne pense pas de mal.*

10. *Elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité.*

11. *Elle se contente de tout ; elle souffre tout.*

12. *Elle croit tout ; elle espère tout.*

Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.

Voici mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Joan. 15. 12.

Quand Jésus-Christ, mes Sœurs, ce divin Législateur de la Loi nouvelle, dit à ses Apôtres réunis avec lui dans le cénacle pour y célébrer la dernière cène, et, dans leur personne, à tous les chrétiens que *son commandement est qu'ils s'aiment les uns les autres comme il les a aimés lui-même*, « il nous propose, dit saint Augustin, dans ces admirables et touchantes paroles, qui sont comme le testament de ses dernières volontés, sa charité pour modèle de la nôtre à l'égard du prochain, et il nous oblige à nous y conformer¹. » Or, quelle a été la charité de Jésus-Christ ?

(1) S. Aug. *Serm. de cænâ Dom.*

Elle a renfermé éminemment tous les caractères que l'apôtre saint Paul, formé à l'école de ce divin Maître, énumérerait d'une manière si touchante et si instructive aux fidèles de l'Eglise naissante; caractères dont je vous ai déjà entretenues dans les deux Conférences précédentes, quand je vous ai fait voir dans la première, en me servant des paroles mêmes de ce grand Apôtre, que la charité pour être véritable : 1^o doit être *patiente*; 2^o *bienfaisante*; 3^o *exempte de jalousie*; 4^o *ne pas agir mal à propos*; quand je vous ai montré dans la deuxième: 5^o *qu'elle ne s'enfle pas d'orgueil*; 6^o *qu'elle n'est pas ambitieuse*; 7^o *qu'elle ne cherche pas ses propres intérêts*; 8^o *qu'elle ne s'irrite pas*: caractères dont je vais achever de vous parler aujourd'hui en vous exposant: 9^o *qu'elle ne pense pas de mal*; 10^o *qu'elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais qu'elle se réjouit de la vérité*; 11^o *qu'elle se contente de tout, qu'elle souffre tout*; 12^o enfin *qu'elle croit tout, qu'elle espère tout*. Tel est le sujet de cette Conférence.

IX. LA CHARITÉ NE PENSE PAS DE MAL.

Non, *la charité ne pense pas de mal*, c'est-à-dire qu'elle n'est ni défiante ni soupçonneuse. C'est des défiances et des soupçons que naissent les jugements téméraires et les aversions, et il n'y a guère de caractères plus dangereux dans la société et dans le commerce de la vie, et, à plus forte raison, dans une Communauté religieuse, que ces imaginations fortes et ombrageuses qui se tourmentent beaucoup elles-mêmes, et qui ne tourmentent pas moins les autres. Un esprit de cette trempe envisage sans cesse les choses par un mauvais côté et les interprète toujours ou à son propre désavantage, ou à celui du prochain. Ce ne sont communément que des chimères et des fantômes qu'il se forme; mais c'est ce qui le prévient, ce qui l'envenime, ce qui l'irrite, ce qui l'entretient dans les ressentiments les plus injustes et les plus mal fondés. Ah! la bonne

religieuse, dont l'âme est si bien faite, si chrétienne et si charitable, est, au contraire, disposée à prendre tout en bonne part. Ce n'est pas qu'elle approuve le mal, mais elle ne le croit pas aisément; elle se ferait même une peine de conscience et un scrupule d'écouter d'abord toutes les idées qui se présentent, et de les suivre avant que de s'être donné le temps de les approfondir. C'est pourquoi elle se tient en paix, et aime beaucoup mieux être trompée par une trop grande facilité à bien juger, que de l'être par une trop grande rigueur à condamner. Oui, c'est ainsi que cette belle âme est toujours portée à prendre tout en bonne part, et qu'elle *ne pense jamais désavantageusement* de ses Sœurs, suivant l'avertissement de l'Apôtre.

Mais, direz-vous, ma chère Sœur, comment s'empêcher de désapprouver les défauts que l'on aperçoit dans les autres, quand ils sont si frappants et si visibles?

Est-ce donc par les défauts que vous voyez, que vous devez juger de l'intérieur des autres? N'avez-vous donc jamais remarqué que tous les jours on se trompe sur le compte d'autrui, parce qu'on juge mal; et qu'on juge mal, parce qu'on juge comme on est affecté soi-même, et non pas comme les choses sont en effet? Quand la charité a le neuvième caractère que demande l'apôtre saint Paul, je veux dire la simplicité, on juge toujours saintement : *Si votre œil est simple*, dit Jésus-Christ, *il vous éclairera; mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux*¹. Vous croyez voir, et vous jugez les autres, et vous ne voyez pas que vous êtes une aveugle, et que la prétendue lumière qui est en vous, n'est que ténèbres. D'après l'enseignement de l'Evangile, il n'y a qu'une paille dans l'œil de votre Sœur, et il y a une poutre dans le vôtre; mais, parce que vous êtes plus éclairée sur les

(1) Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit; si autem oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit. *Matth. 6. 22.*

défauts de votre Sœur que sur les vôtres, la paille qui est dans son œil, est une poutre à votre égard, et la poutre qui est dans votre œil, n'est à vos yeux aveugles qu'une paille légère : *Hypocrite, dit le Sauveur, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et vous verrez après comment vous pourrez ôter la paille qui est dans l'œil des autres*¹.

Mais, direz-vous encore, s'il en est ainsi, il faudra donc s'arracher les yeux pour ne pas voir, ou se boucher les oreilles pour ne pas entendre.

Oui, dit Jésus-Christ, *si votre œil vous scandalise, s'il vous est une occasion de péché, arrachez-le*²; c'est-à-dire, fermez les yeux au mal, voyez comme si vous ne voyiez pas, et ne réfléchissez pas sur ce que vous voyez ou entendez. Oui, dit également saint Paul, *quoi que vous voyiez, si vous jugez, vous êtes toujours inexcusable, parce qu'en jugeant les autres dans votre cœur, vous prononcez devant Dieu votre propre condamnation*³. Et moi, m'appuyant sur ces autorités : Oui, puis-je ajouter, oui, quoi que vous voyiez, vous devez suspendre votre jugement, et ne pas condamner votre Sœur imparfaite et défectueuse, soit parce que, devant Dieu, elle n'est peut-être pas si coupable qu'elle le paraît, soit parce que vous ne savez ni ses motifs ni ses intentions, soit parce que, dans les saillies de son humeur, elle n'a pas peut-être une entière liberté; ce n'est chez elle qu'une imagination révoltée ou échauffée qui affaiblit la délibération, et souvent est cause que ce qui serait dans une autre un péché de malice, n'est probablement dans elle qu'une faute de faiblesse.

Mais, enfin direz-vous, il faudra donc alors que j'appelle bien ce qui est mal.

Non : si vous avez une vraie charité, ce mal que vous

(1) Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo, et tunc videbis ejicere festucam de oculo fratris tui. *Matth. 7. 5.*

(2) Et si oculus tuus scandalizat te, erue eum et projice abs te. *Matth. 18. 9.*

(3) Propter quod inexcusabilis es ô homo omnis qui judicas. In quo enim judicas alterum, teipsum condemnas. *Rom. 2. 4.*

voyez dans votre Sœur, doit plutôt vous toucher de compassion pour elle, que vous causer du mépris, pour sa personne, et vous porter à la condamner. Rien ne vous étonnera dans les défauts de vos Sœurs, si vous connaissez bien la grandeur de la fragilité humaine; au contraire, vous n'en serez que plus portée à prier pour celles d'entre elles que vous verrez tomber dans quelque faute, et à les excuser; et si vous êtes bien pure dans votre zèle, bien humble dans vos sentiments, elles ne vous paraîtront jamais si fragiles, que vous ne croyez l'être davantage vous-même, selon ces paroles du pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* : « Nous sommes tous fragiles, mais vous devez croire que personne ne l'est plus que vous ¹; » de sorte que la conséquence que vous tirerez de la vue de leurs faiblesses et de leurs défauts, sera *de veiller avec plus de soin sur vous-même*, suivant l'avertissement de l'apôtre saint Paul, *dans la crainte de tomber*² comme elles. O charité sainte! heureuse l'âme qui te possède et que tu animes! Bien loin d'aggraver la faute d'autrui, elle la diminue, elle en fait disparaître le mauvais côté, et toujours elle tire parti des égarements du prochain pour croître dans l'humilité; elle se met à la place du plus grand pécheur, soit pour rendre à Dieu des actions de grâces de ce qu'il n'a pas permis qu'elle succombât aux mêmes tentations, soit pour veiller avec plus de soin sur ses propres démarches, soit pour se renouveler dans les sentiments de pénitence et de ferveur au souvenir des péchés que Dieu lui a pardonnés; elle n'a que des pensées simples, bonnes, tranquilles, affectueuses pour ses Sœurs, et, si elle était tentée de juger d'une d'entre elles, il ne lui échappe pas que c'est sa Sœur dont elle jugerait, et que notre Père commun, qui est dans le ciel, *nous jugera*, au grand jour des révélations, *comme nous aurons jugé nous-mêmes*³.

(1) *Imit. Ch. l. 1. c. 2. n. 4.*

(2) Ita que qui se existimat stare, videat ne cadat. *1. Cor. 10 12.*

(3) Eadem quippe mensurâ, quâ mensi fueritis, remetietur vobis. *Luc.*

X. LA CHARITÉ NE SE RÉJOUIT PAS DE L'INJUSTICE, MAIS
ELLE SE RÉJOUIT DE LA VÉRITÉ.

Non, *la charité ne se réjouit pas de l'injustice*. So réjouir de l'injustice, est, à proprement parler, le caractère du méchant, qui se repaît du spectacle odieux des noirceurs et des scélératesses humaines, surtout des siennes propres. Son plaisir est de faire naître des troubles, des divisions, des soupçons, des rivalités : la médisance, la calomnie, les faux rapports, les menées sourdes et insidieuses, tout lui est bon pour parvenir à ses fins. Ce défaut si opposé à la charité, est néanmoins bien commun dans le monde, et se rencontre aussi quelquefois jusque dans la religion. On se réjouit de l'injustice, quand on ressent une certaine joie maligne et basse, ou, du moins, je ne sais quel secret chatouillement de ce qu'une Sœur n'a pas réussi dans tel ou tel emploi, parce qu'alors on s'imagine que cela l'aura humiliée ; quand on est bien aise qu'on la blâme, qu'on la mortifie, qu'on se tourne contre elle, parce qu'elle a paru se tourner contre nous dans telle et telle circonstance qu'on n'a eu garde d'oublier. Non-seulement ; c'est une joie basse et indigne d'un cœur généreux, mais c'est une vengeance absolument incompatible avec cette loi d'amour qui impose une obligation si rigoureuse de pardonner à ses ennemis et de les aimer. On se réjouit encore de l'injustice, quand on tâche d'abaisser sa Sœur directement ou indirectement, tantôt en essayant de la confondre par quelque geste de mépris, et tantôt en la piquant par quelque parole que le cœur, dans l'abondance des sentiments dont il est rempli, laisse inconsidérément échapper. Oh ! qu'une âme si mal faite est éloignée d'établir en elle-même l'empire de la charité ! Celle, au contraire, qui est pleine du divin amour, s'afflige de l'injustice, et voudrait pouvoir l'empêcher, l'extirper du monde entier ; elle désirerait que les autres prospérassent en tout, et qu'elle seule

fût exposée aux traverses de la vie; bien loin de vouloir profiter des écarts de sa Sœur, elle la redresse, elle la console, elle la remet dans la voie avec bonté et avec douceur, bien convaincue qu'agir autrement, n'irait à rien moins qu'à détruire entièrement l'union, la paix et la charité qui doivent régner dans une Communauté.

Mais si *la charité ne se réjouit pas de l'injustice, elle se réjouit de la vérité*; c'est-à-dire que quand ce caractère d'une véritable charité se trouve dans une religieuse, bien loin d'avoir de la joie de l'abaissement de ses Sœurs, elle éprouve, au contraire, une sainte joie de la justice qu'on leur rend, et qu'elle doit leur rendre aussi bien que les autres; elle souhaite leur avancement, leurs progrès dans la vertu, leur crédit dans le public, si la gloire de Dieu y est intéressée, leur élévation pour le bien et l'avantage de la Congrégation dont elles font partie comme elle; et plus cette élévation est grande, plus elle en bénit le Seigneur, plus elle s'en réjouit : *Vous êtes notre Sœur*, disaient autrefois les frères de la jeune Rebecca, en lui faisant leurs adieux, au moment où elle les quittait pour aller épouser Isaac, *vous êtes notre Sœur, croissez en mille et mille générations*¹. De même elle aussi, quand une de ses Sœurs est élevée à quelque charge, ou obtient quelque succès dont l'avantage retourne au profit de sa Congrégation : « Vous êtes notre Sœur, lui dit-elle, le sourire sur les lèvres, la joie peinte sur la figure, le contentement dans le cœur, vous êtes notre Sœur, eh bien, croissez en mille et mille manières, augmentez de plus en plus en vertus, en mérites, en considération; votre accroissement et vos avantages sont tellement miens, qu'il est impossible que je n'en ressente pas toujours un très-sensible plaisir. » Et comme lorsqu'un marchand est associé à d'autres, leur habileté dans le négoce et tous les gains qu'ils y font, bien loin de lui causer du chagrin, devien-

(1) Soror nostra es, crescas in mille millia. *Genes. 24. 60.*

ment, au contraire, le sujet d'une grande joie pour lui, parce que tout revient au profit de la société qui existe entre eux, et qu'il y a sa part comme les autres ; c'est ainsi qu'elle se réjouit des vertus, des bonnes qualités et de l'agrandissement de ses Sœurs, parce que tout cela retourne à l'avantage de la Congrégation dont elle est un des membres, et au bien de laquelle elle participe également comme les autres.

XI. LA CHARITÉ SE CONTENTE DE TOUT ;
ELLE SOUFFRE TOUT.

Oui, *la charité se contente de tout*. Ah ! sans doute, une religieuse, que la charité anime, n'est ni aveugle ni insensible ; elle voit et sent tout, elle apprécie tous les genres de traverses auxquelles sont exposés tous les vrais serviteurs de Dieu, elle connaît toutes les espèces de scandales qui troublent le monde : elle sait à quels degrés, à quels excès sont parvenues toutes les passions des hommes ; l'avarice, l'ambition, la mollesse, la jalousie, la colère, l'irrégion, la méchanceté, la fourberie, etc. Cependant, dans l'intérieur de sa Communauté, toujours soumise au bon plaisir de Dieu, elle ne se plaint de rien, elle ne se mêle de rien, elle paraît contente de toutes les situations, que prennent les affaires du siècle. Elle prie le Seigneur, il est vrai, de donner la paix à son peuple, de protéger sa sainte Eglise, d'arrêter les progrès de l'incrédulité ; mais elle ne s'irrite pas quand les orages grossissent et que les flots des persécutions s'élèvent : elle conserve une parfaite égalité d'âme et de sentiment ; elle n'accuse personne, elle ne fait aucun système pour donner un tour plus avantageux aux affaires publiques ou particulières. Et pourquoi donc la charité chez elle en use-t-elle ainsi ? C'est qu'elle voit en tout et partout la sainte volonté de Dieu. Comme c'est à Dieu seul qu'elle veut plaire, c'est en Dieu seul qu'elle répand ses désirs et tout ce qui peut la réjouir ou l'attris-

ter. Faut-il dès lors être surpris *qu'elle se contente de tout?*

De plus, *elle souffre tout*. Voyez-la, par exemple, dans une salle d'infirmes où elle est attachée au service de malades ou de vieillards, dont les uns sont exigeants à l'infini, les autres, moroses et revêches, et qui n'offrent tous, le plus souvent, que des plaintes et d'amers reproches pour tribut de leur reconnaissance, comme elle supporte avec calme et patience tout ce qui est de nature à l'indisposer contre eux ! comme elle souffre, sans mot dire, et les inégalités de leur caractère, et leurs caprices, et leur mauvaise humeur, et même quelquefois leurs injures ! La voit-on user jamais de récriminations, soit dans son langage, soit dans ses manières ? Ah ! loin d'avoir recours aux paroles sèches et piquantes, de prendre un air froid et fier à leur égard, elle n'a que de bons procédés pour ceux qui l'ont offensée de la sorte, elle oublie volontiers leurs torts, elle les aime même sincèrement et se sent plus disposée encore à les servir. Elle n'ignore pas que si, dans ces occasions, elle se montrait trop susceptible, et que si, par un excès de sensibilité naturelle, elle en conservait intérieurement quelque dépit secret qu'elle n'eût pas soin de réprimer, sa charité manquerait d'un des beaux caractères tracés par l'apôtre saint Paul, et laisserait à désirer une plus grande ressemblance avec celle de Jésus-Christ, souffrant avec un silence admirable les outrages les plus sanglants aux jours de sa passion.

Mais, direz-vous ma chère Sœur, quand on est obligé de vivre avec certaines personnes qui ont des manières grossières ou des défauts choquants, il est bien difficile de les supporter. On se sent alors une certaine révolte intérieure qu'il est presque impossible de vaincre.

J'en conviens avec vous, qui êtes encore bien éloignée de cette sublime charité qui *souffre tout*, oui, il est pénible de se trouver en contact avec des personnes qui n'ont ni

éducation ni politesse, qui sont entières dans leur volonté, absolues dans leurs exigences, et d'avoir à essuyer les saillies et les boutades de leur caractère fâcheux; mais, tout difficile qu'il est de vivre avec ces personnes, c'est cependant une nécessité et un devoir pour vous, et voilà pourquoi il vous faut un grand fonds de vertu, qui vous élève au-dessus de votre sensibilité naturelle, et qui vous empêche de manquer à la charité envers elles. Ainsi donc, quand ces personnes d'une humeur bizarre et acariâtre vous disent quelque parole offensante, au lieu de répondre, rentrez en vous-même; jetez-vous en pensée aux pieds de Jésus-Christ en croix; offrez-lui la petite mortification qui vous arrive; songez qu'il vaudrait mieux avoir le monde entier contre vous, que de savoir Dieu mécontent de vous, et que si vous vous en sentez si vivement frappée, c'est parce que vous n'êtes pas encore morte à vous-même; reconnaissez dans les reproches qu'on vous a faits, que vous en avez de bien plus grands encore à vous faire devant Dieu; enfin, pour mieux vous soutenir contre les révoltes de la nature qui se soulève intérieurement, pensez aux opprobres de Jésus-Christ, et dites-vous souvent à vous-même: « Quoi! Jésus-Christ a voulu être méprisé, et j'oserais me plaindre qu'on me méprise! Jésus-Christ a eu des calomniateurs, et je me désolerais d'être en butte à des propos mensongers! Jésus-Christ est venu apporter la paix sur la terre, et je pourrais me résoudre à la troubler en manquant de résignation! Jésus-Christ m'a supporté avec tous mes défauts et avec tous mes péchés, et je ne supporterais pas, pour l'amour de lui, mon prochain avec son caractère fâcheux et avec son humeur difficile! Non, Seigneur, avec l'aide de votre grâce, il n'en sera pas ainsi de moi, et puisque, en bien des occasions, c'est par ma délicatesse, par ma trop grande susceptibilité, par mon peu de vertu, que j'ai eu tant de peine à supporter les défauts d'autrui, désormais, sans plus faire aucun retour sur moi-même, je souffrirai tout ce qui me viendra de sa part;

quelque humiliant qu'il soit pour moi, je le souffrirai non-seulement avec patience, mais avec joie, et je n'oublierai rien de ce qui pourra m'aider à me faire une heureuse violence. Votre charité me presse, votre amour immolé pour moi me commande, vos saintes compagnes, *l'humilité et la douceur*, m'entraînent. Ah ! résisterai-je plus longtemps à leurs empressements ? Non, ô divin Modèle ! Votre charité vous a fait tout souffrir pour moi, je veux qu'elle me fasse tout souffrir pour vous. A votre exemple, je ne dois plus connaître que les croix et l'amour, que les humiliations et l'amour, que la douleur et l'amour, que l'oubli de moi-même et l'amour. Telle doit être désormais ma route, et c'est en ce moment ma volonté et mon désir. Mais, Seigneur, sans vous, encore une fois, je ne puis ni commencer ni consommer cette œuvre si sainte. Soutenez donc ma faiblesse, éclairez mes ténèbres, faites fondre les glaces de mon cœur ; changez-moi, ô Dieu d'amour ! *ô Dieu, mon partage pour l'éternité*¹ ! »

XII. LA CHARITÉ CROIT TOUT ; ELLE ESPÈRE TOUT.

Oui, *la charité croit tout, espère tout* : ce qui signifie, selon la pensée et l'explication de saint Chrysostôme, « que quand on aime véritablement son prochain, on croit de lui tout le bien que d'autres en disent, et le bien qu'on lui désire soi-même ; on n'espère pas seulement qu'il rentrera dans les voies de la justice, on se persuade même que cela arrivera ; on met une telle confiance dans la protection du ciel, dans les prières qui se font pour cette âme égarée, qu'on ne doute pas de sa conversion. Bien loin de se plaindre des écarts du pécheur, d'invectiver contre son endurcissement, l'amour se place toujours dans des points de vue plus consolants. Il considère le sang de Jésus-Christ toujours prêt à laver les iniquités de ce prodigue ; il croit

(1) Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. Ps. .2. 26.

que des prodiges de miséricorde se manifesteront, se renouvelleront encore en sa faveur; il s'autorise des exemples de l'Écriture et de ceux de la vie des Saints, pour compter même, en quelque sorte, qu'ils arriveront¹.

C'est ainsi qu'une Supérieure, par exemple, à la tête d'une Communauté, lorsqu'elle est animée de cette charité, est toujours portée à *croire tout*; c'est-à-dire tout ce que l'on dit à l'avantage de ses Sœurs, et qu'elle reçoit avec une prévention favorable tout ce qui sert à leur justification, tandis qu'elle n'admet qu'avec une extrême réserve tout ce qui va à leur désavantage et peut contribuer à les charger. Et comme il y a des occasions où l'évidence des choses ne permet de justifier par aucun endroit celles qui se sont rendues coupables en quelque point, qu'opère chez elle la charité? C'est de lui faire *espérer tout*. Oui, elle espère fortement que cette Sœur dont elle a de justes raisons de se plaindre, changera enfin de conduite; qu'elle reviendra de ses manquements à la règle, se comportera avec plus de régularité par la suite, reconnaîtra son erreur, réparera le passé et en fera une pleine satisfaction. Et cette croyance et cette espérance dont elle a soin de ne se départir jamais, deviennent pour elle une raison de cultiver cette Sœur avec encore plus de soin, et d'user à son égard de plus grands ménagements. Mais remarquez que ceci touche la vie surhumaine. Non, il n'y a qu'une âme vraiment spirituelle, une âme vraiment élevée au-dessus des sens, qui prenne du prochain de pareils sentiments. Il faut vivre de la foi pour avoir sans cesse à l'esprit la grandeur et la force des miséricordes du Seigneur; et cette foi qui n'appartient qu'à la vie surhumaine, porte sur la charité, ou plutôt ne s'entretient que par la charité.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisque le neuvième caractère de la charité est *de ne pas penser mal d'autrui*,

au lieu de vous laisser aller à des soupçons injurieux à vos Sœurs, à des jugements téméraires qui leur causent un dommage réel et dans votre esprit et dans l'esprit de celles à qui vous en faites part, vous devez vous efforcer d'acquiescer et de posséder cet amour du prochain qui justifie tout en lui, et ne conçoit que des pensées avantageuses à son égard ; que, puisque le dixième caractère de la charité est *de ne pas se réjouir de l'injustice*, il vous faut gémir de tout ce qui afflige et déshonore Dieu, entrer dans le zèle de sa justice contre vos propres péchés, vous contrister des fautes d'autrui, bien loin de vous en réjouir dans la pensée qu'elles pourront peut-être quelquefois vous être utiles et tourner à votre profit, en vous faisant sentir à vous-mêmes votre propre misère, et prendre des précautions contre vos propres faiblesses : que, puisque le onzième caractère de la charité est *de se contenter de tout, de souffrir tout*, vous devez être prêtes à tout souffrir pour Dieu, parce que ce *tout* n'est rien, et que Dieu est *tout* ; ne point vous lasser de toujours souffrir, ni vous plaindre de trop souffrir, concevant une horreur de plus en plus grande contre ce malheureux amour de soi-même qui ne sait ce que c'est que de souffrir pour Dieu, parce qu'il n'aime que ses aises ; qui secoue le joug de la croix et des souffrances de Jésus-Christ, parce qu'il ne recherche que ce qui peut flatter ses goûts ; qui est disposé à laisser tout endurer aux autres plutôt que de souffrir la moindre chose, parce qu'il croit que tout est fait pour lui, et qu'il ne doit rien à personne ; que, puisque le douzième caractère de la charité est *de croire tout, d'espérer tout*, vous ne devez pas mettre de bornes à votre croyance non plus qu'à votre espérance, quand il s'agit de l'amendement du prochain, ayant sans cesse présentes à l'esprit ces paroles remarquables de saint Augustin, « que nous devons aimer les libertins mêmes et les impies, parce qu'ils peuvent devenir un jour des élus et de grands Saints ; » qu'enfin, si votre charité renferme tous ces caractères, elle ne sera pas sans récompense, et

que l'apôtre saint Paul vous en donne l'assurance, lorsqu'il ajoute que la *charité ne finira jamais*¹. Oui, la charité est la seule vertu qui n'aura jamais de fin, parce qu'elle est elle-même la fin de toutes les vertus, comme elle en est le principe et la perfection, le mérite et la couronne; qu'elle est le lien éternel des membres entre eux et avec Jésus-Christ, leur chef; que c'est par elle que le chef et les membres seront éternellement consommés en Dieu qui *est la charité même*²; que c'est elle enfin qui fera le sacrifice et toute la religion du ciel pour glorifier Dieu dans la bienheureuse éternité.

Ainsi soit-il.

(1) Charitas nunquàm excidit. 1. Cor. 13. 8.

(2) Deus charitas est. 1. Joan. 4. 8.

LXII. CONFÉRENCE.

V. SUR LA CHARITÉ.

I. DES DÉFAUTS OPPOSÉS A LA CHARITÉ.

MÉDISANCE. — JUGEMENTS TÊMÉRAIRES. — FAUX RAPPORTS.

1. *Qu'est-ce que la Médisance?*
 2. *Quelle est la gravité de la Médisance?*
 3. *En combien de manières pêche-t-on par Médisance?*
 4. *Quelles sont les suites de la Médisance?*
 5. *Qu'est-ce qu'on entend par jugements téméraires, et quelle est leur malice?*
 6. *Que faut-il penser des faux rapports?*
-

Susurro et bilinguis maledictus; multos enim turbabit pacem habentes.

Celui qui médit et qui a deux langues, sera maudit, parce qu'il jette le trouble parmi ceux qui vivent en paix. Eccli. 21. 15.

L'apôtre saint Paul, mes Sœurs, dans sa 1^{re} *Épître aux Corinthiens*, nous ayant fait connaître les qualités qui distinguent la vraie charité, il est aisé de signaler les défauts qui lui sont opposés; et puisque ses caractères, comme je vous l'ai montré dans les Conférences précédentes, sont *d'être patiente, douce, bienfaisante, de n'être ni envieuse ni téméraire dans ses jugements, de ne point s'enfler*

*d'orgueil, de ne point être ambitieuse, de ne point chercher ses intérêts, de ne point s'emporter, de ne penser mal de personne, de n'avoir point de joie de l'injustice, mais de se réjouir de la vérité, de se contenter de tout, de supporter tout, de croire tout, d'espérer tout*¹, on peut conclure, par la raison des contraires, que tout ce qui s'appelle colère, emportement, aigreur, animosité, vengeance, paroles dures, envie, orgueil, ambition, intérêt propre, chagrin de la prospérité des autres, joie secrète de leurs disgrâces, antipathies, aversions, amitiés trop naturelles et trop humaines, appelées ordinairement *amitiés particulières*, médisances, jugements téméraires, faux rapports, sont autant de vices opposés à cet amour du prochain que Dieu nous a recommandé avec tant d'instance, et qu'il a exprimé si solennellement dans le saint Evangile en ces termes : *Voici le second commandement qui est semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même*².

Or, comme plusieurs de ces défauts se glissent même jusque dans la religion, et que les épouses de Jésus-Christ, qui devraient être unies toutes entre elles par les liens de la plus étroite charité, puisqu'elles font les mêmes vœux, qu'elles habitent la même maison, qu'elles sont membres de la même Congrégation, qu'elles participent au même banquet sacré, n'en sont pas toujours exemptes, c'est à vous en garantir et à vous prémunir contre leurs dangers, que je viens consacrer cette Conférence et la suivante. Aujourd'hui, je parlerai de la médisance, des jugements téméraires et des faux rapports. Ainsi : 1^o qu'est-ce

(1) *Charitas patiens est, benigna est : charitas non æmulator, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt, non irritatur, non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati : omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet.* 1. Cor. 13. — 4. 5. 6. 7.

(2) *Secundum autem simile est huic : Diliges proximum tuum sicut teipsum.* Matth. 22. 39.

que la médisance? 2° quelle est la grièveté de la médisance? 3° en combien de manières pêche-t-on par la médisance? 4° quelles sont les suites de la médisance? 5° qu'est-ce qu'on entend par jugements téméraires et quelle est leur malice? 6° que faut-il penser des faux rapports? Tel est le sujet de cette Conférence.

I. QU'EST-CE QUE LA MÉDISANCE?

« La médisance, selon saint Thomas, prise généralement, est une injuste diffamation du prochain, faite en son absence, par des paroles ou par quelque signe¹. »

1° La médisance est *une injuste diffamation*. En effet, ce n'est pas une médisance, quand on diminue la réputation du prochain en découvrant ses vices ou ses défauts pour procurer un bien et pour empêcher un mal, ou pour quelque cause juste et nécessaire, pourvu qu'on garde les règles de la justice et de la charité, qui sont de ne rien dire que de véritable, de parler sans exagération, de ne point ajouter de mauvaises interprétations, de ne mêler aucune mauvaise intention à celle qui est droite, et pourvu enfin que la connaissance que l'on donne des défauts du prochain ne lui soit pas plus dommageable qu'elle peut être utile aux personnes à qui on la donne. Il faut par conséquent beaucoup de prudence quand on se trouve dans ce cas, parce que la critique, la cupidité et la malignité sont sujettes à prendre le masque de la charité. C'est ce qu'enseigne saint Thomas, lorsqu'il dit « que ce n'est pas une médisance ou détraction, quand on préfère quelques paroles capables de diminuer la réputation du prochain, pourvu qu'on ne les dise que pour un bien nécessaire, et en observant les conditions requises en pareil cas², » comme je viens de vous l'expliquer. Ainsi, ce n'est pas

(1) *S. Thom.* 2. 2 q. 73. art. 2

(2) *Ib.*

une médisance de découvrir les fautes d'une de vos Sœurs à votre Supérieure, pour qu'elle empêche le désordre qui peut en arriver.

2° La médisance est une diffamation du prochain, *faite en son absence*. On ajoute cette dernière expression, pour la distinguer de la contumélie. Car, comme l'on peut prendre le bien d'autrui en secret et à son insu, ou en sa présence et par force, de même l'on peut mal parler du prochain en sa présence, en l'offensant par des injures et des railleries piquantes, ou par des outrages qu'on lui fait personnellement, lui reprochant des défauts, soit faux, soit véritables ; et c'est ce qu'on appelle contumélie : l'on peut aussi mal parler du prochain en son absence, et lui ravir aussi l'estime et la réputation qu'il s'est acquise ou la diminuer ; et c'est ce qu'on appelle médisance.

Si le mal qu'on dit du prochain en son absence est véritable, s'il n'est pas connu des personnes devant qui on parle, c'est une simple médisance. C'est de là que l'Esprit-Saint, dans le *Livre de l'Ecclésiaste*, compare le médisant au serpent, *qui mord sans faire de bruit*¹ : « Comme le serpent, dit saint Jérôme, en mordant en secret, fait couler son venin dans sa morsure, ainsi le médisant répand son poison dans l'âme de celui qui l'écoute. »

Si le mal qu'on dit de son prochain est faux, c'est une calomnie. C'est même une espèce de calomnie de publier comme vraie une faute du prochain qu'on n'a apprise que par des personnes qui ne sont pas dignes de foi, ou qui sont ses ennemies.

II. QUELLE EST LA GRIÈVETÉ DE LA MÉDISANCE ?

Après vous avoir donné une juste notion de la médisance, il faut vous faire voir quand elle est péché mortel

(1) Si mordeat serpens in silentio, nihil eò minus habet qui occultè detrahit. *Eccl. 10. 11.*

ou seulement véniel. Pour cela, il faut distinguer la médisance formelle d'avec la médisance matérielle, comme parle la Théologie.

La première, c'est-à-dire la médisance formelle, est celle qui consiste à dire du mal de son prochain, en découvrant ce qui ruine ou diminue sa réputation, avec l'intention de lui nuire et de le diffamer.

La seconde, c'est-à-dire la médisance matérielle, est celle qui consiste à mal parler du prochain sans aucune nécessité, par légèreté, par une trop grande démangeaison de parler, mais sans aucune intention de nuire à sa réputation.

La médisance matérielle n'est péché mortel, que lorsque le mal qu'on dit du prochain est si considérable, qu'il diminue notablement sa réputation, ou qu'on fait attention au mal qu'on commet, ainsi que le décide saint Thomas¹.

La médisance formelle est de sa nature un péché mortel. Pour en être entièrement convaincu, il suffit de faire attention à la manière dont l'Esprit-Saint en parle dans les saintes Ecritures : Au *Livre des Proverbes*, il est dit que *le médisant est l'abomination des hommes*, et il est défendu *d'avoir communication avec lui*². *Ses dents sont semblables à des flèches et sa langue à un couteau tranchant*³, y est-il dit ailleurs. Saint Paul dit que *le médisant doit être mis au nombre des ennemis de Dieu*⁴, et il déclare qu'il *ne sera point héritier de son royaume*⁵. L'apôtre saint Jacques nous avertit que *celui qui parle mal de son frère, parle contre la loi*⁶.

Si l'on compare la médisance avec le larcin, on jugera

(1) S. Thom. 2. 2. q. 75 art. 2.

(2) Abominatio hominum est detractor. Prov. 24. 9.

(3) Filii hominum dentes eorum arma et sagittæ, et lingua eorum gladius acutus. Ps. 56. 5.

(4) Detractores Deo odibiles. Rom. 1. 30.

(5) Neque maledici... regnum Dei possidebunt. 1. Cor. 6. 10.

(6) Qui detrahit fratri, detrahit legi. Jacob. 4. 11.

qu'elle est un péché plus énorme ; car elle fait au prochain un tort plus considérable que ne lui fait le larcin, puisque la médisance lui ravit un bien plus précieux et plus cher que tout ce qui peut faire la matière du larcin, en lui ôtant sa réputation.

La médisance formelle n'est cependant quelquefois qu'un péché véniel, à raison de certaines circonstances qui se rencontrent, comme quand elle ne fait qu'un léger préjudice à la réputation du prochain, et qu'on n'a pas intention d'en faire un considérable.

La contumélie est d'elle-même un péché plus énorme que la médisance, parce que, outre la réputation qu'elle blesse souvent, comme lorsqu'on reproche à quelqu'un en présence de plusieurs personnes des vices ou des défauts qu'il n'a pas, ou qui sont secrets, elle renferme toujours un mépris de la personne du prochain, et choque l'honneur qui lui est dû. C'est pourquoi la contumélie oblige à une plus grande satisfaction que la médisance. En effet, quand on a médit, il suffit d'effacer les mauvaises impressions qu'on a données de la personne de qui on a mal parlé, puisqu'on lui rend par ce moyen la réputation qu'on lui avait ôtée ; mais, quand on a dit des injures, il ne suffit pas de réparer la réputation dans l'esprit des personnes qui les ont entendues, il faut encore réparer l'honneur de celle qui a été injuriée, en lui faisant quelque soumission qui soit comme une restitution de l'honneur qui lui a été ôté par les injures qu'on lui a dites.

Les railleries choquantes et piquantes approchent fort de la contumélie. Ainsi, quand le vice ou le défaut dont on raille le prochain serait public, et que, par conséquent, on ne lui ôterait pas sa réputation, qui est déjà perdue, on pèche contre la charité, si l'on dit ces railleries par haine, ou avec une espèce de joie de la disgrâce du prochain ; on pèche même contre l'humilité, si c'est pour s'élever au-dessus de celui qu'on raille.

Enfin, il faut remarquer que la médisance étant un péché

qui se commet contre le prochain, son énormité ne se prend pas seulement de la mauvaise intention avec laquelle on la dit, mais encore du préjudice ou du dommage qu'elle cause au prochain ; et l'on juge que le préjudice est plus ou moins considérable, selon que les paroles ou les actions sont plus ou moins injurieuses, et selon la qualité et le nombre des personnes de qui on a mal parlé : d'où il résulte que la médisance est plus ou moins énorme, à proportion que les personnes de qui on médit sont d'une condition plus ou moins relevée. C'est pourquoi, les médisances contre les évêques et les prêtres sont plus grandes que celles qui se font contre les laïques, parce qu'elles rejaillissent sur Jésus-Christ lui-même, dont ils sont les représentants ici-bas, comme le fait remarquer saint Thomas ¹. Il en est de même de la médisance contre une Supérieure, qui est un plus grand péché que contre une simple religieuse. Il suit encore du même principe que c'est un péché plus grand de médire d'une Communauté que d'un simple particulier, parce que ce péché s'étend à un grand nombre de personnes qui en reçoivent du préjudice en commun et en particulier.

III. EN COMBIEN DE MANIÈRES PÈCHE-T-ON PAR MÉDISANCE ?

On se rend coupable du péché de médisance : 1^o directement, en disant du prochain tout le mal qu'on en sait ; 2^o indirectement, en ne disant pas tout le bien qu'on devrait en dire pour le justifier.

I. DIRECTEMENT.

On médit directement en quatre manières :

1^o Quand on impose au prochain un mal qu'il n'a pas fait, ou qu'on dit qu'il a des défauts qu'on sait bien qu'il

(1) *S. Thom. 2 2. q. 73. art. 3.*

n'a pas. Tel fut le péché de cette femme égyptienne dont parla la sainte Ecriture, qui accusa le chaste Joseph d'un crime auquel elle l'avait elle-même inutilement sollicité¹. Voilà une médisance par *imputation*. Si l'on pouvait la supposer parmi des personnes consacrées à Dieu, ce serait la médisance d'une religieuse qui imposerait un crime faux à une Sœur innocente pour se venger de son refus. C'est de toutes les espèces de médisance la plus énorme.

2° Quand on exagère les fautes d'autrui, en s'efforçant de faire passer une action qui n'est rien en soi, ou qui a été commise par faiblesse, pour criminelle et pour plus criminelle qu'elle ne l'est en effet. Telle fut la faute des enfants de Laban, qui accusèrent Jacob, leur beau-frère, d'avoir enlevé tous les biens de leur père, quoiqu'ils sussent bien qu'il n'avait emmené de ses troupeaux que ce qui lui avait été donné en partage, et que toute sa faute, s'il y en avait une, était de s'en être allé secrètement². Voilà une médisance par *exagération*. Telle serait encore, par une supposition bien difficile, la médisance d'une religieuse qui exagérerait ainsi mensongèrement la faute d'une de ses Sœurs.

3° Quand on découvre, sans une cause juste et nécessaire, les défauts cachés d'autrui à des personnes qui ne le savent pas, et qu'on diminue ainsi la bonne estime qu'on avait pour lui. Tel fut le péché de Cham, fils de Noé, qui eut l'imprudence de découvrir à ses frères l'ivresse de leur père, et la situation où elle l'avait réduit, au lieu de leur cacher par respect une faute qui leur était inconnue³. Voilà une médisance par *divulgateion*. Telle est la médisance de ces religieuses qui, en publiant les fautes secrètes de leurs Sœurs, s'attirent, comme le malheureux Cham, la malédiction de Dieu.

(1) Genes. 39. — 13. 14.

(2) Genes. 31 1.

(3) Genes. 9. 22.

4°. Quand on fait passer des actions bonnes en elles-mêmes pour des actions mauvaises, en disant, par exemple, qu'elles ont été faites avec mauvaise intention ou par hypocrisie. C'est ainsi qu'agit autrefois Achab, roi d'Israël, en tournant en mauvaise part le zèle du prophète Elie, pour le rendre encore plus odieux à l'impie Jézabel, sa femme, qui le haïssait beaucoup. Et quoiqu'il sût que c'était par l'ordre du Seigneur qu'il avait tué cinq cents faux prophètes de Baal, il fit passer cette sainte action pour un effet de sa cruauté¹. Voilà une médisance par *fausse insinuation*. Telle est la médisance de ces religieuses qui donnent une sinistre interprétation aux actions de leurs Sœurs.

II. INDIRECTEMENT.

On médit aussi indirectement en quatre manières :

1° Quand on nie que le prochain ait quelques bonnes qualités qu'on lui connaît, ou qu'il ait fait le bien qu'on sait pourtant qu'il a fait, ou qu'on soutient qu'il ne mérite pas les louanges qu'on lui donne, tâchant ainsi de détruire l'estime qu'il s'est acquise. C'est ainsi que les Juifs nièrent absolument les miracles que Jésus-Christ faisait évidemment par une vertu toute divine, quand ils disaient : *Cet homme n'est pas de Dieu, puisqu'il ne garde pas le Sabbat*². Voilà une médisance par *négation*. Telle est la médisance d'une religieuse qui nie le mérite qu'on reconnaît dans sa Sœur.

2° Quand on tâche de faire paraître les bonnes qualités ou les bonnes actions du prochain moindres qu'elles ne le sont en effet. C'est ainsi que les Juifs, qui ne pouvaient disconvenir des plus évidents miracles de Jésus-Christ, tâchaient du moins de les affaiblir, comme quand ils disaient que l'aveugle qu'il venait d'éclairer, n'était pas né

(1) 3. Reg. 19. 4.

(2) Non est hic homo à Deo, qui sabbatum non custodit. Joan. 9. 16.

aveugle ¹. Voilà une médisance par *diminution*. Telle est la médisance d'une religieuse qui, entendant parler d'une bonne action d'une de ses Sœurs, dit : « Il est vrai, c'est une Sœur zélée et fidèle observatrice de sa règle, qui remplit bien l'emploi ou l'office qu'on lui a confié dans la Communauté; mais... » Car ce dernier mot n'est ajouté que pour diminuer le mérite de la bonne œuvre.

3^o Quand on s'abstient de louer les bonnes actions du prochain, lorsqu'on le devrait, ou d'en parler, quand il y a nécessité de le faire. C'est ainsi que les parents de cet aveugle-né n'osèrent publier le miracle que Jésus-Christ avait opéré en faveur de leur fils, par la crainte qu'ils avaient des Juifs, tandis qu'ils auraient dû, au contraire, en parler pour exalter la puissance de ce divin Sauveur ². Voilà une médisance par *silence*. Telle est la médisance d'une religieuse qui se tait, quand on loue les bonnes actions d'une de ses Sœurs, faisant entendre par son silence que ce que les autres en disent n'est pas, ou qu'elle connaît dans sa Sœur des défauts qui doivent diminuer la bonne opinion qu'on a de ses actions. Ce silence rend cette religieuse plus coupable, lorsqu'elle est plus unie de cœur et d'affection avec la Sœur qu'on loue.

4^o Quand on loue avec tant de froideur l'action du prochain qui mérite d'être applaudie, qu'on diminue l'estime qu'on en devrait avoir. C'est ainsi que les Juifs ne louèrent Jésus-Christ que faiblement et par ironie, lorsqu'ils lui dirent pour le faire tomber dans le piège qu'ils lui tendaient : *Seigneur, nous savons que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité. Nous est-il donc permis de payer le tribut à César, ou non* ³ ? Voilà une médisance par *feinte*. Telle est la médisance d'une religieuse qui ne loue que faiblement l'action d'une de ses Sœurs qui mérite

(1) Joan. 14. 8.

(2) Joan. 9. 25.

(3) Magister, scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces... Dic ergo nobis quid tibi videtur, licet census dare Cæsari, an non ? Matth. 22. — 46. 17.

d'être applaudie, et qui diminue ainsi l'estime qu'on devrait en avoir.

N. B. On peut encore blesser la réputation du prochain d'une autre manière, en disant, quand on parle de ses vices ou de ses défauts : « Je ne m'explique pas davantage ; je dirais bien quelque chose de plus, mais je veux l'épargner. » Par cet artifice on fait quelquefois plus de tort à la réputation du prochain, que si l'on s'expliquait davantage, parce qu'on donne sujet de croire que la chose est considérable.

Il faut conclure de tous ces principes qui viennent d'être établis :

1° Que pour être coupable du péché de médisance, il n'est pas nécessaire de prononcer des paroles de médisance, mais que c'est assez de faire des actions ou des signes qui puissent causer du tort à la réputation du prochain, comme font ces religieuses qui marquent de l'impatience, quand on loue une de leurs Sœurs, ou qui sourient malicieusement, ou qui remuent la tête, ou qui font quelques grimaces, marquant par ces signes qu'elles n'approuvent pas ce qu'on dit de leur Sœur ;

2° Qu'il n'est pas nécessaire de détruire entièrement la réputation du prochain, mais qu'il suffit de la diminuer et d'y donner atteinte ;

3° Qu'il n'est pas nécessaire d'avoir persuadé les personnes devant lesquelles on parle mal du prochain, ni d'avoir ruiné sa réputation, mais qu'il suffit d'avoir dit du prochain, dans le dessein de lui nuire, un mal qui tend à détruire sa réputation ou à diminuer l'estime qu'on a pour lui, parce qu'alors la personne médisante a fait tout ce qu'elle a pu pour détruire la bonne opinion qu'on avait du prochain, quand elle a mal parlé de lui dans le dessein de porter préjudice à sa personne ou de lui nuire ;

4° Qu'on n'est pas coupable du péché de médisance, quand on a parlé des vices ou des défauts secrets de son prochain avec des personnes qui en avaient une parfaite connaissance, ou quand on a parlé d'un vice ou d'un défaut

d'une personne, lequel est certain et public dans le lieu où l'on en parle, puisqu'elle y a entièrement perdu sa réputation sur cet article. Mais, dans ces rencontres, on a pu pécher contre la charité par la mauvaise intention qu'on aura eue ; par exemple, si l'on s'en est entretenu par malignité, ou par haine, ou par démangeaison de parler.

IV. QUELLES SONT LES SUITES DE LA MÉDISANCE ?

Il n'y a rien de plus funeste que les suites de la médiance. Règne-t-elle dans une Communauté, on y voit aussitôt régner avec elle la désunion, le trouble, l'agitation, et là où devaient se rencontrer l'union la plus parfaite, la concorde la plus exemplaire, la paix la plus inaltérable, on ne trouve plus que semences de division et brandons de discorde. Jugez de là, ma chère Sœur, vous qui êtes sujette à la médiance, tantôt à l'égard de votre Supérieure, tantôt à l'égard de vos Sœurs, de combien de péchés vous vous rendez coupable aux yeux de Dieu, et combien de maux peuvent occasionner dans votre Communauté vos critiques et vos médisances.

Mais, direz-vous, j'en'ai tenu que le langage de la vérité en parlant des défauts de cette Sœur.

C'est en vain que vous prétendez vous justifier, parce que vous n'avez dit que la vérité en parlant des défauts de votre Sœur ; car, je vous le demande, toute vérité est-elle bonne à dire ? La charité ne vous oblige-t-elle pas à épargner sa réputation et à cacher ses défauts ? La justice même n'y est-elle pas blessée, d'après ce grand principe déjà rapporté, qu'il ne faut pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas souffrir soi-même ? Si l'on révélait ce que vous avez dit ou fait mal à propos, ne vous en plaindriez-vous pas ? L'honneur de votre Sœur ne lui est-il pas aussi cher que le vôtre vous l'est ? Et si vous ne voudriez pas qu'on parlât et qu'on s'entretint de vos défauts, quoique tout ce qu'on en dirait fût vrai, pourquoi voulez-vous parler de ceux de votre Sœur ?

Mais je n'ai parlé des défauts de cette Sœur que par manière d'entretien et sans aucune intention de lui nuire.

Eh quoi ! ma chère Sœur, prétendez-vous persuader que des entretiens qui nuisent à la réputation d'autrui, soient excusables ? Ne sont-ils pas d'une dangereuse conséquence ? Ne causent-ils pas du mépris pour la personne de qui on raconte les défauts ? N'arrive-t-il pas souvent qu'on augmente le mal en le racontant ? Ces discours ne blessent-ils pas la charité ? Vous qui les tenez, voudriez-vous qu'on en tint de semblables de vous, et qu'on en parlât d'une manière si désavantageuse ? Certainement ces discours vous déplairaient, si vous les appreniez. Pourquoi donc, encore une fois, ne pas traiter les autres comme vous voudriez qu'on vous traitât vous-même ? Ce péché, à la vérité, n'est pas toujours mortel ; mais c'est toujours un péché, et, par conséquent, c'est une obligation, surtout pour une épouse de Jésus-Christ, de l'éviter.

Mais je n'ai parlé des défauts de cette Sœur qu'à une autre seulement capable de garder le secret, et je lui ai bien recommandé de n'en point parler à d'autres.

N'importe, ma chère Sœur, vous êtes également coupable du péché de médisance, malgré toutes vos précautions, dès que vous lui avez fait connaître ces défauts sans une véritable nécessité, et sans une cause légitime. Car, quoique l'on pèche lorsqu'on parle à plusieurs personnes des défauts de son prochain, on n'est cependant pas exempt de péché lorsqu'on n'en parle qu'à une seule, puisqu'on diminue la bonne opinion que cette personne à qui on en parle, avait du prochain. Saint Chrysostôme s'élève avec zèle contre ces personnes qui prétendent être excusables, parce qu'elles ont recommandé le secret à celles à qui elles ont découvert le péché des autres : « Car, pourquoi le disaient-elles, fait observer avec raison ce saint et illustre Docteur de l'Eglise, si elles voulaient que d'autres n'en parlassent pas ? »

Mais ce que j'ai fait connaître de cette Sœur, n'est pas un grand mal ; ce n'est que peu de chose.

Etes-vous bien sûre, ma chère Sœur, que ce n'est que peu de chose ? Si la haine, ou le mépris, ou le désir d'humilier cette Sœur, sont la source de ce que vous prétendez n'être que peu de chose, ce peu de chose restera-t-il, en effet, dans les bornes d'une faute légère et vénielle ? Saint Thomas en juge bien différemment que vous, quand il décide que c'est alors un péché mortel ¹. Si ce peu de chose a contristé votre Sœur jusqu'à la faire tomber dans le ressentiment ou dans le désir de se venger, jusqu'à lui donner le dégoût de son état et des exercices de la vie religieuse, comme il peut quelquefois arriver, ce peu de chose, encore une fois, restera-t-il dans les bornes d'une faute légère et vénielle ? et pourrez-vous assurer qu'il reste dans les bornes dont je parle, tant que vous ne saurez pas bien discerner ces bornes fatales qui séparent dans un cœur la vie de la mort, ou *la lumière des ténèbres* ², comme le disait le saint homme Job, ou tant que vous ne connaîtrez pas toute la corruption, toutes les mauvaises dispositions de votre cœur, d'où ce peu de chose est sorti ? Car c'est la disposition du cœur qui décide de la mesure ou de la quantité de nos fautes, et qui fait souvent que ce qui n'est que fragilité ou surprise dans les uns, est malice et corruption dans les autres.

Mais ce n'est qu'une parole légèrement échappée sur le compte de cette Sœur ; je ne l'ai dite que par légèreté et sans aucune mauvaise intention.

Je le crois, ma chère Sœur ; car, si vous aviez eu une mauvaise intention, même en parlant par légèreté, ou que vous l'eussiez fait dans des circonstances où vous avez prévu ou dû prévoir que vous causeriez un chagrin sensible à votre Sœur ; ou enfin, si votre médisance, quoiqu'en matière légère en elle-même avait eu pour objet votre Supérieure, par exemple, ou bien quelque Sœur fort ver-

(1) S. Thom 2. 2. q. 69. art. 6.

(2) Usque dum finiantur lux et tenebræ Job. 26. 10.

tueuse et dont la réputation est importante pour la Communauté, dans tous ces cas, votre médisance serait assurément quelque chose de plus qu'une faute légère, puisque alors « on est, au sentiment de saint Jérôme, semblable au démon ¹. » Mais si cette parole, aujourd'hui légèrement échappée, a formé dans celles qui l'ont entendue des sentiments désavantageux à l'honneur de votre Sœur ; si ces sentiments, rapportés par d'autres, sont devenus des opinions ; si chacune y a mis du sien, et que le bruit s'en soit répandu ; si, par une suite de paroles ainsi légèrement échappées, vous découvrez tantôt une imperfection ou une faute de votre Sœur, tantôt une autre, ou enfin plusieurs, sachez, oui, sachez, et retenez-le bien, que vous péchez grièvement, parce que l'ensemble de ces médisances, quoique légères, est quelque chose de grave, et que, par leur totalité ou réunion, la réputation de votre Sœur est ruinée ou diminuée notablement.

Ce n'est pas là tout le mal que fait la médisance. Comme rien n'est plus délicat que la charité dans une maison religieuse, la moindre connaissance qu'on y a des défauts de ses Sœurs, peut avoir des conséquences infinies et très-préjudiciables non-seulement à la réputation des particulières, mais au bien de la Communauté même. C'est ainsi qu'il arrive quelquefois qu'une Sœur est exclue pour toujours d'un emploi dont elle se serait acquittée dignement et utilement, pour sa Communauté, et que sa Supérieure n'ose pas l'y placer, parce que les mauvaises idées qu'on a données de cette Sœur ont tellement été accueillies, que, quelques talents qu'elle ait d'ailleurs, on murmurerait si on la voyait dans une charge dont on la croit, quoique faussement, incapable. Et le moyen, après cela, de réparer un semblable tort ?

Mais enfin suis-je aussi coupable que vous paraîsez le prétendre, pour quelques légères paroles, pour quel-

(1) Qui detrahit proximo, diabolus est. S. Hieron. Ep. 69 ad Rust.

ques courtes conversations, pour quelques petits entretiens sur des défauts ou des imperfections que toutes mes Sœurs connaissent et voient aussi bien que moi ?

Quand bien même ces sortes d'entretiens ne nuiraient pas à la réputation de votre Sœur, et que vos paroles ne seraient que des paroles oiseuses, serez-vous innocente, dites-moi, ma chère Sœur, quand Jésus-Christ, l'oracle de la vérité même, vous assure que *vous rendrez compte d'une parole inutile au jour du jugement* ¹ ?

V. QU'EST-CE QU'ON ENTEND PAR JUGEMENTS TÊMÉRAIRES,
ET QUELLE EST LEUR MALICE ?

On entend ordinairement par jugements ou soupçons téméraires ceux qui étant désavantageux au prochain, ne sont fondés sur aucune raison légitime et suffisante. On les appelle pour ce sujet *jugements téméraires*, et l'on dit qu'ils sont défendus par le VIII^e précepte du Décalogue, parce que ce sont des paroles intérieures qui sont la cause de celles que l'on prononce extérieurement.

Saint Thomas dit qu'il y a comme trois degrés de jugements téméraires : le doute, le soupçon et le jugement.

« On doute témérairement, quand on est tenu en suspens par différentes raisons de part et d'autre, qui ne méritent pas que notre esprit soit empêché de prononcer en faveur du prochain, mais que dans le fond on ne prononce ni pour ni contre.

» On soupçonne témérairement, quand, sur quelques légères apparences qui ne sont pas même des raisons probables, on est porté à croire qu'une personne fait ou dit quelque mal, quoiqu'on ne la juge pas absolument, et qu'on n'assure rien de positif.

» On juge témérairement du prochain, quand on croit

(1) Dico autem vobis, quoniam omne verbum otiosum, quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii. *Matth. 12. 36.*

effectivement qu'une personne a fait ou dit quelque mal, quoiqu'on n'ait aucune raison suffisante et convaincante pour appuyer le jugement qu'on porte contre elle, mais seulement des indices légers ou des raisons probables, lesquels n'empêchent pas qu'il ne reste un doute qui fait craindre qu'on ne forme un jugement injuste, nonobstant lequel on décide dans son esprit comme si la chose était assurée ¹. »

Cette notion supposée, il est certain que les jugements et les soupçons téméraires sont mauvais en eux-mêmes, et que ce sont des péchés qui naissent ordinairement d'une malignité secrète. En effet, « une âme maligne, dit saint Augustin, se plait à penser désavantageusement des autres ². » Ces péchés sont opposés à la vertu de justice, parce qu'ils diminuent dans l'esprit de la personne qui forme ces sortes de jugements, la réputation du prochain, lequel a droit qu'on pense bien de lui, tant que sa malice et ses fautes ne se font point connaître au dehors par des preuves certaines. Ils sont opposés à la vertu de charité, parce qu'ils sont contraires à l'amitié que l'on doit avoir les uns pour les autres. Aussi, l'apôtre saint Paul nous dit que *la charité n'a point de mauvais soupçons* ³.

« Ce qu'il y a de mauvais dans ce vice, dit un grand Maître de la vie spirituelle, c'est qu'il fait que nous blessons la réputation de notre prochain au dedans de nous-mêmes, de sorte que, sur des indices très-légers, nous le méprisons dans notre cœur, et, par conséquent, nous lui faisons en cela une vraie injure. Et comme nous serions fâchés qu'une autre personne conçût une mauvaise opinion de nous sans lui en avoir donné occasion, nous l'offensons de la même manière en jugeant désavantageusement d'elle, et, par conséquent, nous violons la loi naturelle, qui nous

(1) Thom. 2. 2. q. 60 art. 1.

(2) S. Aug. c. 2. de serm. Dom. in. monte.

(3) Charitas non cogitat malum. 1 Cor. 13. 5.

ordonne de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent ¹. »

C'est pourquoi Jésus-Christ, dans son Évangile, nous dit : *Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés vous-mêmes* ². L'apôtre saint Paul, dans sa 1^{re} *Épître aux Corinthiens*, nous recommande la même chose : *Gardez-vous bien*, dit-il, *de juger avant le temps* ³. Dans son *Épître à Timothée*, il met au rang des péchés graves les *mauvais soupçons* ⁴ ; et, dans son *Épître aux Romains*, il déclare que *quiconque condamne les autres, est tout à fait inexcusable* ⁵.

D'après ce qu'enseigne la Théologie, ces jugements téméraires sont des péchés graves, lorsqu'ils sont accompagnés de deux conditions :

La première, lorsqu'ils sont formés avec advertance et avec délibération ; c'est-à-dire que quand il vient dans l'esprit une mauvaise pensée contre le prochain, il faut qu'on s'aperçoive qu'on pense mal de lui sur de légers indices et de faibles apparences, et que cependant on croie ce mal. Et ces indices et ces apparences doivent passer pour légers et pour faibles, si, faisant attention à la qualité du fait et de la personne, aux circonstances du lieu et du temps, une personne sage et prudente n'était point portée à juger ou à soupçonner mal du prochain. Mais si, tout bien considéré, une personne sage et prudente n'excusait point le prochain de mal par aucun endroit, ce sont des preuves suffisantes pour juger mal de lui, et alors le jugement ne serait ni téméraire ni criminel : « Car, dit saint Augustin, quand le Seigneur nous a dit dans son Évangile : *Ne jugez pas selon l'apparence mais selon la justice* ⁶,

(1) *Rodrig. Perf. chr. Traité 4. c. 15.*

(2) *Nolite judicare, ut non judicemini. Matth. 7. 1.*

(3) *Itaque nolite ante tempus judicare. 1. Cor. 4. 5.*

(4) *Suspiciones malæ. 1. Timoth. 6. 4.*

(5) *Propter quod inexcusabilis es, ô homo omnis, qui judicas. Rom. 2. 1.*

(6) *Nolite judicare secundum faciem, sed justum judicium judicate. Joan. 7. 24.*

il ne nous a pas défendu de juger des choses évidentes et manifestes, mais des choses obscures et incertaines dont il veut qu'on lui laisse le jugement ¹. »

La seconde condition nécessaire pour qu'un jugement téméraire soit un péché grave, est que le mal qu'on pense du prochain soit considérable; c'est-à-dire que, selon la commune opinion, il fasse un préjudice notable à sa réputation: ce que l'on connaît par les circonstances du lieu, du temps et des personnes.

Quand l'une de ces deux conditions ne se trouve pas dans un jugement téméraire, le péché n'est pas mortel. Il y en a, par conséquent, qui ne sont que des péchés véniels: « Car, dit saint Augustin, quand ce n'est pas dans les choses mêmes qu'on se trompe; que ce qu'on improuve est mauvais, et que ce qu'on approuve est bon, l'erreur où l'on peut tomber à l'égard des personnes, est une faute vénielle ². »

Lorsqu'on communique à d'autres les jugements qu'on fait ou les soupçons qu'on a de la mauvaise conduite du prochain, soit qu'on le fasse par malignité, par haine ou par légèreté c'est un plus grand péché que quand on ne fait que juger ou soupçonner mal du prochain. Il n'y a guère que l'inadvertance qui puisse rendre véniel le péché des personnes qui communiquent aux autres leurs jugements ou leurs soupçons téméraires, s'ils sont en matière grave. Il n'y a cependant point de péché à dire à d'autres ce qu'on juge ou ce qu'on soupçonne de désavantageux à l'égard du prochain, quand la charité y oblige, pour faire par ce moyen un bien, ou pour empêcher un mal, et qu'on n'a aucun dessein de nuire au prochain.

C'est une moindre faute de soupçonner quelqu'un de mal, que de l'en juger coupable, parce qu'on ne fait pas alors un tort aussi préjudiciable à la réputation du prochain par un simple soupçon, que par un jugement; il est

(1) S. Aug. c. 2. de serm. Dom. in monte. (2) S. Aug. Tract. 90 in Joan.

même très-difficile d'éviter d'avoir des soupçons, tant il se présente souvent à notre esprit de raisons qui le portent à soupçonner le mal du prochain avant que nous ayons délibéré : « Pour empêcher que ces soupçons ne soient téméraires, il suffit, dit saint Augustin, que ce que fait le prochain ait les apparences du mal, et soit communément réputé pour mauvais¹. »

Les soupçons et les doutes téméraires ne sont ordinairement que des péchés véniels, à cause du défaut d'advertance. On doit présumer à l'égard d'une religieuse d'une conscience timorée, qui est tentée de faire des jugements téméraires, mais qui souhaite avec empressement d'être délivrée de ces tentations, et qui a de l'aversion pour ces sortes de jugements, qu'elle ne pèche pas même alors, puisqu'elle souffre ces soupçons contre sa volonté, et que quand elle y fait réflexion, elle les désavoue.

Il faut remarquer avec saint Augustin² qu'il y a un doute qui, loin d'être blâmable, est un acte de prudence et de précaution nécessaire, qui fait prendre des mesures pour ne pas manquer à son devoir. Les Théologiens l'appellent doute négatif. Tel est celui des personnes chargées de veiller sur la conduite de celles qui leur sont soumises; elles s'en défient, et présupposent tout ce qui peut arriver, afin d'empêcher les inférieurs de faire le mal, ou pour les engager à faire le bien auquel ils sont obligés. Ainsi, une Supérieure voit dans sa Communauté un ouvrier; elle peut et doit même veiller sur sa conduite, puisque c'est un devoir de sa charge, dans la crainte qu'il n'y fasse quelque tort, quoiqu'elle n'ait point de raison pour juger qu'il soit un voleur. Ainsi une Sœur, l'économe, par exemple, instruite qu'on prend quelques fruits dans le jardin, peut et doit veiller sur la conduite du jardinier qu'elle doute ou soupçonne de les prendre, et ainsi du reste.

Après tout ce que je viens de vous expliquer, conformé-

(1) S. Aug. *Tract. 90 in Joan.*

(2) S. Aug. *in Ps. 147.*

ment aux principes adoptés par les Théologiens, il vous sera facile de connaître quand les jugements ou soupçons téméraires sont péchés ou ne le sont pas. Je vais donc finir cette réponse en vous faisant remarquer que cette mauvaise habitude de juger mal sur de simples apparences toujours si trompeuses, « vient ordinairement d'un cœur gâté, comme le dit saint Thomas, parce qu'on juge selon qu'il est affecté¹; » ou selon saint Bonaventure, « d'un fond d'orgueil, qui nous fait croire que nous sommes exempts des défauts dont nous jugeons les autres coupables². » Et si c'est déjà un grand mal de juger désavantageusement d'autrui sur des apparences qui ont, à la vérité, quelque chose de mauvais, parce qu'on s'y trompe tous les jours, quel plus indigne caractère n'est-ce pas dans une épouse de Jésus-Christ, de juger contre les apparences, quand elle ne voit rien que de bon dans ses Sœurs, et de vouloir trouver du mal où il n'en paraît aucun ! Quelle malignité d'interpréter mal des actions qui sont des vertus par elles-mêmes, que tous les dehors disent être saintes, et de juger qu'elles ne les font que par de mauvais motifs ! *N'est-ce pas, comme dit le Sage, imiter ces faux devins, qui, sur de vaines conjectures, veulent prédire ce qu'ils ignorent, et deviner des intentions secrètes qui ne sont connues que de Dieu seul³ ? Ah ! dit saint Paul, par quel droit entreprenez-vous donc de juger votre frère ? et de quelle autorité osez-vous le condamner ? ou pourquoi le méprisez-vous⁴ ?* Pensez-y donc sérieusement, ma chère Sœur : *Ne fuyez personne, et vous ne serez point jugée ; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnée⁵,* vous

(1) S. Thom. 2. 2. q. 69. art. 5. (2) S. Bonav. In stimulo amoris. c. 10.

(3) Quoniam in similitudinem arioli et conjectoris æstimat quod ignorat. Prov. 23. 7.

(4) Tu autem quid judicas fratrem tuum ? aut tu quare spernis fratrem tuum ? Rom. 14. 10.

(5) Nolite judicare, et non judicabimini ; nolite condemnare. et non condemnabimini. Luc. 6. 37.

dit Jésus-Christ dans l'Evangile ; *car on se servira envers vous de la même balance dont vous vous serez servie envers les autres*¹, ajoute le même Sauveur. L'apôtre saint Jacques vous dit aussi que *Dieu jugera sans miséricorde quiconque aura refusé la miséricorde à son frère*² : « Si donc vous remarquez dans les autres, dit saint Bernard, quelque chose qui vous déplaît, examinez si vous n'avez pas vous-même ce défaut que vous désapprouvez en eux, et corrigez-vous-en. Si au contraire, vous remarquez en eux quelque bonne qualité, voyez si elle se trouve aussi en vous. Si vous la possédez, à la bonne heure, continue ce Père, conservez-la et rendez-en grâces à Dieu. Si vous ne l'avez pas, tâchez de l'acquérir par le secours de la grâce, qu'il faut lui demander avec instance. De cette sorte, vous ferez profit de tout³. »

VI. QUE FAUT-IL PENSER DES FAUX RAPPORTS ?

Rapporter à une Sœur les défauts qu'on a entendu dire d'elle, faire ces rapports sans aucune nécessité et même en dénaturant la vérité, c'est une espèce de détraction, que saint Thomas regarde comme un péché plus grand que la coutumélie et la médisance, parce que ces rapports non-seulement font tort à la réputation et blessent l'honneur, mais encore détruisent l'amitié, qui est un bien même plus cher que l'honneur et la réputation, et *plus précieux que l'or et l'argent*⁴, comme il est dit dans les saintes Ecritures. Ces rapports excitent des troubles, des divisions et des inimitiés dans une Communauté, et renversent la subor-

(1) Eadem quippe mensurâ quâ mensi fueritis, remetietur vobis. *Luc. 6. 58.*

(2) Judicium sine misericordiâ illi qui non fecit misericordiam. *Jacob. 2. 13.*

(3) *S. Ber. Epist. ad fratres montis Dei.*

(4) Amico fideli nulla est comparatio, et non est digna ponderatio auri et argenti contrâ bonitatem fidei illius *Eccli. 6. 15.*

dination entre les inférieures et les Supérieures. Il n'y a donc pas de péché plus pernicieux au bien de la religion et que Dieu ait plus en horreur : *Il y a six choses que le Seigneur hait*, dit l'Esprit-Saint par la bouche du Sage, *mais son âme déteste la septième, c'est celui qui sème la discorde parmi ses frères*¹. *Le faiseur de rapports souillera son âme*, dit-il aussi; *il sera haï partout, et celui qui demeure avec lui deviendra odieux à tout le monde*². Il ajoute encore qu'il sera maudit généralement, parce qu'il jette le trouble parmi ceux qui vivent en paix³. Et l'apôtre saint Paul le met au rang des ennemis de Dieu⁴ : ce qui ne doit pas seulement s'entendre des personnes qui sèment de faux rapports, mais encore de celles qui font des rapports capables d'altérer l'union sainte qui doit régner entre des personnes qui vivent ensemble.

Il n'est pas même nécessaire que le mal qu'on rapporte soit considérable, pour produire de funestes effets : c'est assez, par exemple, de dire qu'une Supérieure a paru indifférente, qu'elle a donné quelques marques de peu d'estime, qu'elle n'a pas été aussi secrète qu'il était à souhaiter, pour que les religieuses ne prennent plus désormais ses avis, ou pour qu'elles interprètent en mauvaise part ce qu'elle dit et ce qu'elle fait, qu'elles aient du dégoût pour les marques d'amitié qu'elle leur donne, du mépris pour ses commandements, qu'elles murmurent contre ses ordres, qu'elles lui désobéissent et qu'elles forment des partis contre elle. Voilà où tend le mal que font ordinairement les rapports contre une Supérieure. S'ils ont pour objet une simple religieuse, en rapportant à une autre ce qu'elle en a dit, on l'indispose contre celle qui a parlé, et

(1) Sex sunt quæ odit Dominus, et septimum detestatur anima illius..., eum qui seminat inter fratres discordiam. *Prov. 6. — 16. 19.*

(2) Susurro coinquinabit animam suam, et non omnibus odietur; et qui cum eo manserit, omnibus odiosus erit. *Eccli. 21. 31.*

(3) Susurro et bilinguis maledictus; multos enim turbabit pacem habentes. *Eccli. 28. 15.*

(4) Detractores, Deo odibiles. *Rom. 1. 30.*

souvent on jette dans son cœur une semence de froideur qui finira par produire une véritable inimitié. Aussi, le Sage nous dit que *les paroles de celui qui fait des rapports pénètrent jusqu'au fond du cœur*¹, c'est-à-dire le blessent si vivement, qu'il est souvent difficile de fermer et de guérir la plaie qu'on y a faite par ses rapports. Voilà pourquoi il n'y a rien de si indigne d'une épouse de Jésus-Christ, que de faire des rapports. Il n'y a même rien de si pernicieux dans une Communauté, puisque c'est par cette détestable voie qu'on en trouble la paix et l'union.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que vous devez éviter avec le plus grand soin la médisance, les jugements téméraires et les faux rapports, parce que ces défauts sont diamétralement opposés à la belle vertu de charité, comme vous venez de le voir, qu'ils ont des suites très-funestes, qu'ils sont en eux-mêmes de ces péchés qui donnent la mort à l'âme, et qui excluent du royaume des cieux, principalement la médisance, selon le témoignage de l'apôtre saint Paul : *Non, dit ce Docteur des nations, dans sa 1^{re} Epître aux Corinthiens, non, les médissants ne posséderont jamais le royaume de Dieu*²; qu'ensuite, supposé que vous vous soyez rendues coupables de quelques-uns de ces péchés, vous êtes obligées à la réparation de l'honneur du prochain que vous avez flétri et que vous lui avez enlevé : réparation toutefois qui est bien rare et bien difficile, soit parce qu'en médissant ou en faisant part à d'autres de ses jugements téméraires, on se rend en quelque sorte coupable d'autant de péchés qu'il y a de personnes qui nous écoutent et de personnes qui apprendront le mal que nous

(1) Verba susurronis quasi simplicia, et ipsa perveniunt ad intima ventris.
Prov. 26. 22.

(2) Neque maledici possidebunt regnum Dei. 1. Cor. 6. 10.

avons dit, par celles qui nous auront écoutés, soit parce qu'un mot dit, un jugement téméraire divulgué, un faux rapport fait, ne peuvent être rappelés que par une humble rétractation, ce qui coûte beaucoup à l'amour-propre, comme le dit saint François de Sales, tandis qu'un péché de pensée, par exemple, peut être effacé par un retour vers Dieu, joint à un humble et sincère repentir. Heureuses les religieuses dont la charité toujours ingénieuse sait excuser les plus grands défauts de leurs Sœurs, et prendre tout en bonne part ! Ce sont des épouses de Jésus-Christ selon son cœur, et qui font le bonheur de leur Communauté. Mais malheur, oui, malheur à celles qui se laissent aller à la médisance, qui jugent de tout, qui communiquent leurs soupçons et leurs jugements téméraires, qui font de faux rapports ! Elles y altèrent la charité, elles y détruisent l'union parmi les Sœurs, elles sont le principe funeste des désordres et de tous les troubles qui y divisent les esprits et les cœurs. Ainsi soit-il.

LXIII^e CONFÉRENCE.

VI. SUR LA CHARITÉ.

II. DES DÉFAUTS OPPOSÉS A LA CHARITÉ.

ANTIPATHIES OU AVERSIONS NATURELLES. AMITIÉS PARTICULIÈRES.

1^o *Quelle est l'injustice des antipathies ou aversions naturelles?*

2^o *Quelles sont les suites funestes des amitiés particulières?*

Induite vos ergò, sicut electi Dei, viscera misericordiæ..., supportantes invicem... Super omnia autem hæc, charitatem habete, quod est vinculum perfectionis.

Revêtez-vous donc, comme il convient à des élus de Dieu, des entrailles de la miséricorde..., vous supportant mutuellement. Par-dessus toutes choses, conservez la charité qui est le lien de la perfection. Coloss. 3. — 12. 13. 14.

L'obligation de s'aimer mutuellement, mes Sœurs, ainsi que l'apôtre saint Paul le prescrivait aux fidèles de l'Eglise naissante, consistant dans les actes intérieurs d'un cœur plein d'affection et dans les services extérieurs d'une assistance à propos envers le prochain, pour bien remplir ce devoir, il est important de ne point se laisser aller aux antipathies ou aversions naturelles que l'on sentirait s'élever contre lui: dans le fond de son cœur. De plus, cette même obligation de s'aimer mutuellement renfermant, d'après les

paroles du même Apôtre, un amour qui doit s'étendre généralement à tout le prochain, il est également important de ne point se laisser aller à des amitiés qu'on aurait pour certaines personnes à l'exclusion des autres; qu'on appelle pour cela *amitiés particulières*, et qui, au lieu d'être le lien de la paix, de la concorde, de l'union qui doivent régner parmi les épouses de Jésus-Christ, ne sont, au contraire, qu'un foyer de troubles, de dissensions et de désordres dans les Communautés religieuses.

Or, c'est à vous mettre en garde contre ces deux défauts essentiellement opposés à la charité, que je viens vous exhorter aujourd'hui. Pour cela, je vous montrerai : 1^o quelle est l'injustice des antipathies ou aversions naturelles ; 2^o quelles sont les suites funestes des amitiés particulières. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. QUELLE EST L'INJUSTICE DES ANTIPATHIES OU AVERSIONS NATURELLES ?

La loi naturelle qui a gravé dans nos cœurs les sentiments d'un amour mutuel, dans les vues de l'Etre-Suprême, nous apprend en même temps à ne pas nous conduire par les impressions d'une antipathie ou aversion qu'on se sent pour quelques personnes en particulier, parce que, comme nous voulons que ces personnes, qui peuvent avoir la même impression contre nous, nous supportent et nous aiment, nous devons agir de même à leur égard. Si nous nous comportons autrement, nous violons cette loi naturelle gravée dans nos cœurs, et dont Jésus-Christ recommande si expressément l'observance par ces paroles : *Traitez les autres de la même manière que vous voulez qu'ils vous traitent vous-mêmes*¹. Néanmoins, malgré une loi si précise, il arrive encore assez communément, même parmi les

(1) Prout vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis similiter., Luc. 6. 51.

épouses de Jésus-Christ, des manquements à un devoir si important, parce qu'elles consultent plus souvent leur inclination que leur devoir. De là vient que quand elles se laissent guider par ces antipathies, tout leur déplaît dans les personnes qui ne leur sont pas agréables; et, dès qu'elles leur déplaisent, elles leur deviennent insupportables. Ce ne sont pas seulement leurs paroles et leurs manières qui les choquent, mais leurs vertus mêmes et les services qu'elles veulent leur rendre.

Mais, je vous le demande, ma chère Sœur, à vous qui avez le malheur de vous laisser aller à cette antipathie, qu'avez-vous donc contre cette Sœur dont l'extérieur, par exemple, ne vous revient pas? Sa figure est-elle un crime? Change-t-elle la nature de ce qu'elle fait ou de ce qu'elle dit? Vous autorise-t-elle à regarder avec une froide indifférence ses qualités et ses actions les plus louables? La dépouille-t-elle du droit qu'elle a comme les autres à vos attentions, à vos complaisances, à vos bons offices? Vous ne paraissez contente, à ce qu'il paraît, que quand vous n'êtes pas en sa compagnie; et auprès d'elle en récréation, vous ne semblez avoir de plaisir que celui de censurer sa conduite et de lui marquer votre indifférence, peut-être même un air méprisant. Mais, je vous le demande encore, votre plaisir est-il alors bien chrétien et religieux? ou plutôt votre prévention ne vous aveugle-t-elle pas sur vos véritables intérêts? Car, dites-moi, est-ce sur cette Sœur ou sur vous que votre mauvaise humeur retombe? Faut-il, pour vous rendre patiente, vous rappeler combien d'amertumes votre aversion répand sur tout le cours de votre vie? de combien d'avantages ou d'agréments elle vous prive? quel surcroît elle ajoute à vos peines réelles. Vous voilà, par votre faute, réduite à vous consommer d'ennui dans un engagement irrévocable, où la divine Providence vous a placée avec celle qui est l'objet de votre criminelle indifférence. Vous n'avez que du dégoût pour cet emploi où l'on vous a associée avec elle, et qui ferait

vos délices, si vous y étiez avec une autre qui sympathisât avec vous. Les soins dont vous êtes chargée ne vous sont pénibles que par votre répugnance pour celle qui les partage, et qui vous aide à les porter.

Ainsi l'antipathie, par une espèce d'ensorcellement, vous fait voir comme insupportable ce qui ne l'est point dans la réalité. Une autre serait contente à votre place; vous-même le seriez aussi de toute autre qui ferait ce que vous voyez faire à celle pour qui vous avez de l'aversion; en mille occasions vous souffrez d'elle, parce que vous ne l'aimez pas. Ah! aimez-la donc, et vous n'en souffrirez plus, croyez-moi; c'est une peine de moins que vous aurez dans votre saint état.

Mais, direz-vous, je ne suis pas maitresse de mon goût, et je ne puis vaincre une certaine aversion naturelle.

Voilà donc tout le crime de cette Sœur que vous ne pouvez supporter; voilà donc votre goût qui autorise votre antipathie. Mais vos goûts sont-ils la règle de vos devoirs, et la charité trouverait-elle bien de la place dans nos cœurs, si nous ne consultations que nos goûts et nos inclinations? Non, ma chère Sœur, non, l'amour mutuel que nous nous devons n'est point un amour de goût et de choix, mais un amour de devoir, que la nature et la loi commandent : amour qui n'a pour attrait ni le rapport des humeurs, ni les agréments qu'on y peut trouver. Le plaisir que vos Sœurs vous font, n'en est pas le motif. Le déplaisir que vous en recevez, n'en est pas la dispense. La patience à les supporter doit être sans condition et sans bornes, comme l'amour même. L'une et l'autre disposition doivent être dans un cœur une disposition ferme, qu'aucun mouvement de passion n'ébranle, qu'aucun intérêt n'affaiblisse, qui soit à l'épreuve des antipathies, des susceptibilités, des aversions naturelles, des ressentiments, des goûts, des préférences et de toutes les vues d'utilité ou de désavantage personnels.

Quand mes Sœurs ont de bonnes qualités, je les aime :

rien de plus juste, on aime ce qui mérite d'être aimé; mais, lorsqu'elles ont des défauts, il ne m'est pas trop possible de les aimer. L'amour suppose l'estime, et comment aimer ce qu'on ne peut estimer? comment ne pas se laisser aller à une certaine antipathie?

Il est vrai, ma chère Sœur, il n'est personne qui n'ait ses défauts; les plus justes dans cette vie n'en sont pas exempts; Dieu les leur laisse pour les tenir dans l'humilité, et pour les préparer à souffrir les défauts des autres, par la nécessité où ils sont de se souffrir eux-mêmes les premiers, et de demander d'être soufferts des autres. Les personnes qui croient n'avoir pas de défauts, sont celles qui en ont souvent plus que les autres. Telle aujourd'hui n'est ni défectueuse dans sa conduite, ni ridicule, ni dissimulée, qui n'est pourtant pas assurée de ne l'être pas dans la suite. Et pour en revenir à vous, à qui je m'adresse principalement, peut-être arrivera-t-il que vous aurez besoin demain qu'on ait pour vous l'indulgence que vous n'eûtes pas hier pour la faiblesse de votre Sœur. Formée comme elle de la même boue, l'infirmité de la nature étant la même partout ne portez-vous pas également dans votre fond les semences de tant de mauvais fruits dont vous voyez chargée votre Sœur, à qui vous vous préférez? et n'êtes-vous pas également capable des fautes que vous lui voyez commettre, et de la mauvaise humeur qui la domine quelquefois? Ainsi se vérifient et la maxime du pieux auteur de *l'Imitation*, « qu'une personne ne fait guère de fautes qu'une autre ne puisse faire¹. » et la parole de saint Léon, « que nous succomberions, si nous étions attaqués de la même tentation où nous voyons la vertu des autres faire naufrage². »

Votre Sœur, dites-vous, a des défauts. Mais n'en avez-vous point vous-même? Vous n'oseriez en disconvenir; et si vous voulez qu'elle vous supporte avec vos défauts, pourquoi ne voudriez-vous pas la supporter avec les siens?

(1) *Imit. Christ. l. I. c. 6. n. 2.*

(2) *S. Leo. Serm. de Adv.*

Je veux même que votre Sœur, envers qui vous nourrissez une certaine antipathie, en ait de plus grands que vous ; mais n'a-t-elle pas aussi quelques bonnes qualités, quelques vertus qui peuvent vous la rendre aimable ! Elle en a sans doute, puisqu'elle a, comme vous, des amies dans la Communauté, et que ses amies ne l'aiment, ne l'estiment et ne l'honorent, que parce qu'elles trouvent quelque chose d'aimable et estimable en elle. Quant à vous, vous n'apercevez pas ce qu'elle a d'aimable, parce que la passion vous aveugle, que l'antipathie vous met un bandeau sur les yeux ; mais jugez-en sans prévention, et vous finirez par l'apercevoir comme les autres. Ne la regardez que par ses beaux endroits, que par tout ce que Dieu a mis en elle de bon, comme dans vous, et bientôt vous trouverez qu'elle est digne de toute votre affection.

Eh quoi donc ! Dieu trouve dans votre Sœur des sujets de son amour, et vous n'en trouvez point qui méritent le vôtre ! Que dis-je ? vous n'y trouvez que des sujets d'aversion et d'antipathie ! Vous êtes donc plus difficile à contenter que Dieu. Dieu tolère ses fautes , parce qu'il attend toujours qu'elle en gémissent et qu'elle s'en corrige ; et vous ne pouvez les supporter ! Vous êtes donc plus sainte, plus délicate sur le fait du vice et de la vertu, plus ennemie de la mauvaise humeur, que Dieu lui-même. Y pensez-vous, ma chère Sœur, y pensez-vous ? Vous ne pouvez l'aimer, parce qu'elle a des défauts. Abus, illusion toute pure ! Ce ce n'est pas là ce qui vous tient à cœur, c'est l'amour-propre qui vous domine ; tel est le funeste principe de votre peu de charité. Votre secret orgueil vous dissimule vos faiblesses, et vous empêche de supporter celles des autres. Cette dangereuse et subtile passion ne vous permet pas de vous croire aussi imparfaite que vous l'êtes, aussi fragile, aussi facile à vous laisser aller au mal et à l'humeur ; et vous cachant ainsi vos défauts, elle vous exagère ceux de votre Sœur. Voilà, oui, voilà la source la plus ordinaire de ces apologies que vous faites de votre conduite ; de ces

mépris et de ces railleries que vous faites de celle des autres ; de ces comparaisons de ce qui leur manque avec ce que vous croyez avoir au-dessus d'elles ; de tant de plaintes de leur humeur et de leurs manières, et aussi de tant de murmures secrets contre votre Supérieure, qui, pour de bonnes raisons qu'elle a pesées devant Dieu, croit devoir vous placer vis-à-vis de certaines Sœurs qui vous déplaisent ; de tant de désirs inquiets de n'être plus avec elles dans les mêmes emplois, parce que vous ne pouvez supporter leurs défauts et leurs imperfections.

Mais enfin, quand on est obligé de vivre avec certaines personnes qui ont de grossières imperfections, il est bien difficile de ne pas se laisser aller à quelque antipathie contre elles ; on se sent alors comme une aversion naturelle qu'il est presque impossible de vaincre.

Je suppose avec vous dans votre Communauté une Sœur qui ait les imperfections dont vous parlez. Mais à qui est-il difficile, à qui paraît-il même impossible de la supporter, sinon à celle qui ne consulte ni la justice, ni la raison, ni la foi, mais uniquement son amour-propre ? Car, dites-moi, ma chère Sœur, vous qui vous autorisez de ce prétexte pour ne rien souffrir de votre Sœur, n'avez-vous rien que d'aimable et de parfait ? L'amour-propre qui vous exagère tout ce qui vous incommode dans cette Sœur, ne vous aveugle-t-il pas sur ce que vous avez vous-même de fâcheux et de difficile à supporter ? N'êtes-vous pas importune là où vous croyez être agréable ; ou bien ne vous imaginez-vous pas qu'on vous désire là où l'on voudrait vous fuir, et où l'on vous fuirait en effet, si l'on n'avait pas plus de charité pour vous que vous n'en avez pour cette Sœur ? Votre vanité ne vous laissera-t-elle jamais apercevoir tout ce que vous avez peut-être de choquant dans l'esprit, ou de rebutant dans l'humeur et dans les manières ? Votre raison ne percera-t-elle jamais le nuage pour vous montrer que vous n'êtes certainement pas sans quelques défauts, dès que vous êtes blessée de ceux des autres ? Oublierez-vous

toujours que c'est la condition de la créature d'être imparfaite ; que si vous paraissez la mieux partagée des dons de la nature, vous ne le devez pas à votre mérite, de même que ce n'est pas la faute de cette Sœur de ne pas avoir les mêmes avantages ; que si, en un mot, vous êtes exempte des imperfections choquantes que vous voyez en elle, vous devez, sans en être plus fière ni moins compatissante, bénir la main qui a été plus libérale envers vous ? *Qu'avez-vous, dit l'apôtre saint Paul, que vous n'ayez reçu, et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez point reçu*¹ ? Si vous avez pu naître avec toutes les imperfections de cette Sœur, quelle injustice de vouloir la punir et de vous laisser aller à son égard à des antipathies, parce qu'elle n'a pas les bonnes qualités qu'elle n'a pu se donner, que vous ne vous êtes pas données vous-même, et dont vous n'étiez pas plus digne qu'elle !

Vous êtes religieuse, et à ce titre vous devez être plus remplie et plus animée de l'esprit de charité qu'une simple chrétienne, et, par conséquent, vous devez supporter les défauts de votre Sœur plus patiemment. Quand vous êtes entrée en religion, vous a-t-on promis que toutes les religieuses qui y deviendraient vos Sœurs en Jésus-Christ, seraient exemptes de défauts ? Ne saviez-vous pas au contraire, que Dieu permet quelquefois que, dans les Communautés les plus saintes, il y ait des caractères singuliers, excentriques, bizarres, originaux, pour éprouver la vertu des autres ; que la religion ne serait pas le chemin du ciel, si elle n'avait pas ses épines ; que la charité n'aurait pas le même mérite, s'il n'y avait que de belles et aimables qualités dans toutes les personnes avec qui on est obligé de vivre ; que vous devez profiter des imperfections et des défauts des autres pour veiller sur vous-même et comprendre de quoi on est capable, quand Dieu commence à se

(1) *Quid autem habes quod non accepisti ? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis ? 1. Cor. 4. 7.*

retirer d'une âme ; que c'est l'orgueil qui l'éloigne de nous, qui nous rend plus indignes de ses grâces, et que c'est souvent le châtement le plus terrible qu'il puisse exercer sur nous, quand il permet que nous nous aveuglions sur nos propres faiblesses, tandis que nous voyons si bien celles des autres, ou que nous ayons une complaisance fatale dans nos prétendues perfections, tandis que nous sommes aux yeux de ce juge éclairé d'autant plus chargés de défauts, que nous les connaissons moins ?

Enfin, je conviens avec vous, ma chère Sœur, qu'il est difficile de supporter certains caractères fâcheux avec lesquels vous avez continuellement des rapports ; mais tout difficile qu'il est de vivre avec ces personnes, c'est cependant une nécessité et un devoir pour vous, et c'est pourquoi il vous faut un grand fonds de vertu pour vous garantir d'une certaine aversion à leur égard. Ainsi, par exemple, cette religieuse que vous supposez d'une humeur si particulière, vous a-t-elle dit quelque parole choquante ou offensante, et sentez-vous le feu de la repartie s'allumer dans votre âme, au moment que vous vous en apercevez, faites intérieurement les plus grands efforts pour contenir ces premiers bouillonnements de sang et ces premières émotions de la nature ; gagnez sur vous de ne pas répondre un seul mot, et si, par suite de votre antipathie, vous avez eu le malheur de vous laisser aller à quelques représailles, comme de prendre un ton impérieux, un air fier, réparez sans délai votre faute par un air plus modeste, par des manières plus humbles, et jetez sur-le-champ de l'huile sur la plaie par des paroles de douceur. Je sais que votre petite vanité en souffrira, que votre petit amour-propre en murmurerait en secret, que peut-être même il criera bien haut, mais ignorez-vous donc qu'autant que, pour vivre en paix avec les autres, la douceur est nécessaire, autant il est essentiel aussi d'avoir de l'humilité et de la charité pour acquérir cette douceur, qui par charité n'offense personne, et qui par humilité ne s'offense de rien ?

II. QUELLES SONT LES SUITES DES AMITIÉS PARTICULIÈRES ?

Un autre défaut opposé à la charité, ce sont les amitiés particulières. Ce qui doit principalement vous les faire éviter et vous en inspirer de l'horreur, c'est : 1° qu'elles portent le trouble dans une Communauté ; 2° qu'elles détruisent la vraie charité dans une épouse de Jésus-Christ ; 3° qu'elles éteignent l'amour divin dans son cœur ; 4° qu'elles sont une source de distractions dans ses exercices de piété ; 5° qu'elles procèdent d'un principe vicieux ; 6° qu'elles exposent aux plus dangereuses tentations.

I. ELLES PORTENT LE TROUBLE DANS UNE COMMUNAUTÉ.

En effet, il n'y a pas de plus grand obstacle à la paix et à l'union dans une Communauté religieuse, que les liaisons et les amitiés particulières que forment quelquefois certains esprits qui aiment à dominer et à se faire dans une maison comme chefs de parti : amitiés dont tout le fruit, le plus souvent, est de s'assembler plusieurs ensemble pour s'entretenir de la Communauté, et pour se rapporter de part et d'autre tout ce qui s'y passe, tout ce qui s'y dit ; pour s'épancher en de vaines railleries, en des plaintes amères, en des discours remplis de fiel ; pour tenir conseil contre une Supérieure ou contre des Sœurs dont l'amour-propre n'est pas content, et dont il se croit blessé ; amitiés contre lesquelles on ne saurait trop s'élever, parce qu'elles dégénèrent très-aisément en cabales, et qu'elles font dans une même Communauté autant de Communautés qu'il y a d'unions et de ligues.

Sainte Thérèse, si remplie de l'esprit de Dieu, ne craint pas de dire « que c'est le démon qui les fait naître pour former des factions dans les monastères, et qu'elle aimerait mieux voir une Communauté réduite en cendres, que d'y voir régner les désordres occasionnés par ces sortes

d'amitiés. En effet, ajoute-t-elle, de là ces partialités si ruineuses à la vraie charité ; de là ces partis réciproquement animés les uns contre les autres, qui se forment d'abord entre quelques religieuses, mais qui, se grossissant peu à peu, deviennent enfin plus dangereux, parce qu'ils se répandent dans toute une Communauté ; de là ces soupçons mal fondés, ces jugements faux et téméraires dont on ne se fait presque plus de scrupule ; de là ces observations malignes sur la conduite des autres, tandis qu'on néglige la sienne et qu'on n'y fait presque plus aucune attention ; de là enfin ces faux rapports, ces médisances qui sont une des semences continuelles de division, qui entretiennent des antipathies, des animosités, des aversions secrètes, qui durent souvent autant que la vie, et qui font à la fin une Babylone de confusion et de discorde, d'une maison qui était auparavant une Jérusalem terrestre, c'est-à-dire une maison de paix¹. »

Anathème donc sur toutes ces personnes qui sèment ainsi la zizanie dans le champ du père de famille et dans la maison de Dieu ! Saint Paul voulait qu'on les retranchât du corps des fidèles : *Oui*, disait-il animé d'un saint zèle, *quittez leur société et séparez-vous d'elles*². Mais, sans porter la chose si loin, il est bien à souhaiter que, dans la juste crainte d'un si terrible anathème, elles prennent une conduite toute nouvelle et qu'elles réparent tous les désordres dont elles ont été jusqu'à présent les auteurs. Bienheureuses, au contraire, ces âmes pacifiques, ces filles bien-aimées du Père céleste, ces bonnes religieuses qui gardent dans une Communauté la paix avec tout le monde, et qui, en évitant les amitiés particulières, travaillent à la maintenir de tout leur pouvoir !

(1) *Chemin de la perfection. chap. 10.*

(2) *Propter quod exite de medio eorum, et separamini. 2. Cor. 6. 17*

II. ELLES DÉTRUISENT LA VRAIE CHARITÉ DANS UNE ÉPOUSE
DE JÉSUS-CHRIST.

En effet, elles portent une religieuse à aimer une ou quelques-unes de ses Sœurs avec excès, en sorte que son amour épuisé n'a plus de quoi aimer les autres. De là vient qu'elle prend parti pour celle qu'elle aime ainsi contre toutes celles qui ne chérissent pas son amie particulière, qu'elle devient, ou par une suite d'inclination, ou par une lâche complaisance, l'ennemie, pour ainsi dire, de ses ennemies, et qu'elle en épouse les intérêts faux ou véritables, les petites passions et les petits ressentiments : toutes choses ordinairement contagieuses à deux cœurs qui sont trop étroitement liés. Enfin, elle a de l'indifférence et quelquefois de l'aversion pour plusieurs de ses Sœurs, parce qu'elle en aime trop une seule, et qu'elle ne l'aime pas comme elle devrait l'aimer ; car si elle l'aimait selon les règles de la charité, elle mettrait tout en usage pour calmer ses passions, pour adoucir ses aigreurs et pour arrêter ses ressentiments, au lieu de les exciter et de les fomentier, comme il arrive souvent quand on aime sans bornes et sans règle, et que l'amitié ne procède pas de la charité.

III. ELLES ÉTEIGNENT L'AMOUR DE DIEU DANS SON CŒUR.

En effet, cette charité qu'elle doit à ses Sœurs, étant ainsi détruite par ses amitiés particulières, il n'est pas possible que l'amour divin y règne. Et pour vous en convaincre, ma chère Sœur, rappelez-vous ce que vous faites, lorsque vous aimez ainsi une de vos Sœurs, et ce qu'elle-même fait aussi pour vous. Quels témoignages de tendresse ne vous donnez-vous pas mutuellement ! Eh ! pouvez-vous dire, à votre honte, que vous en ayez jamais donné de plus forts à Dieu ! Quelle fidélité ne vous promettez-vous pas l'une à l'autre dans le dessein que vous concertez ensemble ! Fidélité que vous vous gardez souvent au préjudice

de celle que vous devez à Dieu, à qui vous ne vous embarrassez pas d'en manquer pour vous contenter, et pour satisfaire cette amie chérie. Quelle adresse n'avez-vous pas à vous ménager des entretiens familiers et des effusions de cœur où la charité est souvent blessée ! De là ces infractions à la règle du silence, ces dissipations continuelles, qui renferment un renoncement formel à la présence de Dieu et à la vie intérieure que vous ne goûtez et ne connaissez presque plus.

IV. ELLES SONT UNE SOURCE DE DISTRACTIONS DANS LES EXERCICES DE PIÉTÉ.

En effet, quelle source plus abondante de distractions dans la prière, dans l'oraison, dans la récitation du chapelet, de l'office divin, etc., qui sont toutes volontaires, du moins dans leur principe ! De là ces sécheresses dont une Sœur, livrée à ces sortes d'amitiés, est la cause, parce que son cœur ne peut plus sentir de plaisir à servir Dieu, quand il est trop occupé de la créature ; de là cette soustraction de lumières et de consolations spirituelles ; de là ces langueurs, ces dégoûts presque insurmontables de l'oraison, dont elle abandonne bientôt la pratique, pour se livrer à un relâchement universel et à une vie toute naturelle, dont elle n'ose pas se demander la cause, et qu'il ne lui serait cependant pas difficile de démêler, si elle s'examinait un peu à fond ; mais elle n'ose y penser, parce qu'elle est bien résolue de ne faire aucun effort pour y apporter un remède dont serait alarmé son vif attachement, et qui coûterait un peu trop à son cœur, peu disposé à rompre des liens qui lui paraissent si chers. Ensuite, quel empressement à se rendre service l'une à l'autre, sans s'embarrasser que ce soit dans les temps consacrés au service de Dieu, qu'on finit toujours tôt ou tard par négliger pour servir cette amie, et pour s'entretenir avec elle !

Or, je vous le demande, ma chère Sœur, comment votre cœur, rempli de tous ces sentiments, pourrait-il être susceptible de l'amour qu'il doit à Dieu? « Le cœur d'une épouse de Jésus-Christ étant, selon le langage de saint Bernard, le lieu de délices, le temple, le sanctuaire et le lit nuptial du céleste Epoux, où il repose¹, « quelle injure dès lors ne faites-vous pas à ce divin Epoux que vous deviez uniquement aimer! Qu'il est à craindre que d'épouse de la pureté d'un Dieu, vous ne deveniez par cette conduite une adultère de sa charité! Car, il faut bien l'avouer, une religieuse qui cherche une amie avec trop d'empressement, qui cultive son amitié avec plus de soin que celle de Dieu, qui pense à elle plus qu'à Dieu et plus qu'à ses devoirs, et qui s'y attache trop fortement, ne doit plus être considérée que comme une épouse infidèle, parce qu'elle a chassé de son cœur le céleste Epoux à qui elle avait donné sa foi; et elle est d'autant plus criminelle, que, non contente de commettre une injustice si criante, elle entraîne encore celle qu'elle aime, au préjudice de ses devoirs, dans la même infidélité. Ainsi, elle soustrait en même temps du domaine et de l'alliance de Jésus-Christ deux cœurs qui lui étaient consacrés, et le sien et celui de cette Sœur pour qui elle a une amitié particulière.

V. ELLES PROCÈDENT D'UN PRINCIPE VICIEUX.

Maintenant, ma chère Sœur, si l'on remonte au principe de ces amitiés, il est aisé de voir que vous n'aimez pas cette Sœur en Dieu ni pour l'amour de Dieu, mais que ce n'est que par rapport à elle et à vous-même, et que, par conséquent, vous violez ce double précepte de l'amour, si fort recommandé dans l'Evangile et conçu en ces termes dans l'acte que vous en formez dans vos prières du matin et du soir : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, plus

(1) S. Ber. Serm. 6 in Cant

que toutes choses, à cause de votre bonté infinie, et j'aime aussi mon prochain comme moi-même *pour l'amour de vous.* » En effet, en descendant dans le fond de votre conscience, vous verrez que cette amitié particulière n'a presque toujours que des vues d'intérêt ou de vanité. Ainsi, par exemple, tantôt c'est pour délasser agréablement votre esprit par des entretiens, au moins inutiles, pour ne rien dire de plus, qui vous plaisent, et que vous prolongez le plus longtemps qu'il vous est possible avec votre amie; tantôt c'est pour étourdir votre cœur, qui veut aimer quelque chose par des sentiments réciproques de tendresse, que vous croyez toujours permis, quand vous vous dites à vous-même que l'objet en est innocent et que les motifs n'en sont pas criminels, comme si ce n'était pas un vrai péché de faire, en faveur de la créature, une diversion de l'amour qui n'est dû qu'au Créateur, et comme si l'un ne diminuait rien de l'autre; tantôt c'est pour vous procurer une satisfaction sensible, tant à cause du brillant ou de l'enjouement de celle avec qui vous êtes attachée d'une amitié particulière, qu'à cause de quelques petits talents dont elle est douée, et même de certains agréments physiques et extérieurs qui vous plaisent dans sa personne : tous objets indignes de l'amitié d'une religieuse qui a quitté le monde, et s'est consacrée à Dieu dans la religion pour ne plus aimer que lui seul, et pour ne rien aimer que pour l'amour de lui. Oui, en sondant sérieusement votre cœur, il vous sera facile de reconnaître que votre attachement n'a pas d'autre principe.

VI. ELLES EXPOSENT AUX PLUS DANGEREUSES TENTATIONS.

En effet, les amitiés particulières finissent toujours par dégénérer en certaines caresses ou familiarités trop démonstratives, trop tendres, trop expansives, et il est impossible que ces sortes de privautés, tout innocentes qu'on les suppose, ne deviennent pas très-dangereuses au salut.

Le moyen, je vous le demande, quand deux personnes sont ainsi éprises d'amitié l'une pour l'autre, de ne pas éprouver, dans ces épanchements de cœur un peu trop vifs, quelques émotions de la chair incompatibles avec le vœu de chasteté qu'elles ont fait au pied des saints autels, et qu'elles ont solennellement promis à Dieu de garder dans toute son intégrité? Le moyen, je vous le demande encore, quand on a ainsi tourné imprudemment autour du précipice, de ne pas y être entraîné jusqu'au fond, *en roulant d'abîme en abîme*¹, suivant les expressions saisissantes de la sainte Ecriture, qui ne se réalisent quelquefois que trop par rapport au sujet que je traite ici? Hélas! si l'on en doutait, une funeste expérience ne vient-elle pas à l'appui de mon assertion, et, soit par une juste punition de Dieu, soit par une tentation de l'ennemi du salut, qui est alors plus que jamais aux aguets, soit par suite de la fragilité humaine, n'a-t-on pas vu, même jusque dans la religion, de déplorables exemples de ces amitiés qui, pour tenir le langage de l'apôtre saint Paul, *avaient commencé par l'esprit, et ont fini par la chair*²?

Oui, si l'on remonte à la source, l'on verra que si *l'iniquité*, selon le prophète Isaïe, *a été commise dans la terre des justes*³; que si *l'abomination de la désolation*, prédite par le prophète Daniel, *a existé dans le lieu saint*⁴; que si des vierges consacrées à Dieu, dont la vie devait être toute céleste et la pureté semblable à celle des Anges, se sont rendues coupables de ce péché que l'Apôtre défend de nommer *dans l'assemblée des fidèles*⁵, et sont devenues les misérables jouets de *ce démon du midi*⁶, dont parle le Roi-Prophète, ces désordres, dignes d'être pleurés avec

(1) Abyssus abyssum invocat. Ps. 41. 8.

(2) Ut cum spiritu cœperitis, nunc carne consummemini. Galat. 3. 3.

(3) In terrâ sanctorum iniqua gessit. Is. 26. 10.

(4) Et erit in templo abominatio desolationis. Dan. 9. 27.

(5) Nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos. Ephes. 5. 5.

(6) Ab incursu et dæmonio meridiano. Ps. 90. 6.

des larmes de sang, ont été ordinairement les fruits malheureux d'un amour profane et sensuel, comme l'est celui par lequel finissent presque toujours ces amitiés maudites. Ah! sans doute ils sont rares, disons-le bien haut pour l'honneur de la religion, ils sont extrêmement rares ces excès où entraînent, par un terrible châtement du ciel, les amitiés particulières, mais enfin il y en a eu des exemples; les prêtres, ministres du Seigneur et dépositaires du secret des consciences, en ont gémi dans le tribunal de la pénitence; les Anges saints, à qui était confiée la garde de ces déloyales épouses de Jésus-Christ, *en ont pleuré d'amertume*¹; les pierres qui composaient l'édifice de ces Communautés *en ont jeté un cri d'effroi*²; et s'ils sont arrivés, ils sont donc encore dans l'ordre des choses possibles. Dès lors, quel puissant motif de crainte pour celles d'entre vous qui seraient tentées de se laisser entraîner à des amitiés qui exposent à de si dangereuses tentations, et dont les suites sont si pernicieuses pour le salut!

Le portrait que je viens de vous faire de tous les désordres, funestes effets des amitiés particulières, vous est tracé par les Pères de l'Eglise, les auteurs des règles et des constitutions monastiques, et par tous les Maîtres de la vie spirituelle; parcourez-les, et vous verrez qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce que je vous ai dit.

Saint Basile, dans le xxix^e chapitre de la règle qu'il a tracée aux vierges de son temps, qui embrassaient sous lui la profession religieuse, n'oublie rien pour les obliger à se tenir dans le devoir de la charité commune, et il conclut en disant « que si, après avoir fait la correction aux sujets qui ont ces amitiés particulières, ils ne changent pas, on doit les regarder comme des païens et des publicains. » Dans le chapitre suivant, il ajoute « qu'il doit y avoir une extrême union parmi les religieuses, mais qu'il

(1) Angeli pacis amarè flebant. *Is.* 55. 7.

(2) Lapis de pariete clamabit. *Habac.* 2. 11.

en faut retrancher toutes les liaisons particulières que deux ou trois personnes ont ensemble, parce que, quelque saintes que puissent être ces liaisons, cette union si étroite avec les unes est une séparation formelle d'avec les autres. »

Il s'exprime encore plus expressément dans son premier sermon de l'institution des moines: « S'il se trouve quelqu'un, dit-il, qui, pour quelque cause que ce soit, ou de parenté, ou autre semblable, ait plus d'affection et d'attachement pour un religieux que pour les autres, il faut le châtier comme faisant injure à la charité commune. » Et il en donne la raison au sermon suivant, ou, expliquant de quelle manière on fait alors injure à toute une Communauté religieuse, il dit: « Celui qui aime plus un de ses frères que tous les autres, marque clairement par cette conduite qu'il n'aime pas les autres parfaitement; et, par conséquent, il les offense et fait injure à toute la Communauté. » Et c'est pourquoi ce grand Saint défend expressément à tous les religieux d'avoir aucune familiarité plus étroite avec les uns qu'avec les autres, de peur de donner à qui que ce soit une occasion de s'offenser, et il veut qu'imitant la bonté de Dieu, *qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants, et qui fait pleuvoir sur les justes et les pécheurs*¹, ils aient tous une charité égale pour leurs frères.

Enfin, il ajoute que ces amitiés particulières sont dans la religion une semence perpétuelle d'envie, de soupçons, de défiances, d'inimitiés, et donnent lieu à des divisions, à des cabales, à des assemblées secrètes, qui sont la perte et la ruine de la religion: « Car l'un, dit-il, y découvre les desseins qu'il a, l'autre y parle des jugements qu'il a faits, celui-ci y raconte ses sujets de plainte, et celui-là y révèle ce qu'il devrait taire; on y murmure, on y médit

(1) Qui solem suum oriri facit super bonos et malos, et pluit super justos et injustos. *Matth. 5. 45.*

les uns des autres, on y étale les défauts des particuliers, on n'y épargne pas même ses Supérieurs, et, par une malheureuse contagion, on se communique les uns aux autres tout ce qu'on a de mauvais; de sorte que ces amitiés sont cause que l'on viole beaucoup de règles, et que souvent, pour suivre les mouvements de son ami, on fait plusieurs choses contre son devoir¹. »

Saint Aurélien, dans sa règle, défend à un religieux de parler à un autre en particulier. Sur quoi l'auteur, qui a donné la concorde des règles, fait cette réflexion : « C'est là une bonne ordonnance qui défend les amitiés particulières et les familiarités entre les personnes consacrées à Dieu, parce que ces sortes d'amitiés tendent à diminuer la charité entre tous les membres d'une Communauté, donnent lieu à des murmures, au renversement de la discipline régulière, aux divisions et aux schismes dans les maisons où elles s'introduisent, sont une preuve de mauvais caractère de la part des sujets qui s'unissent ainsi à l'exclusion des autres, et exposent aux plus dangereuses tentations². »

L'auteur du livre qui a pour titre *Codex regularum*, rapporte que saint Césaire, évêque d'Arles, dans un sermon à des religieuses, leur fait une énumération effrayante des vices et des désordres que cause cette familiarité fréquente d'une Sœur avec une autre. « Et afin, dit-il, que vous évitiez tous ces maux et que vous puissiez obtenir la couronne de la virginité, gardez-vous en tout temps de ces dangereuses familiarités³. » Saint Ephrem dit « qu'elles apportent un très-grand préjudice à l'âme, et qu'on ne saurait trop les éviter⁴. »

(1) S. Basil. Serm. 2 de Inst. mon.

(3) Auct. Cod. lieg. c. 4.

(2) S. Aurel. in Reg. page 262.

(4) S. Ephr. t. 1. page 51.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que vous devez éviter soigneusement les amitiés particulières et vous en faire un cas de conscience; que l'amitié qui doit régner entre toutes les Sœurs, dans une Communauté religieuse, ne doit être fondée ni sur la chair et le sang, ni sur aucun motif humain, mais qu'elle doit être établie sur Dieu seul, et que comme vous êtes toutes épouses de Jésus-Christ et Sœurs dans la religion, vous devez vous aimer toutes également, sans souffrir que votre cœur, qui ne doit avoir d'attachement que pour Dieu seul, en ait pour aucune de vos Sœurs en particulier; qu'ensuite, quelque régulières que soient d'ailleurs ces religieuses qui ont des amitiés particulières, quelque innocentes que paraissent leurs amitiés, une Supérieure est obligée devant Dieu de les empêcher et de les rompre impitoyablement, parce qu'elles sont opposées à l'esprit de cette charité mutuelle et de cette union parfaite qui doit régner dans une Communauté. C'est pourquoi on ne pourrait pas dire que, dans une maison où on les souffre, il n'y ait parmi les Sœurs qui la composent, *qu'un cœur et qu'une âme*¹, comme l'évangéliste saint Luc le dit en parlant des premiers chrétiens. Ainsi soit-il.

(1) Multitudinis credentium erat cor unum, et anima una. Act. 2. 32.

LXIV^e CONFÉRENCE.

SUR LA DOUCEUR.

1. *Quels sont les motifs qui doivent faire pratiquer la Douceur?*
 2. *En quoi consiste la pratique de la Douceur?*
 3. *Quels sont les moyens de pratiquer la Douceur?*
-

Discite à me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris.

Apprenez de moi que ie suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Matth. 11. 29.

Le Sauveur des hommes, mes Sœurs, nous a fait, dans le cours de sa vie mortelle, d'admirables leçons sur toutes les vertus, mais la douceur et l'humilité sont celles qu'il a voulu particulièrement que nous apprissions de lui; ce sont les deux vertus dont il a prétendu faire le fondement de toute sa divine morale dans ce sermon admirable qu'il fit sur la montagne, au commencement de sa prédication évangélique : *Bienheureux*, a-t-il dit, *ceux qui sont pauvres d'esprit*, c'est-à-dire *humiles*, selon l'interprétation de plusieurs Pères de l'Eglise ! *Bienheureux ceux qui sont doux* ! Ce furent ses deux compagnes inséparables, ses deux vertus chéries dont il nous a donné le plus d'exemples, et on peut dire qu'elles renferment tout son esprit et

(1) *Beati pauperes spiritu !... Beati mites !... Matth. 5. — 3. 4.*

qu'elles font son caractère distinctif. Aussi le prophète Isaïe, voulant tracer le portrait du Messie et désigner les traits qui devaient le faire reconnaître davantage, s'exprime de la sorte au nom de Dieu : *Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Je ferai reposer mon esprit sur lui, et il annoncera la justice aux nations. Il ne se répandra pas en clameurs, et l'on n'entendra pas les éclats de sa voix dans les places publiques. Il ne brisera pas le roseau à demi-rompu, et il n'éteindra pas la mèche encore fumante. Il ne sera ni austère ni turbulent, jusqu'à ce qu'il établisse la justice sur la terre, et les nations seront dans l'attente de sa loi*¹.

Or, c'est à vous inspirer une grande estime pour ces deux vertus que je vais consacrer cette Conférence et les deux suivantes. Je commencerai aujourd'hui par la douceur; sur quoi j'ai à vous montrer : 1^o quels sont les motifs qui doivent faire pratiquer la douceur; 2^o en quoi consiste la pratique de la douceur; 3^o quels sont les moyens de pratiquer la douceur. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. QUELS SONT LES MOTIFS QUI DOIVENT FAIRE PRATIQUER LA DOUCEUR ?

La douceur dont je viens vous entretenir ici et qui conduit à la béatitude, n'est pas une douceur de tempérament et de naturel; ce n'est pas non plus une douceur à laquelle l'intérêt, la politique, l'hypocrisie, l'artifice, la séduction, le respect humain, l'usage du monde aient la principale

(1) Ecce servus meus, suscipiam eum; electus meus, complacuit sibi in illo anima mea. Dedi spiritum meum super eum, judicium gentibus proferet. Non clamabit..., nec audietur vox ejus foris. Calamum quassatum non conteret, et linum fumigans non exstinguet... Non erit tristis, neque turbulentus, donec ponat in terrâ judicium, et legem ejus insulæ expectabunt. *Is. 42. — 1. 2. 5. 4.*

part; car ces motifs qui rendent quelquefois les hommes doux et complaisants, sont purement humains, puisés dans la morale païenne, et non dans la doctrine de l'Evangile. La douceur que ces motifs font pratiquer, n'est qu'une douceur extérieure; elle n'est nullement dans le cœur, et, tandis qu'on l'exerce au dehors, l'âme peut être tyrannisée par de grandes passions et agitée par de violentes tempêtes. Il s'agit ici d'une douceur de grâce et de charité, d'une douceur chrétienne et évangélique fondée : 1^o sur les leçons de Jésus-Christ; 2^o sur sa conduite; 3^o sur l'exemple des Saints, les parfaits imitateurs de ce divin Modèle.

I. LES LEÇONS DE JÉSUS-CHRIST.

En effet, quelles leçons touchantes cet adorable Maître ne nous donne-t-il pas dans le saint Evangile sur cette aimable vertu ! Il commence une des premières exhortations qu'il fait à ses disciples par leur apprendre à pratiquer la douceur à son exemple. A voir comment il s'en explique, ne dirait-on pas que c'est presque la seule chose qu'il ait à leur enseigner ? *Apprenez de moi*, dit-il, *à être doux*¹. Dans d'autres occasions, il leur recommande de rendre le bien pour le mal, de présenter la joue gauche à celui qui les aura frappés sur la droite², et de laisser emporter leur manteau par celui qui aura enlevé leur robe³, plutôt que de contester avec lui et de sortir des bornes de la douceur. Il leur ordonne non-seulement de souffrir avec patience et avec douceur, mais de pousser l'amour de cette vertu jusqu'à aimer leurs ennemis et même jusqu'à leur faire du bien⁴. Il assure que ce n'est que par là qu'ils se distingueront des païens et des publicains⁵; qu'ils se montreront les enfants du Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et fait

(1) Discite à me quia mitis sum. *Matth.* 11. 29.

(2) *Matth.* 5. 39. (3) *Ib.* 5. 40. (4) *Ib.* 5. 44 (5) *Ib.* 5. 46.

pleuvoir sur les pécheurs comme sur les justes¹ ; qu'on les reconnaitra pour ses disciples et qu'ils prouveront qu'ils le sont véritablement. Il veut qu'ils méritent les effets de sa miséricorde par la conduite toute pacifique qu'ils auront tenue à l'égard de leurs frères. Les sacrifices mêmes les plus excellents lui seront désagréables, s'ils ne partent d'un cœur plein de douceur et rempli de charité pour le prochain, et il les bannit de ses autels en même temps que de son cœur, s'ils osent en approcher avec des sentiments d'aigreur : *Si donc, leur disait-il, lorsque vous présentez votre offrande à l'autel, vous vous ressouvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-là votre offrande devant l'autel, et allez auparavant vous réconcilier avec votre frère, et puis vous reviendrez offrir votre don*².

II. LA CONDUITE DE JÉSUS-CHRIST.

Au reste, les maximes saintes que le Sauveur des hommes enseigne à ses Apôtres et à ses disciples sur la douceur, il est le premier à les pratiquer. Ah ! que j'aime à me le représenter tel qu'il se peint à nous dans les Livres saints, commençant, continuant et terminant sa carrière évangélique avec une douceur toute divine ! Quels exemples admirables il n'a cessé de nous en donner ! Quels traits frappants de cette vertu ont caractérisé toutes ses actions ! Il traite familièrement avec les petits, avec les pauvres, avec les enfants ; ils sont l'objet de sa prédilection : il assure même que *c'est à eux que le royaume des cieux appartient*³. Il s'associe des hommes grossiers, et

(1) *Matth. 5. 45.*

(2) *Si ergo offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversum te, relinque ibi munus tuum ante altare, et vade prius reconciliari fratri tuo, et tunc veniens offeres munus tuum. Matth. 5. — 25. 24.*

(3) *Talium est enim regnum cœlorum. Matth. 19. 14.*

il supporte, avec une douceur inaltérable, leurs indiscretions, leur ignorance, leur inconstance, leur rudesse et leur grossièreté.

Un jour, si deux des plus ardents d'entre ses disciples, cédant comme à un mouvement de colère, lui demandent avec instance de faire descendre le feu du ciel pour consumer une ville du pays de Samarie, qui avait refusé de le recevoir, il les en reprend avec un ton sévère, il est vrai, mais où perce encore la douceur, et tout en leur disant *qu'ils ne savent pas de quel esprit ils sont animés*, il ajoute avec cette bonté divine qui le caractérisait : *Non, le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver*¹.

Si quelquefois aussi il reprit avec force et avec véhémence ceux qu'il a toujours eus pour ennemis déclarés, c'est-à-dire les Scribes, les Pharisiens, les Docteurs de la loi², ces hommes orgueilleux, hypocrites et faux zélés tout à la fois, c'était parce qu'ils voulaient détruire le règne de la charité et de la douceur qu'il venait établir. Il était l'Agneau de Dieu destiné à effacer les péchés du monde, et ils ne voulaient pas qu'il remplit cette divine fonction. Les miracles de sa bienfaisance les aigrissaient ; la confiance qu'avaient en lui les pauvres, les malades, tous ceux qui étaient dans la peine et que la douleur accablait, leur fournissait des prétextes pour le calomnier. Ils en vinrent jusqu'à conjurer sa mort, et il se livra entre leurs mains sans résister, sans armer ces légions d'Anges qu'il aurait pu obtenir de son Père.

En effet, considérons-le maintenant ce divin Modèle, dans tout le cours de sa douloureuse passion, quelle douceur ne fait-il pas paraître au milieu des plus ignominieuses insultes et des plus sanglants outrages ! Il accomplit

(1) Nescitis cujus spiritûs estis ; Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare. *Luc. 9. — 55. 56.*

(2) Væ vobis Scribæ et Pharisei hypocritæ. *Matth. 23. 15 et seq.*

jusqu'au dernier soupir ce qui avait été prédit de lui par le prophète Isaïe, qu'il *serait égorgé comme une innocente victime, sans ouvrir la bouche pour se plaindre*¹.

Dans le jardin des Oliviers, on entreprend sur sa liberté; ses ennemis se mettent en devoir de le saisir, de le charger de chaînes comme un malfaiteur, et il se contente de les renverser, pour leur montrer que ce n'est pas par impuissance qu'il ne se venge pas, mais par douceur et par bonté pour eux².

Chez Anne, un insolent valet lui applique rudement un soufflet sur la joue; sa douceur n'en est point altérée, et il se contente de lui dire avec calme : *Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi; mais, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous*³?

Chez Caïphe, il est noirci des calomnies les plus affreuses, outragé cruellement et de la manière la plus indigne; on lui crache à la face, on lui arrache la barbe, on lui bande les yeux, et on exerce envers sa personne sacrée toutes sortes d'ignominies; on en fait un roi de théâtre; c'est à qui l'accablera le plus d'insultes. Lui cependant garde un profond silence et n'en témoigne aucune amertume⁴.

Devant Pilate, on l'accuse, on suborne de faux témoins pour déposer contre lui; on le fait passer pour un séditieux, pour un perturbateur du repos public, pour un ambitieux qui veut s'arroger le titre de roi, et il ne dit rien pour se défendre⁵.

A la cour d'Hérode, on le traite de fou, on le revêt d'une robe blanche comme un insensé, et, sans dire mot, il dis-

(1) Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum. *Is. 53. 7.*

(2) Abierunt retrorsum, et ceciderunt in terram. *Joan. 18. 6.*

(3) Si malè locutus sum, testimonium perhibe de malo; si autem benè, quid me cædis? *Joan. 18. 23.* (4) Jesus verò tacebat. *Matth. 26. 65.*

(5) Et non respondit ei ad ullum verbum. *Matth. 27. 14.*

simule son pouvoir pour ne pas opérer les miracles qu'on lui demandait ¹.

On le traîne ignominieusement par toutes les rues de Jérusalem, les épaules chargées de l'instrument honteux de l'infâme supplice auquel il est condamné, et il cède doucement à la fureur de ses bourreaux, comme un agneau qui se laisse conduire à la mort, sans ouvrir la bouche.

Sur la montagne du Calvaire, où il va consommer son sacrifice, il est environné d'une troupe de bourreaux qui le tourmentent avec une cruauté sans égale, et que dit-il ? Il ne prononce pas un seul mot pour se plaindre. S'il parle, ce n'est que pour obtenir leur pardon de son Père : *Mon Père*, s'écrie-t-il, du haut de sa croix, avec une douceur toute divine, *mon Père, pardonnez-leur ; car ils ne savent pas ce qu'ils font* ². Ah ! qu'il est donc vrai qu'elle s'est accomplie en lui jusqu'à son dernier soupir cette importante leçon qu'il avait donnée en commençant sa carrière évangélique : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* ³ !

III. L'EXEMPLE DES SAINTS.

Oui, après l'exemple de Jésus-Christ, un motif bien puissant pour vous exciter à la pratique de la douceur, est celui des Saints. Il faudrait pouvoir vous les citer tous ; car tous se sont montrés, chacun dans sa condition, de parfaits et fidèles imitateurs de la douceur de leur divin Maître. Qu'il vous suffise donc que j'en choisisse ici, entre mille autres, un qui s'est fait particulièrement distinguer, dans ces derniers temps, par cette aimable vertu, et dont la vie a été marquée par les traits les plus éclatants d'une douceur toute céleste. Déjà vous me prévenez, et vous

(1) At ipse illi nihil respondebat. *Luc. 23. 9.*

(2) Pater, dimitte illis ; non enim sciunt quid faciunt. *Luc. 23. 34.*

(3) Discite à me quia mitis sum et humilis corde. *Matth. 11. 29.*

comprenez que je veux parler de saint François de Sales, l'ornement et la gloire de l'Eglise au xvii^e siècle.

C'était, au témoignage de saint Vincent de Paul, son contemporain, l'homme le plus doux qui eût existé sur la terre après Jésus-Christ. On a répété cent fois, en faisant l'éloge de cet aimable saint, qu'il fut, comme Moïse, le plus doux des hommes ¹, et on ne l'a pas encore assez répété, tant il a été doux en tout et envers tous. Il pratiquait tellement la douceur, qu'il semblait qu'en lui cette vertu se fût revêtue d'une forme humaine, et qu'il était plutôt la douceur même, qu'un homme doué de cette vertu. Il savait accompagner de tant d'affabilité et de bonté ce rayon de majesté et d'honneur que la grâce répandait sur son front, qu'on eût dit que c'était un autre Moïse qui *voilait son visage lumineux pour converser familièrement avec ses frères* ².

Aussi, quel ascendant cette douceur ne lui donnait-elle pas sur tous les esprits ! « Cet ascendant était tel, dit M. Camus, évêque de Belley, contemporain et ami du Saint, que tout lui cédait, et comme il condescendait à un chacun, en se rendant tout à tous, tous aussi se rendaient à ses désirs, qui n'étaient autres que de les voir s'adonner au service de Dieu et marcher dans la voie du salut. Pour moi, ajoute-t-il, je goûtais tant de plaisir et j'avais tant de complaisance à faire quelque chose qui lui plût, que quand il me témoignait quelque agrément, je donnais aussitôt de la tête dans les étoiles, et que s'il ne m'eût appris à rapporter tout cela à Dieu, en fin dernière, sans m'arrêter à lui, plusieurs de mes actions fussent demeurées au milieu de leur course. Quoiqu'il eût, continue-t-il dans le même endroit, tant de gravité et de modestie, qu'on ne pouvait s'empêcher de le craindre, ou au moins de le respecter, son incomparable douceur lui

(1) Erat enim Moyses vir mitissimus super homines. Num. 12. 3.

(2) Sed operiebat ille rursus faciem suam. Exod. 34. 35.

donnait tant d'attraits pour se faire aimer, que ce respect était un respect mêlé d'amour, et que j'en connais plusieurs qui frémissaient à son abord, non pas tant de peur de lui déplaire, puisque rien ne lui déplaisait et que les plus grossiers étaient toujours bien reçus de lui, mais de peur de ne pas lui plaire assez. La douceur de notre Saint, dit-il encore un peu plus loin, n'était inconnue qu'à ceux qui ne l'avaient jamais vu. Partout il rappelait l'idée du Sauveur conversant avec les hommes; jamais d'altération sur son visage, d'apreté dans ses paroles, de marques d'ennui dans ses gestes ¹. »

Oh ! que j'aime à lui entendre répondre à certaines personnes qui le reprenaient de sa trop grande douceur dans une correction : « Que voulez-vous que j'y fasse ? J'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'armer d'une colère qui ne pèche point ; j'ai pris mon cœur à deux mains, et n'ai pas eu la force de le lui jeter à la tête. Et puis, à vous dire vrai, je craignais d'épancher, en un quart d'heure, ce peu de liqueur de mansuétude que je tâche de recueillir depuis vingt-deux ans, comme une rosée dans le vase de mon cœur. Les abeilles sont plusieurs mois à faire un peu de miel, que l'homme avale en une bouchée. Et puis, à quel propos parler où l'on n'est point écouté ? Cette personne n'était pas capable de remontrance ; car la lumière de ses yeux, c'est-à-dire de son jugement, n'était point avec elle. Je ne lui eusse servi de rien, et je me fusse peut-être fait grand tort, et j'eusse imité ceux qui se noient avec ceux qu'ils ne peuvent sauver. Il faut que la charité soit prudente et judicieuse tout à la fois ². »

Il ne faut pas vous imaginer cependant que cette douceur qu'il faisait paraître dans toutes les occasions, lui ait été naturelle ; au contraire, il était d'un tempérament vif, et c'est à force de veiller sur lui-même et de se faire

(1) *Esprit de S. François de Sales. part. 14. chap. 7.*

(2) *Esprit de S. François de Sales. part. 1. chap. 21.*

violence, qu'il est parvenu à ce degré d'une douceur vraiment angélique. Ecoutez-le parlant de lui-même avec une admirable simplicité : « Ce n'est pas, disait-il, que dans le sens il n'y ait quelque combat à livrer et à soutenir ; mais enfin, il en faut venir à cette parole de David : *Courroucez-vous*, ou bien plutôt, *trémoussez un peu*, mais ne péchez pas¹. Oh ! non, car pourquoi ne supporterions-nous pas ceux que Dieu même supporte, ayant ce grand exemple devant les yeux, Jésus-Christ, priant en croix pour ses propres bourreaux² ? »

Enfin, pour faire voir combien ceux qui sont doux et pacifiques, ont en leurs mains toutes les volontés, combien ils sont rois des cœurs, et comme tous courent après eux à l'odeur de leurs parfums, c'était, dit M. Camus, une des grandes et solennelles maximes de cet Ange de douceur que celle-ci : « Bienheureux sont les cœurs pliables, car ils ne rompront jamais. Oh ! ajoutait-il, qu'il y a un grand fonds de vérité dans cette maxime du saint Evêque ! Non certes, ils ne rompront jamais, car tout va, au contraire, se rompre à leurs pieds ; la plus violente colère vient se briser contre leur bonté : rien ne peut résister à la force de leur douceur, et elle s'accomplit à la lettre dans leur personne cette béatitude de l'Evangile³ : *Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre*⁴ ! »

II. EN QUOI CONSISTE LA PRATIQUE DE LA DOUCEUR ?

La douceur, pour parler ici avec un grand Saint, consiste en trois actes principaux qui demandent de nous la plus sérieuse réflexion.

Le premier de ces actes réprime les mouvements de la

(1) Irascimini et nolite peccare. Ps. 4. 5.

(2) *Esprit de S. François de Sales. part. 1. chap. 28.*

(3) *Esprit de S. François de Sales. part. 3. chap. 11.*

(4) Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram ! Matth. 5. 4.

colère et les saillies de ce feu qui trouble l'âme, monte au visage et en change la couleur. Une personne douce ne laisse pas de sentir une première émotion, parce que les mouvements de la nature préviennent ceux de la grâce, mais elle a soin de tenir ferme, afin que la passion ne l'emporte pas ; et s'il paraît chez elle et malgré elle quelque altération dans son extérieur, elle se remet bientôt et rentre dans son état naturel. Lorsqu'elle est obligée de reprendre, de châtier, elle ne suit que la voie du devoir, et jamais celle de l'emportement. En cela, elle imite le Fils de Dieu, qui appela saint Pierre, Satan¹ ; qui, dans la même occasion, traita dix ou douze fois les Juifs d'hypocrites² ; qui renversa les tables des changeurs³, et qui, en tout cela, fit avec une parfaite tranquillité ce qu'un homme sans douceur aurait fait par colère. Une Supérieure, qui agirait de la sorte, ferait un grand fruit, ses corrections seraient bien reçues, parce qu'elles seraient faites par raison et non par humeur. Les personnes qui sont à la tête d'une maison et qui conduisent les autres, ne sauraient faire trop d'attention aux égards que le Sauveur des hommes a eus pour les siens. Personne ne veut être corrigé avec rigueur, et chacun dit à peu près comme le Roi-*Prophète : Châtiez-moi, mais que ce ne soit pas dans votre fureur*⁴.

Le second acte de la douceur consiste dans une grande affabilité, dans cette sérénité de visage qui rassure quiconque nous aborde. On voit des personnes qui, avec un air riant et agréable, contentent tout le monde, et qui, dès la première entrevue, semblent vous offrir leur cœur et demander le vôtre. Il y en a, au contraire, qui se présentent à vous avec une mine resserrée, un visage revêché, et dont le ton de voix sec effraie et déconcerte. Les Sœurs hospitalières et les Sœurs chargées de la direction

(1) *Matth. 16. 23.*(2) *Matth. 23. 15. et seq.*(3) *Matth. 21. 13.*(4) Domine, ne in furore tuo arguas me. *Ps. 57. 1.*

des classes, qui, par état, sont obligées, les unes, de traiter avec les pauvres, les infirmes et les malades, les autres, avec les jeunes personnes, doivent surtout travailler à acquérir ces manières insinuanes qui gagnent les cœurs. Sans cela, elles ne travailleront pas avec succès à l'œuvre qui leur est confiée, et elles ne produiront aucun fruit; elles seront comme une terre sèche, brûlée par les ardeurs du soleil, qui ne produit que des chardons.

Enfin, le troisième acte de la douceur consiste à bannir de son esprit les réflexions qui ne suivent que trop les peines qu'on nous a faites ou les mauvais services qu'on nous a rendus. Il faut alors s'accoutumer à détourner sa pensée de l'offense; à excuser celui ou celle dont elle vient; à se dire qu'ils ont agi précipitamment, et qu'un premier mouvement les a emportés; surtout il ne faut pas ouvrir la bouche pour répondre aux personnes qui ne chercheraient qu'à nous aigrir. Il faut même traiter doucement celles qui nous ménagent le moins; et si elles venaient à nous outrager jusqu'à nous donner un soufflet, on devrait l'offrir à Dieu et souffrir pour son amour ce traitement injurieux. Il faut encore arrêter les saillies de la colère, et préférer à tout autre langage celui de la douceur, parce qu'une seule parole de douceur peut convertir un endurci, et qu'au contraire, une parole rude est capable de désoler une âme.

Exemple. On rapporte de saint Vincent de Paul, cet admirable Saint, la gloire de l'Eglise de France dans ces derniers temps, et dont l'illustre Fénelon disait qu'en le voyant, on croyait voir saint Paul conjurer les Corinthiens par la douceur et la modestie de Jésus-Christ¹, qu'il avait coutume de répéter aux prêtres de sa Congrégation dans les avis qu'il leur donnait : « Je ne me suis jamais servi que trois fois en ma vie de paroles de rudesse pour reprendre les autres, et quoique j'eusse cru d'abord avoir quelque

(1) 2. Cor. 10. 1.

raison d'en user de la sorte, je m'en suis toujours repenti depuis, parce que cela m'a fort mal réussi, et qu'au contraire, j'ai toujours obtenu par la douceur ce que je désirais. Je n'ai jamais vu, disait-il encore, en leur traçant la manière de se comporter avec les dissidents du XVII^e siècle, ni jamais su qu'aucun hérétique ait été converti par la force de la dispute, ou par la subtilité des arguments, mais bien par la douceur. » Et il ajoutait « que l'exemple de saint François de Sales était une preuve sensible de cette vérité; que ce prélat, quoique très-habile dans la controverse, avait plus ramené d'hérétiques par sa douceur, que par sa science; qu'à ce sujet le cardinal du Perron avait coutume de dire que pour lui il se faisait fort de convaincre les Novateurs, mais qu'il n'appartenait qu'à M. de Genève de les convertir par sa douceur. Tant cette vertu a de force pour gagner les cœurs à Dieu¹. »

En effet, qui pourrait dire l'empire irrésistible qu'a la douceur sur l'esprit des personnes avec lesquelles on est obligé de traiter? *Un mot proféré avec douceur*, dit l'Esprit-Saint lui-même dans les saintes Ecritures, *multiplie les amis et adoucit les ennemis*²; *au contraire une parole rude met en fureur*³. *Le Sage*, y est-il dit encore ailleurs, *se rend aimable par ses paroles*⁴. L'homme doux et débonnaire qui se possède lui-même possède aussi le cœur des autres hommes; il en est en quelque façon le maître. Il n'est point d'esprit si farouche que la douceur ne gagne, point de si emporté qu'elle n'apaise. La plus violente colère ne peut résister à l'esprit de mansuétude, ni tenir contre une parole douce et obligeante. Quelque force qu'ait le zèle, la douceur en convertit plus que lui. Combien n'a-

(1) *Esprit de S. Vincent de Paul. tom. 1. chap. 14.*

(2) *Verbum dulce multiplicat amicos, mitigat inimicos. Eccli. 6. 5.*

(3) *Sermo durus suscitatur furorem. Prov. 15. 1.*

(4) *Sapiens in verbis seipsum amabilem facit. Eccli. 20. 13.*

t-elle pas emporté de cœurs qui avaient résisté au zèle ! Le zèle du Sauveur des hommes effraya les profanateurs du temple, mais il n'est point marqué qu'il les changea ; il les punit, mais sans les convertir ; au contraire, les plus endurcis ne purent se défendre des charmes de sa douceur : les Publicains, la Samaritaine, Zachée, Magdeleine furent obligés de s'y rendre. Oui, si dans un instant cette pécheresse de l'Evangile est enlevée à ses désordres¹, la femme de Samarie à ses dérèglements², Zachée à ses injustices³, Matthieu à son trafic⁴, Pierre lui-même à son infidélité⁵, n'en doutons pas, c'étaient là autant de conquêtes de cette douceur qui captivait tous les esprits et qui lui gagnait tous les cœurs.

Exemple. La conversion du Japon a commencé par un acte admirable de douceur que pratiqua le Père Jean Fernand, compagnon de saint François Xavier. Il prêchait, rapporte l'historien, l'Evangile sur une des places publiques de la ville de Méaco, lorsqu'un insolent, tirant un gros crachat du fond de son gosier, le jeta à sa figure, aux grands éclats de rire de ceux qui en furent témoins. Le saint missionnaire, tirant son mouchoir de sa poche, s'essuya tranquillement la figure, et continua sa prédication sans témoigner aucune altération de ce sanglant affront : ce qui toucha si fort tous ceux qui en furent témoins, qu'ils se convertirent à l'instant et demandèrent avec instance à recevoir le baptême⁶. Tant il est vrai de dire que la douceur renferme d'amabilité, qu'il est impossible de résister à ses charmes et qu'un trait de mansuétude vaut quelquefois autant qu'un miracle pour faire impression sur les esprits et pour gagner les cœurs. C'est pourquoi l'Esprit-Saint nous dit encore par la bouche du Sage dans les saintes Ecritures : *Mon fils, faites toutes vos actions en*

(1) *Luc. 7. 57.* (2) *Joan. 4. 7. et seq.* (3) *Luc. 19. 2. et seq.*

(4) *Matth. 9. 9.* (5) *Marc. 14. 72.*

(6) *Histoire du Japon, par le P. Charlevoix.*

esprit de douceur, et vous vous rendrez par-là plus aimable que par toute la gloire des hommes¹ et par celle du Roi-Phrophète : Les hommes doux et débonnaires deviendront les maîtres de la terre, et ils jouiront d'un repos délicieux².

III. QUELS SONT LES MOYENS DE PRATIQUER LA DOUCEUR?

Comme une pareille douceur ne nous est pas naturelle, et qu'il nous faut travailler beaucoup avant que de pouvoir devenir doux et humbles de cœur, je ne croirais pas avoir rempli ma tâche, si, en traitant de cette aimable vertu, je ne vous suggérais les moyens de l'acquérir. Or, ces moyens je les réduis à quatre principaux : 1^o à l'imitation de Jésus-Christ; 2^o à l'humilité; 3^o à l'amour et au respect dus au prochain; 4^o à la considération de nous-mêmes.

I. L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

« Oui, dit saint Grégoire-le-Grand, il faut vous proposer ce divin Modèle dans toutes les rencontres fâcheuses qui pourraient vous donner de l'amertume et troubler la paix de votre âme. » C'est là le divin exemplaire que Dieu vous montre surtout sur la montagne du Calvaire, où Jésus-Christ a fait paraître une douceur inaltérable, et où il semble encore dire à chacune de vous comme autrefois à Moïse : *Regarde, ô épouse d'un Dieu crucifié, et fais selon le modèle qui t'a été présenté sur cette montagne³.*

Ainsi, par exemple, s'il arrive que vous trouvant en contact avec des personnes du dehors, à cause de vos emplois,

(1) Fili, in mansuetudine opera tua perſice, et ſuper gloriam hominum diligeris. *Eccli. 3. 19.*

(2) Mansueti autem hæreditabunt terram, et delectabuntur in multitudine pacis. *Ps. 36. 11.*

(3) Inſpice, et fac ſecundum exemplar, quod tibi in monte monſtratum eſt. *Exod. 33. 40.*

celles-ci, dans un moment de mauvaise humeur, vous donnent quelque dénomination peu convenable à votre qualité d'épouse de Jésus-Christ et à votre saint état, souvenez-vous alors que Celui qui est la Sagesse incréée, a été appelé par les Juifs *Samaritain* et *Démoniaque*¹, et qu'il a essuyé cet affront avec la plus grande douceur. Si l'on vous noircit de calomnies, pensez qu'il a été calomnié comme vous et bien plus que vous, sans en concevoir aucune aigreur. Si l'on vous fait souffrir quelque mauvais traitement, rappelez-vous qu'il a souffert bien d'autres persécutions que vous, et que vous n'êtes pas encore parvenues au point d'endurer comme lui le supplice de la croix. Ah ! disait saint Paul aux fidèles de l'Eglise naissante dans une semblable circonstance, et ici j'emprunte ses paroles pour vous encourager à supporter tous les affronts avec la même douceur que votre divin Modèle : *Vous n'avez pas encore souffert jusqu'à répandre votre sang*². C'est ainsi que l'exemple de la douceur inaltérable de Jésus-Christ dans ses opprobres et ses ignominies, aux jours de sa vie mortelle, deviendra un pressant motif de celle que vous devez montrer dans vos épreuves.

II. L'HUMILITÉ.

Où, après l'imitation de Jésus-Christ, un bon moyen de pratiquer la douceur, c'est d'être humble. Saint Chrysostôme remarque très-bien que l'intérêt est la racine de la colère, et que nous ne nous émouvons ordinairement que pour repousser l'injure qu'on veut nous faire, ou pour venger le tort qu'on nous a fait, surtout quand on nous a touchés au point de l'honneur. Si donc vous êtes bien fondées dans l'humilité, vous ne vous chagrinez point, quand on manquera d'égard envers vous, et vous ne vous offen-

(1) Responderunt Judæi et dixerunt ei : Nonne benè dicimus nos quia Samaritanus es tu, et dæmonium habes ? *Joan* 8. 48.

(2) Nondum enim usque ad sanguinem restitistis. *Hebr.* 12. 4.

serez de personne, quand il vous semblera qu'on ne vous rend point la justice qui vous est due; au contraire, vous serez contentes d'être sous les pieds de tout le monde; vous remercerez votre divin Epoux de ce qu'il permet que vous soyez traitées comme il l'a été lui-même en ce monde, vous tenant pour les plus misérables de toutes les créatures, et croyant qu'il n'y a point d'affront que vous n'ayez mérité.

III. L'AMOUR ET LE RESPECT DUS AU PROCHAIN.

Oui, au sentiment de votre bassesse et de votre néant, vous devez ajouter, comme troisième moyen de pratiquer la douceur, d'abord l'amour que vous devez au prochain. En effet, on ne se fâche pas facilement contre ceux que l'on aime. Que s'il arrive quelquefois entre amis qu'on se donne sujet de fâcherie de part et d'autre, cela se passe bientôt. Ensuite, le respect qu'on a pour autrui, est encore un frein puissant pour retenir la colère; comme, au contraire, la dureté et la rigueur qu'on a pour lui, sont toujours accompagnées de quelque mépris, parce qu'on n'a pas coutume d'en user ainsi envers les personnes qu'on honore et qu'on respecte. Or, il n'y a pas d'homme, pour vil et méchant qu'il soit, qu'on ne doive traiter avec un certain respect, soit parce que les plus méchants peuvent devenir meilleurs et prendre place parmi les Saints, soit parce qu'étant fragiles et fort portés au mal, il ne faut pas leur donner occasion de se fâcher et d'offenser Dieu; ce qui arriverait néanmoins, si l'on manquait à leur égard de cet esprit de douceur, si capable de faire impression sur les cœurs. Ainsi donc le respect et l'amour qu'on doit au prochain, sont deux excellents moyens de pratiquer cette aimable vertu.

IV. LA CONSIDÉRATION DE NOS DÉFAUTS.

Oui, un dernier moyen d'acquérir et de conserver la douceur, est de prendre garde à ses propres défauts et à

ses misères spirituelles. Ce moyen est excellent, « parce que, comme le dit saint Grégoire, celui qui connaît son faible, et qui sait combien il a besoin de support, n'a pas tant de peine à supporter les autres. Il aurait honte de se rendre difficile à pardonner une faute qu'on a commise contre lui, quand il se souvient d'en avoir commis un grand nombre, soit contre Dieu, soit contre les hommes. » Ainsi donc, si vous êtes bien pénétrées de la douleur de vos offenses, la colère ne régnera jamais dans votre cœur; et, si elle s'y enflamme quelquefois, les larmes d'une véritable componction éteindront bientôt le feu qu'elle allume, pour faire place à la douceur, au calme et à la résignation.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, d'après les exemples de Jésus-Christ et des Saints, vous devez vous appliquer de toutes vos forces à la pratique de la douceur, et mettre en œuvre pour l'acquérir les moyens que je viens de vous suggérer, l'humilité par-dessus tout, puisqu'il n'y a pas de véritable douceur sans humilité, et que Jésus-Christ n'a point séparé ces deux vertus : *Apprenez de moi*, a-t-il dit, *que je suis doux et humble de cœur*; que, de cette sorte, le Seigneur versera sur vous l'abondance de ses bénédictions et de ses grâces, dont un des plus précieux fruits sera de *procurer le repos de vos âmes*¹, et de vous donner cette paix qui est un avant-goût du bonheur céleste.

Ainsi soit-il.

(1) Discite à me quia mitis sum et humilis corde : et inveniatis requiem animabus vestris. *Matth. 11. 29.*

LXV^e CONFÉRENCE.

I. SUR L'HUMILITÉ.

1. *Quelle est l'excellence de l'Humilité ?*
 2. *Quels sont les avantages de l'Humilité ?*
 3. *Quel est le principal moyen d'acquérir l'Humilité ?*
-

Discite à me quia mitis sum et humilis corde: et invenietis requiem animabus vestris.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Matth. 11. 29.

Jésus-Christ, mes Sœurs, en faisant entendre un langage si nouveau et si touchant, parlait en général pour tous ceux qui, dans la suite des siècles, voudraient être ses disciples et suivre les maximes de son Evangile. Cependant on ne peut douter qu'il n'ait parlé, avant tout, pour ses Apôtres et pour toutes les personnes qui désireraient de s'attacher à lui d'une manière toute particulière en se créant une obligation de pratiquer les conseils évangéliques. Vous êtes de ce nombre privilégié, ô vous, ses épouses, qui avez quitté le monde pour vous consacrer à lui dans la religion ; c'est donc à vous principalement que s'adressent les paroles de ce divin Sauveur. Oui, c'est à vous surtout qu'il dit encore comme autrefois à ses disciples : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Oui, c'est vous spécialement dont il veut que la douceur et l'humilité, ses compagnes inséparables, devien-

nent le caractère distinctif, comme elles, ont fait le sien dans les jours de sa vie mortelle.

Or, c'est pour répondre au désir de cet Homme-Dieu, que, dans la dernière Conférence, je vous ai parlé de la douceur, et que, dans celle-ci et la suivante, je viens vous entretenir de l'humilité. Aujourd'hui, je vous montrerai : 1^o quelle est son excellence; 2^o quels sont ses avantages; 3^o quel est le principal moyen de l'acquérir. Tel est le sujet de cette Conférence.

1. QUELLE EST L'EXCELLENCE DE L'HUMILITÉ?

Pour mieux nous convaincre de l'excellence de l'humilité, il suffit de jeter les yeux sur Jésus-Christ, ce divin Modèle descendu des cieux pour nous l'enseigner. Cette admirable vertu paraît : 1^o dans ses actions; 2^o dans ses discours; 3^o dans ses leçons; 4^o dans le choix qu'il fait de ses disciples et dans l'esprit dont il les anime. Ah! quel spectacle vont nous présenter ces quatre grands objets, qui sont comme l'abrégé de sa vie, de sa doctrine et de tout le christianisme!

1. DANS SES ACTIONS.

Verbe éternel du Père, la splendeur de sa gloire, le caractère de sa substance, ne faisant qu'un même Dieu avec lui, infini en toutes les perfections de son être, il anéantit, au moment de son Incarnation, toutes ces divines perfections, *en prenant la forme de serviteur, et la ressemblance de notre chair de péché*¹. Je le vois naître dans une pauvre étable, couché dans une crèche, étendu sur de la paille, enveloppé de mauvais langes². Il a voulu être circoncis comme pécheur³, fuir en Egypte comme faible⁴,

(1) Cum in formâ Dei esset..., exinanivit semetipsum formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus. *Philip. 2. — 6. 7.*

(2) *Luc. 2. 7.*

(3) *Luc. 2. 21.*

(4) *Matth. 2. 14.*

être baptisé avec les pécheurs et les publicains, comme l'un d'entre eux¹. Durant trente ans, il habite la cabane d'un pauvre artisan, il éprouve dans sa vie publique les contradictions et les rebuts d'un peuple aveugle; et ces humiliations étonnantes, comment les supporte-t-il? Il les supporte sans se plaindre. Que dis-je? il les prévient, il les recherche, il les embrasse, comme si elles lui étaient dues, comme si elles contribuaient à son bonheur. Lorsqu'à la suite d'un miracle éclatant, un peuple rempli d'enthousiasme se précipite sur ses pas pour lui faire honneur, et veut l'établir roi, il s'enfuit, il se cache, et il ne se montre que peu de temps après, quand on veut le couvrir d'opprobres². Les démons eux-mêmes publient ses louanges par la bouche des possédés, et il leur commande de se taire³. On le charge d'outrages et d'injures, et il ne répond pas un seul mot⁴. Après cela, pour nous recommander l'humilité comme par testament et par un acte de sa dernière volonté, il s'abaisse sur la fin de sa vie, jusqu'à laver les pieds à ses disciples⁵, et couronne enfin tant de grands exemples par la mort la plus ignominieuse, par le supplice infâme de la croix.

II. DANS SES DISCOURS.

Maintenant, que de ses actions je passe à ses discours, quelle simplicité j'y remarque! Il annonce les vérités les plus sublimes. Or, bien loin de les revêtir des ornements de l'éloquence, il en parle comme si c'étaient des choses communes, et il se met à la portée des plus simples esprits. Il ne dissimule pas que le pouvoir d'opérer des prodiges réside en lui, mais il en réserve la gloire à Celui qui l'a envoyé⁶. On l'accuse d'être possédé du démon, et il répond simplement que cela ne peut pas être, puisqu'il chasse cet

(1) *Matth.* 3. 13.

(2) *Joan.* 6. 15.

(3) *Luc.* 4. 37.

(4) *Matth.* 26. 63.

(5) *Joan.* 13. 5.

(6) *Joan.* 5. 19.

esprit de mensonge et qu'il détruit son empire¹. On veut imposer silence à des enfants qui semblent l'importuner, et il les rappelle, il les embrasse, il les propose pour modèles à ses disciples². Un Apôtre perfide le livre à une troupe de furieux, et il appelle ce traître son ami³. On le perce de clous, on l'abreuve de vinaigre, et il prie pour ses bourreaux, il les excuse comme s'ils ne péchaient que par ignorance. En quelques occasions, il est vrai, il prend le ton d'un maître sévère, il use de termes forts et il fait des reproches accompagnés de véhémence; mais ce n'est que contre les ennemis de l'humilité, contre les Pharisiens superbes⁴ et contre ceux de ses disciples qui voulaient l'empêcher d'accomplir, par les humiliations, le grand ouvrage de la rédemption⁵.

III. DANS SES LEÇONS.

Et quelles leçons donne-t-il à ceux qui le suivent, et, en leur personne, à toutes les races futures ! Il commence sa prédication par ouvrir aux hommes la route du bonheur, et toutes les démarches qu'il leur prescrit pour y parvenir, supposent les sentiments et l'exercice de l'humilité : *Heureux les pauvres d'esprit*⁶ ! *Heureux les hommes doux et pacifiques*⁷ ! *Heureux ceux qui font miséricorde*⁸ ! *Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice*⁹ ! *Heureux ceux qui sont en butte aux malédictions*¹⁰ ! Il répète à tout instant que celui qui s'humiliera sera exalté; que quand on fait l'aumône, il faut pratiquer cette bonne œuvre sans faste et sans éclat¹¹; que lorsqu'on fait sa prière, il faut se retirer en soi-même, et offrir ses vœux en secret

(1) *Matth.* 12. 26.

(2) *Marc* 10. 14.

(3) *Matth.* 26. 50.

(4) *Matth.* 23. 13. et seq.

(5) *Marc.* 8. 55.

(6) *Beati pauperes spiritu ! Matth.* 5. 3.

(7) *Beati mites ! Beati pacifici ! Matth.* 5. — 4. 9.

(8) *Beati misericordes ! Matth.* 5. 7.

(9) *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam ! Matth.* 5. 10.

(10) *Beati estis cum maledixerint vobis ! Matth.* 5. 11. (11) *Matth.* 6. 2.

au Père céleste¹ ; que toutes les fois qu'on jeûne, il ne faut point affecter un air austère qui décèle cette œuvre de pénitence² ; qu'au lieu de remarquer les imperfections des autres, il faut penser à ses propres défauts, et se croire plus coupable que ceux dont on serait tenté de condamner les actions³ ; que si l'on est appelé dans une société d'amis et de convives, il ne faut pas s'asseoir à la première place, mais prendre la dernière place parmi eux⁴. Mais qu'entreprends-je ici, et dois-je vous répéter tous les textes de l'Evangile où sont consignées toutes les divines leçons de cet Homme-Dieu ? En est-il une seule qui ne porte le caractère de la plus profonde humilité ? Il lave les pieds de ses Apôtres, et il leur ordonne de se rendre mutuellement le même service⁵. Il leur apprend qu'il n'est pas venu pour être servi, mais pour servir les autres⁶ ; que celui d'entre eux qui voudra être le premier et le plus grand, doit être le serviteur de tous⁷.

IV. DANS LE CHOIX QU'IL FAIT DE SES DISCIPLES ET DANS L'ESPRIT DONT IL LES ANIME.

Je parle ici des Apôtres de Jésus-Christ, ce divin Modèle d'humilité. Et quels furent-ils ces hommes qu'il choisit pour ses amis ? Il lui était libre d'appeler auprès de lui les chefs de la Synagogue, les savants et les puissants de la nation. Les rois de la terre n'admettent dans leur palais que les personnes les plus distinguées de leur empire. Le simple peuple n'ose porter ses regards sur ceux qui lui font la loi, qui disposent en maîtres de toutes les forces de la nation ; mais l'Homme-Dieu veut que sa cour annonce l'humilité, qui fait son caractère. Je ne vois autour de lui que des pêcheurs, des hommes sans lettres et sans talents. Ils sont grossiers, et il prend soin de les instruire, de les

(1) *Matth.* 6. 6. (2) *Ib.* 6. 16. (3) *Ib.* 7. 3. et seq. (4) *Luc.* 14. 8.
(5) *Joan.* 13. 15. (6) *Matth.* 20. 28. (7) *Matth.* 20. 27.

redresser, de les former¹. Il traite avec eux comme avec des égaux, il les recommande à son Père céleste, il leur promet des places distinguées dans son royaume². Ils ne savent pas estimer, durant la vie mortelle de ce divin Sauveur, le trésor précieux de l'humilité; mais quand il a répandu sur eux la vertu de son Esprit-Saint, ils allient la plus haute connaissance des mystères avec l'humilité la plus profonde; ils opèrent des miracles, et ils se réjouissent en même temps d'avoir été couverts d'ignominies dans la Synagogue³.

Il associe à ses Apôtres un homme fier, ardent, impétueux, Paul, en un mot, qui prétendait se faire un nom parmi les Pharisiens, en opposant l'orgueil de sa secte à l'humilité des nouveaux fidèles, en abusant de leur douceur et de leur patience, pour les persécuter et les détruire. Ce cœur rebelle est attaqué sur le chemin de Damas⁴, il est soumis au joug de l'Evangile, et Paul devient un homme aussi étonnant par son humilité, que par les merveilles qui accompagnent sa prédication. Paul est le maître des nations, et il ne cesse de publier ses égarements et ses misères; il s'abaisse au-dessous de tous les disciples de Jésus-Christ, il ne se glorifie que des humiliations qu'il éprouve; il ne recommande aux fidèles que d'être inviolablement attachés à la croix du Sauveur, c'est-à-dire au grand mystère de l'anéantissement. Ah! vraiment oui, depuis Paul jusqu'à nous, la doctrine de l'humilité a fait tous les Saints. Cette science sublime est le dépôt que conserve précieusement l'Eglise de Jésus-Christ; elle l'enseigne à ses enfants dans ses prières publiques, dans l'administration des sacrements, dans ses saintes solennités, dans les discours de ses pasteurs, dans le recueil de ses lois; elle la leur inculque par ses souffrances, par les tempêtes qui l'agitent, par les exemples de ses fidèles serviteurs; elle ne cesse de leur dire comme le chef des Apôtres, saint Pierre: *Soyez tous*

(1) *Matth. 13. 56.* (2) *ib. 19. 28.* (3) *Act. 5. 41.* (4) *Act. 9. 3. et seq.*

de même avis, compatissants, miséricordieux, modestes, humbles, rendant le bien pour le mal¹.

Voilà quelle a été l'humilité de Jésus-Christ dans ses actions, dans ses discours, dans ses leçons, dans l'esprit dont il a animé ses disciples et son Eglise. Avant lui, si vous en exceptez le peuple juif, cette divine vertu n'était ni connue ni aimée sur la terre, où régnait l'orgueil, cause première de la perte d'Adam et de tous ses descendants. On peut même dire qu'elle a été l'écueil de tous les anciens philosophes, si vantés dans l'antiquité païenne. A la vérité, ils ont méprisé les richesses, ils se sont privés des plaisirs, ils ont préféré la solitude aux charmes de la société, ils ont eu de la modération, de l'humanité, de la bienfaisance ; ils ont paru négliger leurs intérêts pour servir la patrie ou pour secourir leurs amis. Que manqua-t-il à ces sages pour être des hommes parfaits ? L'humilité, cette vertu principale qui donne le prix aux bonnes actions, et qui obtient grâce pour les mauvaises. Il fallait la présence et les exemples d'un Homme-Dieu pour déraciner l'orgueil, pour rendre ridicule la vanité, pour abattre la présomption. Jésus-Christ était grand par sa nature, par les qualités de son nom, par l'emploi de Sauveur et de Médiateur dont son Père l'avait chargé, et, avec tant de raisons pour paraître grand aux yeux des hommes il a préféré l'obscurité, les contradictions, les humiliations, comme je viens de vous le montrer ; il a été non pas un homme, mais, selon l'expression du Roi-Prophète, *un ver de terre, l'opprobre des hommes, et le mépris du peuple².*

Il faut donc, que l'humilité soit, aux yeux de Jésus-Christ, une vertu bien précieuse et d'une bien grande excellence, puisqu'il l'a choisie préférablement à l'éclat

(1) In fine autem, omnes unanimes, compatientes..., misericordes, modesti, humiles, non reddentes malum pro malo. 1. Petr. 3. — 8. 9.

(2) Ego autem sum vermis, et non homo, opprobrium hominum, et abjectio plebis. Ps. 21. 6.

et à la grandeur dont il aurait pu si facilement s'environner sur la terre. Ah ! si vous méditez sérieusement sur les exemples et les instructions que n'a cessé de vous donner cet Homme-Dieu, durant le cours de sa vie mortelle, vous ne manquerez pas d'être vous-mêmes pleines d'estime pour cette divine vertu, et vous mettrez tout en œuvre pour l'acquérir de plus en plus. Pleinement persuadées que sans elle on ne doit pas espérer d'avancer d'un pas dans la vie spirituelle, vous aurez soin que l'humilité précède, accompagne et suive tout ce que vous ferez de bien, dans la crainte que si l'orgueil vient à s'y mêler, il ne vous en arrache des mains tout le mérite. Vous vous souviendrez qu'il sert peu alors que l'action soit sainte en elle-même ; qu'au contraire, c'est à cause de cela que la vaine gloire est plus à craindre ; que les mauvaises actions sont la matière des autres vices, tandis que les bonnes sont la matière de l'orgueil, et que c'est, par conséquent, dans les bonnes qu'on doit se donner plus de garde de l'amour-propre, de peur que, par un trop grand désir de la louange, on ne vienne à perdre malheureusement le fruit de tout ce qu'on aura fait de louable. Vous vous souviendrez encore qu'il est facile de se garantir des autres vices, si on le veut ; qu'ils ont un écriteau qui les fait connaître, et qu'ils ne vont jamais qu'avec les péchés ; mais que pour l'orgueil, il se range ordinairement avec les bonnes œuvres, et qu'il leur tend continuellement des embûches pour les perdre. Enfin, vous n'aurez garde d'oublier cette maxime de saint Grégoire et de saint Bernard, « que celui qui fait un grand amas de vertus et qui n'a pas celle de l'humilité, fait comme s'il portait de la poussière au vent. Le premier souffle dissipe et fait disparaître tout. »

II. QUELS SONT LES AVANTAGES DE L'HUMILITÉ?

Ils sont inappréciables : *Tous les biens me sont venus avec elle*¹, disait Salomon, en parlant de la sagesse. Or, nous pouvons appliquer ces paroles à l'humilité, et dire aussi que tous les biens viennent avec elle, puisque le même Salomon dit : *Là où est l'humilité, là est la sagesse*², et que le saint roi David nous apprend que *Dieu donne la sagesse aux petits*³, c'est-à-dire à ceux qui deviennent petits par l'humilité. Mais cette vérité est enseignée outre cela, en propres termes, en plusieurs endroits de l'Ancien et du Nouveau Testament, dans lesquels Dieu promet d'abondantes grâces et de grands biens aux humbles, aux petits et aux pauvres d'esprit, appelant indifféremment de tous ces noms ceux qui ont une véritable humilité dans le cœur : *Sur qui jeterai-je les yeux*, dit le Seigneur dans le prophète Isaïe, *si ce n'est sur le pauvre et sur celui qui a l'esprit contrit, et qui reçoit mes commandements en tremblant*⁴? Dieu jette les yeux sur ceux-là, pour les combler de biens et de grâces; et saint Pierre et saint Jacques, dans leurs *Épîtres canoniques*, nous enseignent que *Dieu résiste aux superbes, et qu'il donne sa grâce aux humbles*⁵. La plus humble des vierges nous apprend la même chose dans son Cantique : *Le Seigneur*, dit-elle, *a déposé les puissants de leur siège, et il a élevé les humbles; il a rempli de bien ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé vides ceux qui étaient riches*⁶. Le Prophète royal dit pareillement que *le Seigneur sauvera le*

(1) Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illâ. *Sap.* 7. 11.

(2) Ubi autem est humilitas, ibi et sapientia. *Prov.* 11. 2.

(3) Lex Domini... sapientiam præstans parvulis. *Ps.* 18. 8.

(4) Ad quam respiciam, nisi ad pauperulum, et contritum spiritu, et tremement sermones meos? *Is.* 66. 2.

(5) Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. 1. *Petr.* 5. 5. *Jacob.* 4. 6.

(6) Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles. Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes. *Luc.* 1. — 52. 53.

peuple humble, et qu'il humiliera les yeux des superbes¹. Et Jésus-Christ enfin, ce parfait modèle d'humilité, nous assure que *quiconque s'élève sera humilié, et que quiconque s'humilie sera élevé*². C'est aussi ce que l'Esprit-Saint a voulu nous exprimer par ces paroles figurées : *Les pluies de la grâce de Dieu coulent sur les humbles, comme les eaux coulent dans les vallons*³. Et comme l'abondance des eaux *rend les vallées fertiles en récoltes*⁴, ainsi l'abondance des dons de Dieu fait que les humbles produisent beaucoup plus de fruits que les autres.

Selon saint Augustin, l'humilité attire Dieu à elle : « Dieu est haut, dit-il ; si vous vous humiliez, il descend vers vous ; si vous vous élevez, il se retire de vous. » Et en voici la raison : *C'est que Dieu est haut et élevé*, dit la sainte Ecriture, *et qu'il regarde les choses basses*, c'est-à-dire les personnes humbles, et qu'il les comble de biens en les regardant ; *mais il voit de loin les choses qui sont élevées*⁵, c'est-à-dire les personnes superbes ; et comme ce qu'on voit de fort loin, on ne le connaît pas, ainsi Dieu ne connaît pas les âmes orgueilleuses pour leur faire des grâces. Aussi Jésus-Christ leur adressera-t-il ces paroles : *En vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas*⁶.

Saint Bonaventure dit « que l'âme qui est humble, est disposée à recevoir toutes sortes de grâces de Dieu, comme la cire qui est molle, est disposée à recevoir toutes sortes d'empreintes, et il ajoute que dans le festin que Joseph fit à ses frères, ce fut le plus petit de tous qui eut la meilleure part. »

(1) Quoniam tu populum humilem salvum facies, et oculos superborum humiliabis. *Ps. 17. 28.*

(2) Qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur. *Luc. 14. 11.*

(3) Qui emittit fontes in convallibus. *Ps. 103. 10.*

(4) Et valles abundabunt frumento. *Ps. 64. 14.*

(5) Quoniam excelsus Dominus, et humilia respicit, et alta à longè cognoscit. *Ps. 137. 6.*

(6) Amen dico vobis, nescio vos. *Matth. 23. 12.*

Ce sont donc là les précieux avantages que recueille une âme de la vertu d'humilité, et le Seigneur est d'autant plus porté à la combler de ses faveurs et de ses grâces, que tout le bien qu'il lui fait, lui revient. Car, comme je la suppose véritablement humble, elle a bien garde de s'approprier à elle-même rien de ce qu'elle reçoit; elle rend tout à Dieu, et, reconnaissant qu'il n'y-a que la puissance de Dieu qui soit grande, elle lui attribue la gloire et l'honneur de tout. Et voilà pourquoi Dieu se plaît tant à l'élever et à lui accorder de nouvelles faveurs, tandis que justement irrité contre celle qui, dépourvue de la véritable humilité, tire vanité de ses bonnes actions, comme si elle devait tout à son propre mérite, non-seulement il ne lui fait point de nouvelles grâces, mais il lui retranche même quelque chose des premières, de peur qu'elle ne convertisse le bien en mal, les antidotes en poison, et que ses dons et ses bienfaits ne deviennent, par le mauvais usage qu'elle en fait, un plus grand sujet de condamnation pour elle. C'est ainsi que quand un homme a l'estomac faible, quelque bonnes que puissent être les viandes d'elles-mêmes, on ne lui donne pourtant que très-peu de nourriture, parce qu'il n'a pas la force d'en digérer une plus grande quantité, et que si on lui en donnait davantage, tout se tournerait en corruption et se convertirait en humeurs et en bile.

Exemple. La sainte Ecriture remarque que l'huile ne cessa point de couler dans la cruche de la veuve de Sarepta, tant qu'il y eut d'autres cruches pour la recevoir; mais que, *dès que tous les vases furent pleins, l'huile s'arrêta*¹. Il en est de même de la miséricorde divine; elle n'a point de bornes du côté de Dieu, *car la main du Seigneur n'est pas raccourcie*², dit le prophète Isaïe. Dieu ne change pas ni ne peut changer; il demeure toujours dans le même état, et il a plus d'envie de nous faire part de ses grâces,

(1) Cùmque plena fuissent vasa, stetit oleum. 4. Reg. 4. 6.

(2) Ecce non est abbreviata manus Domini: Is. 59. 1.

que nous de les recevoir. Si nous ne les recevons pas, à qui la faute? Ne vient-elle pas de nous, qui sommes si remplis de nous-mêmes et de la confiance que nous avons en nos propres forces, qu'il ne nous reste pas de vaisseaux vides pour recevoir l'huile de ses miséricordes. Il n'y a que l'humilité qui puisse dégager une âme d'une si malheureuse plénitude; oui, il n'y a que cette vertu qui puisse lui donner une juste défiance de ses propres forces; il n'y a qu'elle qui puisse faire que Dieu la comble de ses bienfaits et répande ses grâces sur elle à pleines mains, suivant ces paroles de l'Esprit-Saint par la bouche du Sage : *Humiliez-vous devant Dieu, et attendez toutes choses de ses mains* ¹.

III. QUEL EST LE PRINCIPAL MOYEN D'ACQUÉRIR L'HUMILITÉ?

Un des meilleurs moyens, et je ne ferai point difficulté d'avancer cette proposition, d'après tous les Maîtres de la vie spirituelle, l'unique moyen d'acquérir l'humilité, c'est la connaissance de soi-même. Nous ne nous connaissons pas assez nous-mêmes, et de là vient que nous avons tant de peine à nous humilier; et parce que nous n'aimons pas à nous humilier, par-là même encore il arrive que non-seulement nous ne nous connaissons pas, mais que nous ne voulons pas nous connaître. Commençons par approfondir ce que nous sommes, et à creuser dans la connaissance de notre misère, afin que nous y trouvions le trésor de l'humilité : « On a perdu une drachme, dit saint Jérôme, et c'est dans la boue et dans l'ordure qu'on la retrouve; » c'est-à-dire, que c'est dans le fumier et dans l'ordure de nos péchés et de notre misère, tant corporelle que spirituelle, que nous trouvons la pierre précieuse de l'humilité. Voilà pourquoi saint Augustin faisait si souvent à Dieu cette

(1) Humiliare Deo, et expecta manus ejus. *Eccli.* 15. 2.

prière, que vous ne sauriez assez redire vous-mêmes : « Seigneur, que je vous connaisse, que je me connaisse ! Que je vous connaisse, car plus je vous connaîtrai, plus je vous aimerai ; mais tout ensemble, ô mon Dieu, que je me connaisse moi-même, puisque plus je me connaîtrai, plus je me mépriserai ¹ ! » Ce grand Saint souhaitait ardemment d'acquérir une vertu qu'il savait être la base de toutes les vertus ; et d'ailleurs, entre les moyens de l'acquérir, il n'en connaissait ni de plus solide ni de plus puissant que de s'ôter à lui-même le voile de dessus les yeux, de se représenter de bonne foi tout ce qu'il était, et de creuser profondément dans l'abîme de ses faiblesses et de sa misère.

En effet, dès que nous nous mettons à creuser cet abîme, quelle idée concevons-nous de nous-mêmes, et quels sujets d'humiliation se présentent à notre esprit ! Le détail en serait infini. Pour procéder donc en ceci avec méthode, comme nous avons fait jusqu'à présent, voyons premièrement ce que c'est que l'homme dans l'ordre naturel, et ensuite considérons ce qu'il est dans l'ordre spirituel.

I. DANS L'ORDRE NATUREL.

Oui, que ce soit le premier coup de bêche que nous donnions, et qu'il me soit permis de citer d'abord les paroles magnifiques qu'a écrites à ce sujet un célèbre auteur de l'antiquité païenne, Pline l'ancien : « L'homme, dit-il, est le seul que la nature oblige à se couvrir d'un vêtement étranger, tandis qu'elle donne aux autres animaux divers téguments, des coquillages, des cuirs, des piquants, des poils, des soies, des crins, du duvet, des plumes, des écailles, des toisons. Les arbres mêmes sont pourvus contre le froid et la chaleur d'une écorce quelquefois double ; mais

(1) *Noverim me, noverim te, ut amem te, et contemnam me. S. Aug. l. de vitâ beatâ.*

l'homme est, en naissant, jeté nu sur une terre nue, et livré dès cet instant aux cris et aux pleurs. Seul de tant d'animaux il répand des larmes, et il en répand aussitôt qu'il respire. Mais le rire, même précoce, même hâtif, hélas ! il n'est donné à personne avant son quarantième jour. Au douloureux essai qu'il fait de la lumière, succèdent des liens qui entravent ses membres, et dont sont affranchies même les brutes qui naissent parmi nous. Né avec un tel bonheur, le voilà donc pleurant, étendu pieds et mains liés, celui qui doit commander à tous les autres animaux ! Il commence sa vie par des supplices, et pour un seul crime, celui d'être né. Quelle folie, après un tel début, de se croire né pour l'orgueil ! »

Écoutons ensuite saint Bernard : « Ayez toujours, dit-il, ces trois choses présentes à l'esprit, ce que vous avez été, ce que vous êtes, ce que vous serez. Mais qu'avez-vous été, qu'une semence impure ? Qu'êtes-vous, qu'un vaisseau d'immondices ? Que serez-vous, que la pâture des vers ? » Il y a déjà beaucoup ici de quoi approfondir et de quoi méditer ; et c'est avec raison que le pape Innocent s'écrie : « O misérable et honteuse condition de la nature humaine ! Voyez les herbes et les plantes ; elles produisent des feuilles, des fleurs et des fruits, et le corps de l'homme n'engendre que des saletés ; elles produisent l'huile, le vin et le baume, et répandent une odeur agréable, tandis que le corps humain est un cloaque d'ordures et d'immondices. Enfin tel arbre, tel fruit : *Car un mauvais arbre, dit Jésus-Christ, ne peut jamais porter de bons fruits*¹. » Ainsi parlait ce saint Pape. C'est une comparaison très-juste que les Saints font du corps de l'homme à un amas de fumier recouvert de neige, qui paraît beau et éclatant au dehors, mais qui n'est que puanteur et que corruption au dedans.

C'est cette considération qui faisait tenir au saint homme

(1) Non potest enim arbor mala bonos fructus facere. *Matth. 7. 18.*

Job cet étrange langage : *J'ai dit à la pourriture, vous êtes mon père; et aux vers, vous êtes ma mère et ma sœur*¹. L'homme est-il, en effet, autre chose qu'une source de corruption, un amas de vers et de pourriture? De quoi donc pourriez-vous tirer vanité, ma chère Sœur, vous dont l'esprit se laisse dominer quelquefois par la passion de l'orgueil? *De quoi*, dit l'Esprit-Saint, dans les divines Ecritures, *peut s'enorgueillir la poussière et la cendre*²? Certes, ce ne sera pas du moins de ce que je viens de dire; car vous n'y trouvez, au contraire, que des sujets de vous humilier et de vous mépriser vous-même : « C'est un bon gardien de l'humilité, dit saint Grégoire, que le souvenir des infirmités et des misères de l'homme, c'est sous cet amas de pourriture, c'est sous ce fumier que cette plante se conserve parfaitement. »

Mais donnons encore un coup de bêche, et creusons un peu plus avant. Regardons ce que nous étions avant que Dieu nous créât, nous verrons que nous n'étions rien, et que nous ne pouvions de nous-mêmes nous tirer de l'abîme du néant, mais que c'est Dieu qui nous en a tirés par sa bonté, en nous donnant l'être que nous possédons; de sorte donc que, de notre côté, nous ne sommes rien, et que nous ne devons pas nous estimer plus que les choses qui ne sont point. C'est à Dieu seul qu'il faut attribuer ce que nous avons de plus qu'elles : *Si quelqu'un*, dit saint Paul, *s' imagine être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien effectivement, il se trompe lui-même*³. Voilà une grande découverte que nous venons de faire; voilà de quoi nous enrichir d'humilité toute notre vie.

Mais il ya encore plus : c'est que même après avoir reçu l'être, nous ne subsistons pas de nous-mêmes. Ce n'est

(1) Putredini dixi : Pater meus es ; mater mea et soror mea vermibus. Job. 17. 14.

(2) Quid superbit terra et cinis ? Eccli. 10. 9.

(3) Nam si quis existimat se aliquid esse, cum nihil sit, ipse se seducit. Galat. 6. 5.

pas comme une maison que l'architecte laisse quand il l'a bâtie, et qui se soutient d'elle-même sans avoir besoin de lui. Nous avons, après la création, et à chaque moment de notre vie, autant besoin de Dieu, pour ne pas perdre l'être que nous possédons, que nous en avons besoin pour l'acquérir quand nous n'étions rien. Il nous soutient incessamment de sa main toute puissante pour nous empêcher de tomber dans l'abîme du néant d'où il nous a tirés. Aussi le Roi-Prophète, s'adressant à Dieu, s'écriait : *Vous m'avez formé, Seigneur, et vous avez étendu votre main sur moi*¹ ; c'est-à-dire, remarque un Père de l'Eglise, en expliquant ce passage : « C'est vous, Seigneur, qui m'avez donné l'être, c'est de vous que je le tiens; quel sujet aurais-je donc de m'en glorifier, puisque je n'y ai contribué en rien, et que c'est vous seul qui me le conservez, et qui me donnez le pouvoir d'agir? L'être, la respiration et l'action, tout me vient de votre main; c'est cette main qui me soutient, qui me conserve, et qui m'empêche de retomber dans le néant d'où je suis sorti. »

II. DANS L'ORDRE SPIRITUEL.

Que sera-ce maintenant si nous passons à l'ordre spirituel, et que nous venions à considérer les malheurs et les préjudices que le péché originel nous a causés? Hélas! quelle ample matière n'y trouverons-nous pas de nous humilier et de nous mépriser, en songeant combien la nature a été corrompue en nous, et l'est encore tous les jours par le péché! Car, de même qu'une pierre est attirée en bas par sa propre pesanteur, de même sommes-nous portés, par la corruption du péché originel, à tout ce qui regarde les sens et la chair. Nous avons un sentiment très-vif pour les choses de la terre, peu ou point de goût pour celles du ciel. Ce qui devrait obéir en nous, y com-

(1) Tu formasti me, et posuisti super me manum tuam. Ps. 138. 5.

mande; ce qui devrait y commander, y obéit. Nous sommes enfin si misérables, qu'étant nés pour le ciel, nous avons des inclinations tout à fait animales, et un cœur qui n'a de penchant que pour ce qui est capable de l'assimiler à la bête. Déplorable condition de la nature humaine, qui a fait dire avec tant de vérité au Roi-Propète : *L'homme étant en honneur, a manqué d'intelligence: il est devenu comparable aux animaux qui n'ont point de raison, et il s'est fait semblable à eux*¹.

Si nous voulons ensuite jeter la vue sur nos défauts, ce qui est justement ce que nous avons de notre propre fonds, quel sujet de confusion n'y trouverons-nous pas! Que d'erreur et d'ignorance dans notre esprit! que de corruption et de malignité dans notre cœur! que de faiblesse et d'irrésolution dans notre âme! quel attachement à notre volonté! quel égarement dans nos pensées! quelle inconstance dans le bien! quel penchant au mal! quel amour de notre intérêt et de notre commodité! quelle ardeur à faire ce qui nous plaît! quel désordre, en un mot, dans la conduite des enfants d'Adam! Ceci est général à tous les malheureux descendants de ce père du genre humain; mais si chacune de vous entrerait dans un détail personnel et venait à se rendre compte en particulier de toutes ses pensées, de toutes ses vues, de tous ses sentiments, de toutes ses inclinations, de toutes ses paroles, de toutes ses actions, de tout ce qu'elle a commis de péchés durant le cours de sa vie, et tout ce qu'elle pourrait en commettre chaque jour encore, sans une protection spéciale du ciel, de ses fragilités sans nombre, de ses infidélités à la grâce, de ses chutes et de ses rechutes continuelles dans le service de Dieu, y en a-t-il une seule même parmi celles qui sont le plus affirmées dans les voies spirituelles et le mieux établies dans la vie intérieure, qui, d'un premier mouve-

(1) Homo, cùm in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. Ps. 48. 13.

ment ne s'écriât comme le Roi-Prophète : *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur* ¹? Que suis-je, ô mon Dieu, que suis-je devant votre souveraine majesté? Mais que serais-je encore dans l'opinion de mes Sœurs, qui sont prévenues de quelque estime pour moi, parce qu'elles ne voient que ce qui paraît à l'extérieur? Oui, que serais-je, encore une fois, à leurs yeux, si elles pouvaient me connaître, Seigneur, comme vous me connaissez, et apercevoir ce qu'il y a de plus intime et de plus caché dans le fond de mon cœur?

Voilà pourquoi les Saints qui menaient une vie si exemplaire et si différente de celle du reste des hommes, se disaient cependant non par exagération, mais par une conviction de leurs misères spirituelles, les plus grands pécheurs du monde. Saint François d'Assise se donnait ce titre. Saint Thomas de Villeneuve était sans cesse effrayé du compte qu'il devait rendre à Dieu de sa mauvaise conduite : ce sont ses propres expressions. Saint Paul, ermite, disait en pleurant : « Malheur à moi, pauvre pécheur, qui porte à tort le nom d'anachorète ! » Sainte Gertrude se demandait comment la terre ne s'ouvrait pas sous elle pour l'engloutir, tant elle se croyait coupable. Sainte Magdeleine de Pazzi se trouvait indigne même de baiser la terre où ses Sœurs avaient passé. Ah! quels exemples d'une profonde humilité ! Quel sujet de confusion pour nous, qui, avec tant de défauts et d'imperfections, nous laissons aller quelquefois à des sentiments d'estime de nous-mêmes et d'amour-propre !

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, qu'il vous importe extrêmement d'acquérir la connaissance de vous-mêmes, puisque c'est là le principal, ou plutôt l'unique moyen de

(1) Quid est homo quòd memor es ejus? Ps. 8. 5

posséder l'humilité, et, par-là même, de jouir des précieux avantages qui y sont attachés; qu'il vous importe également de fixer sans cesse vos regards sur le divin Modèle qui vous a fait connaître l'excellence de cette précieuse vertu par ses actions et ses exemples, autant que par ses leçons et ses divines instructions; que vous devez peser et méditer attentivement ces paroles de l'Esprit-Saint, sorties de la bouche de saint Paul : *Soyez dans la même disposition et le même sentiment où a été Jésus-Christ, qui, ayant la forme et la nature de Dieu, n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur, et en se rendant semblable aux hommes*¹; que ce divin Esprit vous invite par ces paroles à prendre quelque part aux abaissements de l'Homme-Dieu et à marcher sur ses traces; que ce n'est pas trop de demander à des membres qu'ils entrent dans la disposition de leur chef; que ce n'est pas un homme ni un Ange qu'on vous propose ici pour modèle, que c'est Dieu lui-même, qui s'est anéanti pour vous rappeler à la pratique de l'humilité; qu'à la vue d'un pareil modèle, vous devez vous efforcer de devenir de plus en plus humbles, vous regardant et vous traitant comme un pur néant, évitant autant, que vous le pourrez, les regards et l'estime des autres, leur dérochant tout ce qui pourrait vous faire estimer d'eux, et vous réjouissant, ou, du moins, supportant patiemment de passer pour des personnes viles et inutiles dans leur esprit. Ainsi soit-il.

(1) Hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu, qui cùm in formâ Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo; sed semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo. *Philip. 2. — 5. 6. 7.*

LXVI^e CONFÉRENCE.

II. SUR L'HUMILITÉ.

L'HUMILITÉ EST LE FONDEMENT DES VERTUS.

1. *De la Foi, de l'Espérance et de la Charité.*
 2. *De la Patience.*
 3. *De la Paix et de l'union des cœurs.*
 4. *De la Pauvreté, de la Chasteté et de l'Obéissance.*
-

Fundamentum enim aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est, quod est Christus Jesus.

Personne ne peut mettre d'autre fondement que celui qu'on a déjà mis, qui est Jésus-Christ. 1. Cor. 3. 11.

Deux choses, mes Sœurs, sont nécessaires pour bien faire les fondements d'une maison : premièrement, il faut ouvrir la terre, jeter toute celle qui est légère et sablonneuse, et creuser toujours jusqu'à ce qu'on trouve un terrain assez ferme pour bâtir dessus ; secondement, après qu'on a bien creusé et vidé tout le sable, on commence à asseoir la première pierre, laquelle avec les autres qu'on pose dans le même rang, fait le fondement principal d'un bâtiment. Voilà ce que vous devez faire dans l'édifice spirituel que vous êtes appelées à élever et comme chrétiennes et comme religieuses. Vous devez d'abord faire l'ouverture de la terre, creuser les fondations, et en jeter

dehors tout le sable, c'est-à-dire la faiblesse des forces humaines ; car ce n'est pas sur ses propres forces qu'il faut bâtir : ce n'est qu'un sable mouvant qu'on doit jeter, en se défiant de soi-même et en creusant toujours, jusqu'à ce qu'on trouve un terrain ferme. Ensuite, vous devez y mettre la première pierre ; et *cette pierre est Jésus-Christ* ¹, qui est le principal fondement de tout l'édifice. Mais parce que, pour bien asseoir cette pierre fondamentale, il faut avoir creusé auparavant par le moyen de l'humilité, c'est pour cela qu'elle est appelée le fondement de l'édifice spirituel et de toutes les vertus.

Or, c'est de l'humilité considérée sous ce point de vue, que je vais vous entretenir aujourd'hui. Parmi les vertus, je choisirai les principales, et je vous montrerai comment l'humilité est le fondement : 1^o de la foi, de l'espérance et de la charité ; 2^o de la patience ; 3^o de la paix et de l'union des cœurs ; 4^o de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. DE LA FOI, DE L'ESPÉRANCE ET DE LA CHARITÉ.

1^o La foi a besoin de l'humilité ; elle exige un esprit humble et soumis, suivant ce passage de saint Paul : *Réduisant tous les esprits en servitude sous l'obéissance de Jésus-Christ* ², tandis que l'orgueil de l'esprit, au contraire, est un empêchement et un obstacle à recevoir la foi, selon les paroles du Sauveur : *Comment pouvez-vous croire, vous qui vous distribuez la gloire les uns aux autres, et qui ne recherchez point la gloire qui ne vient que de Dieu seul* ³.

(1) Petra autem erat Christus. 1. Cor. 10. 4.

(2) In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi. 2. Cor. 10. 5.

(3) Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ à Deo solo est, non quæritis? Joan. 5. 44.

Mais, si l'humilité est nécessaire pour recevoir la foi, elle l'est aussi pour la conserver. Car tous les Saints tiennent que l'orgueil est le principe de toutes les hérésies, et qu'elles naissent de ce qu'on se forme une si haute opinion de soi et de ses propres lumières, qu'on vient à les préférer au sentiment général de toute l'Eglise. C'est ce qu'enseigne l'Apôtre, quand il dit : *Sachez que, dans les derniers jours, il arrivera des temps fâcheux, et qu'il y aura des hommes amateurs d'eux-mêmes, avarés, arrogants, orgueilleux*¹. Et il est à remarquer qu'en cet endroit l'Apôtre attribue particulièrement à l'arrogance et à l'orgueil la cause de toutes les hérésies et de toutes les erreurs.

En effet, lisez l'histoire de tous les hérésiarques qui ont élevé l'étendard de la révolte contre l'Eglise et se sont établis chefs de secte, d'un Arius, par exemple, d'un Macédonius, d'un Eutychès, d'un Pélage, d'un Luther, d'un Calvin, etc., et, dans ces derniers temps, de tous les coryphées du Jansénisme, et, il vous sera facile de reconnaître que l'orgueil a toujours été le principe de leur malheureuse défection. Parcourez, au contraire, la vie de tous les Saints qui, dans les différents siècles de l'Eglise, ont jeté un plus vif éclat et par l'éminence de leurs vertus, et par l'étendue de leur science, et par la profondeur de leur génie, et vous verrez que leur humilité faisait qu'ils se comportaient néanmoins avec une simplicité d'enfant, par rapport aux dogmes de la foi et à toutes les vérités révélées. Et sans remonter si haut, donnez-moi encore aujourd'hui une âme véritablement humble, oh ! comme l'humilité chez elle fortifie la foi, vivifie la foi, amplifie la foi ! Non-seulement elle ne doute d'aucun des dogmes de la religion, soit qu'ils touchent des vérités spéculatives,

(1) *Hoc autem scito, quòd in novissimis diebus instabunt tempora periculosa; erunt homines seipsos amantes, cupidi, elati, superbi, blasphemæ, ingrati, scelesti.* 2. *Timoth.* 5. -- 1. 2.

soit qu'ils comprennent la règle des mœurs, elle est de plus toute pénétrée de la réalité, de la grandeur et de la majesté de ces dogmes. Semblable à ces justes dont parle l'apôtre saint Paul, *elle vit de la foi* ¹, parce que l'humilité donne sans cesse l'aliment de cette vie. Cette foi n'est point une connaissance historique des mystères, c'est un sentiment intime de la vérité de Dieu et des merveilles qu'il a opérées pour nous ; c'est une admiration presque continue de ses grandeurs , et une reconnaissance soutenue de ses bienfaits. Je voudrais dire, ô mon Dieu, tout ce que la vertu d'humilité inspire à une âme de foi, et je ne le puis, parce que ma langue est un instrument trop faible pour un cœur rempli de foi et d'humilité. C'est dans ce cœur une force, une générosité, une grandeur d'âme, une noblesse de sentiments et d'actions qu'il est impossible à une langue mortelle d'exprimer ; et la foi qui tire ainsi son aliment de l'humilité, devient véritablement *la conviction de ce qu'on ne voit pas* ².

2° L'espérance est appuyée également sur l'humilité. Et sans entrer, pour cette seconde vertu théologale, dans d'aussi longs développements que pour la première, qu'il vous suffise de cette simple réflexion. Une âme véritablement humble connaît sa profonde misère ; elle a sans cesse devant les yeux sa grande faiblesse ; elle sait que d'elle-même elle est incapable de tout dans l'ordre spirituel ; que, selon l'avertissement de l'apôtre saint Paul, *elle ne pourrait même, sans le secours de l'Esprit-Saint, prononcer le nom de Jésus* ³. C'est pourquoi elle n'en est que plus portée à se tourner vers Dieu, à implorer son secours avec plus d'ardeur, et à mettre en lui toute son espérance.

3° La charité, soit qu'on l'envisage comme amour de

(1) Justus autem ex fide vivit. Rom. 1. 17.

(2) Est autem fides... argumentum non apparentium. Hebr. 11. 1.

(3) Nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto. 1. Cor.

Dieu, soit qu'on la considère comme amour du prochain, reçoit aussi un grand accroissement de l'humilité.

En effet, dans le premier rapport, un esprit humble, voyant que tout ce qu'il a lui vient de la main de Dieu, et qu'il est très-éloigné de le mériter, se sent excité par là à aimer encore davantage son bienfaiteur : *Qu'est-ce que l'homme*, disait le saint homme Job à Dieu, *pour que vous le traitiez si bien, et que vous attachiez votre cœur à lui ?* Quoi ! Seigneur, moi, vous être toujours si rebelle, et vous, m'être toujours si bon ! Moi, persévérer toujours à vous offenser, et vous, continuer toujours à me combler de vos grâces ! Cette considération est une des principales dont les Saints se sont servis pour s'enflammer de l'amour de Dieu. Plus ils regardaient leur indignité et leur misère, plus ils se sentaient obligés à aimer Celui qui avait daigné abaisser les yeux sur une si grande bassesse : *Mon âme glorifie le Seigneur*, disait la sainte Vierge, *parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante* ².

Dans le second rapport, c'est-à-dire quant à la charité chrétienne qui s'exerce envers le prochain, on voit aisément combien l'humilité y est nécessaire. En effet, ce qui a coutume de nous refroidir le plus envers nos semblables, c'est le jugement désavantageux que nous formons d'eux, et l'impression que nous nous faisons de leurs défauts. Or, une âme véritablement humble est très-éloignée d'une telle conduite ; elle n'envisage que ses fautes, et jamais celles d'autrui ; elle ne voit dans son prochain que ce qu'il y a de bon et de vertueux : de là vient que s'imaginant que tout le monde est parfait, et qu'il n'y a qu'elle seule d'imparfaite et de méchante, elle se croit indigne de vivre parmi ses Sœurs, et elle se remplit d'amour, d'estime et de véné-

(1) Quid est homo, quia magnificas eum ? aut quid apponis erga eum cor tuum ? *Job. 7. 17.*

(2) Magnificat anima mea Dominum . . quia respexit humilitatem ancilla suæ. *Luc. 1. - 46. 48.*

ration pour elles. Outre cela, celle qui est humble, n'est point fâchée qu'on préfère ses Sœurs à elle; qu'on fasse cas des autres, et qu'on semble ne pas se soucier d'elle; qu'on donne les premiers emplois aux autres, et qu'on ne la charge que des moindres. Il n'y a point d'envie entre les personnes humbles, parce que l'envie naît de l'orgueil. Ainsi, partout où règnera l'humilité, on ne verra ni envie, ni jalousie, ni disputes, ni querelles, ni contentions, ni divisions, ni rien qui puisse ralentir la charité et la bonne intelligence parmi les membres d'une même Communauté.

II. DE LA PATIENCE.

La patience, cette vertu si nécessaire à un chrétien et surtout à une religieuse, naît semblablement de l'humilité, parce qu'une âme qui est humble, connaît ses fautes et ses péchés, et connaît en même temps qu'elle est digne de toutes sortes de châtimens. C'est pourquoi il ne lui arrive aucune mortification, qu'elle ne la croie au-dessous de ce que ses fautes ont mérité; et, au lieu de s'en plaindre, elle dit avec le prophète Michée: *Je souffrirai de bon cœur les effets de la colère du Seigneur, parce que j'ai péché contre lui*⁽¹⁾. Une Sœur qui n'a pas d'humilité, se plaint de tout; elle s'imagine toujours sans sujet qu'on lui fait tort, et qu'on ne la traite pas selon qu'elle le mérite; au contraire, de quelque procédé qu'on use envers celle qui est véritablement humble, elle ne s'en aperçoit pas, et elle ne pense pas que ce soit lui faire tort. Bien loin de s'imaginer qu'on puisse lui en faire en quelque chose, elle trouve toujours qu'on lui fait grâce, et, de quelque manière qu'on la traite, elle est sans cesse satisfaite, parce qu'elle croit toujours qu'on la traite encore mieux qu'elle ne le mérite.

Enfin, l'humilité est une grande disposition à la patience. C'est pourquoi, après que le Sage a averti celui qui

(1) *Iram Domini portabo, quoniam peccavi ei. Mich. 7. 9.*

veut s'engager à servir Dieu, et de se préparer à beaucoup de mortifications et de déplaisirs, et de s'armer de patience, le moyen qu'il lui propose pour cela est de s'humilier : *Humiliez votre cœur, dit-il, et prenez patience; tout ce qui se présentera, recevez-le et supportez patiemment la douleur*¹. Mais quelles armes lui donne-t-il pour le parer de la douleur, ou pour faire que du moins il la supporte courageusement? Pas d'autres que l'humilité : *Ayez patience, dit-il, dans votre humilité*²; c'est-à-dire, soyez humbles, et dès lors vous serez patient.

III. DE LA PAIX ET DE L'UNION DES CŒURS.

La paix, qui est un bien si désirable pour tout le monde, et si nécessaire en particulier à l'état religieux, naît aussi de l'humilité, et Jésus-Christ lui-même nous enseigne cette vérité, quand il dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes*³. Qu'une religieuse soit humble, et elle vivra toujours en paix avec elle-même et avec ses Sœurs : *Il y a toujours des démêlés entre les orgueilleux*⁴, dit le Sage; mais, autant ils sont sujets à en avoir, autant les humbles en sont-ils éloignés. Il n'y a qu'une seule contestation entre eux, c'est qu'ils disputent toujours à qui sera le plus humilié, et à qui déférera davantage à son compagnon.

Exemple. Nous lisons dans la vie des Pères du désert, qu'un jour saint Antoine, anachorète, ayant rendu une visite à saint Paul, premier ermite, il s'éleva une contestation entre ces deux patriarches de la vie érémitique, et

(1) Deprime cor tuum, et sustine... Omne quod tibi applicitum fuerit accipe, et in dolore sustine. *Eccli. 2. — 2. 4.*

(2) Et in humilitate tuâ patientiam habe. *Eccli. 2. 4.*

(3) Discite à me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris. *Matth. 11. 29.*

(4) Inter superbos semper jurgia sunt. *Prov. 13. 10.*

voici à quelle occasion. Il était question de rompre et de partager le pain que le corbeau avait apporté. Paul voulait que ce fût Antoine, comme étranger, et Antoine voulait que ce fût Paul, comme plus ancien. Chacun d'eux cherchait des raisons de donner la préférence à l'autre, et de lui céder par un esprit d'humilité, jusqu'à ce qu'enfin ils prirent la résolution, afin de terminer ce pieux différend, de tirer chacun de leur côté, et de prendre le morceau qui leur resterait dans la main. Oh ! la sainte et édifiante contestation ! C'est de cette sorte qu'il est bon de contester, et comme ces contestations naissent d'une véritable humilité, non-seulement elles ne troublent ni ne détruisent la paix et la charité fraternelle, mais elles la confirment et l'entretiennent, et font d'une Communauté un ciel anticipé.

Quant aux autres contestations qui ont pour principe l'orgueil, elles bannissent la paix d'une Communauté et y font naître les troubles et les divisions. Et cependant ces contestations sont si peu de chose dans l'état religieux ! Car de quoi, pour l'ordinaire, s'agit-il dans les différends qu'ont quelquefois entre elles les épouses mêmes d'un Dieu de charité ? D'un léger intérêt qu'on s'est fait, et sur lequel, soit par opiniâtreté, soit par une fausse gloire, on ne veut point se relâcher. En vérité, une religieuse ne devrait-elle pas rougir de honte et être couverte de confusion, quand elle vient à considérer avec un sens rassis de quoi elle s'inquiète tant, et à quoi elle s'arrête avec tant d'obstination ? Eh ! je vous le demande, ma chère Sœur, comment pouvez-vous soutenir les reproches de votre conscience, lorsqu'elle vous fait entendre intérieurement ces mots : « Si tu avais un peu plus d'humilité pour reculer d'un pas, et que tu voulusses ne plus penser à ce qui a donné lieu à cette contestation, la paix serait bientôt rétablie entre toi et tes Sœurs, et la plus parfaite harmonie règnerait parmi tous les membres de la Communauté ? » Ah ! qu'il vous importe donc à toutes d'apprendre à l'école de votre divin Maître à devenir *humiles de cœur*, afin de trouver

*le repos de vos âmes*¹, et de conserver entre vous la paix et l'union, à l'exemple des premiers chrétiens, dont il est dit aux *Actes des Apôtres*, qu'ils ne faisaient tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme²!

IV. DE LA PAUVRETÉ, DE LA CHASTÉTÉ ET DE L'OBEISSANCE.

Venons maintenant aux trois vertus qui sont propres et essentielles aux personnes consacrées à Dieu, et auxquelles elles se sont obligées par les trois vœux qu'elles ont prononcés au pied des saints autels, au jour de leur profession.

1^o La pauvreté a tant de rapport et de liaison avec l'humilité, qu'il semble que ce soient deux sœurs. Aussi, par la pauvreté d'esprit que Jésus-Christ établit pour la première des béatitudes, quelques-uns entendent l'humilité, et quelques autres la pauvreté volontaire, telle qu'est celle dont on fait profession en religion. Quoi qu'il en soit, il faut que la pauvreté soit accompagnée de l'humilité. Cette humilité vous est surtout nécessaire pour vous empêcher d'aimer trop à avoir vos aises et à ne manquer de rien, et pour faire que, quelque chose qu'on vous donne, soit pour le vêtement, soit pour la nourriture, et quand bien même vous seriez les plus mal partagées, vous ne laissiez pas de vous en contenter, puisque vous êtes pauvres, et que vous faites profession de vivre comme les pauvres. L'humble saint François d'Assise disait « que l'attachement à des choses curieuses et non nécessaires, était la marque d'un esprit rempli d'orgueil et plein de vanité : cet attachement, ajoutait-il, ne pouvant provenir que de ce que l'esprit n'étant plus échauffé par la chaleur de la grâce et ne trouvant plus de goût aux choses spirituelles, cherche souvent dans l'orgueil, dans la vanité et l'amour de soi-même, de la consolation et de la douceur. »

(1) Discite à me quia mitis sum et humilis corde. *Matth.* 11. 29.

(2) Multitudinis credentium erat cor unum et anima una. *Act.* 4. 32.

Mais il ne suffit pas à une âme véritablement humble d'être contente de manquer des choses qui ne sont pas de première nécessité; il faut de plus que l'humilité lui fasse pousser l'abnégation d'elle-même et le renoncement à ses aïses jusqu'à être contente de manquer même de celles qui sont les plus nécessaires, et d'avoir à souffrir, de ce côté-là, pour devenir semblable à Jésus-Christ, *qui, étant très-riche, a bien voulu se rendre pauvre pour l'amour de nous*¹; qui a souffert la faim, la soif, le froid, le chaud, la lassitude et la nudité, et qui a manqué des choses les plus nécessaires à la vie.

2^o Pour ce qui est de la chasteté, vous ne pourriez douter que l'humilité ne soit nécessaire pour la conserver, après plusieurs exemples que nous avons dans la vie des Pères du désert, de chutes les plus déplorables arrivées à des hommes consommés dans la pénitence et dans la vie solitaire. Car elles ne procédaient que du défaut d'humilité et de trop de confiance en eux-mêmes, et c'est cette présomption que Dieu a coutume de châtier, en permettant de semblables chutes. Ecoutez ce que disent à ce sujet plusieurs Pères de l'Eglise.

Saint Bernard fait cette demande : « Pourquoi, à votre avis, dit-il, quelques-uns, après avoir vécu longtemps dans une très-grande chasteté, malgré les violentes tentations dont ils étaient combattus, sont-ils tombés ensuite dans de si grands désordres d'impureté, qu'ils s'étonnaient d'eux-mêmes? Cela est venu, répond-il, de ce qu'autrefois ils vivaient dans l'humilité et dans la défiance d'eux-mêmes, et de ce que, se voyant à toute heure sur le point de tomber, ils avaient sans cesse recours par la prière à Dieu, qui, de son côté, ne manquait jamais de les secourir; et c'est ainsi qu'ils persévéraient dans la chasteté. Mais cette vertu les ayant rendus orgueilleux et les portant à trop présumer de leurs forces, Dieu, au même instant,

(1, Propter vos egenus factus est, cum esset dives. 2. Cor. 8. 9.

a retiré la main qui les soutenait, de sorte qu'étant abandonnés à leur faiblesse, ils n'ont pu s'empêcher de suivre le mouvement de cette faiblesse, qui est de tomber. »

Saint Ambroise attribue aussi à la même cause la chute de plusieurs grands personnages qui, après avoir longtemps servi Dieu, méditant sa loi jour et nuit, crucifiant leur chair, réprimant en eux les ardeurs de la concupiscence, souffrant les afflictions et les outrages avec une patience généreuse, sont ensuite tombés du faite d'une vie si parfaite et si élevée dans un abîme de misères et de désordres : « Ils ont commencé, dit-il, à trop se confier en la sainteté de leurs bonnes œuvres, et à trop présumer de leurs forces ; ainsi le démon qui n'avait pu les séduire par les attraites de la sensualité, ni les vaincre par l'effort des persécutions, a trouvé le secret de les faire tomber insensiblement par le moyen de la présomption et de l'orgueil. »

Saint Augustin tient le même langage : « Je ne me souviens qu'en tremblant et avec effroi, dit-il, de plusieurs grands et saints personnages que nous avons vus, et dont nous avons entendu parler, qui, après s'être élevés par leurs vertus jusqu'au ciel, et après y avoir établi en quelque sorte leur demeure, sont tombés ensuite jusque dans le fond de l'abîme, et se sont endurcis dans le péché. Nous avons vu, Seigneur, des étoiles et des lumières de votre Eglise tomber du ciel par l'effort du dragon infernal ; et nous en avons vu d'autres, qui semblaient ensevelis dans la poussière, s'élever miraculeusement tout d'un coup par le secours de votre main toute puissante. »

Saint Jérôme n'est pas moins précis à ce sujet : « Qui peut, dit ce Père, se confier sur la sainteté de sa vie et de sa profession ? Considérez qu'on a vu tomber des personnes d'une vertu bien plus éminente que la vôtre, et qui avaient reçu beaucoup plus de dons de Dieu. Vous n'avez ni plus de sainteté que David, ni plus de sagesse que Salomon, ni plus de force que Samson, et cependant ils sont tombés.

Après des exemples si frappants, qui ne devra craindre, continue-t-il, la malice de l'ancien serpent, qui est un esprit d'orgueil, de vanité et d'amour-propre ? »

Exemple. Qui ne serait saisi d'étonnement en lisant ce que Lipoman rapporte de la chute malheureuse d'un saint solitaire ? Il était âgé de soixante ans, et il y en avait quarante qu'il vivait dans la pratique continuelle de toutes sortes d'austérités. Il était parvenu à tel degré de sainteté, qu'il avait une espèce d'empire sur les animaux les plus féroces, comme autrefois Adam dans le paradis terrestre, et qu'un léopard accourait tous les jours du fond du désert, pour prendre la nourriture qu'il lui présentait dans la main. Il s'était même rendu célèbre par plusieurs miracles, et il avait reçu de Dieu le don de chasser les démons. Un jour, ayant délivré une fille qui était possédée, et voyant que ceux qui la lui avaient amenée, craignaient que s'ils la ramenaient avec eux, le démon ne s'en emparât de nouveau, il consentit qu'elle demeurât quelque temps avec lui ; mais, parce qu'il s'était trop confié en lui-même, et qu'il avait trop présumé de ses forces, Dieu permit, par un juste châtiment, qu'il commit malheureusement une faute avec elle. Comme on tombe, selon le langage de l'Esprit-Saint lui-même, *d'abime en abime*¹, et qu'un péché en attire ordinairement un autre, la crainte d'être quelque jour découvert, fit qu'il la tua, et qu'il jeta ensuite le corps dans la rivière. Après avoir commis ce crime, désespérant de la miséricorde de Dieu, il quitta la vie solitaire et retourna dans le siècle, où il s'abandonna à toutes sortes de désordres, jusqu'à ce qu'enfin rentrant en lui-même, il mérita, par une rigoureuse pénitence de dix ans, d'être rétabli dans le premier état de perfection dont il était déchu, et mourut dans de grands sentiments de repentir.

Enfin, pour conclusion de tout ce que je viens de dire,

(1) *Abyssus abyssum invocat. Ps. 41. 8*

l'humilité est d'un si grand ornement à la chasteté, qu'un Père de l'Eglise ne craint pas d'avancer « que la pureté de Marie n'eût pas été agréable à Dieu sans l'humilité. »

3^o Quant à la vertu d'obéissance, dans laquelle tous les Instituteurs d'Ordre veulent qu'on se signale particulièrement, il est certain qu'une âme qui n'est pas humble, ne sera jamais obéissante, et qu'au contraire, celle-là ne manquera jamais d'être obéissante, qui sera véritablement humble. On peut commander toutes choses à une inférieure qui est humble; elle n'a point de sentiments contraires à ce qu'on veut d'elle; elle se conforme, sans dire mot, à la volonté et au moindre signe de sa Supérieure, et non-seulement elle lui soumet sa conduite et ses actions, mais elle lui soumet aussi sa volonté et son jugement. Enfin, on ne trouve jamais de contradiction ni de répugnance de sa part, et elle sacrifie sans contrainte toute sa raison au plaisir saint qu'elle a d'obéir en vue de Dieu et par amour pour Dieu.

Nous pourrions parcourir de même toutes les autres vertus, et faire voir qu'elles dépendent toutes de l'humilité, de sorte que si l'on veut un moyen prompt pour les acquérir, ou un chemin court pour arriver bientôt à la perfection, le voici : c'est d'être humble. Aussi, saint Thomas d'Aquin avait coutume de dire : « que quelques bonnes œuvres que puisse faire celui qui aime à être honoré, qui fuit le mépris et qui le souffre avec chagrin, est très-éloigné de la perfection, parce que sa vertu n'a nul fondement, n'étant point appuyée sur l'humilité. »

En dernier lieu, si, comme corollaire à ce que je viens de vous enseigner, je considère la prière, qui est le fondement de toute la vie chrétienne et religieuse, il est certain qu'elle n'est de nul effet sans l'humilité, et qu'avec l'humilité, elle entre dans le ciel, selon ces paroles de l'Esprit-Saint par la bouche du Sage : *La prière de celui qui s'humilie pénétrera les nues; il ne sera point consolé qu'il ne parvienne à Dieu, et il ne s'en ira pas que le Très-Haut*

*ne l'ait regardé favorablement*¹. L'humble Judith, renfermée dans l'intérieur de son appartement, revêtue d'un cilice, couverte de cendres et prosternée le visage contre terre, s'écrie en s'adressant au Seigneur : *La prière des personnes humbles et douces vous a toujours plu*². Dieu, dit le Roi-Propète, *a eu égard à la prière des humbles, et il n'a pas méprisé leur demande*³. *Il n'y a pas à craindre*, dit-il encore, *qu'une âme véritablement humble soit rejetée avec confusion*⁴. Ah ! loin de là, elle obtiendra, au contraire, tout ce qu'elle demande. Voyez combien la prière du Publicain est agréable à Dieu, parce qu'elle est humble. Il n'osait lever les yeux au ciel, ni s'approcher de l'autel ; mais, se tenant en un coin du temple et frappant sa poitrine, il s'écriait avec le sentiment de son indignité : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur*⁵. Qu'arriva-t-il ? Jésus-Christ va vous l'apprendre : *Je vous assure*, dit ce divin Sauveur, *qu'il s'en retourna chez lui justifié*⁶, tandis que l'orgueilleux Pharisien sortit du temple avec sa condamnation. Tant il est vrai de dire que toutes nos prières, toutes nos bonnes œuvres et toutes nos actions, même les meilleures en apparence, ne sont de nul prix aux yeux de Dieu, de ce Dieu qui *sonde les reins et les cœurs*⁷, dit le Roi-Propète, sans l'humilité.

(1) Oratio humiliantis se nubes penetrabit ; et donec propinquet non consolabitur, et non discedet donec Altissimus aspiat. *Eccli. 35. 21.*

(2) Humilium et mansuetorum semper tibi placuit deprecatio. *Judith. 9. 16.*

(3) Respexit in orationem humilium, et non sprexit precem eorum. *Ps. 101. 18.*

(4) Ne avertatur humilis factus confusus. *Ps. 75. 21.*

(5) Deus, propitius esto mihi peccatori. *Luc. 18. 13.*

(6) Descendit hic justificatus in domum suam ab illo. *Luc. 18. 14.*

(7) Scrutans corda et renes Deus. *Ps. 7. 10.*

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisque l'humilité est le fondement de toutes les vertus, vous devez la demander instamment à Dieu, le conjurant avec larmes de vous accorder cette vraie humilité de cœur, de paroles et d'actions ; la sollicitant avec confiance par les humiliations et les anéantissements de son divin Fils, et par l'intercession de Marie, sa sainte mère, la plus humble des créatures ; sondant attentivement devant Dieu les sentiments de votre cœur, pour voir s'ils sont conformes à la pratique de ces vertus, soit théologiques, soit morales, que nous venons de parcourir ensemble ; témoignant à Notre-Seigneur le regret d'avoir vécu peut-être d'une manière bien imparfaite, quant à l'observation de ces mêmes vertus, ou d'y avoir fait peu de progrès, par la raison qu'elles manquaient de leur suc nourricier, c'est-à-dire de l'humilité.

Ainsi soit-il.

LXVII^e CONFÉRENCE.

I. SUR LA MORTIFICATION

NÉCESSITÉ DE LA MORTIFICATION.

1. *A cause de l'exemple de Jésus-Christ et des Saints.*
 2. *A cause de la perversité de notre nature.*
 3. *A cause de notre avancement spirituel.*
-

Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.

Si vous mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez.

Rom. 8. 12.

Ces paroles, mes Sœurs, que l'apôtre saint Paul adresse à tous les chrétiens, conviennent spécialement aux personnes consacrées à Dieu, qui, par leur vocation, sont appelées à une plus grande abnégation intérieure et à une mortification, autant qu'il pourra se faire, continuelle en toutes choses, et qui regarde tout le temps de la vie. Ainsi, toute la vie, elles doivent s'exercer à en acquérir l'habitude et la perfection. Heureuses si la mort les trouve les armes à la main, après s'être sans cesse occupées *à se dépouiller du vieil homme avec ses œuvres*¹. Mais, dira-t-on, ce qu'on exige ici de nous, est-il une chose si nécessaire? N'est-ce

(1) *Expoliantes veterem hominem cum actibus suis. Coloss. 3. 5.*

pas trop entreprendre, ou bien ne peut-on pas, sans risquer rien, se contenter de beaucoup moins ?

Or, c'est à quoi je viens répondre en vous montrant la nécessité indispensable de la mortification. Cette nécessité, je la tire : 1^o de l'exemple de Jésus-Christ et des Saints ; 2^o de la perversité de notre nature ; 3^o de notre avancement spirituel. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. A CAUSE DE L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST ET DES SAINTS.

D'abord, jetez les yeux sur cet adorable Modèle, et vous verrez que, depuis son entrée dans le monde jusqu'à la consommation de son sacrifice sur l'arbre de la croix, sa vie a été une mortification continuelle et un tissu de souffrances et de peines. Peines anticipées. Il souffre dans le sein de Marie l'anéantissement de son être ; dans la crèche, une pauvreté affreuse ; sous le couteau de la circoncision, une plaie cruelle et humiliante ; dans sa fuite en Egypte, tout ce que la fatigue, la misère et l'incommodité d'un voyage, ont de plus pénible et de plus affligeant. Peines de toute espèce. Il méritait de goûter tous les plaisirs, et il est rassasié de fiel ; il méritait de posséder tous les trésors, et il n'a pas où reposer sa tête ; il méritait de recevoir tous les hommages, et il est chargé d'opprobres : la faim, la soif, le travail, la fatigue, l'intempérie des saisons, voilà son partage. Il ne trouve dans ses disciples, que de l'ingratitude ; dans ses Apôtres, que de la grossièreté ; dans les Pharisiens, que de l'envie et de la jalousie ; dans les Juifs qu'il a comblés de ses biens et de ses faveurs, que de la trahison ; dans un disciple qu'il a honoré de sa confiance, que de la perfidie ; dans tous les hommes, qu'un acharnement opiniâtre à le persécuter et à le contredire. Peines continuelles. Depuis son premier moment jusqu'à son dernier, pas un qui ne soit exempt de douleur ; toute sa vie est une perpétuelle agonie ; un martyr sans intervalle ; chaque jour est marqué à des traits de sang ; sa

mémoire lui retrace sans cesse ce qu'il doit souffrir un jour. Si l'on compte ses années suivant le cours ordinaire, il n'a vécu que trente-trois ans ; si on les compte suivant la rigueur de ses souffrances, il a vécu plusieurs âges. Peines insupportables à l'excès. Cet homme qui est le Saint des Saints, chez Caïphe est en butte aux plus noires impostures. Cet homme qui est la Sagesse incréée, chez Hérode est traité comme un insensé. Cet homme qui est le Roi des Rois, chez Pilate reçoit des affronts qu'on ne fait pas au dernier des esclaves. Cet homme qui possède toute la plénitude de la divinité, expire entre deux scélérats sur un infâme gibet. Comprenez dans une parole la multiplicité de ses souffrances : *Il a été par excellence*, selon le prophète Isaïe, *l'homme de douleur, sachant ce que c'est de souffrir*¹. La divine justice a rassemblé dans sa personne tous les genres d'afflictions ; elle a concentré en lui toutes les espèces de souffrances ; elle n'a pas voulu qu'il se trouvât en son corps immaculé, durant tout le cours de sa douloureuse passion, aucun membre qui n'endurât les plus rudes tourments. Ajoutez à tout cela les prières, les veilles, les jeûnes dont il a fait ses délices ; tant de soins qu'il a pris pour ramener les pécheurs ; tant de vertus austères qu'il a pratiquées dans le degré le plus héroïque. Ah ! si la mortification, selon saint Bernard, est une espèce de martyre, n'est-il pas vrai de dire qu'il en a voulu être une victime continuelle, et qu'il a souffert autant de martyres qu'il a fait de pas depuis la crèche jusqu'au Calvaire ?

D'après ce court exposé, il vous est facile de juger combien l'exemple de la vie pénitente de Jésus-Christ vous prêche la nécessité de la mortification. Aussi le prince des Apôtres, saint Pierre, qui avait été le témoin d'une grande partie des souffrances de son divin Maître, nous propose-t-il cet homme de douleurs comme le modèle que nous devons imiter, et sur les traces ensanglantées de qui nous

1) Virum dolorum. scientem infirmitatem. Is. 53. 3.

devons sans cesse marcher : *Jésus-Christ*, dit-il dans sa *I^{re} Epître*, *a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas* ¹. L'apôtre des nations, saint Paul, dans son *Epître aux Hébreux*, nous donne le même enseignement : *Courons, nous dit-il, courons, armés de patience, au combat qui nous est proposé, envisageant toujours l'auteur et le consommateur de notre foi, Jésus-Christ, qui, méprisant l'ignominie, s'est fait un plaisir du supplice de la croix. Remettez-vous sans cesse à l'esprit Celui qui a souffert tant de contradictions de la part des pécheurs, afin que vous ne vous relâchiez point, et que vous ne tombiez point dans l'abattement ; car vous n'avez point encore résisté jusqu'à répandre votre sang en combattant contre le péché* ².

C'est là l'exemple qu'ont suivi les Saints : oui, tous ces Saints qui sont venus après Jésus-Christ, et qui, comme le dit un Père de l'Eglise, ont agrandi les traces et les vestiges du Sauveur du monde, comme parfaits imitateurs de ses vertus, ont été tellement passionnés pour celle-ci, c'est-à-dire la mortification, que leur zèle passerait pour un excès, s'il n'avait été inspiré par l'Esprit-Saint. Lisez leur vie, et vous verrez qu'il n'en est pas un seul qui n'ait combattu ses inclinations, qui n'ait fait violence à ses penchants, et qui n'ait pratiqué à la lettre le précepte de Jésus-Christ : *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même* ³. Parmi cette foule de Saints que l'Eglise honore comme ses protecteurs et qu'elle propose à notre imitation,

(1) Quia et Christus passus et pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus. 1. Petr. 2. 21.

(2) Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contemptâ... Recogitate eum qui talem sustinuit à peccatoribus adversus semetipsum contradictionem, ut ne fatigemini, animis vestris deficientes; nondum enim usque ad sanguinem restitistis adversus peccatum repugnantes. Hebr. 12. — 1. 2. 3. 4. 5.

(3) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum. Luc. 9. 25.

que d'illustres anachorètes, que de fervents religieux, que de pieux solitaires n'a-t-on pas admirés ! Semblables à autant d'Anges revêtus d'un corps mortel, ils avaient renoncé à tout ; ils vivaient dans une séparation totale du monde et de ce que le monde estime ; ils s'adonnaient à toutes sortes d'austérités, malgré la faiblesse de leur tempérament ou la caducité de leur âge ; arrivés à la plus grande vieillesse, ils ne se dépouillaient pas même encore des armes de la pénitence, et ils ne se soutenaient durant le reste d'une vie toute de croix, que par les aliments les plus vils et les plus grossiers ; ils avaient déposé toute leur volonté dans le sein d'un Supérieur ou d'un directeur chargé, au nom de l'Eglise, de les conduire par la voie la plus étroite. Que de saintes vierges, que de ferventes religieuses n'a-t-on pas également admirées ! Elles renonçaient généreusement à tout ce que le monde pouvait leur offrir de plus flatteur et de plus séduisant, pour porter le poids d'une règle gênante et s'assujettir à un genre de vie qui n'avait rien que d'effrayant pour la nature ; elles ajoutaient même aux rigueurs de leur état des mortifications volontaires, mais toujours soumises à l'obéissance ; elles mettaient toute leur étude, durant tout le cours d'une longue carrière, à contredire les désirs de leur cœur, leurs affections ou aversions naturelles, et à s'immoler continuellement sur l'autel du divin amour, qui est, comme le font observer les saints Docteurs et les Maîtres de la vie spirituelle, le moniteur le plus vigilant et le directeur le plus sévère. Oui, on les a vues, malgré la délicatesse de leur tempérament, la faiblesse de leur sexe, se montrer sans cesse avides de croix, et chercher toutes les occasions de souffrir. Elles éprouvaient des traverses, et elles en bénissaient le Seigneur ; elles étaient accablées d'infirmités, et elles chérissaient leur état comme le plus conforme à Jésus-Christ crucifié ; elles avaient pris sur elles-mêmes un empire absolu, ne voulant que ce qui était du bon plaisir de Dieu, mourant sans cesse à leurs propres désirs,

se défiant de leurs inclinations les plus innocentes, s'étudiant à prévenir les autres et n'exigeant rien pour elles-mêmes, choisissant tout ce qu'il y avait de plus contraire à la nature, afin d'établir plus solidement en elles le royaume de Dieu par la pratique de la mortification.

Ainsi, vous le voyez, c'est donc une nécessité de nous mortifier à cause de l'exemple de Jésus-Christ et des Saints.

II. A CAUSE DE LA PERVERSITÉ DE NOTRE NATURE.

En premier lieu, pour traiter ceci à fond, il faut d'abord supposer qu'il y a deux parties principales dans notre âme, qui sont appelées par les Théologiens, supérieure et inférieure, et qu'on distingue ordinairement sous les noms de raison et d'appétit sensitif. Avant le péché, et dans le bienheureux état d'innocence et de la justice originelle, où Dieu créa l'homme, la partie inférieure était parfaitement soumise à la partie supérieure, comme une chose moins noble à une plus noble, et comme un serviteur à son maître : *Dieu fit l'homme droit*⁽¹⁾, dit la sainte Ecriture. Il ne le créa point dérégé comme nous le sommes; l'appétit sensitif obéissait alors à la raison sans peine et sans répugnance, et l'homme se portait lui-même à aimer son Créateur et à le servir, sans que rien l'en détournât. Cette sujétion de l'appétit sensitif à la raison était si grande, qu'il ne pouvait alors s'exciter ni aucun mouvement désordonné dans l'homme, ni aucune tentation, s'il ne l'eût voulu de lui-même. En cet état, nous n'eussions été sujets ni à la colère, ni à l'envie, ni à la gourmandise, ni aux convoitises de la chair, ni à aucune autre inclination corrompue, si, de nous-mêmes et par une volonté déterminée, nous ne nous y fussions portés; mais, la raison s'étant depuis révoltée contre Dieu par le péché, l'appétit sensitif se révolta aussi contre la raison, de sorte que, malgré

(1) Fecit Deus hominem rectum. Eccli. 7 30.

nous et contre notre consentement, il s'élève quelquefois dans notre appétit sensitif des mouvements et des affections que nous condamnons, suivant ces paroles de l'Apôtre : *Je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas*¹. Si l'homme n'eût point péché, le corps aurait toujours été disposé à faire, sans peine et sans contradiction, tout ce que l'âme eût voulu de lui; mais, à présent que *la corruption du corps appesantit l'âme*², le corps l'empêche de bien des choses qu'elle pourrait et qu'elle voudrait. C'est, pour parler avec un pieux auteur, un mauvais cheval sur lequel on a beaucoup de chemin à faire, qui n'a point de pas, qui va un train rude, qui bronche souvent, qui se lasse en moins de rien, qui est quelquefois rétif et ombrageux, et qui se couche lorsqu'on a le plus de besoin de le faire aller. Comparaison humiliante, mais bien juste et bien propre à nous faire connaître en quel état nous a fait tomber notre péché d'origine : « Cette punition était bien due à l'homme, dit saint Augustin. Il avait désobéi à son Créateur, et le juste jugement de Dieu sur lui veut que sa chair aussi lui désobéisse, et que la révolte de son appétit excite une guerre continuelle en lui-même. »

De plus, il faut remarquer que quoique le baptême nous ait délivrés du péché originel, qui est la cause de tout ce désordre, il ne nous a pas délivrés de la rébellion de notre appétit contre la raison et contre Dieu, qui est appelée par les Théologiens « l'aliment du péché. » C'est par un juste jugement et par une providence adorable que Dieu a voulu que cette rébellion subsistât toujours, pour punir et pour réprimer notre orgueil, et afin que la considération de notre misère et de notre bassesse servit à nous humilier devant lui. Il avait comblé l'homme de dignité et d'hon-

(1) Non enim quod volo bonum, hoc ago; sed quod odi malum, illud facio. *Rom. 7. 15.*

(2) Corpus quod corrumpitur aggravat animam *Sap. 9. 15.*

neur en le créant ; il l'avait paré et embelli de ses dons et de ses grâces ; mais, dit le Roi-*Prophète*, *l'homme en ayant mal connu le prix et ayant été ingrat envers son Créateur, mérita d'en être privé et d'être fait semblable aux bêtes, en devenant sujet aux mêmes désirs et aux mêmes inclinations qui les emportent*¹. Ainsi Dieu a voulu abaisser l'homme, afin qu'il rentrât en lui-même, et qu'il n'eût plus d'occasion de s'enorgueillir, comme, en effet, si nous nous connaissions, nous verrions bien que nous n'en avons aucune, mais que plutôt nous en avons une infinité de nous humilier à tout moment.

En second lieu, il faut encore supposer une autre vérité principale, et qui est une suite nécessaire de ce que je viens de dire, c'est que le dérèglement de notre appétit ou la perversité de l'inclination de notre nature, est le plus grand obstacle qui s'oppose à notre avancement spirituel ; que notre chair est notre plus grand ennemi, parce qu'en effet c'est de là que viennent toutes nos tentations et toutes nos chutes : *D'où viennent, dit l'apôtre saint Jacques, les guerres et les contradictions que vous sentez en vous-mêmes ? N'est-ce pas de vos passions qui combattent dans vos membres*² ? La sensualité, la concupiscence et le dérèglement de l'amour-propre sont la cause de toutes nos guerres intestines, de tous les péchés, de toutes les fautes que nous commettons et de toutes nos imperfections, et, par conséquent, le plus grand empêchement que nous rencontrons dans le chemin de la perfection. Tous les péchés viennent donc de ces deux sources, et non-seulement tous les péchés considérables, mais encore toutes les fautes légères et toutes les imperfections où les âmes les plus saintes et les plus ferventes tombent dans le chemin de la vertu.

(1) Homo cum in honore esset, non intellexit ; comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis. Ps. 48. 15.

(2) Unde bella et lites in vobis ? Nonne ex concupiscentiis vestris quæ militant in membris vestris ? Jacob. 4. 1.

Tout ceci supposé, il n'est pas difficile de concevoir la nécessité de la mortification pour réparer ce désordre de nos passions, c'est-à-dire pour réprimer en nous les mauvaises inclinations de notre cœur et le dérèglement de l'amour-propre. Aussi le Sauveur des hommes, nous engageant à marcher après lui, dit premièrement, comme le remarque très-bien saint Basile : *Que celui qui veut venir après moi, renonce d'abord à lui-même ; qu'il porte sa croix tous les jours de la vie, et qu'il me suive*¹ ; c'est-à-dire, que si vous ne renoncez premièrement à vous-mêmes, si vous ne vous dépouillez entièrement de votre volonté propre, si vous ne mortifiez vos mauvaises inclinations, vous rencontrerez mille embarras et mille obstacles qui vous empêcheront de pouvoir suivre Jésus-Christ. Il faut donc que vous aplanissiez premièrement le chemin par la mortification ; et c'est pour cela qu'il l'a établie comme le fondement non-seulement de la perfection, mais de toute la vie chrétienne. C'est là cette croix que vous devez toujours porter avec vous, si vous voulez suivre Jésus-Christ : *C'est ainsi*, dit l'apôtre saint Paul, *que nous devons toujours porter sa mort en notre corps, afin que la pureté de sa vie paraisse aussi dans notre corps*². *La vie de l'homme sur la terre est une guerre perpétuelle*³, dit le saint homme Job. *Car la chair*, comme dit encore saint Paul, *a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair*⁴. Voilà d'où vient la guerre continuelle que nous avons avec nous-mêmes ; celui qui saura le mieux vaincre sa chair et ses appétits,

(1) Qui vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me. *Luc. 9. 23.*

(2) Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. *2. Cor. 4. 10.*

(3) Militia est vita hominis super terram. *Job. 7. 1.*

(4) Caro enim concupiscit adversus spiritum ; spiritus autem adversus carnem. *Galat. 5. 17.*

celui-là sera le meilleur et le plus brave de tous les soldats de Jésus-Christ.

« C'est en cela que consiste, dit saint Ambroise, la véritable valeur des serviteurs de Dieu ; la force du corps n'y fait rien ; il n'est question que de celle du courage, qui va à craindre sa chair, à gourmander ses passions, à mépriser les plaisirs de cette vie, et à en supporter patiemment les adversités et les travaux. En effet, ajoute-t-il, c'est quelque chose de plus grand de se commander, et d'être maître de soi-même et de ses passions, que de commander aux autres : *Un homme patient*, dit l'Esprit-Saint par la bouche du Sage, *est plus à estimer qu'un homme vaillant, et celui qui est maître de sa colère, que celui qui emporte des villes d'assaut*¹. La raison en est, dit le même saint Ambroise, que nos mauvaises inclinations sont des ennemis bien plus dangereux que tous les ennemis étrangers. Aussi, ajoute-t-il, le chaste Joseph acquit plus de gloire en se commandant à lui-même et en résistant aux sollicitations de la femme de Putiphar, qu'en commandant ensuite à toute l'Égypte. »

Saint Chrysostôme est de ce même sentiment : « David, dit ce saint Docteur, remporta une plus belle victoire, lorsque, pouvant se venger de Saül et le tuer dans la caverne, il ne le voulut point faire, que lorsqu'il terrassa Goliath, et remporta sur ce fier géant une victoire éclatante. Les trophées de cette première victoire, continue-t-il, furent érigés non pas dans la Jérusalem de la terre, mais dans la Jérusalem céleste ; et c'est de là que sortent au devant de lui, non pas des filles d'Israël en chantant ses louanges, comme lorsqu'il eut vaincu Goliath, mais tous les chœurs des Anges, qui se réjouissent du haut du ciel, et qui admirent sa vertu et son courage. »

Ainsi, vous le voyez, c'est donc également une néces-

(1) *Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo, expugnatoro urbium. Prov. 16. 52.*

sité de nous mortifier à cause de la perversité de notre nature.

III. A CAUSE DE NOTRE AVANCEMENT SPIRITUEL.

« Vous ne ferez de progrès dans les voies de la vie spirituelle, dit le pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'autant que vous serez mortifié et que vous vous ferez violence¹. » Saint Jérôme, expliquant ce passage de Job où il est dit que *la sagesse ne se trouve point dans la terre de ceux qui mènent une vie douce*², c'est-à-dire, qui vivent selon leur volonté, s'explique de cette manière : « Comme on dit d'ordinaire qu'une terre labourable se repose, lorsqu'on la laisse porter ce qu'elle veut, qui n'est rien que des chardons et des épines, et qu'au contraire, quand on lui fait porter du blé, on dit alors qu'elle travaille; de même, lorsqu'un homme vit à sa fantaisie, nous disons qu'il mène une vie douce et oisive. Or, ce n'est point dans ces sortes de terres qui ne font rien, que croît la sagesse, mais seulement dans les terres qui sont bien cultivées, dans les terres de ceux qui se mortifient et qui renoncent à leurs passions. »

C'est cette mortification, c'est ce renoncement à soi-même que les Saints et les Maîtres de la vie spirituelle regardent comme la règle et la mesure de notre avancement dans les voies de la perfection. Ainsi voulez-vous savoir quels progrès vous avez faits dans la vertu, examinez ce que vous avez entrepris pour vous mortifier; quelle victoire vous avez remportée sur vos passions; dans quelle disposition vous êtes à l'égard de l'humilité et de la patience; si vous êtes bien détachées des choses du monde; si les affections de la chair et du sang sont bien mortes en vous. C'est en cela, et non pas dans les consolations et dans les dou-

(1) *Imit. Christ. l. 1. c. 25. § 11.*

(2) *Nec invenitur in terrâ suaviter viventium. Job. 28. 13.*

ceurs de l'oraison, que vous connaîtrez si vous avez profité ou non.

Saint Ignace était de ce sentiment; il faisait plus de cas de la mortification que de l'oraison, et c'est par la mortification qu'il jugeait de l'avancement d'une âme dans la perfection. Et saint François de Borgia, lorsqu'on lui parlait un jour de quelqu'un comme d'un Saint: « Il le sera en effet, répondit-il, s'il est véritablement mortifié. »

Blosius, ce pieux auteur, si versé dans la vie ascétique, compare une âme bien mortifiée à une grappe de raisin mûr, qui est doux et agréable au goût, et celle qui ne se mortifie pas, à une grappe de verjus, qui est aigre et âpre, suivant ces paroles d'Isaïe : *J'attendais que ma vigne me donnât de bons raisins, et elle ne m'a donné que du verjus*¹; et il dit « que la différence qu'il y a entre les enfants de Dieu et les enfants du siècle, c'est que ceux-ci ne suivent que le mouvement de leurs passions, et ne songent point à mortifier leurs corps; mais que *ceux qui sont à Jésus-Christ, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses mauvais désirs, et ne se conduisent que d'après l'esprit par lequel ils vivent*².

Exemple. Cassien rapporte que l'abbé Jean étant près de mourir, ses disciples s'assemblèrent autour de lui, comme des enfants autour du lit de leur père moribond, et le prièrent instamment de leur dire quelque chose pour leur consolation et pour leur avancement dans la vertu; de leur laisser, comme un legs spirituel, quelque enseignement succinct qui pût leur servir à parvenir plus facilement au comble de la perfection: « Je me suis toujours mortifié, leur dit-il en soupirant; je n'ai jamais fait ma volonté, et je n'ai jamais rien enseigné à personne, que je ne l'aie pratiqué moi-même auparavant. »

(1) An quòd expectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas? *Is.* 5. 4.

(2) Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus. *Galat.* 5. — 24. 25.

Sainte Thérèse avait coutume de dire à ses religieuses : C'est une erreur de croire que Dieu admet à sa familiarité des personnes délicates. Bonne chère et dévotion ne s'accordent pas ensemble. Les âmes qui aiment Dieu véritablement et qui sont jalouses de leur avancement spirituel, ne s'écoutent pas et ne demandent pas de repos. Nous n'allons pas au chœur aujourd'hui, ajoutait-elle, parce que nous avons mal à la tête ; demain, parce que nous y avons eu mal hier, et les jours suivants, de peur d'y avoir mal. »

Cette Sainte donnait encore cet avertissement à ses religieuses : « Vous n'êtes pas venues ici pour vous dorloter, mais afin de mourir à vous-mêmes pour Jésus-Christ. Si nous ne savons nous passer de la santé du corps, nous ferons peu de progrès dans la vertu. Qu'importe que nous mourions ? Que de fois notre corps s'est moqué de nous ! Ne nous moquerons-nous jamais de lui ? »

La vénérable Béatrix de l'Incarnation, première fille spirituelle de sainte Thérèse, était habituellement accablée d'infirmités et de douleurs, et cependant il est rapporté dans sa vie qu'elle n'aurait pas changé d'état avec la première princesse du monde. Elle souffrait tout sans se plaindre ; ce qui porta une religieuse de sa Communauté à lui dire en riant : « Ma Sœur, vous semblez un de ces pauvres qui meurent de faim, mais qui aiment mieux supporter cette faim, que d'avoir la honte de le dire et d'avouer leur pauvreté. »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, qu'il est de toute nécessité de vous exercer à la mortification, tant à cause de l'exemple de Jésus-Christ et des Saints, qu'à cause de la perversité de la nature humaine et de votre avancement dans la vie spirituelle ; qu'il n'y a pas de milieu, et que vous devez être jusqu'à la mort dans une guerre continuelle avec ce *moi*

qui a tant d'influence sur vos pensées, vos jugements, vos affections, sur toute votre conduite, en un mot; que si vous avez négligé de vous mortifier comme le doivent faire les épouses d'un Dieu crucifié, il vous faut tâcher de le faire à l'avenir autant que vous le pourrez, et de vous priver des satisfactions que l'amour-propre ne cesse de demander; qu'il ne faut même négliger aucune occasion de le faire, suivant cet avertissement de l'Esprit-Saint : *Mon fils, ne laissez pas perdre la plus petite parcelle du bien que Dieu vous donne*¹.

Ainsi soit-il.

(1) Fili, particula boni doni non te prætereat. *Eccli. 14. 14.*

LXVIII^e CONFÉRENCE.

II. SUR LA MORTIFICATION.

DE LA MORTIFICATION DES SENS.

1. *De la Mortification des sens en général.*
 2. *De la Mortification des sens en particulier*
-

Mortificate ergò membra vestra quæ sunt super terram..., expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis.

Mortifiez les membres de l'homme terrestre qui est en vous, vous dépouillant du vieil homme avec ses œuvres. Coloss. 3. — 5, 9.

Il y a, mes Sœurs, deux sortes de mortifications : l'une, extérieure ou corporelle, qui consiste à affliger le corps par les œuvres de pénitence, à mortifier la chair, à la priver de ses plaisirs, de ses aises et de ses commodités, à commander à sa bouche, à sa langue, à ses yeux, etc., et qu'on appelle *mortification des sens* ; l'autre, intérieure ou spirituelle, qui consiste à contredire sa volonté, à renoncer à son jugement, à vaincre son orgueil ou amour-propre, à combattre, en un mot, toutes ses mauvaises inclinations ; et qu'on appelle *mortification des passions*. La première de ces deux sortes de mortifications est moins sublime, moins excellente et moins méritoire que la seconde, mais elle n'est pas moins nécessaire ; elle peut même varier selon les constitutions des différents Ordres qui en font une règle spéciale,

ou qui en laissent l'exercice à la volonté des Supérieurs. Dans les uns, elle peut consister en abstinences rigoureuses, en jeûnes fréquents, et même perpétuels; dans les autres, en longues veilles, en travail pénible, en solitude et en profond silence : le pain et l'eau pour se nourrir, le sac et le cilice pour se vêtir, une simple natte ou la terre nue pour se reposer, ont été, pour un grand nombre de saints solitaires et de fervents anachorètes, les actes de mortification corporelle qu'ils n'ont cessé de pratiquer durant toute leur vie. Mais, qu'elle ait été plus ou moins rude et austère, selon la ferveur des différents sujets, toujours est-il vrai de dire qu'elle a été pratiquée par tous.

Or, c'est de la mortification des sens que je viens vous entretenir aujourd'hui; et pour suivre plus d'ordre, je vous parlerai : 1^o de la mortification des sens en général; 2^o de la mortification des sens en particulier. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. DE LA MORTIFICATION DES SENS EN GÉNÉRAL.

Pour vous exciter à la pratique de cette mortification, il n'est besoin que de vous faire connaître, ou, du moins, de vous rappeler ce fonds de corruption qui est dans nous par suite du péché originel, et vous en conclurez, sans effort et sans équivoque, qu'il faut que la mortification des sens imole ce *moi* si misérable et si corrompu. Quand on est né avec quelque défaut corporel, le premier soin qu'on prend, dès qu'on peut se connaître, c'est de remédier à ce défaut, de le diminuer, de le pallier du moins, et l'on n'épargne pour cela ni dépenses, ni attention, ni assujettissement. Il s'agit de n'être pas ridicule aux yeux des hommes; voilà tous les ressorts de l'amour-propre en jeu. On croit qu'il est sage d'effacer une difformité qui n'est pourtant pas un vice; on a des prétentions sur le coup d'œil du public, et l'on ne veut point renoncer à l'approbation de ceux mêmes qui pourraient avoir le même défaut ou d'autres encore

plus grands. Or, que remarqué-je en nous, du moment que nous pouvons faire usage de notre raison? Je sens cette raison perpétuellement en contraste avec les passions humaines, avec les habitudes vicieuses, et celles-ci, qui devraient obéir, usurper l'empire et soumettre la plus belle faculté de nous-mêmes. Je remarque que la partie la plus vile de notre tout, ce corps sujet à tant d'infirmités et de besoins, ce corps qu'on aime tant, qu'on est si porté à caresser, est néanmoins notre plus redoutable adversaire, notre plus terrible ennemi. Il livre à chacun de nous une guerre continuelle: dans la santé, il exige sans cesse des plaisirs qui le déshonorent; dans la maladie, il est incapable de toutes ses fonctions; durant la veille, il se livre à des excès; durant le repos, il est troublé par ses excès mêmes; dans les différents âges de la vie, il court mille dangers, il éprouve mille révolutions, il est le théâtre de mille tempêtes. Voilà de grands désordres. Quelque attentif que soit l'amour-propre à nous flatter et à nous séduire, nous ne pouvons ignorer la misère de notre état, ni nous faire entièrement illusion sur les dangers que nous courons à chaque instant d'être la victime des coups qu'il nous porte et des assauts qu'il nous livre.

D'autant plus que ce malheureux corps est tous les jours disposé à nous trahir par les secrètes intelligences qu'il a coutume d'entretenir avec les ennemis de notre salut. Il donne entrée à ces redoutables ennemis, qui n'auraient aucune prise sur nous, si le corps n'était de la partie, et ne travaillait à procurer la mort à l'âme, qui le nourrit et l'entretient. Cette chair de péché, pourvu qu'elle jouisse de quelque léger plaisir, ne se soucie point d'irriter la divine Majesté et d'exposer notre âme aux peines de l'enfer. Sa rage ou plutôt sa folie va jusqu'à ce point, qu'elle ne se contente pas de perdre l'âme, mais qu'elle s'expose aveuglément à se perdre elle-même. Les choses étant ainsi, que faut-il donc faire pour se garantir de ses pièges et de ses amorces? Ce qu'il faut faire? ce que ferait un maître,

s'il connaissait un de ses domestiques ou de ses commensaux qui tramât une trahison pour le perdre, et dont la rage contre lui fût si grande, qu'il ne se souciât pas de périr, pourvu qu'il pût perdre son maître. Quel traitement ne lui ferait-il pas? Quelle vengeance n'en tirerait-il pas? Croirait-il qu'il fallût employer des ménagements à son égard, et user de trêve avec lui? Ah! loin de là, il le poursuivrait à toute outrance, et ne s'arrêterait que quand il l'aurait réduit à un tel état, qu'il ne pourrait plus lui nuire désormais.

Or, ce traître et déloyal serviteur n'est autre que le corps, qui mange et boit, qui veille et dort, qui, en un mot, vit avec nous, et qui nous donne traitreusement tous les signes de l'amitié dans le temps même qu'il ne songe qu'à nous perdre. Vous ne devez donc cesser de le mâter et de le traiter rudement; selon l'expression du Roi-Propète, il vous faut *le regarder comme une bête de somme en présence de Dieu*¹, par les châtimens rigoureux que vous lui infligerez, et, ainsi que le disait l'apôtre saint Paul de lui-même, *le réduire en servitude et le traiter comme un vil esclave*², par les mortifications extérieures en usage dans la religion. Et quoiqu'il y ait des Congrégations où la règle ne détermine point ces sortes de mortifications, qui sont laissées au choix et à la ferveur des particuliers, toujours sous la sauvegarde de l'obéissance, il y a pourtant une règle vivante, émanée de la justice éternelle, qui prescrit les mortifications qu'on doit pratiquer. Or, ces sortes de mortifications peuvent se prendre en deux façons, ou bien lorsque c'est la Supérieure qui les impose, ou bien lorsque, avec sa permission, on se les impose soi-même pour faire un plus grand progrès dans la vertu.

Et ici, dans cette dernière supposition, voyez comme une âme vraiment mortifiée est ingénieuse à les inventer, et

(1) Ut jumentum factus sum ante te. Ps. 72. 23.

(2) Castigo corpus meum et in servitutem redigo. 1. Cor. 9. 27.

courageuse à se les imposer ; comme sa conduite est différente de celle de ces âmes soi-disant pieuses, mais immortifiées, qui se trouvent partout, dans le monde comme dans la religion ! qu'on rencontre même quelquefois jusque dans les Communautés les plus régulières ! Tandis que celles-ci apportent, dans tout le détail de leur vie, des précautions extraordinaires pour toutes leurs aises et leurs commodités ; qu'elles usent sans cesse de prétextes pour se dispenser des prescriptions de la règle, et qu'elles s'enveloppent dans une sphère de besoins dont leur petite personne est presque toujours l'objet principal et la raison dominante, celle-là, au contraire, a un soin, j'oserais dire presque scrupuleux, pour prévoir et saisir toutes les occasions de contrarier et d'incommoder la misérable nature. Chez elle, pas de prétexte spécieux pour se dispenser des rigueurs attachées à son saint état. Chez elle, pas de vaines raisons pour les tempérer par des adoucissements toujours d'un mauvais exemple, dans une Communauté, et l'une des principales causes du relâchement qui s'y introduit. Chez elle, pas de ces précautions trop recherchées qui décèlent une âme trop amie de ses aises et ennemie de la croix. Ah ! c'est donc bien elle qui *porte partout dans son corps la mortification de Jésus-Christ*, selon l'avis salutaire de l'apôtre saint Paul, *afin que la vie de Jésus-Christ paraisse aussi dans son corps*¹.

Mais, dans une matière aussi importante, ne nous contentons pas de considérations générales ; précisons davantage, et hâtons-nous de descendre dans des détails particuliers qui vous feront encore bien mieux entrer dans l'idée du sujet que je traite.

(1) Semper mortificationem Jesu Christi in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. 2. Cor. 4. 10.

II. DE LA MORTIFICATION DES SENS EN PARTICULIER.

Comme presque toutes les passions qui font la guerre à notre esprit, prennent leur origine dans les cinq sens de notre corps, il est nécessaire de les mortifier chacun en particulier, et d'exercer sur eux quelque rigueur, Or, ces sens, comme vous le savez, sont : 1^o les yeux ; 2^o le goût ; 3^o l'ouïe ; 4^o l'odorat ; 5^o le toucher.

I. MORTIFICATION DES YEUX.

Oui, c'est là le premier sens par où il faut commencer à se mortifier, parce que c'est la vue des objets extérieurs qui excite le plus souvent en nous les passions et les affections désordonnées : *J'ai fait un pacte avec mes yeux*, disait le saint homme Job, *pour ne point même penser à une vierge*¹.

« La pensée naît du regard, disait saint François de Sales à ses chères filles de la Visitation ; puis, le désir naît de la pensée, parce qu'on ne désire pas ce qu'on ne voit pas ; enfin, le consentement succède au désir. »

« Si Eve n'avait pas regardé la pomme défendue, dit saint Ambroise, elle ne se serait pas perdue ; mais, comme elle la regarda et qu'elle lui parut bonne et belle², ainsi que le dit le texte sacré, elle la prit, la mangea et se perdit avec toute sa postérité. C'est pourquoi le démon nous pousse d'abord à regarder, puis à désirer, enfin à consentir. »

« Le démon, dit saint Jérôme, n'a besoin que de nos commencements. Il lui suffit que nous commençons à lui ouvrir la porte, il saura de lui-même achever de l'ouvrir tout à fait. »

(1) *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine.*
Job. 31. 1.

(2) *Vidit quod bonum esset lignum et pulchrum. Genes. 3. 6*

» Les premières flèches qui blessent les âmes chastes, dit saint Grégoire, et qui souvent les tuent, passent par les yeux. C'est par les yeux que se perdit David, qui avait été jusque-là si cher à Dieu. C'est par les yeux que se perdit Salomon, à qui le Seigneur s'était plu à communiquer la sagesse. Combien d'autres se sont damnés à cause de leurs yeux ! »

On voit par-là combien sont téméraires et folles ces âmes qui se permettent de regarder indistinctement les objets qui s'offrent à leur curiosité, et qui s'attachent peu à se mortifier à cet égard. Ah ! plutôt, que ne détournent-elles la vue, si elles ne veulent pas pleurer un jour et s'écrier avec le prophète Jérémie : *Mes yeux ont perdu mon âme*¹, à cause des mauvais sentiments qu'ils y ont introduits ! Et quand même la liberté des yeux ne causerait pas un si grand mal, du moins elle empêche l'âme de se recueillir dans la prière ; car alors tous les souvenirs étrangers, revenant à la mémoire, donnent mille distractions, et si l'on a eu du recueillement dans l'oraison, on le perdra bientôt en laissant égarer ses yeux partout. Une âme qui n'est pas mortifiée dans ses regards, ne peut guère pratiquer la vertu d'humilité, de patience, de modestie et autres semblables. Il faut donc qu'elle s'abstienne de regarder par curiosité les objets extérieurs qui la détournent de ces saintes pensées, et qu'elle ne regarde que ceux qui lui parlent de Dieu. Elle doit se ressouvenir « que les yeux baissés vers la terre, selon la pensée de saint Bernard, servent à élever l'âme vers le ciel, » et que saint Grégoire de Naziance a dit « qu'où habite Jésus-Christ par son amour, là est aussi la modestie des yeux. » Non pas que je prétende qu'elle ne doive jamais lever les yeux ni regarder aucun objet, ceci est loin de ma pensée ; je veux, au contraire, qu'elle regarde tout ce qui peut la porter à Dieu, comme le firmament, la campagne, les fleurs et les autres beautés de la nature, parce que ces belles

(1) *Oculus meus deprædatus est animam meam. Thren. 5. 51.*

créatures nous élèvent à la contemplation du Créateur. Mais, pour tout le reste, une personne consacrée à Dieu doit être extrêmement mortifiée dans ses regards, et tenir le plus souvent les yeux baissés, surtout dans les lieux où ils pourraient rencontrer des objets dangereux.

Voilà pourquoi les Saints ont toujours été si circonspects dans leurs regards, et tenaient les yeux presque toujours baissés vers la terre, s'abstenant de regarder même les objets innocents. Saint Bernard, après un an de noviciat, ne savait pas encore si le plancher de sa cellule était de bois ou de plâtre. Il y avait trois fenêtres dans l'église de son couvent, mais il n'en connaissait pas le nombre, car il n'y avait pas jeté les yeux une seule fois, et il ne s'était jamais aperçu qu'il y en eut plus d'une. Ayant marché presque un jour entier sur les bords d'un lac, il demanda à ses compagnons qui en parlaient, où était ce lac, car il ne l'avait pas encore vu. Saint Pierre d'Alcantara tenait les yeux si baissés, qu'il ne connaissait pas même les personnes avec qui il était en rapport ; il ne les distinguait qu'à la voix, et jamais à la figure.

Voilà pourquoi leur attention a été plus grande encore pour ne pas regarder les personnes d'un sexe différent. Saint Hugues, évêque de Grenoble, lorsqu'il était obligé de traiter avec les femmes pour les affaires de sa charge pastorale, ne les regardait jamais en face. Saint Louis de Gonzague n'osait pas même lever les yeux sur sa mère, et on le voyait rougir à l'instant, quand il se trouvait seul avec elle. Sainte Claire ne voulut jamais voir aucun homme en face. Une fois qu'elle leva les yeux pour considérer l'hostie consacrée, et qu'involontairement elle regarda le prêtre, elle en fut très-affligée.

Voilà pourquoi ils se châtiaient rudement, quand ils n'avaient pas été assez mortifiés dans leurs regards. Saint Bernard alla se jeter dans un étang à demi-glacé, pour avoir jeté inconsidérément les yeux sur une femme. Saint Benoit se roula dans des épines pour la même cause.

Saint Jérôme, pendant son séjour dans la grotte de Bethléem, se meurtrissait sans cesse, parce qu'il était continuellement harcelé de tentations par le souvenir des dames qu'il avait vues à Rome. Ah ! c'est qu'ils savaient tous, comme le disait saint Basile aux vierges de son temps, que si l'on veut tenir son âme au ciel, on doit tenir ses yeux baissés vers la terre. Oh ! qu'il importe donc à une épouse de Jésus-Christ de répéter avec ferveur, de temps en temps dans la journée, cette prière du Roi-Propète : *Seigneur, détournez mes yeux pour qu'ils ne voient pas la vanité* ¹ !

II. MORTIFICATION DU GOUT.

« Celui, répétait saint André d'Avellino, qui veut marcher dans le chemin de la perfection, doit nécessairement commencer par la mortification du goût ou de la bouche. » Saint Grégoire l'avait déjà remarqué avant lui : « On ne peut, dit-il, entreprendre la lutte contre les tentations de l'esprit, si auparavant on n'a dompté la sensualité de la bouche. » Le Père Rogacci dit également dans son traité *de la seule chose nécessaire*, « que la mortification extérieure consiste principalement à mortifier le goût. »

Mais venons à la pratique, et voyons en quelles choses il faut mortifier le goût. Saint Bonaventure, ce Docteur si versé dans les matières ascétiques, nous l'apprend ² : « C'est, dit-il, dans la qualité, la quantité et la manière. »

1^o Dans *la qualité*, en ne recherchant pas la nourriture délicate, mais la plus simple. Une religieuse qui ne se contente pas des mets qui lui sont offerts, mais qui en désire de plus agréables ou qui soient accommodés autrement, prouve par-là qu'elle ne connaît point l'esprit de mortification. Celle qui est vraiment mortifiée, se contente de ce qu'on lui donne, et quand on lui présente le plat, elle

(1) Averte oculos meos ne videant vanitatem. Ps. 118. 57.

(2) In qualitate, in quantitate, in modo. S. Bonav. Opusc.

choisit même ce qui convient moins à son goût, ainsi qu'il est rapporté de saint Louis de Gonzague. Il est bon encore qu'une religieuse s'abstienne d'assaisonnements superflus, qui ne serviraient qu'à flatter le goût. Les assaisonnements qu'employaient quelquefois les Saints, étaient la cendre et les larmes dont ils détrempaient leur nourriture : *Je mangeais la cendre comme le pain*, disait le saint roi David, *et je mêlais mes larmes avec ce que je buvais*¹. Ah ! sans doute, on n'exige pas de vous de telles mortifications ; elles n'appartiennent qu'à quelques âmes d'élite, et dont les exemples sont plutôt admirables qu'imitables ; mais ce qu'on vous demande, c'est que vous ne vous plaigniez pas des mets de la Communauté, et que vous mangiez ce qu'on vous présente au réfectoire, comme faisaient les Saints, vos modèles dans la vie religieuse.

Exemples. Saint Thomas d'Aquin, comme le remarque l'historien de sa vie, ne demanda jamais de mets particuliers ; il était toujours content de ceux qu'on lui servait, et s'en nourrissait avec modération.

Saint Ignace de Loyola ne témoigna jamais de dégoût pour aucun plat, et ne se plaignait nullement de ce qu'on lui servait pour ses repas, que ce fût mal cuit ou mal assaisonné. Belle leçon pour celles d'entre vous qui seraient tentées d'agir autrement. En effet, c'est à la Supérieure de pourvoir à ce que les mets de la Communauté soient bien apprêtés ; mais la religieuse ne doit pas se plaindre s'ils sont fades ou trop salés, s'ils ne sont pas assez cuits ou s'ils le sont trop, s'ils sont trop peu abondants ou s'ils sentent la fumée. Une mendiante se contente de ce qu'on lui donne ; il lui suffit de ne pas mourir de faim. C'est ainsi que celle qui s'est faite pauvre volontairement, doit recevoir ce qu'on lui présente comme une aumône qui lui vient de Dieu.

(1) Quia cinerem tanquam panem manducabam, et potum meum cum fletu miscebam. Ps. 401. 10.

2^o Dans *la quantité*, en ne se chargeant pas l'estomac de plus de nourriture ou plus souvent qu'il n'est nécessaire pour fortifier le corps sans le surcharger. C'est pourquoi jamais les personnes spirituelles ne mangent à satiété, ainsi que saint Jérôme le commandait à la vierge Eustochie : « Que votre nourriture, lui écrivait-il, soit modérée, et jamais à satiété. » Le même saint observe ailleurs que l'on doit éviter la satiété non-seulement pour les mets délicats, mais même pour les mets grossiers. « Et qu'importe, dit-il, qu'on ne se nourrisse pas de viandes délicates, mais de légumes, si ces légumes produisent le même effet que les mets les plus choisis? » Enfin quant à *la quantité*, ce grand Docteur assigne cette règle : Que l'on soit assez dispos de corps après le repas, pour pouvoir s'appliquer à prier. » Un ancien Père disait sagement : Celui qui mange beaucoup et qui reste sur sa faim, sera plus récompensé que celui qui mange peu, et qui s'est rassasié. »

Exemple. Cassien raconte qu'un jour un grand serviteur de Dieu, ayant été obligé de s'asseoir plusieurs fois à table par charité pour tenir compagnie à des étrangers, et ayant mangé chaque fois par convenance, il s'était levé de table la dernière fois, sans s'être rassasié. Et il fait à ce sujet cette remarque, que la plus belle manière de se mortifier et la plus difficile, c'est moins de renoncer tout à fait à un plat agréable, que d'en goûter et d'en manger très-peu. Que la règle générale soit donc de se mortifier dans les repas, et de manger modérément et sobrement, surtout le soir ; car alors la faim est fausse, et pour peu qu'on dépasse la mesure, on se trouve le matin tout dérangé, la tête pesante, l'estomac malade, et, par conséquent, hors d'état de se livrer aux exercices spirituels. Saint François de Sales disait aux religieuses de la Visitation : « Une sobriété modérée et continue vaut mieux que des abstinences forcées, faites à plusieurs reprises, et entre lesquelles on commet de graves négligences. »

Quant au boire, on peut observer la mortification de ne pas boire hors des repas, excepté dans les grandes chaleurs de l'été, où une telle privation pourrait nuire à la santé. Les premiers chrétiens s'abstenaient, les jours de jeûne, de boire hors du repas, qu'ils ne prenaient même que le soir. Saint Laurent Justinien ne buvait jamais hors de table, même dans les plus grandes chaleurs de l'été, et lorsqu'on lui demandait comment il pouvait supporter la soif, il répondait : « Comment supporterai-je les ardeurs du purgatoire, si maintenant je ne puis supporter cette abstinence ? »

Exemple. Voici un trait bien frappant de la mortification dans le boire, et quoiqu'il soit plus admirable qu'imitable, je ne puis m'empêcher de vous le raconter : je veux parler du saint réformateur de l'abbaye de la Trappe, l'abbé de Rancé. Etant encore dans le siècle, où il vécut d'une manière peu conforme à l'état ecclésiastique qu'il avait embrassé, il lui arriva, le jour du Vendredi-Saint, après une partie de chasse, de prendre un rafraîchissement délicieux vers les trois heures de l'après-midi, à peu près au même instant où le Sauveur des hommes n'avait eu que du fiel et du vinaigre pour étancher sa soif ardente. Converti par un coup de la grâce comme un autre saint Paul, il se retira dans le monastère de la Trappe, où il introduisit une heureuse réforme, et où, entre autres austérités étonnantes qu'il pratiqua, il est dit qu'il resta trois années entières sans boire, pour se punir de son immortalisation d'autrefois.

3^o Dans *la manière*, en ne prenant pas la nourriture sans règle, mais en esprit de religion. Faites bien attention à ce mot : *Sans règle*, c'est-à-dire, 1^o qu'il ne faut pas manger avant l'heure de la Communauté. C'était le défaut de ce pénitent de saint Philippe de Néri, qui ne pouvait s'abstenir de manger toujours quelque chose durant le jour, et à qui le saint dit : « Mon fils, si vous ne vous corrigez de ce défaut, vous n'acquerez jamais l'esprit de perfec-

tion. « Le Sage, au *Livre de l'Ecclésiaste*, dit : *Heureuse la terre dont les princes mangent au temps fixé* ¹ ; et moi je dis : Heureuse la Communauté où les religieuses ne prennent pas de nourriture hors du temps convenable et prescrit par la règle ! Sainte Thérèse ayant appris que quelques religieuses avaient demandé à leur provinciale la permission de tenir quelques provisions de bouche dans leurs cellules, leur en fit une forte réprimande, en disant : « Prenez garde à ce que vous allez demander. Vous détruiriez par-là tout ce que vous avez fait jusqu'ici. » *Sans règle*, c'est-à-dire, 2^o qu'il ne faut pas manger avec avidité et avec tant de hâte qu'une bouchée n'attende pas l'autre : *Mon fils, ne soyez pas avide dans vos repas* ² ; c'est l'avertissement de l'Esprit-Saint par la bouche du Sage.

De plus, il ne faut encore manger que dans le but de soutenir le corps, afin de pouvoir être propre à servir le Seigneur et à remplir son emploi. Manger par pur plaisir, c'est pour le moins un péché véniel, et Innocent XI a condamné la proposition des Casuistes qui disaient que ce n'est pas un péché de manger seulement pour satisfaire son plaisir. Ce n'est pas un péché pour cela d'aimer le manger, car il est impossible de ne pas y prendre goût ; mais le péché est de se nourrir seulement pour le plaisir qu'on y trouve, et sans se proposer aucune fin honnête. De là, quand le but est bon, on peut manger les mets même les plus délicats sans péché, comme on peut aussi en manger de communs avec péché, quand c'est par gourmandise.

III. MORTIFICATION DE L'OUÏE, DE L'ODORAT ET DU TOUCHER.

1^o Quant à *l'ouïe*, il faut se mortifier en ne prêtant pas l'oreille à des paroles ou à des entretiens qui, sans nous

(1) Beata terra cujus principes vescuntur tempore suo. *Eccli.* 40. 17.

(2) Fili, noli esse avidus omni epulatione. *Eccli.* 37. 52.

perdre, nous remplissent la tête de rêves et d'images bizarres qui nous distraient, qui nous troublent dans la prière et dans les autres exercices de piété : *La mort est entrée dans nos maisons par nos fenêtres*¹, dit le prophète Jérémie. Quelles sont ces fenêtres? Ce sont les sens, disent les Pères de l'Eglise, mais particulièrement le sens de l'ouïe. Il faut donc, quand on est dans les lieux où l'on tient certaines conversations qui sont de nature à causer quelque trouble dans l'âme, tâcher de les interrompre poliment, en proposant, par exemple, quelque question utile; et si l'on ne réussit pas, en tâchant de s'éloigner, ou, du moins, en se taisant, en baissant les yeux, pour montrer que de telles paroles ou de pareils entretiens nous déplaisent.

Et sans sortir de votre Communauté, vous pouvez même, durant le temps des récréations que la règle permet, vous exercer à ce genre de mortification. Les Sœurs y ont entre elles différents entretiens, dont les uns sont des choses de Dieu et intéressent le salut de l'âme, et dont les autres ont moins de rapport à l'état saint que vous avez embrassé. Une bonne religieuse se mêle volontiers aux premiers; elle y prend une part active, elle écoute, elle questionne, elle répond et sait en faire son profit spirituel; elle a même une certaine adresse pour égayer la conversation et la ranimer, lorsqu'elle vient à tomber. Quant aux seconds, où il n'y a rien à gagner pour son âme, elle aime mieux, quelque amusants ou piquants qu'ils soient d'ailleurs, en faire le sacrifice, que d'y satisfaire sa curiosité. Elle saisit avec avidité cette occasion de mortifier le sens de l'ouïe; elle se concentre en elle-même, sans en laisser rien apercevoir, et se rend bien plus attentive à la voix de l'Esprit-Saint qui lui parle intérieurement, qu'à ce que disent ses Sœurs. Non pas, croyez-le bien, que j'approuverais sa conduite, si elle ne prenait jamais part aux conversations qui ont lieu dans

(1) Ascendit mors per fenestras nostras, ingressa est domos nostras
Jerem. 9. 21.

le temps où la règle permet de rompre le silence ; car, si chaque Sœur agissait ainsi, les récréations deviendraient insipides et ennuyeuses à l'excès ; elles dégénéreraient en une monotonie fatigante et insupportable : autant vaudrait-il n'en prendre jamais. Je veux seulement vous montrer comment une âme qui est animée de l'esprit de mortification, sait saisir adroitement, même pendant les instants où il est permis de se récréer, les occasions de pratiquer cette vertu, soit en sacrifiant le plaisir d'entendre certaines anecdotes intéressantes, soit en renonçant à la satisfaction de les raconter elle-même.

2^o Quant à *l'odorat*, tâchez d'éviter l'odeur des fleurs, des parfums, des eaux de senteur et autres : de telles délicatesses ne conviennent pas à des personnes qui ont renoncé par leur profession à toutes les délices de la terre. Tâchez, au contraire, de supporter avec courage et sans vous plaindre les mauvaises odeurs qu'on respire quelquefois, dans les salles de malades, à l'exemple des Saints qui, par esprit de charité et de mortification, se trouvaient aussi heureux dans l'atmosphère parfois nauséabonde des hôpitaux, qu'au milieu des parfums suaves qu'exhalent les lieux plantés de rosiers et de fleurs les plus odoriférantes. Voyez une Sœur qui est mortifiée en tout, elle n'épargne pas plus ce sens que les autres, et sait bien lui faire subir le genre de privation qui lui est propre. Ainsi, par exemple, si elle se promène dans un parterre émaillé de fleurs, elle se contente de les admirer pour s'élever par-là jusqu'à Dieu, qui les a revêtues de leur parure éclatante, mais elle se garde bien d'en cueillir une seule pour avoir le plaisir d'en sentir l'odeur agréable. Il en est de même du flacon ou petit sachet de senteur qu'elle porte quelquefois sur elle pour se garantir de l'air contagieux qu'on respire auprès des malades ; elle ne s'en sert que dans le cas d'une nécessité absolue, et ne se permet rien de superflu à cet égard ; l'esprit de mortification le lui défend.

3^o Quant au *toucher*, il faut éviter la moindre licence

parce que, dans cette partie, la moindre licence peut causer la mort à l'âme. Il n'est pas nécessaire de m'expliquer là-dessus davantage. Je dirai seulement que les personnes consacrées à Dieu doivent employer toutes sortes de précautions pour elles-mêmes, aussi bien que pour les autres, si elles veulent conserver intact le lis de la pureté. Ainsi, elles ne doivent pas prendre les mains les unes des autres, les presser trop affectueusement, ou les passer sur la figure de leurs Sœurs en signe d'amitié. Quelques-unes badinent ou folâtrant entre elles sans aucune crainte; mais peut-on jouer impunément avec le feu? Saint Pierre d'Alcantera, au moment d'expirer, se sentit toucher par un frère infirmier qui le servait: « Eloignez-vous, mon frère, lui dit-il, éloignez-vous, ne me touchez pas; car je vis encore, et je puis offenser Dieu. »

La mortification du toucher s'étend aussi à souffrir, sans se plaindre, la rigueur des saisons, le froid et le chaud. Saint Louis de Gonzague ne s'approchait jamais du feu, même au plus fort de l'hiver, quoiqu'il fût d'une complexion délicate et qu'il demeurât en Lombardie, région très-froide. Saint François de Borgia, arrivant le soir très-tard dans un collège de la Compagnie, trouva la porte fermée et fut forcé de passer toute la nuit exposé au froid et à la neige qui tombait par flocons. Quand le jour parut, comme les religieux se désolaient sur ce qu'il avait souffert, le Saint répondit: « Ne vous affligez pas, je vous prie, et soyez en paix. Quoique mon corps ait souffert, mon âme a éprouvé de grandes consolations; car je pensais que Dieu agréait mon froid, et il me semblait que du haut du ciel il me lançait avec ses mains des flocons de neige. » On ne vous demande pas, il est vrai, une si grande mortification; mais toujours est-il que vous devez supporter avec patience l'intempérie des saisons, comme venant de Dieu.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, d'après toutes les raisons que je viens d'apporter, que c'est pour vous une nécessité de vous appliquer à la mortification des sens, les contrariant en tout, et ne leur accordant jamais rien au préjudice de votre conscience; que cette mortification doit particulièrement s'appliquer à celui qui est le plus dangereux de tous, c'est-à-dire au sens de la vue, parce que les yeux sont comme les portes par lesquelles notre âme se répand sur les objets sensibles, et par où ces mêmes objets s'insinuent auprès d'elle; qu'il faut donc faire un pacte avec eux, à l'imitation du saint homme Job¹, et, pour vous rendre plus fidèles à ce pacte, avoir soin de répéter de temps en temps dans la journée avec le Roi-Propète: *Seigneur, détournez mes yeux de peur qu'ils ne voient la vanité*²; quo c'est en agissant de la sorte que vous vérifierez en vous cette parole de l'apôtre saint Paul: *Tous ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, ont mortifié leur chair avec ses vices et ses convoitises*³.

Ainsi soit-il.

(1) *Pepigi fœdus cum oculis meis. Job. 31. 1.*

(2) *Averte oculos meos ne videant vanitatem. Ps. 118. 37.*

(3) *Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. Galat. 5. 24.*

LXIX^e CONFÉRENCE.

III. SUR LA MORTIFICATION.

DE LA MORTIFICATION DES PASSIONS.

1. *De la Mortification des passions en général.*
 2. *De la Mortification des passions en particulier.*
-

Dicebat autem ad omnes : Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.

Il disait à tout le monde : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive. Luc. 9. 23.

Le Sauveur des hommes, mes Sœurs, enseignait cette doctrine, après avoir dit dans le verset précédent, *qu'il fallait qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour*¹ : « Que veut donc dire, demande un Père de l'Eglise, la liaison de ce verset avec celui qui le précède immédiatement, sinon qu'il faut que les mystères du chef s'accomplissent dans ses membres de la même manière que dans lui? C'est-à-dire que ceux qui par le baptême sont faits participants de la divinité de Jésus-Christ, participent un jour à sa résurrection, après avoir participé à ses souffrances.

(1) Quia oportet filium hominis multa pati et reprobari a senioribus, et Scribis, et occidi, et tertiâ die resurgere. *Luc. 9. 22.*

frances et à sa mort : à ses souffrances, en crucifiant la chair avec ses convoitises, et en substituant les actes de la pénitence aux œuvres du péché ; à sa mort, en détruisant le vieil homme avec ses mauvaises inclinations, pour ne plus agir que par les mouvements de l'esprit de Dieu. » Remarquez ces paroles : *A tout le monde*. Personne n'en est donc dispensé ; nul n'en doit donc être exempt. Et celles-ci : *Tous les jours*. Il ne faut donc jamais se relâcher de porter sa croix et de renoncer à soi-même. C'est là cette forteresse située sur la montagne, qu'il faut emporter d'assaut, et qui ne peut être enlevée que par de généreux efforts, comme l'enseigne encore Jésus-Christ par ces paroles : *Le royaume des cieux se prend par violence, et ce sont les violents qui l'enlèvent*¹.

Or, c'est pour vous engager à vous faire cette violence, que je viens vous parler aujourd'hui de la mortification des passions, et, afin d'observer plus d'ordre dans un sujet si important, je suivrai la même méthode que dans la dernière Conférence sur la mortification des sens ; c'est-à-dire que je parlerai : 1° de la mortification des passions en général ; 2° de la mortification des passions en particulier. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. DE LA MORTIFICATION DES PASSIONS EN GÉNÉRAL.

Avant tout, il faut bien vous rappeler que la mortification des passions consiste à livrer une guerre continuelle au vieil homme, à faire chaque jour le procès à ses vices, à exercer une rigoureuse censure contre soi-même, à contredire sa volonté, à se dépouiller de son jugement, à réprimer son orgueil ou son amour-propre, à vaincre son caractère, etc. Cette sorte de mortification qui s'exerce à l'intérieur, est bien plus excellente et plus méritoire que

(1) *A diebus enim Joannis Baptistæ usque nunc regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. Matth. 11. 12.*

la mortification des sens, parce qu'il y a plus de mérite à soumettre l'esprit en combattant ses inclinations, qu'à affliger la chair par le jeûne et les autres macérations corporelles; mais aussi elle est bien plus difficile et coûte bien davantage, par la raison que ce qui est plus parfait coûte toujours beaucoup plus que ce qui l'est moins. Cependant, quelque difficile qu'elle soit, c'est pour nous une nécessité de mettre la main à l'œuvre: « Malheur, s'écrie saint Bernard, à l'âme qui se laisse mener par ses propres inclinations! » *Notre vie sur la terre doit donc être une guerre continuelle*¹, comme le dit le saint homme Job. Celui qui est en face de l'ennemi, doit toujours tenir les armes en main pour se défendre; car, s'il cesse un seul jour d'être sur ses gardes, ce jour-là il sera vaincu.

Il faut de plus faire attention que quelques victoires qu'on remporte sur ses passions, on ne doit jamais cesser de les combattre, parce que les passions humaines, quoique terrassées souvent, ne meurent jamais: « Notre cœur, disait un grand serviteur de Dieu, est un jardin où toujours croissent des plantes sauvages et vénéneuses; il faut donc avoir sans cesse en main la faucille de la mortification pour les couper et les enlever; sans quoi notre âme devient un taillis de ronces et d'épines. Croyez-moi, ajoutait-il, les mauvaises herbes de nos passions, quoique souvent fauchées, repoussent toujours; quoique arrachées, reviennent encore. Les combats que nous livrons à nos mauvaises inclinations, les empêchent seulement de nous violenter trop fréquemment et avec trop de force, de sorte que nous pouvons les vaincre plus facilement; mais nous n'aurons jamais de trêve avec ces ennemis intérieurs. »

Exemple. Un religieux alla se plaindre à l'abbé Théodore de ce que depuis huit ans il luttait contre ses passions, et n'avait pu encore en éteindre le feu. Théodore lui ré-

(1) Militia est vita hominis super terram. Job. 7. 1.

pondit : « Mon frère, vous vous plaignez d'une guerre de huit ans, et moi qui en ai passé soixante dans la solitude, je n'ai pas encore été un seul jour exempt de quelque attaque. »

Saint Ignace de Loyola prenait très-souvent pour sujet de ses entretiens avec ses religieux, ces mots : « Domptez-vous vous-mêmes ; » c'est-à-dire, domptez vos mauvaises inclinations, brisez vos volontés. Il disait que parmi les personnes d'oraison, il en est peu qui se fassent saintes, parce qu'elles ne triomphent pas d'elles-mêmes. « Oui, ajoutait-il, sur cent personnes d'oraison, il y en a plus de quatre-vingt-dix qui ne réussissent pas, faute de savoir se mortifier. » Aussi, faisait-il plus de cas d'un acte de la mortification des passions que de plusieurs heures de consolations spirituelles. « A quoi sert, dit un pieux auteur, de tenir les portes d'une place fermée, si la faim, cet ennemi intérieur, la dévore ? » C'est-à-dire : A quoi sert de mortifier les sens et de faire d'autres œuvres de dévotion, si l'on garde dans son cœur cette passion, cette affection à ses propres inclinations, cette estime de soi-même, cette ambition, ce ressentiment ou tout autre ennemi qui le ravage ?

Il y a des religieuses qui font beaucoup d'oraisons, de communions, de jeûnes et d'autres pénitences corporelles, mais qui négligent de réprimer certaines petites passions, telles que les aversions, les ressentiments, la curiosité, les affections trop humaines ; elles ne savent pas supporter la moindre contrariété, ni se détacher de certaines personnes, ni se soumettre généreusement au bon plaisir de Dieu : quels progrès dès lors peuvent-elles faire dans la perfection ? Elles seront toujours aussi imparfaites et sans cesse hors du bon chemin. Elles croient bien courir, en continuant leurs exercices pieux, mais elles se trouveront toujours à côté de la voie de la perfection, qui consiste à se vaincre soi-même, comme le dit le pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Non pas que je veuille blâmer les

prières vocales, l'oraison et les autres exercices spirituels, à Dieu ne plaise ! Mais je dis que vous devez, par leur moyen, tacher de vaincre toutes vos passions, puisque ces exercices ne tendent qu'à vous faire pratiquer la vertu. Ainsi, dans toutes vos communions, vos méditations, vos visites au Très-Saint-Sacrement, etc., vous devez toujours prier le Seigneur de vous donner la force d'être humbles, mortifiées, obéissantes et conformes à sa sainte volonté. Faire tout cela pour sa propre satisfaction, est un défaut dans un chrétien, mais c'en est un bien plus grand dans une personne consacrée à Dieu, qui fait une profession particulière de perfection et de mortification.

En mortifiant vos passions, vous pouvez devenir saintes en peu de temps sans crainte de nuire à votre santé, ou de vous enorgueillir ; car Dieu seul est témoin de ces actes intérieurs. Si vous étouffez à leur naissance cette foule d'inclinations vicieuses, de désirs, d'attachements, de curiosités, de plaisanteries, etc., oh ! que vous recueillerez une abondante moisson de mérites et de vertus ! Quand on vous contrarie sur un point, cédez volontiers, pourvu cependant que la gloire de Dieu n'y perde rien. Faites à Jésus-Christ un sacrifice de cette vaine estime de vous-mêmes, et ne perdez pas les autres occasions de vous mortifier qui se présentent à chaque instant. Ainsi, par exemple, recevez-vous une lettre, et êtes-vous impatientes de l'ouvrir, réprimez cette impatience, et ne l'ouvrez que quelque temps après. Désirez-vous lire dans un livre la fin d'un fait intéressant, réprimez ce désir, et réservez-le pour une autre fois. Avez-vous envie de dire une plaisanterie, un bon mot pour égayer la Communauté, de regarder un objet, réprimez cette envie, et privez-vous de ce plaisir pour l'amour de Jésus-Christ. On peut faire mille actes de ce genre par jour.

Exemple. On rapporte de saint Dosithée que, par de telles mortifications intérieures, il parvint en peu de temps à une sublime perfection. Ce jeune homme étant malade,

ne pouvait ni jeûner, ni pratiquer les autres exercices de la Communauté, de sorte que les autres religieux, étonnés de le voir si avancé dans l'union avec Dieu, lui demandèrent un jour quel exercice de vertu il faisait: " L'exercice auquel je m'applique, leur répondit-il, est la mortification des passions. "

Vous le voyez donc, si, en qualité de chrétiennes et de religieuses, vous devez vous appliquer à la mortification extérieure ou des sens, comme je vous l'ai montré dans la dernière Conférence, ce n'est pas une moindre obligation de vous exercer à la mortification intérieure ou des passions. La seule différence qu'il pourrait y avoir, c'est que la première doit être subordonnée à l'obéissance et pratiquée avec modération, sagesse et prudence; tandis que la seconde doit être faite avec zèle et sans relâche. Oui, ô épouses de Jésus-Christ, si vous voulez suivre votre divin Epoux *sur la montagne de myrrhe*¹, c'est-à-dire de l'amertume et des souffrances, où il vous a précédées dans les jours de sa vie mortelle, vous devez à sa suite *porter partout avec vous la mortification de Jésus-Christ*², selon l'avertissement de l'apôtre saint Paul. Vous êtes les épouses de ce Dieu crucifié: il faut donc que vous soyez sans cesse crucifiées avec lui, ou, du moins, prêtes à l'être; c'est-à-dire que, dans toutes vos actions, vous ne devez jamais chercher à vous satisfaire, mais seulement à plaire à Jésus-Christ, en mortifiant pour son amour toutes vos passions et vos désirs terrestres: " Les épouses du Rédempteur, dit le P. Joseph Calasanze, doivent tenir attachées à la croix toutes leurs passions, ou bien il ne les avouera jamais là-haut en cette qualité d'épouses dont elles se seront vainement glorifiées ici-bas. "

Entrons maintenant dans quelques détails, et, après

(1) Vadam ad montem myrrhæ et collem thuris. *Cant.* 4. 6.

(2) Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. *2. Cor.* 4. 10.

vous avoir entretenues de la mortification des passions en général, parlons de la mortification des passions en particulier.

II. DE LA MORTIFICATION DES PASSIONS EN PARTICULIER.

Ce n'est pas que je prétende les parcourir toutes l'une après l'autre; je n'en finirais pas, si je m'imposais cette tâche: le cœur humain est un abîme de malice et de perversité qu'il est impossible de sonder entièrement. Mon dessein est seulement de vous parler de la mortification de quelques passions contre lesquelles il faut se mettre le plus en garde, et qu'il est le plus essentiel de réprimer à cause des périls funestes où elles entraînent. Telle est, par exemple, la mortification: 1^o de la volonté; 2^o du jugement; 3^o de l'amour-propre.

I. MORTIFICATION DE LA VOLONTÉ.

Rien n'est plus nuisible aux personnes qui ont consacré leur volonté à Jésus-Christ, que de se régler d'après cette propre volonté et selon leurs inclinations. C'est pour cela que toutes les religions se sont prémunies contre cette ennemie de la vie spirituelle, en faisant vœu d'obéissance. Personne ne peut nous séparer de Dieu, ni tous les hommes de la terre, ni tous les démons de l'enfer; il n'y a que notre propre volonté, qui puisse en venir à bout: « La volonté propre, dit saint Bernard, est une bête cruelle, un animal furieux et affamé, qui épie sans cesse le moment de nous dévorer; c'est une lèpre honteuse qui menace de défigurer notre âme et toutes nos actions. Faites que les hommes n'aient plus de volonté propre, ajoutait-il, et il n'y aura plus d'enfer. »

« C'est la volonté propre, dit saint Pierre Damien, qui détruit toutes les vertus; » et de même, ajoute saint Anselme, que la volonté de Dieu est la source d'où découlent

tous les biens, de même la volonté de l'homme est la source d'où viennent tous les maux. " Rien, enseigne saint Antonin, non, rien de ce qui part de la volonté propre, ne peut être agréable à Dieu. Les jeûnes et les austérités des Juifs ont été rejetés de lui, continue-t-il, parce qu'ils étaient entachés du vice de leur propre volonté, comme nous le voyons dans le prophète Isaïe: *Pourquoi donc, Seigneur*, disaient-ils, *avons-nous jeûné, sans que vous nous ayez regardés? Pourquoi avons-nous humilié nos âmes, sans que vous vous en soyez mis en peine? Ah!* leur répondait-il par la bouche de ce Prophète, *c'est que dans le jour de votre jeûne se trouve votre volonté*¹, ". " Vous ajouterez à votre vertu, disait saint Jérôme à la vierge Eustochie, tout ce que vous aurez ôté à votre propre volonté. " Ce qui a fait dire au pieux Blosius: " Il faut donc que la volonté propre soit bien pernicieuse, puisque les plus belles actions, lorsqu'elles sont faites sans mortifier cette volonté, deviennent si mauvaises et si défectueuses. " C'est pourquoi l'Esprit-Saint, par la bouche du Sage, nous donne cet avertissement: *Mon fils, ne satisfaites pas vos désirs, et évitez toujours de suivre votre volonté*². Ces paroles s'adressent surtout aux religieuses qui ont consacré leur propre volonté à Dieu en promettant l'obéissance aux règles et à leurs Supérieurs. Dieu doit être l'unique objet de leur amour, et le renoncement à leur volonté est un des principaux moyens, je dirai même, avec saint François de Sales, l'unique moyen d'avoir cet amour.

Exemples. On rapporte de ce grand Saint, si versé dans les matières spirituelles, que lorsqu'il méditait le plan des règles pour les religieuses de la Visitation, quel-

(1) Quare jejnavimus, et non aspexisti; humiliavimus animas nostras, et nescisti? Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra. *Is. 58. 3.*

(2) Fili, post concupiscentias tuas non eas, et à voluntate tuâ avertero. *Eccli. 18. 30.*

qu'un lui dit qu'il devait les faire marcher nu-pieds : » Vous voulez commencer par les pieds, répondit-il, et moi je veux commencer par la tête, parce que le plus grand mérite des actions d'une religieuse, c'est d'être faites avec le renoncement à sa propre volonté. »

Sainte Catherine de Cardone qui quitta la cour d'Espagne pour aller se cacher dans un désert où elle vécut pendant plusieurs années dans la pratique des plus rudes pénitences, dont la simple lecture fait frémir, ayant vu un jour un frère carme déchaussé qui traînait un fagot de bois, et connaissant par une lumière divine que ce travail, à cause de son grand âge, lui déplaisait et qu'il s'en plaignait intérieurement, lui dit pour l'encourager : « Mon frère, portez ce bois avec joie, et apprenez que vous méritez plus par ce trait de renoncement à votre volonté, que moi par toutes mes pénitences. »

Mais c'est surtout à l'heure de la mort qu'on recueillera les avantages de la mortification de la volonté. Sainte Thérèse avait coutume de dire « que le seul moyen de faire une mort douce, c'est de se laisser guider humblement pendant sa vie par sa Supérieure, et de renoncer continuellement à sa volonté. » Oh ! heureuse la religieuse qui pourra dire en ce moment comme ce pieux solitaire : *Je n'ai jamais fait ma volonté !* Que la paix dont elle jouira en ce moment critique est digne d'envie ! Quelle plus grande joie pourra-t-elle avoir dans cet instant suprême, dans ce passage de la vie à l'éternité, que de se réndre le consolant témoignage qu'en tout ce qu'elle a fait durant sa carrière religieuse, elle a toujours fait la volonté de Dieu ? Elle pourra s'appeler alors véritablement heureuse, et toutes celles qui l'auront imitée pourront dire aussi avec le Prophète : *Oui, nous sommes heureuses, parce qu'en mortifiant notre volonté, nous sommes certaines d'avoir fait ce qui a été agréable au Seigneur*¹.

(1) *Beati sumus, Israël ; quia quæ Deo placent, manifesta sunt nobis. Baruch. 4. 4.*

« Ah ! quel charme, s'écriait sainte Magdeleine de Pazzi, renfermeront alors ces mots : *Volonté de Dieu !... Bon plaisir de Dieu !...* »

Exemple. On rapporte de saint Dosithée, ce pieux et saint solitaire, qu'ayant consacré toute sa vie à mortifier sa volonté, il avait toujours joui et jouissait encore, au moment de la mort, d'une très-grande tranquillité ; cependant, comme il craignait que le démon ne le trompât, il demanda à saint Dorothee, son maître : « Mais, mon Père, dites-moi pourquoi dans la vie que j'ai menée, j'ai joui d'une si grande tranquillité, qu'il ne me restait plus rien à désirer sur la terre, et pourquoi j'éprouve encore un calme si profond sur le point de paraître devant Dieu. » « Mon fils, lui répondit le maître, cette paix est le fruit et la récompense de votre renoncement à votre volonté. »

II. MORTIFICATION DU JUGEMENT.

Oui, à la mortification de la volonté il faut ajouter celle du jugement.

Cette mortification consiste à assujettir son propre jugement à celui de sa Supérieure, regardant comme juste tout ce qu'elle ordonne. L'époux, au *Livre des Cantiques*, enseigne à son épouse comment elle doit soumettre son jugement pour que son obéissance soit parfaite : *Si vous ne vous connaissez pas*, dit-il, *ô la plus belle des femmes, sortez et suivez les traces des troupeaux*¹ ; c'est-à-dire, dit un pieux auteur, « si vous ne savez pas combien vous pouvez vous rendre chère à mon cœur par vos œuvres, je vais vous l'enseigner. Sortez de vous-même, suivez les pas des jeunes brebis, observez que lorsqu'on les chasse du bercail, elles ne demandent pas où on les mènera paître, ni pourquoi à telle heure, ni pourquoi on les fait marcher

(1) Si ignoras te, ô pulcherrima inter mulieres, egredere et abi post vestigia gregum. *Cant. 1. 7.*

vite ou lentement, mais qu'elles obéissent aveuglément au berger : c'est ainsi que vous devez mortifier votre jugement en le conformant en tout au jugement de votre Supérieure, et s'il est question d'obéissance, obéir sans chercher ni demander pourquoi. »

Un savant Maître de la vie spirituelle, le père Pavon, de la Compagnie de Jésus, disait que l'obéissance, pour être parfaite, doit marcher sur deux jambes, qui sont la volonté et le jugement. « Quand on obéit, disait-il, avec la volonté et non avec le jugement, c'est-à-dire en jugeant tout autrement que son Supérieur, une telle obéissance n'est pas parfaite, elle est boiteuse. »

Sainte Magdeleine de Pazzi disait aussi : « La parfaite obéissance suppose une âme sans volonté, et une volonté qui ne juge point. » C'est pour cela que cette sainte, afin d'obéir parfaitement, tâchait d'abord de captiver son jugement, et puis elle obéissait. Ainsi une religieuse qui ne renonce pas à son jugement, obéira difficilement de bon gré, de sorte que son obéissance sera celle d'un esclave agissant par force, et non celle d'un enfant bien né, se comportant par amour. C'est ce que l'apôtre saint Paul a voulu nous apprendre, lorsqu'il a dit : *Soumettez-vous de bon gré en vous convainquant que vous n'obéissez pas aux hommes, mais à Dieu* ¹. Vous n'obéirez jamais de bon gré qu'en pensant que vous obéissez à Dieu, qui ne peut se tromper dans ce qu'il ordonne, qui ne vous commande que ce qui est pour votre bien, et qu'en faisant une entière abnégation de votre jugement.

Saint Thomas, le Docteur angélique, dit « que l'inférieur doit tellement se mortifier dans son jugement, qu'il se mette à exécuter l'ordre de son Supérieur, quand même la chose lui semblerait impossible; car ce n'est pas à lui, ajoute-t-il, de décider si la chose est impossible ou non. »

(1) Cum bonâ voluntate servientes sicut Domino, et non hominibus. Ephes. 6. 7.

Saint Bernard dit aussi « que l'obéissance parfaite, quant à l'inférieur, ne demande pas de discernement, et qu'un novice qui veut en obéissant se régler sur sa prudence, ne peut rester en Communauté. » Il en donne pour raison que c'est un orgueil insupportable de vouloir s'arroger l'office qui n'appartient qu'au Supérieur. C'est au Supérieur de discerner ce qu'il convient de faire ; l'inférieur ne doit que soumettre son jugement et obéir.

Exemple. Saint Ignace de Loyola, ce grand saint, qui a écrit des choses si belles et si admirables sur le dépouillement de son propre jugement, quand il est question de l'obéissance, disait un jour que si le Pape lui avait ordonné de se mettre en mer dans une barque sans mât, sans voiles et sans rames, il l'aurait fait à l'instant même. Comme on lui fit observer que ç'aurait été se vouer volontairement à la mort, le saint répondit que c'était au Supérieur d'avoir de la prudence, et que l'inférieur ne doit avoir d'autre prudence que celle d'obéir sans prudence.

Tout cela est bien conforme à cette parole de l'Esprit-Saint par la bouche du Sage : *Mon fils, vous devez être entre les mains de celui qui vous tient la place de Dieu, comme l'argile est dans les mains du potier, qui la tourne et qui la forme à son gré¹. L'argile, selon la remarque du prophète Isaïe, dira-t-elle au potier : Que ferez-vous de moi² ?* Si cela était, le potier répondrait : Taisez-vous, cela ne vous regarde pas ; vous ne devez que vous soumettre, et vous laisser façonner comme je voudrai. C'est là la réponse que mériteraient ces religieuses qui veulent savoir pourquoi on leur donne tel office, tel emploi, et pourquoi pas tel autre ; pourquoi on agit à leur égard d'une telle façon, et non pas d'une autre.

Ah ! qu'il vous importe donc de vous garantir des maux

(1) Quasi lutum figuli in manu ipsius, plasmare illud et disponere. *Eccli. 33. 13.*

(2) Nunquid dicet lutum figulo suo : Quid facis ? *Is. 45. 9.*

dont l'immortification du jugement est la source funeste et empoisonnée, et de demander avec instance au Seigneur, dans la ferveur de votre prière, de combattre sans relâche cette malheureuse disposition, lui disant avec le plus sage des rois : *Seigneur, donnez-moi un cœur docile* ¹. Ensuite, pour vous exciter davantage à cette mortification du jugement, combien il vous importe encore de considérer la sainte âme de Jésus-Christ, ne formant d'elle-même aucun jugement, mais jugeant de toutes choses conformément aux idées de la Sagesse éternelle : *Non, non*, s'écriait ce divin Sauveur, *je ne fais rien de moi-même ; je juge selon ce que j'entends de mon Père* ². Enfin, combien il vous importe d'avoir les yeux fixés sur ce divin Modèle, se conformant avec tant de simplicité aux sentiments de sa très-sainte Mère et de saint Joseph, depuis son retour d'Egypte à Nazareth, et durant tout le cours de sa vie cachée ; soumettant si aveuglément ses avis à celui d'une pauvre femme, ses conseils à ceux d'un simple artisan, car *il leur était soumis en tout* ³, dit le texte sacré, et changeant de résolution au gré de ses créatures, selon la remarque de saint Bernard, afin de nous guérir nous-mêmes de la lèpre de notre propre jugement.

III. MORTIFICATION DE L'AMOUR-PROPRE.

Enfin, à la mortification de la volonté et du jugement il faut encore ajouter celle de l'amour-propre.

Ce qu'on appelle amour est ce qui donne le branle à toutes les passions dans le cœur de l'homme. Si cet amour est saint, tout est saint dans notre conduite ; s'il est déréglé, toutes nos actions s'en ressentent. Voilà ce qui résulte de l'amour désordonné de nous-mêmes, autrement dit amour-propre.

(1) Da mihi, Domine, cor docile. 3. Reg. 5. 9.

(2) Non possum ego à meipso facere quidquam. Sicut audio, judico. Joan. 5. 30.

(3) Et erat subditus illis. Luc. 2. 51.

Cet amour-propre est de plusieurs sortes et se reconnaît à différentes marques.

La première est l'estime de soi-même, qui porte à s'élever au-dessus des autres, soit pour les talents, soit pour la vertu, disant avec le Pharisien dont il est parlé dans l'Evangile : *Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères*¹.

La seconde, qui est une suite naturelle de la première, est d'estimer et de rechercher les louanges, tâchant de s'insinuer dans l'esprit des autres, de gagner leur affection, non pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour de soi-même, en sorte qu'on ne peut se voir privé de l'estime des autres, sans se livrer au trouble, à l'inquiétude et au murmure.

La troisième est de mettre beaucoup de soin et d'application à perfectionner et achever tout ce qui paraît au dehors, tandis qu'on se met peu en peine de tout ce qui ne paraît qu'aux yeux de Dieu.

Cet amour-propre fait encore que l'on s'abstient quelquefois de faire de bonnes actions dans la crainte de déplaire aux hommes, et d'en être blâmé ou méprisé; qu'on s'efforce de cacher avec beaucoup de soin et d'attention les moindres défauts, même naturels, auxquels on peut être sujet; qu'on compose soigneusement son extérieur, et qu'on étudie toutes ses paroles et toutes ses manières. En un mot, un cœur, plein de l'amour de lui-même, ne cherche en toutes choses que sa propre satisfaction, ne poursuit que ce qui lui semble agréable et avantageux, sans se mettre en peine si l'honneur de Dieu y est intéressé.

Il est incroyable combien de péchés et de désordres proviennent de cette malheureuse source. L'apôtre saint Paul nous l'apprend par ces paroles qu'il écrivit à son disciple Timothée : *Sachez, lui disait-il, qu'il y aura des*

(1) Deus gratias ago tibi, quia non sum sicut cæteri hominum, raptores, injusti, adulteri. *Luc. 18. 11.*

*hommes pleins de l'amour d'eux-mêmes, glorieux, superbes, médisants, désobéissants à leurs parents, ingrats, impies, dénaturés, ennemis de la paix, insolents, enflés d'orgueil, plus amateurs de la volupté que de Dieu*¹.

« L'amour-propre, dit saint Antonin, est un vin qui nous enivre et nous empêche de reconnaître la beauté de la vertu et la laideur des vices. » « C'est, dit saint Thomas, la racine de toute iniquité. »

Mais ce n'est pas assez dire que l'amour-propre est la source de toutes sortes de péchés, il faut ajouter avec un autre Père de l'Eglise, « que c'est une véritable idole qui se fait rendre tous les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu. » En effet, si, au témoignage de l'apôtre saint Paul, un avare², et un gourmand³ sont des idolâtres, que sera-ce d'une âme qui, étant pleine de l'amour d'elle-même, préfère en toute rencontre ses commodités aux intérêts de Dieu, sa satisfaction à l'amour de Dieu, sa gloire aux ordres et aux commandements de Dieu; qui se recherche en tout et rapporte tout à elle-même? N'est-ce pas là prendre, en quelque sorte, la place de Dieu, et se regarder soi-même comme la dernière fin de toutes choses? Aussi, saint Paul ne craint pas de dire que ces âmes remplies d'amour-propre, *peuvent bien avoir l'apparence de la vertu, mais qu'elles n'ont aucune vertu réelle*⁴.

Mais écoutons sainte Magdeleine de Pazzi ravie en extase, et parlant des différents ravages que cause l'amour-propre dans beaucoup d'âmes: « Je vois, dit-elle, une multitude d'âmes parmi lesquelles il en est une qui, au moment de s'unir avec vous, mon doux Rédempteur, se

(1) Erunt homines seipsos amantes, cupidi, elati, superbi, blasphemi, parentibus non obedientes, ingrati, scelesti, sine affectione, sine pace..., protervi, tumidi, et voluptatum amatores magis quam Dei. 2. *Timoth.* 3. — 2. 3. 4.

(2) Avaritia, quæ est simulacrorum servitus. *Coloss.* 3. 5.

(3) Quorum Deus venter est. *Philip.* 3. 19.

(4) Habentes quidem speciem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes. 2. *Timoth.* 3. 5.

recueille en elle-même ; mais, si quelque chose s'oppose à ses volontés, elle s'irrite et se trouble. Je vois une autre âme qui, lorsqu'elle entend la sainte messe, brûle de l'amour divin ; mais, si on l'avertit qu'elle a tel défaut, elle ne veut pas en convenir ; en elle c'est orgueil et amour-propre. J'en vois une troisième qui semble vouloir égaler saint Antoine par son austérité ; mais, si l'obéissance lui défend cette austérité, elle s'obstine et ne veut pas obéir. Une quatrième se mortifie dans le réfectoire, mais elle met son amour-propre dans la mortification, et aime à passer pour plus sainte que les autres. Une cinquième fait étalage de grande sagesse au parloir, et semble vouloir dépasser la sagesse même de saint Augustin ; de plus, elle est mesurée et grave dans ses paroles, afin de faire croire à sa perfection. Cette sixième est prête à quitter toutes ses occupations et ses aises pour servir le prochain ; mais, dès que la bonne œuvre est faite, elle voudrait que tout le monde l'en remerciât et lui en fit des éloges. »

Ah ! c'est pour se garantir de tant de funestes effets de l'amour-propre, qu'une véritable épouse de Jésus-Christ prend un si grand soin de le mortifier en toute rencontre. C'est pour cela qu'elle ne manque jamais de purifier son intention avant chaque action ; qu'elle ne cherche en rien sa propre gloire, mais uniquement la plus grande gloire de Dieu, prenant pour devise et répétant souvent ces paroles de saint Ignace de Loyola : *Ad majorem Dei gloriam* ; qu'elle évite, autant qu'elle le peut, les actions extérieures qui pourraient lui attirer l'estime et la louange des autres, aimant mieux qu'on s'aperçoive des misères et des imperfections qui sont en elle, que de ses bonnes œuvres, et disant avec l'apôtre saint Paul : *Je me glorifierai volontiers dans mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi*¹.

(1) Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. 2. Cor. 12. 9.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que vous devez vous appliquer à la mortification de vos passions, principalement de votre volonté, de votre jugement et de votre amour-propre, n'agissant jamais d'après l'impulsion de la misérable nature, mais faisant uniquement pour Dieu et en vue de Dieu tout ce que vous faites ; que si l'on n'exige pas de vous la perfection d'un saint André d'Avellino, qui fit vœu de résister sans cesse à sa volonté, il faut vous prescrire au moins un certain nombre de mortifications de votre volonté chaque jour, répétant souvent ce que saint Bernard se disait à lui-même pour s'exciter à la ferveur : « Que suis-je venue faire dans cette Communauté ? Est-ce ma volonté ? Non. Si je voulais vivre à mon goût, à ma fantaisie, selon mon caprice, je devais rester dans le monde. En entrant en religion, j'ai donné à Dieu ma volonté ; pourquoi prétendrais-je maintenant faire ce que je veux, et me troublerais-je, quand je n'obtiens pas ce que je désire ? »

Ainsi soit-il.

LXX^e CONFÉRENCE.

1. SUR LA MODESTIE.

NÉCESSITÉ DE LA MODESTIE.

1. *A cause de l'exemple de Jésus-Christ.*
2. *A cause de l'exemple des Saints.*
3. *A cause des dangers où entraîne le manque de modestie.*

Modestia vestra nota sit omnibus hominibus.

Que votre modestie se fasse connaître à tous les hommes. Phil. 4. 6.

On peut regarder, mes Sœurs, la modestie comme une vertu universelle qui renferme, ou qui, du moins, suppose toutes les autres vertus. L'apôtre saint Paul, écrivant aux Philippiens, voulait que leur modestie fût telle, que tous ceux qui en seraient les témoins, en fussent frappés et édifiés. Or, ce que cet Apôtre des nations jugeait si nécessaire aux simples fidèles, dès la naissance de l'Eglise, doit l'être infiniment davantage à des chrétiennes d'un ordre supérieur au commun des fidèles, à des religieuses, à des épouses de Jésus-Christ, qui, étant obligées par devoir et par état de retracer dans toute leur conduite les vertus de leur divin Epoux, doivent principalement s'étudier à devenir des copies vivantes de l'admirable modestie de cet Homme-Dieu.

C'est ce qui m'a engagé à vous entretenir dans cette

Conférence et dans les deux suivantes de la modestie. Aujourd'hui je vous parlerai de la nécessité de cette vertu, et j'en tirerai les preuves : 1^o de l'exemple de Jésus-Christ ; 2^o de l'exemple des Saints ; 3^o des dangers où entraîne le manque de modestie. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. A CAUSE DE L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST.

En effet, quels exemples admirables ce souverain Modèle n'a-t-il pas donnés, durant tout le cours de sa vie mortelle, d'une modestie toute divine ? Que j'aime à me représenter cet Homme-Dieu, tel que nous le peignent les oracles des Prophètes et les Livres sacrés du Nouveau Testament ; *c'est-à-dire image du Père éternel, splendeur de sa gloire et la plus parfaite expression de sa substance*¹. Il se montre à nos yeux avec toute la grandeur et toute la majesté du Très-Haut ; elles brillent en sa divine personne avec mille fois plus d'éclat que *dans les astres et dans les cieux, qui annoncent toute la magnificence du Seigneur*². Né vierge de la plus pure des vierges, qui le conçut par l'opération du Saint-Esprit, il porte gravés sur son front, dans ses yeux, sur sa figure, les caractères augustes de la Divinité. Mais aussi, quelle plénitude de grâce répandue sur ce temple sacré de l'humanité du Fils de Dieu ! Grâce féconde qui se communique à tous ceux qui l'approchent ; grâce abondante qui, donnant à ses discours une force et une vertu vraiment divines, *fait admirer aux Docteurs mêmes de la loi les paroles pleines de sagesse, de prudence, et toutes de vie qui sortent de sa bouche adorable*³. C'est cet air de majesté et de modestie

(1) *Cùm sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus. Hebr. 1. 5.*

(2) *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmiter. Ps. 18. 1.*

(3) *Stupebant autem omnes, qui eum audiebant, super prudentiâ et responsis ejus. Luc. 2. 47.*

tout à la fois, répandu dans tout son extérieur, qui lui gagnait tous les cœurs, et attirait après lui tous ceux qui avaient le bonheur de le voir et de l'entendre. Oui voilà, au témoignage de saint Jérôme, ce qui détermina les Apôtres à le suivre, à la première invitation qu'il leur en fit¹; ce qui inspira l'amour de la vertu aux plus grands pécheurs; ce qui arracha Matthieu à son trafic², Zachée à ses injustices³, Magdeleine à sa vie criminelle⁴, la Samaritaine à ses désordres⁵, la femme adultère à son iniquité⁶; ce qui imprima du respect pour sa personne à ses plus cruels ennemis; ce qui renversa et fit tomber à ses pieds ceux qui étaient venus pour se saisir de lui dans le jardin de Gethsémani⁷: ce qui enfin, au témoignage d'un Père de l'Eglise, remplit aussitôt le monde du bruit de son nom, et conquit en peu de temps presque tout l'univers à la religion qu'il était venu établir sur la terre. Cette modestie du Sauveur paraissait au grand Apôtre quelque chose de si engageant et de si propre à gagner les cœurs, qu'il ne trouvait point de motifs plus puissants pour porter les Corinthiens à faire ce qu'il exigeait d'eux, que de les en conjurer par la modestie de Jésus-Christ: *Mes frères, leur disait-il, moi Paul, serviteur de Dieu, je vous conjure de vous rendre dociles aux avis que je vous ai donnés pour le salut de vos âmes, et je vous en conjure par la douceur et par la modestie de Jésus-Christ*⁸.

Aussi le saint roi David, doué d'un esprit prophétique et voulant dépeindre cette beauté ravissante, empreinte d'une modestie toute divine, qui devait caractériser le Messie, s'écrie en lui adressant la parole: *Vous êtes le plus beau des enfants des hommes. La grâce est répandue sur vos lèvres*

(1) Illi autem statim relictis retibus secuti sunt eum. *Matth.* 4. 22.

(2) *Matth.* 9. 9. (3) *Luc.* 19. 6. (4) *Luc.* 7. 38. (5) *Joan.* 4. 28. (6) *Ib.* 8. 11.

(7) Abierunt retroisum, et ceciderunt in terram. *Joan.* 18. 6.

(8) Ipse autem ego Paulus, obsecro vos per mansuetudinem et modestiam Christi. 2. *Cor.* 10. 1.

parce que le Seigneur vous a béni pour l'éternité¹. D'après ce qu'en avait prédit ce Prophète, Jésus-Christ devait donc surpasser tous les autres hommes en majesté, en beauté, en modestie et en grâce répandues dans toute sa personne divine. « Il était, dit un pieux auteur, expliquant ce texte si remarquable du Psalmiste, unique dans sa conduite, simple dans sa manière de converser, prudent dans ses réponses, insinuant dans ses instructions, modeste dans ses victoires sur les Scribes et les Pharisiens, ses ennemis acharnés et perpétuels; il avait l'onction sur ses lèvres, la miséricorde dans son cœur, la force de Dieu dans ses œuvres. » Le Prophète dit que *le Seigneur l'a béni pour l'éternité*. C'est ce qu'Elisabeth annonça même avant sa naissance à Marie, sa sainte mère: *Béni est le fruit de votre ventre*², lui dit-elle, lorsqu'elle la vit entrer dans sa maison; ce que publia le peuple accouru en foule à son entrée dans Jérusalem: *Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur*³, s'écriaient à l'envi ceux qui le précédaient et ceux qui le suivaient; ce que reconnaît avec complaisance le grand Apôtre, qui l'appelle *le Dieu béni dans tous les siècles*⁴; ce que chantent éternellement les Anges et les Saints prosternés devant son trône: *Il est digne*, répètent-ils tous dans un cantique qui n'aura jamais de fin, *il est digne l'Agneau qui a été égorgé, de recevoir la bénédiction. Oui, à Celui qui est assis sur le trône, soit bénédiction dans les siècles des siècles*⁵. Plénitude de bénédictions dans la personne de Jésus-Christ; c'est de cette plénitude que recevaient tous ceux qui le suivaient, épris qu'ils étaient de ses charmes divins.

(1) Speciosus formâ præ illis hominum, diffusa est gratia in labiis tuis. Propterea benedixit te Deus in æternum. Ps. 45. 5.

(2) Benedictus fructus ventris tui. Luc. 1. 42.

(3) Benedictus qui venit in nomine Domini. Matth. 21. 9.

(4) Qui est super omnia Deus benedictus in sæcula. Rom. 9. 5.

(5) Dignus est Agnus qui occisus est accipere benedictionem... Sedenti in throno benedictio in sæcula sæculorum. Apoc. 5. — 12. 15

Mais c'est assez m'étendre; il nous faudrait parcourir ensemble l'Evangile tout entier pour vous rappeler tous les exemples que cet Homme-Dieu nous a donnés de cette belle vertu. Est-il une seule action dans sa vie qui ne porte le cachet de la plus parfaite modestie? Aussi, je ne suis plus surpris que les Apôtres, témoins habituels de sa conduite, aient été étonnés un jour de ce qu'il conversait seul avec la femme de Samarie, sur le bord du puits de Jacob¹, nous donnant à entendre par leur étonnement, disent plusieurs Pères de l'Eglise et autres Interprètes des saintes Ecritures, qu'il évitait les conversations avec les personnes du sexe, ou que, du moins, quand il avait à traiter avec elles, il usait des plus sévères précautions et ne se trouvait jamais seul. Je ne suis plus surpris non plus de lire dans l'Evangile que, dans quelques occasions, *Jésus leva les yeux pour regarder*², l'auteur sacré voulant nous indiquer par-là qu'ordinairement il les tenait toujours modestement baissés. Ah! qu'il est donc vrai de dire de ce divin Modèle, que, bien mieux encore que saint Jean-Baptiste, son précurseur, *il a été constamment une lampe ardente et luisante*³; c'est-à-dire que non-seulement il brûlait en lui-même d'amour, mais que le feu qui le consumait au dedans, jetait au dehors une vive lumière, qui éclairait les hommes pour les conduire dans les voies du salut par l'exemple de sa vie miraculeuse et si pleine de modestie.

II. A CAUSE DE L'EXEMPLE DES SAINTS.

Maintenant, si de Jésus-Christ, ce parfait modèle de la plus ravissante modestie, je passe aux Saints, ses imitateurs sur la terre, je vois que tous, de quelque état ou condition qu'ils aient été, séculiers, ou réguliers, obligés de

(1) Mirabantur quia cum muliere loquebatur. *Joan. 4. 27.*

(2) Cum sublevasset ergo oculos Jesus. *Joan. 6. 5.*

(3) Ille erat lucerna ardens et lucens. *Joan. 5. 35.*

vivre dans le monde ou engagés par des vœux dans la religion, ont si bien conçu le prix de la modestie et combien elle est nécessaire, que toute leur conduite a été constamment empreinte de cette aimable vertu. Ils n'ont rien oublié pour en faire sentir les charmes aux personnes avec qui ils avaient quelque rapport, et pour leur en inspirer par-là le goût. Leur visage était plein de je ne sais quelle grâce touchante, qui d'eux passait et se communiquait, comme naturellement, à ceux qui les voyaient ou qui les entendaient : grâce extérieure, à la vérité, mais qui, par une onction douce et secrète, et par une sorte de prestige, se répandait insensiblement dans tous les cœurs. Il suffisait de les voir pour se sentir pénétré d'un respect qui imposait aux libertins, et fortifiait dans la piété les gens de bien.

Que dirai-je d'un saint Martin? Evêque de Tours, la gloire de l'Eglise dans les Gaules, au iv^e siècle de l'ère chrétienne, il avait, rapporte l'historien de sa vie, un extérieur si rempli de modestie, que les païens et les pécheurs se convertissaient seulement à le voir. Jamais il ne parut irrité, dit Sulpice Sévère qui a écrit son histoire, jamais on ne l'aperçut, jamais on ne le vit se chagriner; mais, étant toujours le même, il faisait paraître sur sa figure un calme parfait, une tranquillité inaltérable et une joie toute céleste.

Que dirai-je d'un saint Bernard? Devenu l'homme par excellence de son siècle, et obligé de quitter assez souvent sa chère solitude de Clairvaux, soit pour travailler au bien de l'Eglise, dont il était la lumière, soit pour terminer les différends des rois de la terre, dont il était l'oracle, soit pour se prêter aux vœux des peuples qui, de tous côtés, réclamaient avec instance sa médiation, il porta partout et toujours un extérieur humble et modeste qui ne respirait que la piété, qui lui conciliait le respect de ceux avec qui il avait à traiter, qui lui gagnait tous les cœurs, et qui rendait la vertu aimable à ceux-là mêmes qui semblaient en avoir le plus d'éloignement.

Cette modestie angélique qui paraissait à un si haut degré dans toute sa conduite, ce grand Saint sut l'inspirer à ses disciples, et la leur faire mettre en pratique d'une manière non moins parfaite ni moins admirable. Surius rapporte qu'Innocent II étant allé visiter le monastère de Clairvaux, tous les religieux vinrent au-devant de lui avec leur saint abbé à leur tête, et que le Pape et tous les cardinaux qui l'accompagnaient, furent si édifiés de leur modestie, qu'ils en pleuraient de joie. Ils ne pouvaient assez admirer la gravité et la retenue de cette sainte Congrégation, voyant que dans un jour si solennel et dans une circonstance si extraordinaire, telle que celle de recevoir le souverain Pontife avec le sacré Collège, tous ces saints solitaires tenaient les yeux modestement baissés vers la terre, sans les lever le moins du monde, et qu'étant regardés de tous, ils n'avaient la curiosité de regarder personne.

Que dirai-je d'un saint François d'Assise? Sa présence seule était une continuelle leçon de silence, de recueillement et de modestie pour tous ceux qui n'étaient pas assez réglés dans leurs actions ou dans leurs paroles. Tout le monde connaît ce trait de sa vie. Un jour ayant dit à son compagnon qu'il voulait aller prêcher, il sortit avec lui du couvent, et, après avoir fait plusieurs tours par la ville, en tenant toujours les yeux modestement baissés, il revint sans avoir rien dit au peuple. Son compagnon lui demanda : « Et le sermon, quand le ferez-vous ? » Le Saint répondit : « Le sermon est déjà fait par l'exemple de modestie que nous avons donné à tout le monde. »

Que dirai-je d'un saint Bonaventure? Religieux de saint François d'Assise, aux prières de qui sa mère l'avait recommandé, lorsqu'à l'âge de quatre ans il fut attaqué d'une dangereuse maladie, et à qui il dut sa guérison miraculeuse, il devint parfait imitateur de ce grand Saint, tant dans la pratique de cette vertu que dans les autres. Sa vie était si pure, il était si rayonnant de modestie, toutes ses passions étaient si parfaitement soumises, qu'Alexandre de Halès

avait coutume de dire, en parlant de lui, qu'il ne paraissait pas qu'il eût péché en Adam. On remarquait sans cesse sur sa figure une gaité douce et modeste qui provenait de la paix intérieure dont il jouissait. On l'entendait souvent lui-même répéter cette maxime : « La joie spirituelle qui paraît sur un visage grave et modeste, est la marque la plus certaine de la grâce de Dieu qui habite dans une âme. »

Que dirai-je d'un saint Antoine de Padoue ? Son extérieur, est-il écrit dans sa vie, était si grave, si modeste et si édifiant, qu'il prêchait en quelque sorte par chacune de ses actions. On s'assemblait en foule pour aller l'entendre dans tous les lieux où il parlait. Le concours était quelquefois si prodigieux, qu'il ne trouvait pas d'église assez grande pour contenir tout le peuple, de sorte qu'il était alors obligé de prêcher dans les places publiques, et même en pleine campagne. Et quelle était donc la pierre d'aimant qui attirait ainsi tout à lui ? L'historien de sa vie n'a pas oublié cette circonstance : « C'était, dit-il, sa modestie, qui était accompagnée d'un air céleste et d'une douceur angélique, et à laquelle on ne pouvait résister. »

Que dirai-je d'un saint Bernardin de Sienne ? Son amour pour la modestie et pour la pureté était extraordinaire. S'il lui arrivait d'entendre un mot qui blessât le moins du monde cette vertu, il témoignait par la rougeur de son visage la peine qu'il en ressentait. Quoiqu'il fût naturellement poli, complaisant et respectueux envers tout le monde, il n'était plus maître de lui-même, dès qu'un discours tant soit peu immodeste frappait ses oreilles ; et l'on raconte de lui qu'étant encore séculier, il mettait par sa présence seule un frein à la licence de ses compagnons d'étude, qui se disaient l'un à l'autre en le voyant venir : « Silence, voici Bernardin qui arrive, silence ! »

Que dirai-je d'un saint Louis de Gonzague ? Ce que Salomon dit des charmes puissants qu'eut pour lui la sagesse, peut bien être appliqué à l'amour de cet aimable Saint pour

la modestie. Ce fut, en effet, dès sa jeunesse qu'il fut épris de la beauté de cette vertu, et qu'il en fit l'objet de toute son attention et de toutes ses recherches; ce fut dès lors qu'il souhaita de l'avoir pour épouse¹. Ayant fait vœu d'une perpétuelle virginité, dans la ville de Florence, étant à peine âgé de dix ans, tout en lui, pensées, désirs, affections, regards, entretiens, actions, porta l'empreinte de cette vertu. On l'eût pris pour un Ange revêtu d'un corps mortel, tant il était modeste et retenu dans toute sa personne. Il suffisait de le voir, pour se sentir excité à l'amour de la pureté. On n'eût point osé se permettre en sa présence la moindre de ces conversations libres, si ordinaires dans les compagnies et les cercles du monde. Sa délicatesse sur ce point était si grande, qu'une seule parole, dont la modestie aurait pu être blessée, ne l'eût pas seulement alarmé, mais eût été un véritable tourment pour son cœur. Avec quel soin évita-t-il continuellement la rencontre des objets qui ont coutume de séduire l'innocence! Avec quelle attention détourna-t-il l'oreille de ce langage suborneur que le monde qualifie d'enjouement et de bel esprit! Avec quel scrupule fit-il un pacte avec ses yeux pour qu'ils ne s'arrêtassent jamais sur ce qui eût été capable de porter le trouble dans ses sens! L'historien de sa vie remarque que la modestie des yeux chez lui était portée à un tel point, qu'il s'arrangeait toujours de manière qu'en s'habillant, la nudité de ses jambes ne fût pas même exposée à ses regards, qu'elle était si délicate, qu'on le voyait rougir quand il se trouvait seul en la compagnie de la marquise, sa mère.

Un fait qui prouve encore, ajoute cet historien, combien il était retenu et modeste dans ses regards, c'est que dans le voyage qu'il fit d'Italie en Espagne avec l'impératrice Marie d'Autriche, fille de l'empereur Charles V, et femme de l'empereur Maximilien II, et pendant tout le temps qu'il

(1) *Hanc amavi et exquisivi à juventute meâ, et quæsi vi sponsam mihi eam assumere. Sap. 8. 2.*

la servit à la cour, où il avait occasion de la voir presque chaque jour, soit de loin, soit de près, sa modestie fut telle, et son empire sur ses yeux si parfait, qu'il avouait n'avoir pas envisagé une seule fois cette princesse, de sorte qu'il lui eût été impossible de la reconnaître parmi les dames de la cour. Tout le monde sait cependant combien il est naturel de chercher à connaître certains personnages, et avec quel empressement on court aux lieux où ils passent, pour satisfaire sa curiosité.

Que dirai-je d'un saint Stanislas Kostka? Son père et sa mère lui donnaient le nom d'Ange, et c'était son vrai caractère. Il n'y avait rien de plus beau que lui, et l'on disait de sa beauté ce que saint Ambroise dit de celle de la Sainte-Vierge, qu'elle inspirait le désir d'être chaste, et que c'était assez de la regarder pour être délivré des tentations impures. Moins il affectait de plaire aux hommes, plus il avait bonne grâce à tout ce qu'il faisait. Il était doux et affable, mais il avait un air sérieux qui lui attirait le respect, et qui le mettait à couvert de ces caresses dangereuses qui amollissent d'ordinaire le naturel des jeunes gens. Il avait une pudeur si délicate, qu'il ne fallait souvent qu'une parole trop libre pour le faire évanouir. Cet accident, dit l'historien de sa vie, lui arrivait d'ordinaire à table, où il se trouvait quelquefois engagé, malgré lui, à entendre de vilains discours, et il lui arrivait si souvent, qu'il était aisé d'en reconnaître la cause; de sorte que son père, qui l'aimait tendrement, prenait soin de détourner tous les entretiens qui pouvaient tant soit peu choquer l'honnêteté; et, quand il ne le pouvait faire par adresse, il priait ceux qui les commençaient d'avoir pitié de son petit Stanislas, et de lui épargner la peine que lui causaient ces sortes de discours.

Que dirai-je d'un saint François de Sales? On apercevait en lui une rare modestie, symbole de la tranquillité de son âme, gage certain de la solidité de ses vertus, comme elle fut la gardienne sûre des grâces répandues dans toute sa

personne. Doué d'un naturel aimable et heureux, la nature l'avait pourvu de toutes les qualités et de tous les talents les plus propres à charmer et à attirer la confiance ; mais la grâce, consacrant tant de talents précieux, perfectionna en ce saint prélat l'ouvrage de la nature. On voyait briller sur son front un air de majesté et cette noble pudeur qui sert de rempart à la vertu contre les premières atteintes du vice. Sa conversation, toujours aisée et toujours pleine d'agréments, n'eut jamais rien que d'édifiant. Son extérieur, sans être austère ou rebutant, était grave et modeste. Sa vertu populaire avait je ne sais quoi de captivant et d'attrayant qui lui gagnait tout le monde ; et tout cela cependant sans aucun préjudice de la pureté du cœur qu'il sut conserver, toute sa vie, dans une parfaite intégrité, et sans aucune atteinte à la sévérité des lois de l'Evangile. Enfin, tout était si bien réglé, si bien composé, et tout ensemble, si peu affecté dans la personne de cet aimable Saint, que sa seule présence suffisait pour toucher et convertir catholiques et hérétiques, lui mériter la confiance des pontifes de l'Eglise, lui attirer le respect des grands du monde et des princes de la terre. Aucun d'eux qui n'eût ambitionné de l'avoir pour ami, et qui n'eût désiré la faveur de jouir continuellement de sa présence. Il n'avait qu'à se montrer, ce semble, pour se faire aimer et pour faire aimer la vertu avec lui. Oh ! que de traits de modestie, et de la modestie la plus touchante, la plus édifiante, la plus ravissante, n'aurais-je pas à vous mettre sous les yeux, si le temps me le permettait ! On ne peut lire tout ce que M. Camus, évêque de Belley, son contemporain et son ami, nous a appris à ce sujet dans un livre intitulé : *Esprit de saint François de Sales*, sans être émerveillé de tout ce qu'il raconte : « Non, disait à ce sujet l'illustre saint Vincent de Paul, qui avait été à même de le connaître, de le juger, de l'apprécier, et qui avait joui lui-même de toute l'estime du saint évêque de Genève, non, rien ne me fait autant souvenir de Jésus-Christ séjournant parmi

les hommes, vivant et conversant familièrement avec eux, que la présence et la contenance angélique de ce bienheureux prélat, de qui on peut dire qu'il était non-seulement revêtu, mais encore tout rempli de l'esprit du Fils de Dieu. »

Que dirai-je enfin de saint Vincent de Paul lui-même? Il eût été en ce genre de vertu le premier homme de son siècle, si son siècle n'avait pas vu le saint évêque de Genève: « En voyant M. Vincent, disait l'illustre Fénelon, archevêque de Cambrai, on croyait voir saint Paul conjurer les Corinthiens par la douceur et par la modestie de Jésus-Christ¹. » On sent qu'un Saint qui portait continuellement en son corps la mortification de Jésus-Christ, qui tyrannisait sa chair par la plus austère pénitence, et dont on eût pu dire comme du saint Précurseur, qu'il ne buvait ni ne mangeait², on sent, dis-je, qu'un Saint de ce caractère avait un grand empire sur lui-même. Malgré cela, il était aussi vigilant, aussi modeste, aussi timide que s'il eût vu à ses côtés l'Ange de Satan, qui souffletait saint Paul³. Pour rompre les mesures de ce cruel ennemi du salut, il se fit de bonne heure les cinq règles suivantes dont il ne s'écarta jamais le reste de sa vie.

1^o Il ne rendait visite à aucune femme, pas même aux dames de son assemblée, que lorsqu'il était de la gloire de Dieu qu'il leur en rendit. Mademoiselle Le Gras, dont il honorait la vertu, était en cela traitée comme les autres. C'était un accord fait avec elle, dès le commencement de l'étroite et pieuse union que Dieu forma entre ces deux saintes âmes.

2^o Outre qu'il était très-précis dans les entretiens qu'il était obligé d'avoir avec les personnes du sexe, il y était extrêmement modeste et réservé. Point de regards fixes

(1) Ego Paulus, obsecro vos per modestiam Christi. 2. Cor. 10. 1.

(2) Venit Joannes neque manducans, neque bibens. Matth. 11. 18.

(3) Datus est mihi Angelus Satanæ qui me colaphisat. 2. Cor. 12. 7.

ou qui sentissent la légèreté. Il tenait les yeux baissés sans contrainte et sans affectation; il paraissait moins un homme alors qu'un Ange.

3^o Lors même qu'il fut venu décrépît et plus qu'octogénaire, il ne se trouva jamais seul à seul avec une femme, ni chez lui, ni chez elle. Partout il avait un compagnon qui avait ordre de ne pas le perdre de vue. Si on lui parlait d'affaires de conscience, ce même compagnon se mettait un peu à l'écart, mais toujours à portée de voir tout ce qui se passait. La maréchale de Schomberg lui ayant rendu visite à Saint-Lazare, celui qu'il avait chargé de venir avec lui au parloir, se retira par respect et ferma la porte; mais le Saint le rappela au moment même, lui fit connaître sa faute, et lui défendit de s'éloigner. Il a fait la même chose en plusieurs autres occasions semblables.

4^o Quoiqu'il eût à traiter souvent avec des personnes qui avaient besoin de consolation, il ne se servait, pour adoucir l'amertume de leur cœur, que des paroles et des maximes de l'Ecriture. Il ignorait ces expressions affectueuses qui ne pourraient guérir un mal que par un autre.

5^o Enfin, comme il savait que la pureté ressemble à ces glaces de prix dont un souffle léger ternit l'éclat, il était si circonspect dans ses conversations, qu'il n'était pas possible de l'être davantage. Le mot même de chasteté lui paraissait trop peu expressif; il y substituait celui de pureté qui présente un sens plus étendu. S'agissait-il d'arrêter les désordres de ces victimes de la débauche qui se perdent et en perdent bien d'autres avec elles, il ne les indiquait que par le terme *de pauvres créatures*, et leur incontinence par celui *de malheur ou de faiblesse*. Une expression libre le faisait rougir, et s'il le pouvait faire, il reprenait dans le moment même ceux qui l'avaient hasardée en sa présence.

Telle est la modestie qui a toujours paru dans un degré plus ou moins élevé dans la personne des Saints, pendant qu'ils ont vécu ici-bas, et qui a brillé d'une manière vrai-

ment admirable et ravissante dans quelques-uns d'entre eux, comme vous venez de le voir. Tous ont été, chacun dans son état et sa condition, des copies vivantes de la modestie toute divine qu'avait fait paraître Jésus-Christ, leur maître et leur modèle, durant sa vie mortelle, et par-là ils ont acquis des droits imprescriptibles, aux hommages, au respect, à la vénération et à l'amour de tous les hommes. Les libertins eux-mêmes ne pouvaient envisager cette modestie qui rayonnait sur leur front, sans être forcés de respecter la vertu, de l'aimer, quoique n'ayant pas le courage de la pratiquer, et quelquefois même, comme il est arrivé à plusieurs d'entre eux, sans rentrer en eux-mêmes, et sans rougir de leurs désordres et de leurs dérèglements.

III. A CAUSE DES DANGERS OU ENTRAÎNE LE MANQUE DE MODESTIE.

C'est là la dernière raison de la nécessité de cette vertu. Sans elle on ne pourra se conserver dans la sainteté, ni éviter toutes les surprises de l'ennemi du salut, qui est toujours aux aguets, et qui, selon l'apôtre saint Pierre, *tourne sans cesse autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer*¹. La religieuse remplie de modestie conserve aisément les sentiments et le goût de son saint état; la gravité qui lui est comme naturelle, lui sert de soutien et d'appui dans mille pas glissants où elle court risque de tomber et de se briser, surtout si elle est en contact avec les personnes du dehors à cause de sa charge. Comme cette vertu a sa source dans le recueillement intérieur et dans la mortification des passions, elle est d'un très-grand secours pour les tenir constamment soumises à la raison et à la religion; c'est

(1) Quia adversarius vester diabolus tanquàm leo rugiens circuit, querens quem devoret. 1. Petr. 5. 8

pour elle comme un mur de défense contre tant d'assauts qu'il lui faut soutenir dans le cours de la vie. Il est bien difficile de défendre une place, lorsqu'elle est ouverte et exposée de toutes parts; au contraire, rien de plus facile que de la garder, lorsqu'elle est bien fortifiée. L'âme d'une épouse de Jésus-Christ est cette place en butte aux attaques des puissances infernales, et la modestie est pour elle ce rempart impénétrable qui la rend inaccessible à toutes les insultes, à tous les artifices et à toutes les ruses de l'ennemi du salut. C'est cette admirable vertu qui la prémunit contre les pièges tendus par le démon à son innocence, contre les amorces de la volupté, cet ennemi domestique qu'elle porte au dedans d'elle-même, et contre l'esprit d'un monde corrompu et corrupteur qui parfois cherche à s'introduire jusque dans l'intérieur d'une Communauté. Tant d'écueils contre lesquels la vertu des plus saints est venue quelquefois se briser, ne peuvent rien contre la fermeté d'une religieuse modeste, réservée et habituellement sur ses gardes. Conversations enjouées qui dissipent, tentations qui assaillent, objets dangereux qui se présentent à l'imagination, réminiscences du passé qui séduisent, pensées ou désirs criminels qui souillent, tout cela ne sert qu'à faire éclater et triompher sa fidélité. Sans cesse attentive à la garde des sens, à couvert de tous les périls sous les remparts d'une exacte et sévère modestie, elle coule des jours heureux à l'ombre des autels, tandis que celle qui est peu réservée ou trop libre dans ses manières, ne pourra manquer tôt ou tard d'être surprise par l'ennemi, *comme une ville sans murs, sans portes et sans défense*¹.

Aussi, que de saintes maximes nous ont laissées les Saints à ce sujet! « Croyez-moi, mes enfants, disait saint François d'Assise à ses religieux, croyez-moi, les occasions affaiblissent la vertu des plus forts. On ne peut cor-

(1) Sicut urbs patens et absque murorum ambitu. *Prov.* 25. 28.

verser fréquemment avec certaines personnes, sans user de la plus grande retenue dans les regards; sans cela le cœur souffre, et si l'on ne prend les plus grandes précautions, il est en danger de se corrompre, de même qu'il n'est pas possible de mettre du feu dans son sein sans brûler. On est bientôt vaincu, lorsqu'on se croit en sûreté. Pour peu que le démon trouve prise, il excite une guerre dangereuse. C'est donc surtout alors que vous devez veiller avec attention sur vous-mêmes, pour conserver la vertu de pureté, et si la modestie vous est nécessaire dans toutes les occasions, elle est surtout indispensable dans ces circonstances. »

« Gardez-vous bien, disait saint Grégoire, de regarder ce qu'il n'est pas permis de convoiter, parce que, quoiqu'on chasse les mauvaises pensées qui troublent l'esprit quand on regarde, il reste toujours dans l'âme une petite tache. »

« Quand on fuit les occasions, disait saint Bernard, on est gardé par Dieu même, mais, quand on s'expose au danger en n'observant pas la plus sévère modestie, on court risque de se perdre. »

« Je veux bien croire, disait saint Vincent de Paul, en parlant d'une lettre trop tendre sur laquelle on l'avait consulté, je veux bien croire que la personne qui vous a écrit si tendrement n'y pense pas de mal; mais il faut avouer que sa lettre est capable de donner quelque atteinte à un cœur qui y aurait de la disposition, et qui serait moins fort que le vôtre. Ah! plaise à Notre-Seigneur de nous garder de la fréquentation d'une personne qui peut donner quelque petite altération à notre esprit et à notre cœur¹. »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, par ces paroles que le Seigneur, Dieu d'Israël, adressait autrefois à Moïse quand

(1) *Esprit de S. Vincent de Paul, tom. 2. chap. 31*

il fut question de construire le tabernacle : *Regardez et faites d'après le modèle qui vous a été montré*¹. Oui, ô épouses de Jésus-Christ, le plus parfait modèle de la modestie chrétienne et religieuse, considérez avec respect et admiration votre Chef, votre Maître, votre Epoux. Imitiez et pratiquez cette vertu qui a été en lui si remarquable, que saint Paul, comme je vous l'ai dit dans le cours de cette Conférence, voulant obtenir quelque chose des premiers fidèles, *les en priait et les en conjurait par la modestie de Jésus-Christ*². Imitiez et pratiquez cette vertu qui a été dans les Saints si attrayante, qu'elle attirait à eux tous ceux qui en étaient les témoins ; si édifiante, qu'elle les portait à la pratique des vertus chrétiennes ; si puissante, qu'elle forçait les plus grands pécheurs à rentrer en eux-mêmes et à se convertir sincèrement à Dieu. C'est par cette fidèle imitation et cette pratique constante que vous éviterez les écueils funestes où jette ordinairement le défaut qui lui est opposé, et que vous mériterez de recevoir un jour la récompense qui a été promise aux vierges chastes et remplies de modestie, c'est-à-dire *d'accompagner dans le ciel l'Agneau partout où il va*³.

Ainsi soit-il.

(1) Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est. *Exod. 25. 40.*

(2) Ipse autem ego Paulus, obsecro vos per mansuetudinem et modestiam Christi. *2. Cor. 10. 1.*

(3) Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. *Apoc. 14. 4.*

LXXI^e CONFÉRENCE.

II. SUR LA MODESTIE.

HEUREUX EFFETS DE LA MODESTIE.

1. *Par rapport au prochain.*
 2. *Par rapport à nous-mêmes*
-

Modestia vestra nota sit omnibus hominibus.

Que votre modestie se fasse connaître à tous les hommes. Phil. 4. 5.

L'apôtre saint Paul, mes Sœurs, dans les avis qu'il donne aux fidèles de l'Eglise naissante, en les formant à la loi nouvelle qu'il prêchait, met la modestie au nombre des vertus essentielles à un chrétien. Selon lui, pour faire un vrai disciple de l'Evangile, il ne suffit pas d'avoir des passions soumises et des mœurs innocentes, on exige de plus au dehors un extérieur si bien composé, si modeste, qu'on puisse juger que l'intérieur n'est ni moins rangé ni moins bien réglé. Voilà pourquoi il leur disait: *Que votre modestie se fasse connaître à tous les hommes.* Aussi Jésus-Christ, le maître et le modèle le plus parfait de tous les chrétiens, qui avait dit dans ce sermon admirable prêché sur la montagne: *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans le ciel*⁽¹⁾, montra une si grande modestie

(1) Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est. *Matth. 5. 16.*

dans toutes ses démarches et dans toute sa conduite, durant tout le cours de sa vie mortelle, ainsi que je vous l'ai dit dans la dernière Conférence, qu'en le voyant seulement, on ne pouvait se refuser à un sentiment d'admiration, de respect et d'amour pour sa personne divine.

Or, c'est cette leçon importante que je viens vous exhorter aujourd'hui à mettre à profit. Pour vous y porter plus efficacement, je vous montrerai quels effets produit la modestie : 1° par rapport au prochain ; 2° par rapport à nous-mêmes. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. PAR RAPPORT AU PROCHAIN.

Oui, la modestie a des attraites tout particuliers sur les cœurs, et l'on peut dire que rien n'édifie davantage le prochain ; elle lui est une grande preuve du recueillement intérieur et du progrès spirituel qu'on fait dans la vertu et dans le chemin de la perfection. En effet, de même que l'aiguille d'une montre est une marque infallible de la justesse des mouvements des roues, ainsi la modestie qui paraît au dehors, fait qu'on en tire toujours une induction favorable pour les bonnes qualités du dedans : « Car le visage, remarque saint Jérôme, est le miroir de l'âme, et les yeux, tout muets qu'ils sont, en découvrent les secrets les plus cachés. »

Le Sage, dans le *Livre des Proverbes*, dit que *comme ceux qui se regardent dans l'eau, y voient distinctement leur visage ; ainsi un homme prudent connaît clairement le fond du cœur des hommes en les voyant*¹. On connaît l'homme par le visage, dit l'Ecclésiastique, et, par les mouvements de son visage, on connaît son esprit². La

(1) Quomodò in aquis resplendent vultus prospicientium, sic corda hominum manifesta sunt prudentibus. *Prov. 27. 19.*

(2) Ex visu cognoscitur vir, et ab occurso faciei cognoscitur sensatus. *Eccli. 19. 26.*

*manière dont un homme s'habille, ajoute-t-il, dont il rit, dont il marche, découvre ce qu'il est*¹. L'Esprit-Saint parlant de celui qui n'est pas réglé dans son extérieur : *L'enfant de Bélial, dit-il, est un homme vain et inquiet, il marche d'un air farouche, il tourne les yeux de côté et d'autre, il remue sans cesse les pieds, il gesticule des mains*². Or, de même que le dérèglement du dehors est un signe du dérèglement du dedans, de même la modestie qui paraît à l'extérieur, est une marque d'un intérieur bien composé ; et comme les hommes ne peuvent juger de l'intérieur que par l'extérieur, les seules choses qui paraissent au dehors les édifient ou les scandalisent, leur font concevoir une bonne ou mauvaise opinion d'une personne, selon que son extérieur est plus ou moins modeste, de sorte que, dans les différents rapports qu'ils ont avec une religieuse, par exemple, à cause de son emploi ou pour toute autre raison, ils ne peuvent s'empêcher de l'estimer et d'en être édifiés, quand tout son extérieur est bien composé, comme aussi ils ne peuvent ne pas en être scandalisés, et ne pas avoir du mépris pour elle, quand son extérieur n'est pas réglé comme il le devrait. Il faut donc que votre extérieur soit si bien composé, que tous vos sens soient si recueillis, que vos entretiens, que votre démarche, que tous vos mouvements et tous vos gestes soient tels, qu'ils puissent édifier les personnes du dehors qui vous pratiqueront, et leur faire juger que vous êtes de véritables et dignes épouses de Jésus-Christ.

Mais je vais encore plus loin. La modestie chrétienne dont je vous parle, ne sert pas seulement à édifier les personnes du monde, elle est encore d'une grande édification dans une Communauté, et produit les plus heureux effets

(1) *Amictus corporis, et risus dentium, et ingressus hominis enuntiant de illo. Eccli. 19. 27.*

(2) *Homo apostata, vir inutilis, traditur ore perverso, annuit oculis, terit pede, digito loquitur. Prov. 6. — 12. 13.*

sur l'esprit de toutes celles qui en font partie. Car le moyen, je vous le demande, quand une Sœur se tient à l'église dans un recueillement humble et respectueux, ou qu'en marchant, elle demeure dans la modestie et dans le silence, et ne lève pas même les yeux pour regarder ce qui se passe autour d'elle, ou qu'en remplissant son emploi, elle fait paraître beaucoup de calme et de réserve, un grand éloignement de toute impatience et de toute précipitation, le moyen, dis-je, que ses Sœurs n'en soient pas édifiées, et ne se sentent pas animées intérieurement d'un ardent désir de l'imiter? La présence d'une semblable Sœur et de toutes celles qui lui ressemblent, est une continuelle leçon de silence, de recueillement et de modestie pour celles qui ne seraient pas assez réglées dans leurs actions ou dans leurs paroles. Enfin, c'est par ce moyen que les maisons religieuses se peuplent, qu'elles se maintiennent en estime et qu'elles se conservent dans l'état de leur sainteté primitive, parce que l'exemple des unes attire les autres à cette sainteté, et réveille en elles les désirs des choses du ciel. C'est pour ce sujet qu'on vous recommande et qu'on ne saurait trop vous recommander de vous conduire de telle sorte, qu'en vous considérant les unes les autres, vous puissiez toutes augmenter en sagesse, en piété, en ferveur, en amour de Dieu, en zèle pour sa gloire et pour le salut de vos âmes. Car autrement, où serait ce zèle de la plus grande gloire de Dieu dont vous faites profession? Où serait ce soin du salut de vos âmes et de celui de vos Sœurs, si vous ne tâchiez de faire une chose si propre à les édifier et à les gagner au ciel, et qui d'ailleurs vous est si facile? Il est donc aisé de conclure de tout ceci combien la modestie produit d'heureux effets par rapport au prochain.

II. PAR RAPPORT A NOUS-MÊMES.

En effet, c'est le sentiment commun de tous les Saints, que la modestie est un des principaux moyens que nous

ayons pour notre progrès spirituel, et qu'elle contribue singulièrement: 1^o à nous maintenir dans la piété; 2^o à nous conserver dans la pureté; 3^o à nous entretenir dans l'esprit intérieur.

I. ELLE NOUS MAINTIENT DANS LA PIÉTÉ.

« Là où sont la modestie et la gravité, dit saint Grégoire de Nazianze, Jésus-Christ y est aussi. »

« Lorsqu'il y a, dit saint Chrysostôme, de la retenue dans tous les mouvements du dehors, il y a aussi une solide vertu au-dedans, et la modestie extérieure sert d'appui et de soutien à la piété chrétienne. »

« Accoutumez vos yeux, dit saint Basile, à ne point se porter de côté et d'autre sur des choses vaines et auxquelles vous n'avez point d'intérêt; car cela ne sert qu'à vous détourner de vos plus saintes occupations, et tend à rendre défectueux vos exercices de piété. »

« Si vous n'avez pas soin, dit saint Jérôme, que les portes de vos sens soient bien gardées, tout ce que vous aurez amassé en beaucoup de temps et avec beaucoup de peine pour en composer un trésor spirituel, s'échappera aisément par-là, et vous vous trouverez bientôt les mains vides. »

« Evitez de parler trop, dit saint Bernard, parce que le peu de retenue dans les paroles détourne de toutes les saintes pensées qui nourrissent la piété, et étouffe entièrement dans une âme toutes les inspirations du ciel. Mais un silence continuel, ajoute-t-il, et le repos dont on jouit, quand on est absolument délivré du tumulte et de l'embarras des choses du siècle, entretiennent la dévotion et élèvent nécessairement notre cœur à la méditation des choses du ciel. »

Le même saint dit encore dans un autre endroit, comme saint Basile l'avait dit avant lui, « que les yeux modestement baissés vers la terre font élever le cœur à Dieu. »

Et certainement nous éprouvons tous les jours que quand nous tenons les yeux baissés par modestie, nous en sommes plus portés à la piété et plus touchés de dévotion. Or, cette modestie, si propre à entretenir la piété, qui naît de la paix et de l'humilité intérieure, est celle que saint Ignace demande de ses enfants dans une de ses constitutions. Il ne veut pas d'eux une modestie feinte et affectée, qui ne dure qu'un moment et dont on découvre la fausseté, à la première occasion; mais il veut une modestie solide et essentielle, une modestie qui parte d'un cœur humble, recueilli et mortifié, et qui en soit produite comme l'effet de sa cause.

Aussi, voyez comment cette modestie, telle que l'entendaient les saints et telle que je l'entends moi-même, contribue à soutenir et à alimenter la piété chez la bonne religieuse. Oui, c'est parce qu'elle a soin de veiller constamment sur ses sens et de ne point les laisser s'égarer au dehors; c'est parce qu'elle évite de repaître ses yeux de cent choses vaines, de remplir ses oreilles de tout ce qui se dit, et de donner à sa langue toute sorte de liberté, qu'elle vit dans la dévotion et dans la douceur de la paix intérieure; tandis, au contraire, que celle qui est vaine et curieuse, qui se plaît à se répandre et à se dissiper au dehors, qui ne conserve pas dans son extérieur cette retenue modeste et grave que demande sa qualité de chrétienne et d'épouse de Jésus-Christ, n'éprouve ni paix ni repos dans le cœur, perd insensiblement le goût de la piété, n'aime plus à faire oraison, et finit tôt ou tard par tomber dans un état déplorable de tiédeur. Oh! que c'est donc avec raison que le Sage, au *Livre des Proverbes*, nous donne cet avertissement : *Mon fils, gardez votre cœur avec le plus grand soin, parce que c'est la source de la vie*¹.

(1) Fili, omni custodiâ serva cor tuum, qua ex ipso vita procedit. *Prov.* 4. 23.

II. ELLE NOUS CONSERVE DANS LA PURETÉ.

La raison en est que tous les sens sont comme les portes par lesquelles l'âme se répand sur les objets sensibles, et par où ces mêmes objets s'insinuent auprès d'elle. Or, si une religieuse a soin de les bien garder par une grave modestie, cette vertu devient pour elle un rempart impénétrable qui la rend inaccessible à tous les artifices et à toutes les ruses de l'ennemi du salut, qui la prémunit contre les pièges qu'il tend à son innocence ; au lieu que si elle n'a pas soin de les contenir dans une exacte et sévère retenue, ils donneront entrée à mille pensées déshonnêtes, à toutes sortes de mauvaises représentations qui l'assiégeront de tous côtés, s'empareront de ses facultés, et finiront par lui donner la mort, suivant ces paroles du prophète Jérémie : *La mort est montée par nos fenêtres¹, et mon âme est devenue la proie de mes yeux².*

Saint Ephrem dit « que trois choses servent extrêmement à conserver la chasteté dans toute son intégrité, la tempérance, le silence, la modestie, surtout dans les regards ; que si nous avons soin des deux premières, et que nous négligeons la troisième, notre chasteté sera en péril. En effet, de même que l'eau se perd, quand le tuyau qui lui sert de conduit la laisse échapper, au lieu de la retenir ; de même, lorsqu'une âme s'échappe par le défaut de modestie, et se répand au dehors par la porte des sens qu'elle n'a pas soin de fermer, en observant une sévère retenue dans ses actions, la chasteté est bientôt perdue. C'est pourquoi le Sage, comme je viens de vous le dire, nous avertit *de garder notre cœur avec toute sorte de soin, parce que c'est la source de la vie*. Or, le cœur se conserve en gardant bien les portes des sens,

(1) Quia ascendit mors per fenestras nostras. *Jerem. 9. 21.*

(2) Oculus meus deprædatus est animam meam. *Thren. 3. 51.*

suivant le sentiment de saint Grégoire, qui nous assure
 “ que pour conserver la pureté du cœur, il faut bien
 prendre garde de ne point laisser échapper nos sens au
 dehors, mais de les contenir constamment dans les bornes
 d’une exacte modestie ”

Exemple. Nous lisons dans la vie de saint François de
 Sales, qu’il avait un si grand amour pour la pureté, qu’il
 ne pouvait souffrir la moindre action contraire à la plus
 sévère modestie, ni le moindre geste, même inconsideré,
 qui en pût ternir le lustre et l’éclat. Il l’appelait ordinaire-
 ment la belle et blanche vertu de l’âme. Il donnait sur
 cela deux comparaisons fort justes. La première : “ Quel-
 que douce, quelque claire et quelque polie que soit la glace
 d’un miroir, disait-il, il ne faut cependant que la moindre
 haleine pour la rendre si terne, qu’elle ne sera plus capable
 de former aucune représentation. ” La seconde : “ Voyez-
 vous, disait-il encore, ce beau lis, c’est le symbole de la
 pureté ; il conserve sa blancheur et sa douceur parmi les
 épines mêmes, tant qu’on n’y touche point ; mais aussitôt
 qu’il est arraché, l’odeur en est si forte, qu’elle entête¹. ”
 Aussi désirait-il que pour conserver la pureté, on observât
 une exacte et scrupuleuse modestie, ne voulant pas qu’on
 se laissât toucher, ni au visage, ni aux mains, pas même
 par jeu et par divertissement : “ Car, disait-il, quoique
 ces actions ne violent pas quelquefois l’honnêteté, elles
 lui causent néanmoins toujours quelque espèce de flé-
 trissure².

Ce que cet aimable Saint conseillait, il le pratiquait lui-
 même à la lettre, soit en public, soit même en particulier,
 alors qu’étant seul, on croit pouvoir s’accorder quelque
 liberté, bien innocente sans doute, qu’on ne se permettrait
 cependant pas devant d’autres. Écoutons à cet égard
 M. Camus, évêque de Belley, qui va nous raconter lui-
 même, avec sa naïveté ordinaire, tout ce qu’il avait eu

(1) *Esprit de S. François de Sales. part. 5. chap. 1.*

(2) *Ibid.*

bien soin de remarquer par rapport à l'admirable modestie du saint évêque de Genève.

« Ce bienheureux, dit-il, pratiquait lui-même fort exactement cette leçon qu'il conseillait tant aux autres; et, pendant quatorze années, que j'ai été sous sa discipline, et que je m'étudiais à remarquer ses actions et jusqu'à ses moindres gestes, aussi bien que ses paroles, je vous assure que je n'ai jamais aperçu en lui rien qui s'écartât tant soit peu de la plus sévère modestie.

Il faut, continue-t-il, que je vous avoue une de mes ruses. Quand il venait me voir en ma résidence, et y passer son octave ordinaire, à quoi il ne manquait pas tous les ans, j'avais fait à dessein des trous en certains endroits pour le considérer quand il était seul, retiré en sa chambre, pour voir de quelle façon il se comportait à l'étude, à la prière, à la lecture, à la méditation, en s'asseyant, en marchant, en se couchant, en se levant, en écrivant, bref aux plus menues contenance, dans lesquelles on se licencie souvent quand on est seul. Néanmoins je ne l'ai jamais remarqué se dispenser de la plus exacte loi de la modestie; tel seul qu'en compagnie, tel en compagnie que seul, il avait une égalité de maintien corporel semblable à celle de son cœur.

« Etant seul, ajoute-t-il, il était aussi composé qu'en une grande assemblée. S'il faisait quelque prière, vous eussiez dit qu'il était en la présence des Anges et de tous les Bienheureux, immobile comme une colonne et dans une contenance toute respectueuse. J'ai même pris garde, le voyant seul, s'il ne croiserait point les jambes, ou s'il ne mettrait point les genoux l'un sur l'autre, ou s'il n'appuierait point sa tête de son coude. J'amaï! Il avait toujours une modestie accompagnée d'une telle gravité, qu'il remplissait ceux qui le regardaient d'amour et de respect.

« Il m'a souvent dit, continue-t-il encore, qu'il fallait que notre conversation extérieure ressemblât à l'eau, dont

la meilleure est la plus claire, la plus simple et celle qui a le moins de goût¹. »

Quel bel exemple de modestie ! Faut-il s'étonner après cela que ce grand Saint ait conservé pendant toute sa vie une pureté inviolable et vraiment angélique ? Faut-il être surpris qu'il suffisait de le voir, pour se sentir porté à l'amour et à la pratique de cette belle vertu ? Il en sera de même de chacune de vous, tant que vous vous étudierez à faire paraître une exacte et scrupuleuse modestie dans toutes vos actions, soit en public, soit en particulier, puisque la modestie est le sel de la pureté, et que s'il est impossible d'être chaste sans la modestie, il est impossible également de n'être pas chaste, quand la modestie devient la gardienne de la chasteté.

III. ELLE NOUS ENTRETIENT DANS L'ESPRIT INTÉRIEUR.

C'est ce que saint Bonaventure nous marque expressément : « Le recueillement intérieur, dit ce Docteur séraphique, ne s'acquiert et ne se conserve que par le recueillement extérieur ou la modestie ; c'est la garde et la défense du cœur au dehors. » En effet, de même que la nature ne produit pas un arbre sans son écorce et ses feuilles, ni de fruit sans peau, et qu'elle n'a rien formé qu'elle ne l'ait accompagné en même temps de quelque chose qui serve à son ornement et à sa conservation ; ainsi la grâce, qui agit conformément à la nature, mais beaucoup plus parfaitement qu'elle, ne forme point de vertu intérieure dans un cœur sans l'accompagner de quelque chose à l'extérieur, qui serve également à sa beauté et à sa conservation, c'est-à-dire de cette réserve modeste dont je vous parle : c'est l'écorce, c'est la peau sous laquelle se conserve le recueillement intérieur. Si l'on ôte cette écorce, cette peau, tout le reste s'altérera en peu de temps. On sait bien que la bonne

(1) *Esprit de S. François de Sales, part. 4. chap. 1.*

ou mauvaise disposition du corps ne consiste pas dans les apparences extérieures, et à avoir le visage bon ou mauvais, mais bien dans la juste proportion ou dans le dérèglement des humeurs. Cependant, dès qu'on voit que quelqu'un a un mauvais visage : « Il faut, dit-on, qu'il ne se porte pas tout à fait bien. Ne voyez-vous pas quelle couleur il a ; comme il est pâle ; comme il a la figure jaune ; comme ses yeux sont éteints ? » Or, il en est de même pour ce qui regarde la santé de l'âme. Dès qu'une personne a un extérieur mal réglé, qu'il ne règne point dans son maintien, dans ses gestes, dans ses regards, une modestie pleine de réserve, on peut inférer de là qu'il existe intérieurement une grande dissipation ; que l'âme est dans l'agitation des passions ; qu'il n'y a ni repos ni paix dans le cœur, et que le recueillement en est presque toujours banni.

Saint Basile explique encore cette doctrine par une comparaison dont je peux bien me servir après lui, puisqu'il parlait comme moi à des vierges, à des épouses de Jésus-Christ. Dans son livre *de la vraie Virginité*, il suppose dans cette allégorie si familière aux Saints, que les sens sont comme des fenêtres par lesquelles l'âme regarde ce qui se passe au dehors et reçoit les différentes impressions des objets extérieurs, suivant ces paroles de Job : *Les portes de la mort ne vous ont-elles point été ouvertes, et n'avez-vous point vu les portes des ténèbres*¹ ? Et sur ce principe, il dit qu'entre une âme recueillie et modeste, et une âme distraite et dissipée, il y a la même différence qu'entre une honnête femme et une courtisane : « Rarement, dit-il, verra-t-on une honnête femme à la fenêtre ; mais pour une courtisane, elle est presque toujours à ses fenêtres ou à sa porte, regardant ceux qui passent, appelant l'un, riant et s'entretenant avec l'autre. Voilà, continue-t-il, la différence qu'il y a entre une vierge remplie

(1) Nunquid apertæ sunt tibi portæ mortis, et ostia tenebrosa vidisti ?
Job. 38. 17.

de modestie et celle qui en manque. La première ne regarde presque jamais par les fenêtres des sens ; la réserve habituelle dans laquelle elle vit, fait qu'elle est continuellement retirée au dedans d'elle-même, et qu'elle ne sort point de cette retraite du cœur ; sa modestie la conserve dans le recueillement intérieur. La seconde, au contraire, qui n'est pas arrêtée par cette barrière salubre, est toujours à regarder par les fenêtres des sens, et à donner une libre entrée dans son âme à tout ce qu'elle voit et à tout ce qu'elle entend. Faut-il s'étonner dès lors si elle est habituellement vaine et curieuse, si elle fait paraître dans toutes ses actions une grande légèreté d'esprit et d'humeur, et si elle aime à se répandre et à se dissiper au dehors ? Ah ! il y aurait bien plus lieu d'être surpris, ajoute ce saint Docteur, qu'elle pût conserver le recueillement de l'âme, et goûter la douceur de la paix intérieure avec si peu d'attention à se maintenir dans une exacte et sévère modestie. Non, tant qu'il en sera ainsi, elle n'acquerra jamais le recueillement intérieur, parce qu'elle ne mettra pas en œuvre un des moyens qui contribuent le plus puissamment à l'acquérir et à s'y maintenir. » C'est pour cette raison qu'un grand serviteur de Dieu avait coutume de dire que celui qui voulait acquérir et conserver le recueillement d'esprit, devait être aveugle, sourd et muet, parce que les portes des sens étant ainsi fermées, son âme ne serait souillée de rien, et deviendrait plus libre et plus dégagée pour converser avec Dieu.

Mais, direz-vous, ma chère Sœur, comment puis-je rester sourde, aveugle et muette, moi qui, constamment occupée aux emplois extérieurs de la maison et au service du prochain, ai tant de rapports avec les personnes du dehors, et qui, par conséquent, suis obligée de voir et d'entendre beaucoup de choses que je ne voudrais pas ?

A cette question je répondrai que le remède est de les voir comme si vous ne les voyiez pas, et de les entendre comme si vous ne les entendiez pas ; de ne point laisser atta-

cher votre cœur aux choses qui vous ont occupée, mais de les en chasser aussitôt, de les bannir entièrement de votre esprit, sans souffrir qu'elles s'y arrêtent un seul instant.

Exemple. Saint Ephrem raconte à ce sujet qu'un solitaire demandait un jour à un ancien Père ce qu'il devait faire, parce que son abbé lui commandait d'aller tous les jours au four pour aider au boulanger, et que, pendant ce temps, il y venait des jeunes gens du dehors qui tenaient plusieurs discours trop libres qu'il ne lui était pas permis d'entendre : « N'avez-vous jamais vu de jeunes enfants en classe, lui répondit le vieillard, et n'avez-vous pas pris garde au bruit qu'ils font tous en répétant la leçon qu'ils doivent réciter à leur maître? Chacun songe à la sienne, sans se tourmenter de celle des autres, parce qu'il sait que ce n'est que de la sienne qu'il doit rendre compte. Faites de même; ne vous inquiétez point de ce que font les autres, ni de ce qu'ils disent; songez seulement à faire votre devoir; car ce n'est que de cela seul que vous rendrez un jour compte à Dieu. »

C'est ainsi qu'agissaient les Saints. Ils se recueillaient alors, ils conversaient avec Dieu seul; mais ils gardaient en même temps cette règle si sage de saint Jean de la Croix : Quelque chose que vous voyiez ou entendiez, ne vous en étonnez nullement, mais effacez tout de votre esprit. pour conserver votre âme dans la paix. »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisque tels sont les heureux effets de la modestie; qu'elle contribue si puissamment à édifier le prochain, et qu'elle sert de plus si efficacement à vous maintenir vous-mêmes dans la piété, à vous conserver dans la pureté, à vous entretenir dans la vie intérieure, vous devez vous efforcer de la faire paraître en tout temps, et en tout lieu; ayant soin d'observer exactement tout ce que vous prescrivent vos saintes règles à cet

égard ; qu'un excellent moyen que vous devez employer pour conserver cette vertu, soit dans l'intérieur soit au dehors de votre Communauté, c'est de marcher sans cesse en la présence de Dieu, qui aime singulièrement à voir ses enfants, principalement les religieuses, les épouses de son Fils bien-aimé, régler avec modestie toutes leurs démarches, et montrer de la sorte toute l'estime qu'elles font de sa grandeur et de son infinie majesté ; que cette considération n'a pas échappé à l'apôtre saint Paul ; qu'aussi, quand il engageait les fidèles de l'Eglise naissante à pratiquer cette vertu, il ne croyait point pouvoir leur en donner de motif plus puissant que celui de la sainte présence de Dieu : *Que votre modestie, leur disait-il, se fasse connaître à tous les hommes, car le Seigneur est proche*¹. Ainsi soit-il.

(1) Modestia vestra nota sit omnibus hominibus ; Dominus propè est.
Philip. 4, 5.

LXXII^e CONFÉRENCE.

III. SUR LA MODESTIE.

PRATIQUE DE LA MODESTIE.

1. *Décence dans le maintien.*
 2. *Réserve dans les regards.*
 3. *Retenue dans les conversations.*
 4. *Gravité dans les délassements.*
-

Modestia vestra nota sit omnibus hominibus.

Que votre modestie se fasse connaître à tous les hommes. Philip. 4. 5.

La même circonspection, mes Sœurs, la même réserve, la même gravité qui accompagnaient partout Jésus-Christ, durant les jours de sa vie mortelle, doivent également vous accompagner en tout lieu et en tout temps. Comme vous êtes partout et toujours les épouses de ce divin Sauveur, vous devez donc toujours et partout soutenir la dignité de votre caractère par une modestie qui vous fasse constamment reconnaître pour ce que vous êtes. Mais, afin de réussir dans un point si important, il faut que cette modestie soit si exacte, qu'elle règle dans chacune de vous tout ce qui regarde le maintien, tout ce qui concerne les yeux et la langue, tout ce qui a rapport, en un mot, à la conduite extérieure d'une religieuse, jusqu'à ses délassements et ses récréations.

Or, c'est à quoi je viens vous exhorter aujourd'hui. Car, si la modestie parut à saint Ambroise une vertu si essentielle à la profession ecclésiastique, que, malgré la douceur qui lui était comme naturelle, il crut devoir rejeter de son clergé deux hommes qui pouvaient paraître assez recommandables d'ailleurs : l'un, parce qu'il y avait dans son geste quelque chose d'indécent qui déplaisait au saint archevêque ; l'autre, parce qu'il y avait dans sa personne je ne sais quoi de fier et d'insolent qui offensait la vue, on peut avancer que cette vertu n'est pas moins essentielle à la profession religieuse, dont elle sert merveilleusement à rehausser l'éclat. Ainsi : 1° décence dans le maintien ; 2° réserve dans les regards ; 3° retenue dans les conversations ; 4° gravité dans les délassements. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. DÉCENCE DANS LE MAINTIEN.

Une épouse de Jésus-Christ doit avoir un extérieur doux, honnête, prévenant, mais rempli de gravité, qui marque la tranquillité de son âme et le calme dont elle jouit intérieurement. Un visage serein et modestement joyeux doit lui faire éviter également et cette dissipation trop grande qui ne convient pas à l'état religieux, et cet air morne ou trop sévère qui rend la vertu odieuse, et ces gestes irréguliers qui décèlent un tempérament violent et passionné.

Cette décence ou modestie dans le maintien dont je vous parle, et à laquelle je ne saurais trop vous exhorter, doit paraître en elle :

1° Quand elle va et vient. Sa démarche alors ne doit être ni trop précipitée ni trop lente, parce que la précipitation dans la marche annonce ordinairement de la passion dans le cœur ou de la légèreté dans l'esprit, comme la lenteur dénote un fonds d'apathie et de paresse.

2° Quand la nécessité l'oblige de sortir de la Commu-

nauté et de se produire au dehors. Elle doit alors bien prendre garde de parler trop haut dans les rues, de rire avec éclat, de badiner, de folâtrer, de regarder avec curiosité dans les magasins qui se trouvent sur son passage ou dans les maisons, de s'arrêter aux coins des rues pour y lire les affiches, ou bien sur les places publiques pour y considérer ce qui se passe, ou dans d'autres lieux semblables où règne la vanité, et où Notre-Seigneur n'est pas ordinairement en honneur.

3° Quand elle est assise. Elle doit alors s'abstenir de laisser aller son corps trop à l'aise sur une chaise, de se pencher négligemment, de s'accouder, d'appuyer la tête sur ses mains, de croiser ses pieds, et encore moins de mettre un genou sur l'autre.

4° Quand elle est debout. Elle doit alors tenir le corps droit, sans se courber ni se pencher d'un côté ou d'un autre, sans contrainte cependant et sans affectation, sans s'appuyer tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, sans changer à tout moment de situation et de posture, ce qui est, selon les saints, une marque d'inconstance. Elle doit éviter surtout ces lâches et molles extensions de jambes et de bras, qui sont si ordinaires aux personnes mal élevées, et qui dénotent un fonds de nonchalance et de négligence. Quand ses mains ne sont pas employées à un travail quelconque, elle doit les tenir modestement croisées sur la poitrine, soit en marchant, soit en restant assise et bien se garder de les tenir sur les côtés ou derrière le dos, ou de les porter au visage et en quelque autre endroit du corps, sans une véritable nécessité.

Mais ce n'est pas tout : cette décence dans le maintien qu'il faut qu'elle observe pendant la journée, elle doit être jalouse de la conserver même pendant la nuit. Écoutons là-dessus saint François de Sales, et mettons sous vos yeux les règles de modestie qu'il trace à cet égard.

« Le coucher, dit-il, est une action à laquelle certaines personnes ne prennent pas garde, n'y observant pas assez

sévèrement les règles de la circonspection et de la bienséance. Nous devons nous coucher décemment, et penser que l'œil de Dieu qui ne dort point, nous voit en cette action, et pareillement nos Anges gardiens, aussi bien que les malins esprits qui surtout là nous tendent des pièges. Nous devons, ajoute-t-il encore, avoir Dieu devant les yeux, toujours et en tout lieu, aussi bien étant seuls qu'en compagnie, et en tout temps, oui, même en dormant. Un grand Saint l'écrivit à son disciple, disant qu'il se couchât modestement en la présence de Dieu, de la même manière que ferait celui à qui Notre-Seigneur, étant encore en vie, commanderait de dormir et de se coucher en sa présence. Et, dit-il, quoique vous ne le voyiez pas et n'entendiez pas le commandement qu'il vous en fait, ne laissez pas de le faire tout de même que si vous le voyiez, parce qu'en effet il vous est présent et vous garde pendant que vous dormez. O mon Dieu ! combien nous coucherions-nous modestement et dévotement, si nous vous voyions ! Sans doute nous croiserions nos bras sur nos poitrines avec un grand respect et avec une grande modestie, et nous ne manquerions point de dire avec une grande dévotion comme quelques serviteurs de Dieu : *Gardez-moi, Seigneur, comme la prunelle de votre œil ; protégez-moi sous l'ombre de vos ailes*¹. *Environnez-moi de votre secours comme d'un bouclier impénétrable, et préservez-moi de toute crainte nocturne*². *En lui je dormirai en paix et me reposerai ; car il m'a établi en une singulière espérance en sa bonté*³. » Ainsi s'exprimait ce grand Saint⁴.

(1) Custodi me, Domine, ut pupillam oculi ; sub umbrâ alarum tuarum protege me. *Ps. 16. 8.*

(2) Scuto circumdabit te veritas ejus ; non timebis à timore nocturno. *Ps. 90. 5.*

(3) In pace in idipsum dormiam et requiescam ; quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me. *Ps. 4. — 9. 10.*

(4) *Esprit de S. François de Sales. part. 16. chap. 25.*

II. RÉSERVE DANS LES REGARDS.

Saint Ambroise donnant des avis à une vierge pour la conservation de sa virginité, lui conseillait de veiller soigneusement sur ses yeux, de peur que les larrons, c'est-à-dire les mauvaises pensées et les mauvais désirs n'entrassent dans son âme par quelque regard inconsideré : « Que vos yeux, lui disait-il, se portent indifféremment sur les hommes sans s'arrêter sur aucun, et rappelez-vous souvent ce que disait le saint homme Job de lui-même : *J'ai fait un pacte avec mes yeux pour ne pas même penser à une vierge*¹. » Excellente leçon et qu'on ne saurait assez mettre en pratique. Voir sans regarder, pour ainsi dire, les personnes d'un sexe différent : « Oui, les voir en général et superficiellement pour distinguer que c'est une femme et non pas un homme à qui l'on parle, et se tenir constamment sur ses gardes pour ne pas les regarder fixement et *d'un regard arrêté et trop discernant*, » suivant les expressions de saint François de Sales, qui avait coutume d'agir ainsi lui-même. Mais écoutons M. Camus, évêque de Belley, qui avait été à même de l'étudier à fond, et qui va nous raconter avec sa naïve simplicité jusqu'à quel point il poussait la modestie dans ses regards.

« On parlait un jour, dit-il, d'une dame de son pays et sa parente; et comme on disait que c'était la plus belle personne de cette contrée, il se tourna vers moi et me dit : Je l'ai déjà ouï dire à plusieurs. — Je lui répondis assez brusquement : Vous la voyez fort souvent, elle est votre parente d'assez proche : en parlez-vous ainsi sur le rapport d'autrui ? — Il me répliqua avec une simplicité merveilleuse : Il est vrai que je l'ai vue souvent et que je

(1) *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine. Job. 31. 1.*

lui ai parlé beaucoup de fois; mais je vous promets que je ne l'ai pas encore regardée une seule fois. — Mon père, lui dis-je, comment faut-il faire pour voir les gens sans les regarder? — Voyez-vous, me répliqua-t-il, cette parente est d'un sexe qu'il faut voir sans le regarder. Il faut voir superficiellement et en général pour distinguer que c'est une femme à qui l'on parle, et non pas un homme, et se tenir sur ses gardes pour ne pas la regarder fixement et *d'un regard arrêté et trop discernant*. Et il me fit souvenir de ce que fit Alexandre-le-Grand, ce fameux conquérant, ne voulant pas voir la femme du roi des Perses, qu'il tenait prisonnière avec Darius, son époux, ni les filles de sa suite, disant que les dames persanes faisaient mal aux yeux. Noble exemple de modération dans un prince païen et de réserve dans ses regards, parce qu'il craignait, dit son historien, que l'incontinence ne lui dérobât l'honneur de sa victoire.

« Dans une autre occasion, comme on parlait d'une autre personne qu'un seigneur de marque avait épousée pour sa beauté : J'ai ouï dire, dit-il, qu'elle est fort précieuse, mais je ne la vis jamais. — Dites, mon Père, lui répondis-je, que vous ne l'avez jamais regardée. — Non, reprit-il en souriant, je ne me souviens point de l'avoir vue. — Mais pourquoi, repris-je, vous servez-vous du mot de *précieuse*? Je ne sais s'il est savoyard, mais il n'est pas trop français. — Il n'est, me dit-il, ni français ni savoyard, mais il est fort ecclésiastique. Car, quand des personnes comme nous parlent de ce sexe, il me semble que ces mots de *beau*, de *belle*, de *beauté*, ne sont pas séants en leur bouche, parce qu'ils accusent en quelque façon le jugement de leurs yeux, et qu'il est à propos de les modérer par des termes plus modestes et moins ordinaires¹. »

Telle est donc la règle de conduite que doit suivre une

(1) *Esprit de S. François de Sales*, part. 7. chap. 9.

bonne religieuse. Oui, à l'imitation du saint homme Job, elle doit faire un pacte avec ses yeux, et avoir le plus grand soin de les conserver toujours dans les bornes de la plus sévère modestie. Si parfois il arrive qu'elle soit obligée de traiter avec des personnes d'un sexe différent, elle doit, à l'exemple de saint François de Sales, les voir sans les regarder, et, ainsi que s'exprimait ce grand Saint, dont j'aime à vous redire les paroles si simples et si naïves, "prendre garde de les regarder fixement et *d'un regard arrêté et trop discernant*. " Elle ne doit pas oublier, dans ces instants, que si le Fils de Dieu, qui n'avait rien à craindre de la rencontre des objets extérieurs, a cependant réglé sa vue avec tant de modestie, que les Evangélistes remarquent comme une chose extraordinaire qu'en certaines occasions *il ait levé les yeux*¹, combien, à plus forte raison, il faut qu'elle emploie de grandes précautions, elle qui a tant à craindre du manque de modestie dans les regards. Elle n'a pas la prétention de se croire plus sainte que David, ni plus forte que Samson, ni plus sage que Salomon. Eh ! comment pourrait-elle dès lors ne pas être saisie de frayeur en pensant que pour n'avoir su contenir leurs yeux, ces grands hommes ont fait les chutes les plus déplorables ? En outre, dans sa conduite habituelle et dans les rapports qu'elle a avec ses Sœurs, elle doit aussi bien prendre garde de laisser égarer ses yeux et de les porter çà et là avec peu de retenue. Il lui faut alors veiller sur elle-même pour que leurs mouvements ne soient ni trop fréquents, ni trop précipités ; pour que leurs regards paraissent humbles, doux et respectueux, et jamais rudes, dédaigneux ou audacieux.

III. RETENUE DANS LES CONVERSATIONS.

En instruisant les hommes qui couraient en foule sur

(1) *Jesus autem elevatis sursum oculis. Joan. 11. 41.*

ses pas, le Sauveur leur déclarait à tous, sans aucune distinction, qu'ils rendraient un compte rigoureux non-seulement des paroles licencieuses et criminelles, mais même *des paroles inutiles qui sortiraient de leur bouche*¹. Or, s'il en est ainsi des simples fidèles, et si l'Evangile exige d'eux tant de retenue et de modération dans leurs paroles, que sera-ce des épouses de Jésus-Christ, et jusqu'où ne devront-elles point porter la circonspection dans leurs conversations? La langue de la religieuse est sanctifiée par l'attouchement du corps sacré de Jésus-Christ, dont elle se nourrit presque tous les jours dans la communion, comment pourrait-elle, au sortir de la table sainte, la faire servir à des entretiens badins, insensés ou profanes? Ses lèvres sont purifiées à chaque heure de la journée par les prières qu'elle prononce et qu'elle adresse au Seigneur au pied des saints autels, comment oserait-elle, quelques moments après, les faire servir à des paroles peu réservées ou bouffonnes? Hélas! s'il en est ainsi, quel scandale! « Ah! dit le pieux auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, en parlant du prêtre, et moi, empruntant ses paroles, je peux bien le dire de la religieuse, ah! d'une bouche consacrée par des mystères si augustes, il ne doit sortir que des discours honnêtes, utiles, édifiants; que des paroles de louanges, de bénédictions et d'actions de grâces². »

Aussi une véritable épouse de Jésus-Christ, bien pénétrée de ces grandes vérités, et n'oubliant pas d'ailleurs que lorsqu'elle est entrée en religion pour se consacrer à Dieu, c'est sa bouche qui a été l'interprète de son cœur; que c'est elle qui a prononcé les trois vœux qui ont fait de sa personne comme de l'Epouse des Cantiques, *un jardin fermé et une fontaine scellée*³ se garde bien de l'ouvrir pour des paroles vaines et inutiles, des conversations fri-

(1) Omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii. *Matth. 12. 36.* (2) *Imit. Christ. l. 4. c. 11. § 6.*

(3) Hortus conclusus; soror mea, fons signatus. *Cant. 4. 12.*

voles et mondaines. Elle a également en horreur les paroles de mensonge, de raillerie, de mépris, de bouffonnerie, de flatterie, et toutes les autres qui peuvent blesser la plus sévère bienséance ou l'aimable charité. Elle évite toutes sortes de contestations et de disputes, et aime mieux remporter la victoire en cédant, comme si elle s'était trompée, qu'en contestant avec chaleur et avec orgueil. Elle a soin de ne pas interrompre celles de ses Sœurs qui sont en train de parler, ou de ne pas prévenir, par une réponse précipitée, celles qui l'interrogent. Elle ne s'empresse pas de dire la première son avis sur les sujets qui se présentent, comme si elle était plus capable d'en juger que les autres. Lorsqu'elle le donne, après en avoir été priée, c'est toujours avec simplicité et jamais avec ostentation ; et si les choses paraissent douteuses, elle n'en parle pas d'une manière tranchante, décisive et trop hardie. Ensuite, quand il lui arrive de parler, elle règle tellement le ton de sa voix, qu'il n'est ni trop haut, ni trop bas, ni aigre, ni doux, ni rude, ni efféminé, ni saccadé, ni languissant. Elle n'emploie jamais dans ses conversations un ton magistral et impérieux, méprisant et passionné, qui dénote un fonds d'orgueil, de suffisance et d'arrogance, tout à fait opposé à cette retenue modeste par où doit se distinguer une épouse de Jésus-Christ. Enfin, elle ne parle ni trop ni trop peu, n'étant pas de ces causeuses et de ces grandes parleuses qui ne donnent pas aux autres le temps de répliquer, ni de ces taciturnes qui, par leur silence mal réglé, sont ordinairement fort à charge dans les conversations.

IV. GRAVITÉ DANS LES DÉLASSEMENTS.

Enfin, aux autres précautions il vous faut ajouter cette dernière. En effet, les délassements, dans une Communauté, doivent avoir je ne sais quoi de grave et de sérieux, dont puissent se trouver édifiées les personnes du dehors, si elles en étaient témoins. L'esprit et le corps ont besoin

de relâchement et de repos, il est vrai; mais ce repos même et ce relâchement ne sont établis qu'afin qu'on se mette en état de reprendre ses occupations avec plus de zèle, et de vaquer à son emploi avec une nouvelle ardeur. Tous les délassements qui iraient à éloigner une religieuse de ses devoirs ou à l'en dégoûter, seraient par-là même condamnables; elle devrait se les interdire comme contraires à la sainteté de sa profession. Il faut qu'elle évite également dans ses délassements les trop grandes démonstrations d'amitié, les épanchements du cœur trop tendres et trop affectueux, alors qu'on croit, à raison de la récréation, pouvoir se donner un peu plus de liberté, et accorder à l'amitié qu'on a pour certaines personnes du dedans, quelque chose de plus expansif. Ainsi elle doit être très-sobre de caresses, soit envers ses Sœurs, soit à l'égard des jeunes personnes dont elle partage les amusements et les plaisirs innocents. Voici, à ce sujet, ce que M. Camus nous apprend de saint François de Sales.

.. Quoique notre bienheureux, dit-il, fût d'un naturel extrêmement affable, bénin et affectif, et, par conséquent, d'un cœur aimant et caressant, néanmoins il était fort ménagé de ses caresses, les renfermant souvent dans une grande modestie et retenue; de sorte que si sa douceur donnait de la confiance, sa gravité inspirait à ceux qui partageaient avec lui d'innocents délassements, sinon de la crainte, au moins un respect qui en était mêlé, et qui produisait le même effet que si on l'eût appréhendé. Et voici l'avis important qu'il donnait à ce sujet.

.. Il ne faut pas, disait-il, user si fréquemment de caresses, et à tout propos dire des paroles emmiellées, les jetant à pleines mains sur les premiers qu'on rencontre. Car, de même que si l'on mettait trop de sucre sur une viande, elle tournerait à dégoût, parce qu'elle serait trop douce, ainsi les caresses trop tendres et trop fréquentes seraient rendues trop dégoûtantes, et l'on ne s'en soucierait plus, sachant que cela se ferait par cou-

tume. Et comme les viandes sur lesquelles on met du sel à poignées, sont désagréables à cause de leur acrimonie, et celles où le sel et le sucre sont mis par mesure, sont agréables au goût, de même les caresses qui sont faites avec mesure, discrétion et gravité, sont agréables et profitables à ceux à qui on les fait¹. »

Mais, si une religieuse ne doit pas être trop expansive dans ses délassements et ses récréations, il lui importe beaucoup, d'un autre côté, d'éviter une retenue trop sévère et trop scrupuleuse, un extérieur sombre, rêveur et mélancolique, un air critique et singulier, et un certain *quant à moi* fier et orgueilleux ; au contraire, elle doit tâcher de faire paraître un visage gai, serein, ouvert, tranquille, néanmoins sans une trop grande dissipation, sans éclats de voix, sans rires immodérés, comme aussi sans affectation et sans contrainte, évitant de la sorte les extrêmes, qui là, comme partout ailleurs, sont toujours répréhensibles.

Voilà donc comment il faut se comporter dans les délassements que la règle permet. Se récréer avec liberté et avec gaiété, mais sans trop de laisser-aller dans ses manières ou de négligence dans sa posture, sans jeux d'enfants ou d'écolières. Se récréer avec sainteté, n'ayant d'autre intention que de se reposer en Dieu, pour Dieu et comme Dieu, quand il eut créé le monde ; ou comme Jésus-Christ, quand il se reposa sur le puits de Jacob² ; ou comme les Saints, quand ils donnaient quelque relâche à leur esprit. Enfin, se récréer par tout autre motif louable ; tantôt par charité, pour être plus propre ensuite ou à soigner les pauvres et les malades, ou à faire la classe aux élèves ; tantôt par humilité, pour avouer par-là qu'on est trop faible et qu'on a besoin de ces délassements ; tantôt par condescendance, pour complaire aux jeunes Sœurs et pour les porter à

(1) *Esprit de S. François de Sales, part. 15. chap. 1.*

(2) *Erat autem ibi fons Jacob. Jesus ergo fatigatus ex itinere, sedebat sic suprà fontem. Joan. 4. G.*

s'adonner avec plus de joie à la vertu, dont la pratique, sans cela, pourrait leur paraître trop sévère et trop austère. C'est ainsi que saint François de Sales, qui, au rapport de M. Camus, ne prenait jamais de récréation de son propre mouvement, s'y livrait quelquefois par cette charitable condescendance : « Notre Bienheureux, dit-il, avait l'esprit doux, charitable, accommodant, et ne fuyait pas, par bonté pour ses hôtes, les entretiens après la table. Quand je lui rendais visite, il avait soin de me divertir après le travail de la prédication. Lui-même me menait promener en bateau sur ce beau lac qui lave les murailles d'Annecy, ou dans des jardins assez beaux, qui sont sur ses agréables rivages. Quand il me venait voir à Belley, il ne refusait point de semblables délassements auxquels je l'invitais, mais jamais il ne les demandait, ni ne s'y portait de lui-même¹. »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que la modestie doit vous accompagner partout et en tout temps ; qu'elle doit se trouver dans la décence de votre maintien, dans la réserve de vos regards, dans la retenue de vos conversations, dans la gravité de vos délassements ; que c'est de cette manière, que toute votre conduite, dans la vie religieuse, jettera un éclat de plus en plus vif, et que vous deviendrez, comme l'Evangile le dit de saint Jean, *une lampe ardente et brillante*², parce que, comme l'enseigne saint Ambroise, c'est la modestie qui relève nos actions, nos paroles, et qui leur donne de l'éclat ; que c'est elle qui nous empêche de faire mille fautes ; que c'est elle qui découvre notre intérieur, et fait passer dans notre extérieur tout ce qu'il y a de beau, qui est caché dans le fond de notre âme ; » que c'est

(1) *Esprit de S. François de Sales, part. 4. chap. 24.*

(2) *Ille erat lucerna ardens et lucens. Joan. 5. 55.*

encore de cette sorte que vous porterez ceux qui en sont témoins à embrasser le parti de la vertu et de la piété ; qu'on a vu, et l'histoire ecclésiastique en fait foi, les courtisans d'un puissant monarque quitter le monde et aller vivre avec un vieil anachorète, parce qu'ils avaient été charmés de ce reflet d'honneur et de gloire que la modestie avait répandu sur son visage ; qu'enfin, c'est en suivant les règles de modestie que je viens de vous tracer, que vous jouirez de la paix attachée à leur observation, et promise par saint Paul dans ces paroles qui conviennent ici parfaitement à mon sujet : *Paix à tous ceux qui auront suivi cette règle*¹

(1) Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos, et misericordia, et pax super Israël. *Galat. 6. 16.*

LXXIII^e CONFÉRENCE.

I. SUR LA SIMPLICITÉ.

1. *En quoi consiste la Simplicité?*
2. *Quelle doit être la Simplicité d'esprit?*
3. *Quelle doit être la Simplicité d'action?*

Estote ergò simplices sicut columbæ.

Soyez donc simples comme la colombe. Matth. 10. 16.

Je ne sais, mes Sœurs, comment il peut se faire que, même parmi les épouses de Jésus-Christ, on n'ait pas toujours la plus grande estime pour une des plus aimables vertus que je connaisse dans les voies de la perfection, ni qu'on ne s'en forme pas toujours la plus haute idée : je veux parler de la simplicité. L'Esprit-Saint a beau nous assurer que *Dieu met ses plus tendres complaisances en ceux qui marchent devant lui dans toute la simplicité de leur cœur*¹; l'expérience a beau démontrer qu'en effet il n'est rien qui charme plus qu'une conduite toute simple et tout unie, malgré la force et la conviction de l'exemple, malgré les assurances de Dieu même, on n'en est pas quelquefois plus prévenu pour cela en faveur de la simplicité. Soit que pour parvenir à ses fins, on ne voie pas un grand mal à user, par une fausse sagesse et une prudence toute terrestre, de certains détours que la simplicité réprouve comme con-

(1) Et voluntas ejus in iis qui simpliciter ambulant *Prov. 11. 20.*

traires à la véritable piété; soit aussi qu'on ne croie pas dans les esprits simples assez d'adresse et de génie pour imaginer les raffinements dont on se juge capable soi-même; soit encore qu'on se mette peu en peine de bien examiner toute la beauté d'une vertu qu'on ne se sent pas le courage de pratiquer; soit enfin qu'on n'en fasse pas toute l'estime qu'on doit en faire, ni qu'on ne la goûte pas comme elle mérite d'être goûtée, parce qu'en effet elle est peu connue, toujours est-il vrai de dire qu'on ne fait pas toujours de la simplicité tout le cas que l'on devrait.

Or, c'est afin de vous inspirer pour cette vertu toute l'estime qu'elle mérite, que je viens vous en entretenir aujourd'hui. Je vous montrerai : 1^o en quoi consiste la simplicité; 2^o quelle doit être la simplicité d'esprit; 3^o quelle doit être la simplicité d'action; à quoi j'ajouterai un mot sur la prudence chrétienne. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. EN QUOI CONSISTE LA SIMPLICITÉ.

Il y a une simplicité qui est un défaut, et il y a une simplicité qui est une merveilleuse vertu.

La simplicité qui est un défaut, est un manque de discernement et une ignorance des égards qu'on doit à chaque personne. Quand on parle dans le monde d'une personne simple, on veut dire un esprit court, crédule et grossier.

La simplicité qui est une vertu, loin d'être grossière, est quelque chose de sublime. Tous les gens de bien la goûtent, l'admirent, s'aperçoivent quand ils la blessent, la remarquent en autrui, et sentent ce qui est nécessaire pour la pratiquer; mais ils auraient de la peine à dire précisément ce que c'est que cette vertu. On peut dire là-dessus ce que l'admirable livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* dit de la componction du cœur : « Il vaut mieux la pratiquer que de savoir la définir¹. »

(1) *Imit. Christ.* l. 1. c. 1. § 3.

La simplicité est une droiture de l'âme qui retranche tout retour inutile sur elle-même et sur ses actions. Elle est différente de la sincérité. La sincérité est une vertu au-dessous de la simplicité. On voit beaucoup de personnes qui sont sincères sans être simples. Elles ne disent rien qu'elles ne croient vrai ; elles ne veulent passer que pour ce qu'elles sont ; mais elles craignent sans cesse de passer pour ce qu'elles ne sont pas ; elles sont toujours à s'étudier elles-mêmes, à compasser toutes leurs paroles et toutes leurs pensées, et à repasser tout ce qu'elles font, dans la crainte d'avoir fait trop ou trop peu.

Ces personnes sont sincères, mais elles ne sont pas simples ; elles ne sont pas à leur aise avec les autres, et les autres ne sont pas à leur aise avec elles ; on n'y trouve rien d'aisé, rien de libre, rien d'ingénu, rien de naturel ; on aimerait mieux des personnes moins régulières et plus imparfaites, qui fussent moins composées. Voilà le goût des hommes, et celui de Dieu est de même ; il veut des âmes qui ne soient pas occupées d'elles-mêmes, et comme toujours au miroir pour se composer.

Etre tout occupé des créatures, sans jamais faire aucune réflexion sur soi, c'est l'état d'aveuglement des personnes que le présent et le sensible entraînent toujours ; c'est une extrémité opposée à la simplicité. Etre toujours occupé de soi dans tout ce qu'on a à faire, soit pour les créatures, soit pour Dieu, c'est l'autre extrémité, qui rend l'âme sage à ses propres yeux, toujours réservée, pleine d'elle-même, inquiète sur les moindres choses qui peuvent troubler la complaisance qu'elle a en elle-même. Voilà la fausse sagesse, qui n'est, avec toute sa gravité, guère moins vaine et guère moins folle que la folie des gens du monde qui se jettent tête baissée dans tous les plaisirs. L'une est enivrée de tout ce qu'elle voit au dehors, l'autre est enivrée de tout ce qu'elle s'imagine faire au dedans ; mais enfin ce sont deux ivresses.

L'ivresse de soi-même est encore pire que celle des choses

extérieures, parce qu'elle paraît une sagesse, et qu'elle ne l'est pas; on songe moins à en guérir; on s'en fait honneur; elle est approuvée; on y met une force qui élève au-dessus du reste des hommes. C'est une maladie semblable à la frénésie; on ne la sent pas, on est à la mort, et on dit : « Je me porte bien. »

Quand on ne fait point de retour sur soi, à force d'être entraîné par les objets extérieurs, on est dans l'ivresse du monde; au contraire, quand on en fait trop, cette multitude de retours fait une conduite forcée et opposée à la simplicité.

La simplicité consiste donc en un juste milieu, où l'on n'est ni dissipé ni trop composé. L'âme n'est point entraînée par l'extérieur, en sorte qu'elle ne puisse plus faire les réflexions nécessaires; mais aussi elle retranche les retours sur soi, qu'un amour-propre, inquiet et jaloux de sa propre excellence, multiplie à l'infini. Cette liberté d'une âme qui voit immédiatement devant elle pendant qu'elle marche, mais qui ne perd pas son temps à trop raisonner sur ses pas, à les étudier, à regarder sans cesse ceux qu'elle a déjà faits, et qui s'efforce de tendre à Dieu en toutes choses, qui ne voit que Dieu, qui ne cherche qu'à plaire à Dieu, est la véritable simplicité.

Or, cette simplicité, telle que je viens de la définir et qu'on doit l'entendre ici, est de deux sortes : l'une, qu'on appelle simplicité chrétienne, et qui est commune à tous; l'autre, qu'on appelle simplicité religieuse, et qui est particulière à l'Ordre où l'on est engagé.

La simplicité chrétienne, c'est-à-dire celle qui est commune à tous, est une vertu au moyen de laquelle l'âme simple se propose de tendre à Dieu en toutes choses, de ne tendre qu'à lui seul, et d'y tendre par la voie la plus droite, mais dans laquelle aussi il lui est laissé de juger elle-même, selon Dieu, quelle est, dans les occasions, cette voie la plus droite qui doit l'élever jusqu'à lui.

La simplicité religieuse, au contraire, c'est-à-dire celle qui est particulière à l'Ordre où l'on est engagé, est bien, à

la vérité, une vertu au moyen de laquelle l'âme simple se propose aussi en toutes choses de tendre à Dieu et de ne tendre qu'à lui seul, mais dans laquelle néanmoins elle est entièrement dépouillée du droit de juger elle-même quelle est cette voie la plus droite et la plus courte qui doit la porter à Dieu, parce que ce droit se trouve déjà transporté tout entier à ses Supérieurs.

L'une et l'autre simplicité ne diffèrent donc, comme vous le voyez, que dans le seul choix des moyens qui doivent conduire l'âme à Dieu. Dans la simplicité commune, ces moyens sont abandonnés au discernement et à la volonté de l'âme même. Dans la simplicité religieuse, au contraire, le discernement et la volonté sont ôtés à l'âme et donnés à ses Supérieurs. Je ne sais si dans cette seule différence vous ne commencez pas déjà à sentir la supériorité de l'une sur l'autre. Aussi, la seconde est-elle bien plus noble et plus héroïque, plus sublime et plus parfaite que la première.

En substance donc, quant à ce qui vous regarde, ô épouses de Jésus-Christ, la simplicité pour vous consiste à aller à Dieu en toutes choses par un abandon total de vous-mêmes entre les mains de vos Supérieurs.

Je dis abandon total, tant intérieurement dans votre manière de penser, qu'extérieurement dans votre manière d'agir. Dans votre manière de penser, vous devez vous en rapporter et vous livrer tellement aux décisions de vos Supérieurs, que vous ne vouliez plus rien voir, rien examiner, rien juger, rien décider que par leurs lumières. Dans votre manière d'agir, vous devez vous abandonner et vous immoler tellement à toutes les volontés de vos Supérieurs, que vous ne vouliez plus rien faire, rien entreprendre, rien déterminer que sur leur ordre ou qu'avec leur agrément.

La première forme ce qu'on appelle communément la simplicité intérieure; elle est comme l'âme de cette vertu. La seconde forme ce qu'on appelle la simplicité extérieure;

elle en est comme le corps. On peut nommer la première, simplicité d'esprit; on peut nommer la seconde, simplicité d'action; c'est ce qui me reste à vous développer.

II. QUELLE DOIT ÊTRE LA SIMPLICITÉ D'ESPRIT ?

Heureuse l'âme qui tend à Dieu par un abandon total aux décisions de ceux que Dieu a établis ses Supérieurs et ses guides pour la conduire à lui. Dépouillée alors du soin de se conduire elle-même, elle se trouve par-là délivrée de toutes les incertitudes que pourrait lui causer la médiocrité de ses lumières. Instruite par la foi que, pour la conduite des hommes, Dieu se sert du ministère des hommes mêmes, et que ce fut ainsi que le centenier Corneille et que saint Paul lui-même furent envoyés, le premier à saint Pierre, par la voix d'un Ange¹, le second, à Ananie, par l'ordre exprès de Jésus-Christ², elle se regarde comme constituée par la Providence entre les mains de ses Supérieurs, et, découvrant en leur personne, par les lumières de la religion, la lumière de Dieu même, elle les consulte comme ses oracles, elle les honore comme ses pères dans la foi, elle les écoute comme ses maîtres, elle leur découvre ses peines comme aux médecins de son âme, elle leur obéit comme à Dieu même, et elle s'abandonne à leur conduite avec une simplicité parfaite.

Mais pour cela, dit saint François de Sales, il faut que ce soit une simplicité d'esprit entièrement semblable à celle dont parlait le Fils de Dieu, lorsque, prenant un enfant par la main, et le plaçant au milieu de ses Apôtres, il leur dit : *Voilà votre modèle; car si vous ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*³.

(1) Act. 10. 5. et seq.

(2) Act. 9. 10. et seq.

(3) Amen dico vobis : Nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. *Matth. 18. 5.*

Représentez-vous donc un de ces petits enfants qui à peine ont encore pu apprendre à marcher, et, puisque c'est de lui que vous devez vous instruire de la simplicité de l'enfance, appliquez-vous à étudier ici quelles sont dans son caractère les qualités de l'esprit et du cœur que vous devez imiter : « Pour moi, dit saint Hilaire, je les trouve si ravissantes dans tous les enfants de cet âge, que je crois voir en eux une vive image et une expression fidèle des plus belles vertus. C'est en eux, reprend-il, une *assiduité* auprès de leur mère, une *fidélité* pour elle, une *cordialité* envers elle, une *crédulité* pour tout ce qu'elle leur dit, une *docilité* dans ce qu'elle leur commande, une *sécurité* en tout ce qui vient de sa part, qui m'enchantent et me ravissent d'admiration. » Venons au détail.

Remarquez d'abord dans la constante *assiduité* de cet enfant de deux ans auprès de sa mère, la continuelle attention qu'il a sur elle. Pour l'avoir toujours devant ses yeux, il se tient sans cesse à ses côtés, il la suit partout, il veut en être inséparable ; et s'il la perd de vue un seul instant, dès ce moment il s'agite, il se tourmente, il n'est plus dans son assiette naturelle. Telle doit être la constance et l'assiduité de vos regards vers Dieu. C'est lui que vous devez avoir toujours en vue. C'est lui qui doit être le but et la fin de toutes vos actions. C'est jusqu'à lui que vous devez vous élever en tout. Une Sœur donc qui, en obéissant à sa Supérieure, obéirait ou par affection pour la personne qui commande, ou par goût pour la chose commandée, n'aurait pas même le premier degré de la simplicité requise. Dans le premier cas, elle s'arrêterait à sa Supérieure ; dans le second, elle s'arrêterait à elle-même, et dans l'un comme dans l'autre, elle n'irait pas jusqu'à Dieu.

Remarquez encore dans cet enfant de deux ans la *fidélité* pour sa mère. Non-seulement il l'a toujours en vue, mais encore il n'a en vue qu'elle, il ne connaît qu'elle, il ne se fie et ne se livre qu'à elle. Toute autre personne qui

voudrait le prendre dans ses bras, le gênerait, l'embarrasserait, lui ferait quelquefois jeter les hauts cris. Autre leçon qui vous apprend que l'âme simple ne doit non plus avoir en vue que Dieu seul ; que la simplicité exclut absolument toutes les autres vues ; que le mélange et la pluralité d'intentions est incompatible avec elle, et que, pour la pratiquer, on ne doit en toutes choses se proposer que le seul bon plaisir de Dieu. Par-là, vous voyez qu'une personne qui ferait une bonne œuvre par la crainte d'être blâmée, si elle l'omettait, ou par le désir d'être estimée, louée, avancée, pour son zèle à s'en bien acquitter, n'aurait pas non plus la vertu de simplicité, parce qu'à la vue de Dieu elle mêlerait ou une vue d'amour-propre, ou des vues de vaine gloire, et « que, comme le dit sainte Jeanne de Chantal, la simplicité réduit tout à un, qui est Dieu seul, et que là où se trouve la multiplicité des vues, l'unité ne saurait se trouver. »

Observez ensuite la *cordialité* qu'a pour sa mère un enfant du plus jeune âge. S'appuyer sur ses genoux, se reposer sur son sein ou entre ses bras, entrelacer son cou de ses petites mains, appliquer ses lèvres sur son visage pour le couvrir de ses baisers, c'est là toute son ambition, c'est dans ces caresses enfantines et innocentes que consistent tous ses désirs, tout son contentement, toute sa joie. De même, c'est dans son tendre et inviolable attachement à Dieu, que l'âme simple fait consister tout son bonheur ; c'est dans cette affectueuse simplicité qu'elle trouve tous les plaisirs et tous les biens que les autres peuvent rechercher. Pleinement contente d'être à Dieu et de voir combien elle en est aimée, elle ne désire plus rien, parce que l'amour de Dieu remplit seul tous ses désirs.

Un enfant de deux ou trois ans a également pour tout ce que lui dit sa mère une *crédulité* qui doit être pour vous d'une grande instruction. Comme il tient pour vrai tout ce que sa mère lui enseigne, ainsi vous devez avoir la plus entière confiance en tout ce que vos Supérieurs

vous recommandent pour votre avancement spirituel. Vainement craindriez-vous qu'ils n'eussent pas les connaissances nécessaires pour bien vous conduire, ouvrez-vous simplement à eux sur les besoins de votre âme ; développez-leur-en tous les plis et replis dans les comptes de conscience que vous leur rendez si souvent ; par-dessus tout, ne leur cédez jamais rien de tout ce qu'ils voudront savoir de vous, pour pouvoir régler sur vos propres réponses leur conduite envers vous, et vous éprouverez bientôt les bénédictions que Dieu a coutume de répandre sur un pareil abandon à leur conduite et sur une telle simplicité.

Comme l'enfant du plus bas âge se remet tout entier aux décisions que sa mère prend par rapport à lui, et qu'il se laisse soigner, remuer, tourner dans tous les sens avec une *docilité* parfaite, de même l'âme simple se soumet en tout au jugement de ses Supérieurs et elle plie sous leur décision avec la docilité d'un enfant. Non-seulement donc elle fait au dehors et elle veut dans son cœur ce qu'ils jugent être le plus convenable pour elle, mais encore elle juge dans son esprit que ce qu'ils lui prescrivent est meilleur que tout ce qu'elle pourrait imaginer d'elle-même ; c'est-à-dire que, par le sacrifice de son jugement propre, elle consacre à Dieu toutes les lumières de son esprit, comme, par le sacrifice de sa volonté, elle lui consacre toutes les affections de son cœur ; et ce n'est non plus que quand ce double sacrifice se trouve joint l'un à l'autre, que la vertu de simplicité rend l'holocauste parfait.

Mais pour cet effet, ce sacrifice de vos propres lumières doit être tel, que, comme l'enfant encore tout jeune vit dans la plus grande *sécurité* sur les dispositions de sa mère à son égard, ainsi vous viviez également dans la plus grande assurance sur les dispositions de vos Supérieurs envers vous. En effet, rien n'est plus opposé à la simplicité d'esprit, que tous ces retours inquiets qu'on a si souvent sur soi-même, pour savoir si ce qu'on a fait est agréable à Dieu, ou non : si la charge ou l'emploi qu'on exerce,

n'est point supérieur à nos talents ; si, dans les épreuves où Dieu nous met, c'est bien la nature et non pas la volonté qui résiste en nous ; si les sécheresses qu'on éprouve, sont des coups de la justice de Dieu, qui nous punit et nous purifie, ou si ce sont seulement les traits de sa miséricorde, qui veut par-là nous faire mériter et avancer dans la vertu.

Ah ! une âme simple bannit de son esprit toutes ces recherches également inutiles et chagrinantes. Elle sait que l'état actuel où elle est lui vient de Dieu, et, sur cette connaissance seule, elle y vit parfaitement tranquille. Du reste, dans les différentes croix que Dieu lui ménage, elle se borne à faire de son mieux pour s'y soumettre, et elle les laisse passer sans tant épiloguer sur la manière dont elle les a acceptées. Dans les fautes mêmes qu'elle commet, elle s'humilie, elle cherche à s'en corriger, et elle n'y pense plus. Au lieu de ressembler à ces âmes qui, non contentes d'aimer Dieu, voudraient encore savoir si elles l'aiment de tout leur cœur, c'est-à-dire contre l'oracle de l'Esprit-Saint, *si elles sont dignes d'amour ou de haine*¹, elle dit à Notre-Seigneur, avec la plus grande simplicité, qu'elle l'aime de tout son cœur, plus que toutes choses, à cause de son infinie bonté, qu'elle veut l'aimer ainsi jusqu'à son dernier soupir, et laisse tout le reste au secret de Dieu.

Regardez donc comme un pur effet de l'amour-propre tous ces retours inquiets, où, pour vouloir être sage, à ses propres yeux on est toujours à examiner son état et ses voies intérieures ; où l'on ne voudrait au dedans de soi rien qui pût troubler la secrète et imperceptible complaisance qu'on a en soi-même, et où, jaloux de son propre mérite, on ne se contente pas de servir Dieu, mais où l'on voudrait encore être assuré qu'on le sert comme il doit être servi. Dans les esprits faibles, ces retours ne sont bons qu'à engendrer des scrupules. Dans les âmes naturellement

(1) *Nescit homo utrùm amore an odio dignus sit. Eccli. 9. 1.*

fortes, ils pourraient marquer de la présomption. Aussi, les âmes véritablement simples sont, dans leur conduite ordinaire, sans retour sur le passé, sans souci du présent, sans curiosité de l'avenir.

III. QUELLE DOIT ÊTRE LA SIMPLICITÉ D'ACTION ?

Toute action extérieure et publique peut, dans la religion, être considérée sous deux rapports différents : 1^o par rapport à la personne qui agit ; 2^o par rapport à la Communauté devant laquelle elle agit. Or, d'après un grand Maître de la vie spirituelle, je dis que la plus grande simplicité doit être observée sous ces deux rapports.

I. PAR RAPPORT A LA PERSONNE QUI AGIT.

Le grand secret pour y réussir est d'avoir dans tout son extérieur un air d'innocence et d'ingénuité, un air de candeur et de vérité, un air aisé et naturel qui n'ait rien de frappant que sa simplicité. Dans le visage ce doit être une sérénité, dans la démarche une douce et modeste gravité, dans toute la contenance une franchise et une ouverture qui n'aient rien de déguisé, rien d'affecté, rien de fardé, rien même de trop composé. Jusque dans la manière de se mettre et de s'ajuster, on ne doit jamais avoir rien de trop recherché et de trop soigné. La simplicité ne connaît ni une propreté, ni une malpropreté affectées, parce qu'elle n'admet aucune sorte d'affectation. Soyez donc naturelles dans toutes vos manières d'agir, et vous serez simples dans toutes vos actions.

De plus, cette simplicité doit aussi se faire remarquer dans vos paroles. Loin de vous, par conséquent, toutes ces manières étudiées de s'énoncer, qu'on rencontre chez certaines personnes du monde ; tous ces termes compassés, à l'aide desquels elles semblent ne rechercher le sel ou le brillant des conversations que pour mendier de vains ap-

plaudissemens. Plus loin de vous encore ces précautions minutieuses dont elles usent, afin que leurs entretiens soient goûtés et accueillis favorablement de tous : « Sans doute, dit à ce propos saint François de Sales, il ne faut pas être inconsideré dans son langage, car la simplicité suit toujours la règle de l'amour de Dieu ; mais la simplicité veut aussi qu'on soit naïf dans la conversation, et il faut user alors d'une franche et sainte liberté pour s'entretenir de sujets qui servent de joie et de délassement à l'esprit. S'il arrivait donc, ajoute-t-il, que vous eussiez proféré quelques mots qui ne fussent pas reçus de tout le monde, comme vous l'auriez désiré, il ne faudrait pas pour cela vous amuser à faire des réflexions et des examens sur toutes vos paroles ; car c'est l'amour-propre qui porte à faire ces enquêtes, et qui met en peine de savoir si ce qu'on a dit est bien reçu ou non. L'âme simple ne court pas après ses paroles ni après ses actions, mais elle en laisse l'événement à la divine Providence, à laquelle elle s'attache souverainement. Elle ne se détourne ni à droite ni à gauche, et suit simplement son chemin. Si elle rencontre quelque occasion de pratiquer l'humilité, elle s'en sert soigneusement comme d'un moyen propre pour parvenir à la perfection, qui est l'amour de Dieu. Aussi, elle ne s'empresse pas trop pour les éviter, car cet empressement est un défaut opposé à la simplicité ; et, au lieu de s'agiter, de se troubler, elle reste calme et tranquille dans la confiance que Dieu sait son désir, qui est de lui plaire ; et cela lui suffit. »

Exemple. Voici un fait dont ce grand Saint fut lui-même témoin, et qui ne servira qu'à confirmer ce qu'il vient de nous dire touchant la simplicité. Laissons M. Camus, évêque de Belley, ami et contemporain du Saint, nous le raconter lui-même.

- Notre Bienheureux, dit-il, après avoir prêché l'Avent et le Carême à Grenoble, eut désir de visiter la grande Chartreuse, qui n'en est éloignée que de trois lieues.

« Alors était prieur et général de tout l'Ordre, Dom Bruno d'Affrinques, natif de Saint-Omer, en Flandre, personnage de profonde doctrine, et d'humilité et de simplicité encore plus profondes.

« Il reçut notre Bienheureux avec un accueil digne de sa piété, candeur et sincérité, dont vous allez entendre un trait que notre Bienheureux élevait jusqu'aux étoiles.

« Après l'avoir conduit à une des chambres des hôtes, convenable à son rang, et s'être entretenu avec lui de propos tout célestes, il prit congé de lui pour se disposer à aller aux matines suivantes, s'excusant beaucoup de ne pouvoir lui tenir compagnie plus longtemps.

« Le Bienheureux approuva beaucoup cette exactitude, le bon prieur s'excusant encore sur la fête d'un Saint fort recommandé en son Ordre. Le congé pris avec tous les compliments de respect et d'honneur qui se peuvent désirer, comme il se retirait en sa cellule, il fut rencontré par un des procureurs de la maison, qui lui demanda où il allait, et où il avait laissé Monseigneur de Genève. Je l'ai, dit-il, laissé en sa chambre, et j'ai pris congé de lui pour me ranger en notre cellule, et aller cette nuit à matines, à cause de la fête de demain.

« Vraiment, lui dit ce religieux, Père révérend, vous entendez fort les cérémonies du monde. Eh quoi ! ce n'est qu'une fête de l'Ordre, et avons-nous tous les jours en ce désert des prélats de ce mérite ? Ne savez-vous pas que Dieu se plaît aux hosties de l'hospitalité ? Vous aurez toujours assez de loisir pour chanter les louanges de Dieu : les matines ne vous manqueront pas d'autres fois ; et qui peut mieux entretenir un tel prélat que vous ? Quelle honte pour la maison que vous l'abandonniez ainsi seul !

« Mon enfant, dit le révérend Père, je crois que vous avez raison et que j'ai mal fait ; et de ce pas il retourna vers Monseigneur de Genève, et il lui dit tout ingénument : Monseigneur, j'ai, en m'en allant, rencontré un de nos religieux qui m'a dit que j'avais fait une faute

de vous avoir laissé seul ; que je ne manquerais pas de retrouver matines une autre fois, mais que nous n'aurions pas tous les jours Monseigneur de Genève. Je l'ai cru, et je m'en suis revenu tout droit vous demander pardon, et vous prier d'excuser ma faute ; car je vous assure que je l'ai fait sans y penser, et que je ne mens point. »

Oh ! l'admirable simplicité ! Voyez-vous ce respectable prieur ; quand on lui a fait la remarque qu'il a manqué de civilité et de politesse à l'égard d'un prélat distingué, d'un pontife éminent en science et en vertu, il ne s'émeut point ; il ne se trouble point ; on ne l'entend point dire : « Eh ! mon Dieu, qu'ai-je fait ? Est-il possible ? Que va penser de moi ce prince de l'Eglise ; que va-t-il dire du peu d'honnêteté et du prieur et des religieux de cette maison ? Je n'oserai plus le regarder ni lui parler... » Non, il ne se laisse aller à aucune de ces considérations dictées par l'amour-propre. Sans plus tarder, il s'en retourne paisiblement vers le prélat, et, du ton le plus calme, lui fait cet aveu que vous avez entendu ; « de sorte que le Bienheureux, continue M. Camus, fut ébloui de cette notable franchise, candeur, ingénuité et simplicité qu'il trouva dans ce bon religieux, et me dit qu'il en fut plus ravi, que s'il eût vu faire un miracle¹. »

II. PAR RAPPORT A LA COMMUNAUTÉ DEVANT LAQUELLE ON AGIT.

La simplicité que vous devez pratiquer, demande alors de vous deux choses : l'une est de n'omettre, autant qu'il est possible, aucune des actions qui sont prescrites ; l'autre, de ne faire non plus que les actions prescrites. C'est par la première de ces deux règles qu'on établit l'uniformité dans toutes, et c'est par la seconde qu'on évite jusqu'à l'ombre de toute singularité.

L'ordre commun est dans vos maisons quelque chose de

(1) *Esprit de S. François de Sales. part. 5. chap. 17.*

trop merveilleux, pour ne pas plaire à toute âme qui veut aller à Dieu avec simplicité. Voir tout un corps de Communauté qui s'ébranle et qui se meut en un même temps ; qui se rend et qui s'assemble en un même lieu ; qui, d'autant d'opérations particulières qu'il y a de personnes différentes, ne fait qu'une seule et même action commune, qu'un seul et même concert de louanges envers Dieu, qu'un seul et même cri vers le ciel ; voir que pour animer tout ce corps, il n'y a qu'un seul et même mobile, qui, par la règle écrite ou par la règle vivante, en remue et fait agir tous les ressorts, je vous le demande, quel charme et quelle force une si belle harmonie ne doit-elle pas avoir auprès de Dieu ? Mais, par la même raison, quel goût n'y doit pas trouver une âme simple qui, ne cherchant que Dieu, se trouve en si beau chemin pour s'élever vers lui ?

Dans cette route commune, une Sœur, quelle qu'elle soit, ne doit donc pas s'étonner de se voir confondue avec la multitude ; la simplicité ne veut point de distinction. Elle ne doit pas s'amuser à consulter ses goûts et ses penchants ; la simplicité ne veut pas de choix. Elle ne doit pas s'arrêter ni à examiner ce que font les autres, ni à écouter ce qu'elles peuvent dire d'elle ; la simplicité ne juge personne, et ne craint pas d'en être jugée. Elle ne se plaint pas non plus du peu de plaisir et de satisfaction qu'elle pourrait avoir à recommencer chaque jour les mêmes choses ; la simplicité ne cherche ni son plaisir ni sa propre satisfaction ; elle ne cherche que le bon plaisir et la gloire de Dieu en toutes choses. Aussi, n'est-ce pas par nos consolations que nous devons juger de la bonté de nos actions. Que dans le monde la route la plus frayée et la plus battue soit celle qui mène à la perdition, c'est selon l'oracle de Jésus-Christ même¹, ce qui doit jeter la consternation parmi toutes les personnes du siècle ; mais, dans les maisons de

(1) Quia lata porta, et spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam. *Matth.* 7. 13.

Dieu, comme dans la vôtre, par exemple, la consolation de toute âme simple, c'est de voir que le chemin qu'elle suit et par où passe la multitude, est le chemin qui conduit à la possession de Dieu même.

Le mal est que souvent on se lasse de suivre toujours les mêmes usages et les mêmes observances. La continuité ennuie, et, à la fin, on s'en dégoûte. La variété agréee, et on la cherche. La nouveauté plait encore davantage, et on s'y attache. La singularité même a ses charmes, et on s'y laisse surprendre.

Quelquefois aussi il suffira que certaines pratiques de dévotion soient trop communes et trop simples, pour chercher à y trouver des inconvénients, et pour se représenter la prudence du serpent comme plus raisonnable que la simplicité de la colombe. On croira voir de la petitesse dans les pratiques d'humiliation, de l'avilissement dans la servitude de l'obéissance, de la malpropreté dans les besoins de la pauvreté, des raisons de santé dans une frugalité moins grande ; et, sur tous ces faux principes, on abandonne les règlements prescrits, pour s'en prescrire à soi-même de nouveaux qui ne sont pas commandés.

Mais en tout cela aussi la simplicité se perd, et, en la perdant, on perd bien plus qu'on ne pense. La simplicité se perd, parce que, dès qu'on se soustrait à la conduite de ses Supérieurs pour se conduire soi-même, on n'a plus la simplicité propre de l'esprit de son Institut. En perdant la simplicité, on perd aussi plus qu'on ne pense, parce qu'on ne saurait se soustraire ainsi à la conduite de ses Supérieurs, sans préférer ses lumières aux leurs, sans perdre le mérite de l'obéissance, sans courir risque de s'égarer en se conduisant selon ses propres vues, et sans s'exposer, par sa singularité, à introduire la confusion et le désordre dans toute une Communauté.

En effet, mettez ici une Sœur qui cherche à donner dans tous les travers d'une singularité affectée, que deviendront pour elle et pour celles qu'elle pourrait entraîner par son

exemple, les règlements les mieux établis et les plus usités dans la Communauté? Singulière dans ses idées, elle les soutiendra avec entêtement, et elle ne voudra pas en démordre. Singulière dans sa conduite, elle voudra veiller quand les autres dorment, prier quand les autres travaillent, parler quand les autres gardent le silence. Singulière jusque dans les pratiques de dévotion, elle s'y portera différemment des autres, ou elle fera au-delà des autres. Le confesseur même n'en saura plus assez pour elle, dès que ce sera le confesseur ordinaire de toute la Communauté. La prédication de la parole de Dieu n'aura plus d'attraits pour elle, dès qu'elle sera faite par l'aumônier de la maison. Les meilleurs livres n'auront plus de quoi la contenter, dès qu'ils seront communs ou qu'ils auront déjà été lus; c'est-à-dire qu'à force d'innover et de changer, d'ajouter ou de retrancher, il ne tiendrait pas à elle que les intentions les mieux marquées des saints Fondateurs ne fussent anéanties, et que leurs plus saintes lois ne finissent pas être totalement abrogées.

Mais autant la simplicité rougirait de pareils dérangements, autant est-elle éloignée de toutes ces vaines délicatesses et de toutes ces singularités qui pourraient les produire. La simplicité s'accommode de tout ce qui accommode les autres; ou plutôt, sans examiner si les autres s'en accommodent ou non, elle s'accommode de tout ce qu'on lui prescrit. Dans sa dévotion même, une âme simple s'entient volontiers aux pratiques les plus communes. Ce n'est pas que son intérieur ne puisse être singulier, mais elle veut au moins que son extérieur soit commun; et quoiqu'il s'en faille beaucoup que la simplicité soit incompatible avec les voies sublimes et extraordinaires de la piété, puisqu'elle est elle-même un des plus chers objets des complaisances de Dieu, qui aime à s'entretenir avec les âmes simples¹; que c'est elle par préférence qu'il appelle à ses

(1) Cum simplicibus sermocinatio ejus. Prov. 3. 32.

divines communications, comme Jésus-Christ nous l'assure dans l'Evangile, par ces paroles sorties de sa bouche divine : *Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents du siècle, et de ce que vous les avez révélées aux simples et aux petits*¹, néanmoins l'âme simple s'interdit l'amour de ces voies, l'envie d'y parvenir, les efforts pour y atteindre de son propre choix ; elle est toujours contente de son sort, parce qu'elle sortirait de son propre caractère, si elle ne se contentait pas également de tout.

Oh ! qu'elle est donc belle cette simplicité ! Qu'elle est admirable ! Qui vous la donnera ? Vous devez tout quitter pour elle ; c'est *la perle précieuse*² dont parle Jésus-Christ dans l'Evangile. La sagesse mondaine la méprise, mais cette folle sagesse sera méprisée à son tour ; elle succombera devant les véritables enfants de Dieu, qui détesteront toujours la prudence du siècle.

A propos de *prudence*, il faut que je vous en dise un mot, avant que de terminer cette Conférence : « Car, pour parler le langage naïf de saint François de Sales, j'ai bien pensé que si je parlais de la simplicité de la colombe, l'on me jetterait vite la prudence du serpent dessus. »

Plusieurs ont demandé quel était le serpent dont Notre-Seigneur a voulu parler et dont nous apprissions la prudence, quand il a dit : *Soyez prudents comme le serpent*³. Laissant donc toutes les autres réponses qui se peuvent faire à cette question, je me borne à une seule, et je dis que nous devons imiter la prudence du serpent, qui, lorsqu'il est attaqué, expose tout son corps pour conserver sa tête, nous exposant nous-mêmes au péril, quand il est

(1) Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus.... et revelasti ea parvulis. *Matth. 11. 25.*

(2) Simile est... homini quærenti bonas margaritas. *Matth. 13. 45.*

(3) Estote ergo prudentes sicut serpentes. *Matth. 10. 16.*

nécessaire, pour conserver en nous sain et entier Jésus-Christ et son amour. Car il est notre chef et nous sommes ses membres ; et telle est la prudence que nous devons avoir en notre simplicité.

J'ajouterai encore qu'il y a deux sortes de prudence, l'une naturelle et l'autre surnaturelle. Quant à la prudence naturelle, il faut avoir soin de la mortifier comme n'étant pas bonne, mais pernicieuse au salut et ennemie de Dieu. C'est là *cette prudence de la chair* que l'Ecriture appelle *mort*¹, parce qu'elle ne sert qu'à mal faire et qu'à venir à bout de ses fins par des voies obliques et tortueuses. Quant à la véritable vertu de prudence, la prudence chrétienne et surnaturelle, elle peut et doit même être pratiquée en certaines occasions, parce qu'elle est comme un sel spirituel qui donne du goût et de la saveur à toutes les autres vertus. Mais encore vous observerez que des religieuses, que des épouses de Jésus-Christ doivent la pratiquer de telle sorte, que, dans toute leur conduite, la simplicité de la colombe se fasse remarquer partout et avant tout.

« Pour moi, disait à ce sujet saint François de Sales, je ne sais ce que m'a fait cette pauvre vertu de prudence ; j'ai de la peine à l'aimer, et si je l'aime, ce n'est que par nécessité, d'autant qu'elle est le sel et le flambeau de la vie. La beauté et la simplicité me ravit, et je donnerais toujours cent serpents pour une colombe. Je sais que leur mélange est utile, et que l'Evangile même nous le recommande ; mais pourtant il me paraît qu'il faut faire comme en la composition de la thériaque, où, pour bien peu de serpent, on met beaucoup d'autres drogues salutaires. Si la dose de la colombe et du serpent était égale, je ne m'y voudrais pas fier. Le serpent pourrait tuer la colombe, non pas la colombe le serpent. C'est la plume d'aigle qui ronge les autres ; c'est la lime qui mange ce qu'elle frotte². »

(1) Nam prudentia carnis mors est. Rom. 8. 6.

(2) Esprit de S. François de Sales, part. 8. chap. 18.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que si, dans un siècle rusé comme le nôtre, il faut de la prudence, au moins pour s'empêcher d'être surpris, et que, par conséquent, si cette maxime de l'Evangile : *Soyez prudents comme le serpent*¹, n'est ni blâmable ni condamnable, oh ! il s'en faut beaucoup, cette autre maxime qui nous apprend que c'est une grande sagesse, selon Dieu, *de souffrir qu'on nous dévore et qu'on prenne notre bien*², sachant qu'un bien meilleur et plus assuré nous attend, n'est pas moins évangélique ; « qu'un véritable chrétien, en un mot, pour parler avec saint François de Sales, et il faut le dire à plus forte raison d'une personne consacrée à Dieu, aimera mieux être enclume que marteau, volé que voleur, meurtri que meurtrier, martyr que tyran, bon et simple que fin et malicieux³. » Ainsi soit-il.

(1) Estote ergò prudentes sicut serpentes. *Matth. 10. 16.*

(2) Et ei, qui vult tecum judicio contendere et tunicam tollere, dimitte ei pallium. *Matth. 5. 40.*

(3) *Ib. ubi suprà.*

LXXIV^e CONFÉRENCE.

SUR LA SINCÉRITÉ.

1. *Quelle est l'obligation de pratiquer la Sincérité ?*
2. *De quelle confiance jouira, au jour du jugement, une âme qui aura toujours agit avec Sincérité.*
3. *De quelle confusion sera couverte alors une âme qui aura manqué de Sincérité.*

Ante omnia omne verbum verax præcedat te.

Sur toutes choses que la sincérité marche toujours devant nous.
Eccli. 37. 20.

La sincérité, mes Sœurs, a une telle affinité avec la simplicité dont je vous ai parlé dans la dernière Conférence, qu'elle en dérive comme une conséquence de son principe : l'une dépend essentiellement de l'autre ; la simplicité produit la sincérité, et la sincérité fait le prix et l'ornement de la simplicité. Si les hommes n'avaient que de la droiture dans le cœur, la simplicité serait toujours une vertu ; jamais on ne serait obligé de se prémunir contre leurs artifices ; on se montrerait toujours tel qu'on est, et, par conséquent, la sincérité pourrait être sans bornes ; en aucun cas, elle ne serait réprimée par ce qu'on appelle, dans le monde politique, réserve, dissimulation. Mais, si la méchanceté des hommes fait qu'on n'est pas obligé de dire tout ce qu'on pense, et si la simplicité est une vertu discrète qui ne peut être contraire à la prudence, cette autre vertu

si recommandée par Jésus-Christ dans l'Evangile, quand il nous dit : *Soyez prudents comme le serpent* ¹, néanmoins il est certain qu'on est obligé de ne jamais dire le contraire de ce que l'on pense, et que la sincérité est quelque chose de si essentiel à la simplicité, que là où il y a le moindre détour et le moindre artifice, la simplicité ne se trouve plus.

Or, c'est de la simplicité que je viens vous entretenir aujourd'hui. Je vous montrerai : 1° quelle est l'obligation de pratiquer cette vertu ; 2° de quelle confiance jouira, au jour du jugement, une âme qui aura toujours agi avec sincérité ; 3° de quelle confusion sera couverte alors une âme qui aura manqué de sincérité. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. QUELLE EST L'OBLIGATION DE PRATIQUER LA SINCÉRITÉ ?

Cette obligation se tire premièrement de l'enseignement de la sainte Ecriture : *Malheur*, dit l'Esprit-Saint, au *Livre de l'Eclésiastique*, par la bouche du Sage, *malheur à celui qui a le cœur double et les lèvres trompeuses, qui parle en un cœur et en un cœur* ². *L'homme qui a l'esprit de duplicité, est inconstant et flottant dans toutes ses voies* ³. *Il se défie de chacun, et chacun se défie de lui. Vrai Ismaël, ses mains sont contre tous, et les mains de tous sont contre lui* ⁴. *Sa langue est un rasoir qui tranche de deux côtés* ⁵, et lorsqu'il parle de paix, c'est alors qu'il couve quelque malignité ⁶. Ailleurs il ajoute : *L'homme fourbe et dissimulé est en abomination devant*

(1) Estote ergò prudentes sicut serpentes. *Matth.* 10. 16.

(2) Væ duplici corde et labiis scelestis ! *Eccli.* 2. 14.

(3) Vir duplex animo, inconstans est in omnibus viis suis. *Jacob.* 1. 8.

(4) Vocabisque nomen ejus Ismaël... Hic erit ferus homo ; manus ejus contra omnes, et manus omulorum contra eum. *Genes.* 16. — 11. 12.

(5) Quasi romphæa bis acuta lingua ejus. *Eccli.* 21. 4.

(6) Et cum pax sit, ille semper insipias suspicatur. *Job.* 15. 21.

Dieu ; au contraire, celui qui marche avec simplicité, est l'objet de ses complaisances ¹. *Sur toutes choses, dit-il encore, que la sincérité marche toujours devant vous* ² ; *car celui qui use de sophismes est digne de haine* ³. *Les rusés et ceux qui dissimulent, dit le saint homme Job, provoquent la colère de Dieu* ⁴.

D'après ces différents textes, on peut juger facilement combien la duplicité est condamnable ; et si déjà elle est une chose si odieuse dans un séculier, que sera-ce dans une personne consacrée à Dieu ? Une religieuse doit donc bien se garder de s'en rendre coupable, parce que sa réputation est bien plus ternie par un vice de cette nature, lorsqu'on vient à s'en apercevoir, que celle d'un séculier ne le serait dans le monde. Elle doit éviter toute duplicité, tout mot équivoque, et ne jamais avoir recours à un si indigne moyen ni pour excuser ses fautes, ni pour les cacher. Celle qui y a recours, de peur qu'on ne sache qu'elle a failli et qu'on ne l'en estime moins, est bien éloignée d'avoir l'esprit de mortification et d'humilité. Elle devrait chercher, par-dessus tout, les occasions de s'humilier et de se mortifier, et elle fuit celles qui se présentent et qu'elle ne saurait éviter sans s'exposer alors à pécher. Cette conduite est très-éloignée de la perfection à laquelle elle est appelée et où elle doit tendre.

Si de l'enseignement de l'Ecriture, nous passons à la doctrine des Saints, nous trouvons chez eux le même langage.

« Que vos paroles, dit saint Bonaventure, soient véritables et simples. » Vous le voyez, d'après ce saint Docteur, non-seulement on doit toujours dire la vérité, mais on doit aussi toujours parler simplement, sans se servir d'équivo-

(1) *Abominatio Domini est omnis illusor, et cum simplicibus sermocinatio ejus. Prov. 3. 32.*

(2) *Ante omnia opera verbum verax præcedat te. Eccli. 37. 20.*

(3) *Quid sophisticè loquitur, odibilis est. Eccli. 37. 25.*

(4) *Callidi et simulatores provocant iram Dei. Job. 36. 15.*

ques ou de mots à double sens ; autrement, on est très-éloigné de la sincérité chrétienne et religieuse.

Saint Augustin est du même sentiment que saint Bonaventure sur ce sujet : « Tout déguisement, dit-il, ou toute espèce de duplicité est un mensonge. » C'est pourquoi une personne qui, d'un côté, voudrait bien ne pas blesser la vérité, mais qui, d'un autre, ne veut pas la dire, et qui, dans cette vue, se sert de détours, de mots équivoques, pour faire entendre une chose lorsqu'elle en pense une autre, manque de sincérité. Une telle conduite est le propre d'une âme double et déguisée ; elle est contraire à cette droiture avec laquelle on doit se comporter non-seulement dans la vie religieuse et chrétienne, mais même dans la vie civile. En effet, il est certain que la fidélité du commerce que les hommes ont ensemble, ne reçoit pas moins d'atteinte par cette sorte de langage équivoque, que par un mensonge évident, et que s'il était permis de parler de cette façon, on ne pourrait plus se fier les uns aux autres. Ce défaut est tellement odieux, que quand une personne y est sujette, quelque honnête qu'elle puisse être d'ailleurs, on ne veut pas se fier à elle, et qu'on ne la pratique qu'avec une certaine défiance, dans la crainte d'être trompé. C'est pourquoi, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, le Sage dit que *celui-là est digne de haine, qui use d'un langage sophistique* ; c'est-à-dire qui parle avec dissimulation, et se sert de termes équivoques et de mots ambigus, parce qu'on le regarde comme un homme double et de mauvaise foi.

« Il faut bien se garder d'user de duplicité, dit saint Grégoire-le-Grand, et l'on ne saurait employer trop de moyens pour extirper un défaut si odieux. »

Dans un autre endroit, ce saint Pape, après avoir fait un portrait saisissant des caractères enclins à la duplicité ; après avoir dit d'eux qu'ils sont féconds en ressources pour échapper aux remontrances et pour s'attirer des éloges, lors même qu'ils mériteraient des reproches ; qu'ils

témoignent de l'amitié, et qu'ils n'en ont pas ; de la reconnaissance, et que ce sont des ingrats ; le désir d'obliger, et qu'ils n'en ont pas d'envie, conclut qu'il faut s'attacher de bonne heure à arracher cette mauvaise plante, et qu'on ne saurait trop se mettre en garde contre toute espèce de dissimulation, de déguisement et de duplicité.

« La sincérité, dit saint François de Sales, ne veut pas de *doublure*, » c'est-à-dire dans sa manière de s'expliquer, qu'elle rejette tous ces esprits doubles et rusés, dont les intentions ne répondent pas à leurs actions.

« Un jour, dit M. Camus, comme quelqu'un lui demandait ce qu'il entendait par la sincérité : cela même, répondit-il, que le mot sonne, c'est-à-dire sans cire. — Me voilà, répliqua l'interlocuteur, aussi savant qu'auparavant. — Savez-vous, poursuivit le Saint, ce que c'est que du miel sans cire ? C'est celui qui est exprimé du rayon, et qui est fort purifié. Il en est de même d'un esprit, quand il est purgé de toute duplicité ; alors on l'appelle sincère, franc, cordial, ouvert et sans porte de derrière ¹.

« Il estimait, continue le même auteur, que c'était une grande trahison devant Dieu et devant les hommes, que de déguiser son intérieur par une contenance extérieure qui n'y répond pas. Il appelait ces personnes des personnes doubles, masquées, contrefaites et dangereuses ; et la parole de Dieu, ne cessait-il de répéter, leur donne de grandes malédictions dans les saintes Ecritures.

« La duplicité, disait-il encore, est la source empoisonnée d'où proviennent les finesses, les malices et les tromperies. C'est par son moyen que les hommes trouvent des inventions pour tromper l'esprit du prochain et de ceux avec qui ils ont affaire. Ils cherchent par-là à les conduire au point qu'ils prétendent ; c'est-à-dire à leur faire entendre qu'ils n'ont d'autres sentiments dans le cœur que ceux qu'ils manifestent dans leurs paroles, .

(1) *Esprit de S. François de Sales. part. 7. chap. 12.*

ni d'autres connaissances sur le sujet dont il est question, que celles qu'ils exposent artificieusement : ce qui est infiniment contraire à la sincérité ; car le propre de cette vertu est d'agir de telle sorte, que l'extérieur soit toujours conforme à l'intérieur¹. »

Aussi, voyez une religieuse qui se conduit avec toute la sincérité que cet aimable Saint avait tant à cœur, chez elle point de dissimulation, point de déguisement, soit à l'égard de sa Supérieure, soit envers ses Sœurs ; toujours ses paroles et ses actions répondent exactement à ses intentions et à ses dispositions intérieures. Elle n'oublie pas que la parole ne nous étant donnée que pour être l'expression de nos pensées et de nos affections, jamais nous ne devons témoigner au dehors que ce qui est véritablement au fond de notre cœur. Dût-elle, à cause des aveux qu'elle fera, recevoir des réprimandes, encourir le blâme, subir une pénitence, n'importe, rien ne l'empêchera d'avouer son tort avec la plus grande franchise et d'exposer avec une simplicité d'enfant tout ce qu'elle se croit obligée de faire connaître, même à son désavantage. Oui, il est vrai, dit-elle, en s'adressant à sa Supérieure, j'ai violé tel point de la règle, et il y a eu de ma faute. Je ne me suis pas rendue avec assez d'exactitude à tel exercice, et il y a eu nonchalance de ma part. J'ai laissé perdre tel objet, et il y a eu négligence de mon côté. Mon obéissance n'a pas été assez prompte dans cette circonstance, parce que je n'ai pas cherché à surmonter, comme je l'aurais dû, la répugnance que j'éprouvais à obéir. J'ai manqué au silence dans cette occasion où j'aurais tant édifié, si je l'eusse mieux observé, et je dois avouer à ma confusion que j'ai cédé à un penchant de curiosité en ne me taisant pas, et en me permettant d'adresser quelques questions que j'aurais dû remettre à un autre temps. J'ai eu tel démêlé avec une de mes Sœurs, et il y a eu plus de ma

(1) *Esprit de S. François de Sales, part. 6. chap. 1.*

faute que de la sienne, parce que je n'ai ni assez de patience ni assez de douceur, et que je me laisse trop aller aux saillies de mon caractère vif et ardent, etc. »

Ainsi vous le voyez, pas d'excuse, pas de dissimulation de la part de cette âme simple et droite, pas d'artifice dans l'accusation qu'elle fait contre elle-même; pas de duplicité dans ses paroles. Oh ! l'admirable sincérité ! Et si le Sauveur du monde, témoin de la foi de la Chananéenne, ne put s'empêcher d'en témoigner son admiration et s'écria : *O femme, que votre foi est grande*¹ ! ne puis-je pas m'écrier aussi dans l'étonnement où me jette une telle sincérité : O épouse de Jésus-Christ, que votre sincérité est grande ! Qu'elle est admirable ! Qu'elle est édifiante ! Et de même que ce divin Sauveur, dans une autre circonstance, dit à l'hémorroïsse qui s'était approchée doucement de lui par derrière, pour toucher le bord de sa robe : *Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a guérie*² ; de même ne suis-je pas fondé à tenir un pareil langage, et à dire de vous qui avez *la simplicité de la colombe*, tant recommandée par Jésus-Christ dans son saint Evangile : « Ayez confiance, ma chère Sœur, votre sincérité vous aura sauvée ? » Vous allez en juger.

II. DE QUELLE CONFIANCE JOUIRA, AU JOUR DU JUGEMENT, UNE ÂME QUI AURA TOUJOURS AGI AVEC SINCÉRITÉ.

En effet, avec quelle assurance paraîtront alors en présence de Dieu, *qui est le scrutateur des cœurs*³, celles d'entre vous dont la conduite aura été marquée au coin de cette vertu ! Transportez-vous un instant en esprit à ce jugement redoutable, où le Seigneur, *un flambeau à la main*, suivant les expressions de la sainte Ecriture, *viendra*

(1) O mulier, magna est fides tua ! *Matth.* 15. 28.

(2) Confide, filia, fides tua te salvam fecit. *Matth.* 9. 22.

(3) Qui autem scrutatur corda Deus. *Rom.* 8. 27.

*examiner les consciences*¹. Quelle lumière il y répandra ! Comme elles deviendront transparentes en un clin d'œil ! *Ce sera*, dit l'apôtre saint Jean dans son Apocalypse, *comme une mer de cristal*², où toutes nos actions, jusqu'aux plus petites et aux plus indifférentes, seront clairement aperçues non-seulement en commun, mais encore en détail et jusqu'aux moindres circonstances, avec les motifs qui en auront été le principe, et avec l'intention qui nous aura fait agir, pour être ensuite examinées, pesées dans la balance de la justice divine, et enfin pour être jugées, condamnées ou approuvées. Alors, quel témoignage consolant ne trouvera pas dans sa propre conscience une âme qui aura toujours été sincère dans ses paroles comme dans ses actions ! Qu'aurait-elle à appréhender que le souverain Juge découvrit aux yeux de sa Supérieure et de ses Sœurs, dont elles n'eussent parfaitement été au courant durant sa vie, elle qui ne s'est jamais comportée avec duplicité à leur égard ; elle qui, dans toutes les occasions, a su si bien allier l'intérieur avec l'extérieur, en évitant avec le plus grand soin toute astuce et toute dissimulation ; elle dont *tout le corps a été constamment brillant de clarté, parce que son œil était simple*³ ?

Aussi, dès le premier abord, aura-t-elle tout lieu d'espérer beaucoup de cet examen rigoureux qu'elle va subir, et attendra-t-elle avec un calme, une tranquillité parfaite la sentence de grâce et de miséricorde qui sera, n'en doutez pas, dictée en sa faveur. Cette sentence ne tarde pas à être entendue, et, à l'instant, le souverain Juge des vivants et des morts la prononce : « *Venez*, lui dit-il, ma fille, ma bien-aimée, en se montrant à elle avec cette douce majesté qui ravit tous les élus, *venez posséder le royaume*

(1) *Scrutabor Jerusalem in lucernis. Soph. 1. 12.*

(2) *Tanquam mare vitreum simile cristallo. Apoc. 4. 6.*

(3) *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit Matth.*

des cieux qui vous a été préparé dès le commencement du monde, et qui vous appartient¹. Venez, ô mon épouse, venez partager le bonheur et la joie de votre céleste Epoux. Dans les jours de ma vie mortelle, j'aimais à laisser venir à moi les petits enfants, je les caressais, je les comblais de baisers, je les bénissais, j'ai même assuré que le royaume des cieux leur était particulièrement destiné. C'est vous dire, ma bien-aimée, qu'il vous appartient de droit, puisque vous êtes redevenue enfant et que vous êtes constamment restée enfant par votre sincérité et votre simplicité : Entrez donc dans la joie de votre Seigneur et de votre Dieu². Anges saints, ministres et exécuteurs de mes volontés sur les enfants des hommes, laissez cette enfant s'approcher de moi, ne lui fermez pas l'entrée du royaume des cieux ; car c'est à elle et à quiconque lui ressemble, qu'il est réservé³. »

III. DE QUELLE CONFUSION SERA COUVERTE ALORS UNE ÂME QUI N'AURA PAS AGI AVEC SINCÉRITÉ.

Je ne puis mieux vous le faire sentir que par la comparaison suivante que je tire de la sainte Ecriture. Le pieux roi Ezéchias, attaqué d'une maladie mortelle qui l'avait réduit à la dernière extrémité, disait à Dieu : *Seigneur, ma vie est comme une tente que l'on plie déjà pour l'emporter⁴*. Remarquez bien cette expression dictée par l'Esprit-Saint lui-même, et qui peint si bien ce dont il s'agit ici : *Elle est pliée*. Tel est l'état présent d'une âme double et dissimulée ; elle est maintenant comme renfermée, com-

(1) Venite benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi. *Matth.* 25. 34.

(2) Intra in gaudium Domini tui. *Matth.* 25. 21.

(3) Sinite parvulos, et nolite prohibere eos venire ad me ; talium est enim regnum cœlorum. *Matth.* 19. 14.

(4) Generatio mea ablata est, et convoluta est ad me, quasi tabernaculum pastorum. *Is.* 38. 12.

me enveloppée en elle-même; c'est une retraite souvent impénétrable même aux yeux des personnes avec qui elle vit habituellement. Là, demeurent cachés des arrière-pensées, des artifices, des tromperies, des malices, des fines-
ses, des dissimulations et cent autres de ce genre. Il n'y a que l'œil de Dieu qui puisse percer dans ce chaos de duplicité; mais tout autre que Dieu n'y découvre rien, n'y voit rien, n'y remarque rien; c'est, pour suivre notre comparaison, comme une tente. Vous le savez. Quand une tente, ou plutôt quand une tenture qui servait à faire une tente, est pliée, on n'y aperçoit plus rien, on n'y distingue plus ni figures ni personnages; on ne sait si c'est un paysage riant qui y est dépeint, ou si c'est une bataille sanglante qui y est représentée; mais, à l'instant où l'on vient à la déplier, tout se développe, tout se montre tel qu'il est. Les figures et les divers personnages paraissent ou dans toute leur beauté, ou dans toute leur difformité, et les impressions qu'ils font sur les spectateurs sont différentes, selon la diversité des sujets qui s'y trouvent représentés.

Or, voilà ce qui arrivera, au jour du jugement, à une âme double et dissimulée, supposé qu'elle ne se soit pas corrigée de ce défaut et qu'elle n'en ait pas fait pénitence. Sa conscience; jusqu'alors fermée par tant de plis et de replis, sera tout à coup dévoilée en présence du souverain Juge. On y verra tous les détours, tous les subterfuges, tous les artifices de la duplicité gravés profondément et comme en caractères ineffaçables; *écrits*, pour me servir des expressions du saint homme Job, *avec une plume de fer sur une feuille de diamant*¹. Ah! grand Dieu! quelle confusion pour cette âme dissimulée, qui aura été bien éloignée de reproduire dans sa conduite cette sincérité ou

(1) Quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei? quis mihi det ut exarentur in libro stylo ferreo, et plumbi laminâ, vel celtâ sculptantur in silice?
Job. 19. — 23. 24.

cette simplicité d'enfant que Jésus-Christ demandait d'elle, et qui toute seule, selon l'oracle sorti de sa bouche divine, *devait lui donner droit au royaume des cieux*.¹ Quelle honte pour cette âme astucieuse, quand tous les faux-fuyants dans lesquels elle se retranchait seront manifestés et mis au grand jour ; qu'ils seront entièrement découverts aux Supérieures générales et particulières ; que toutes les Sœurs de sa Congrégation et, qui plus est, de la même Communauté qu'elle, en auront une parfaite connaissance ; que tout le monde apercevra clairement toutes ces fourberies, tous ces déguisements, toutes ces paroles étudiées qui donnaient à entendre tout le contraire de ce qu'elle pensait au fond de son cœur ! C'était un arbre de belle apparence ; mais il était chargé de feuilles et de fleurs, et nullement de fruits ; ou s'il portait encore quelques fruits, c'étaient de mauvais fruits, des fruits qui ne provenaient que d'une racine encore pire. C'était une personne d'une grande finesse, d'une rare prudence à l'extérieur, oui... ; mais, ô mon Dieu ! quelle prudence ? Prudence toute mondaine, indigne d'une religieuse, et dont les artifices charnels appartiennent *aux enfants de ce siècle* ², comme les qualifie Jésus-Christ dans son Evangile, tandis que les véritables enfants de Dieu marchent sans détours et ont le cœur sans plis et replis.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que vous devez avoir une grande estime pour la sincérité, et une souveraine horreur pour toute espèce de dissimulation, prenant garde que vos paroles et vos actions répondent exactement à vos intentions et à vos dispositions intérieures, et ne témoignant au dehors que ce qui est véritablement au fond de votre

(1) *Talium est enim regnum cœlorum. Matth. 19. 14.*

(2) *Quia filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis sunt. Luc. 16. 8.*

cœur ; qu'il faut éloigner de vous, par conséquent, tous ces rapports grossis et exagérés, tous ces discours peu sincères qui tiennent de la duplicité ; qu'il faut aussi avoir soin de ne pas faire paraître à l'extérieur quelque vertu ou quelque perfection qui vous manquerait réellement ; comme, au contraire, si vous en avez quelqu'une, vous appliquer à la cacher, à moins que la gloire de Dieu ou la charité envers le prochain ne vous oblige de la faire connaître ; qu'enfin, dans tous vos entretiens, dans toutes vos actions, dans toutes vos démarches, vous devez vous imposer une loi inviolable de ne jamais sortir des règles ni de la vérité, qui ne veut rien de faux, ni de la charité, qui ne veut rien d'offensant, ni de la prudence, qui ne veut rien d'in-discret, de sorte que, selon le langage de Jésus-Christ, *vous soyez prudentes comme le serpent, et simples comme la colombe*¹.

Ainsi soit-il.

(1). Estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ.
Matth. 10. 16.

LXXV^e CONFÉRENCE.

SUR LA PATIENCE.

1. *Quelles sont les raisons de pratiquer la Patience?*
 2. *Quels sont les avantages que procure la Patience?*
 3. *En quoi faut-il pratiquer la Patience?*
-

Dominus autem dirigat corda vestra in charitate Dei, et patientia Christi.

Que le Seigneur dirige vos cœurs dans l'amour de Dieu et dans la patience de Jésus-Christ. 2. Thess. 3. 5.

Toute la morale évangélique, mes Sœurs, est renfermée dans ces deux mots : Aimer Dieu et pratiquer la patience comme Jésus-Christ. Voilà ce qui, dans le monde, fait le véritable chrétien, et ce qui le distingue de celui qui ne l'est que de nom. Voilà ce qui, dans la religion, fait la véritable religieuse, et ce qui la distingue de la religieuse imparfaite. Voilà ce qui assure la paix, la tranquillité dans cette vie, et ce qui procure le bonheur, la félicité dans l'autre. Dans le ciel on aime et on ne souffre plus. Sur la terre, on souffre et on souffre avec Jésus-Christ. Dans l'enfer on ne peut plus aimer et ne pas souffrir, parce qu'on n'a ni aimé ni souffert avec Jésus-Christ sur la terre.

Mon texte semblerait m'amener naturellement à traiter, dans cette Conférence, de la charité et de la patience ; mais, comme je vous ai déjà parlé de la première de ces deux vertus dans les Conférences précédentes, je me borne

aujourd'hui à vous entretenir de la seconde. Et vraiment je m'estime heureux qu'après avoir commencé ce cours d'instructions sur les vertus chrétiennes et religieuses par la charité, qui est la reine de toutes, il me soit donné de le terminer par la patience, cette autre vertu non moins nécessaire, que l'apôtre saint Paul avait tant à cœur de voir mise en pratique parmi les chrétiens de l'Eglise naissante. lorsqu'ayant souhaité aux fidèles de Thessalonique *que le Seigneur dirigeât leurs cœurs dans l'amour de Dieu*, il ajoutait, *et dans la patience de Jésus-Christ*. Sur quoi j'ai à vous montrer : 1° quelles sont les raisons de pratiquer la patience ; 2° quels sont les avantages que procure la patience ; 3° en quoi il faut pratiquer la patience. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. QUELLES SONT LES RAISONS DE PRATIQUER LA PATIENCE ?

Il était de la sagesse de Dieu de nous donner de grands modèles de patience pour nous soutenir dans les traverses de cette vie. La foi de la Providence parle puissamment à notre esprit ; mais les exemples de Jésus-Christ, et des Saints, touchent vivement notre cœur, et la patience n'est presque plus, si j'ose le dire, un grand effort de vertu, quand elle est soutenue par l'exemple de ce Chef adorable et des Saints, ses fidèles imitateurs.

I. L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST.

En effet, voyons d'abord quelle a été la patience de ce divin Modèle. On ne peut s'empêcher de la trouver admirable sous tous les points de vue qu'on veuille la considérer. Il savait, cet Homme-Dieu, qu'il devait être, selon les prophéties, *l'homme de douleurs, l'homme qui sait ce que c'est que de souffrir*¹. En entrant dans le monde, il

(1) Virum dolorum, et scientem infirmitatem. *Is. 53. 5.*

vit s'ouvrir devant lui une carrière de tribulations; dès lors il s'y soumit, bien différent en cela des autres hommes qui ne prévoient rien de ce qui leur arrivera dans le cours de leur vie. Jésus-Christ, dès le sein de sa sainte mère, but le calice d'amertume, et, selon l'expression de l'apôtre saint Paul, *il soutint la vue de la croix en's'en faisant un sujet de joie par avance*¹. En venant au monde et en naissant dans une étable, il voyait déjà le Calvaire, et sa grande âme se livra totalement en ce point, comme en tout le reste, à la volonté de son Père.

Dans le cours de sa vie, tout concourut à exercer la patience de cet adorable Sauveur; il eut affaire au peuple le plus indocile et le plus armé de préjugés. Ce peuple attendait un Messie puissant, glorieux, conquérant, et Jésus-Christ, quoique revêtu de tous les caractères du vrai Messie promis, parut pauvre, faible, sans appui et sans appareil de grandeur. Les miracles étonnants qu'il opéra ne purent jamais détromper cette nation esclave des choses sensibles; elle s'égara toujours dans ses fausses idées de grandeur, et elle persécuta Jésus-Christ parce qu'il n'était pas de la manière qu'elle l'imaginait et qu'elle le voulait. Ce divin Sauveur supporta avec une patience inaltérable les contradictions de ces hommes prévenus et opiniâtres. Ils lui imputèrent toutes sortes de crimes, au point de le regarder comme un suppôt de l'enfer, et d'attribuer ses miracles à la puissance du démon². Jésus-Christ, sans rien perdre de sa patience, se contenta de les rappeler aux lumières du bon sens, et de les mettre en contradiction avec eux-mêmes; mais très-peu d'entre eux ouvrirent les yeux à la vérité, et les plus puissants persistèrent dans leur aveuglement et dans le projet qu'ils avaient formé de perdre ce bienfaiteur de leur nation et de tous les hommes.

(1) Qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem. *Hebr. 12. 2.*

(2) In principe dæmoniorum ejicit dæmones. *Matth. 9. 34.*

Voilà pour les Juifs ses compatriotes. Voyons-le maintenant avec ses Apôtres ; rien n'est plus admirable que la patience dont ce divin Sauveur usa à leur égard. C'étaient des hommes moins indociles que les chefs de la Synagogue, mais dans qui les lumières étaient si bornées, qu'ils comprenaient rarement les instructions de leur Maître. Il leur répétait ses discours, leur en développait le sens caché, répondait à leurs questions même les plus hasardées ; il les appelait ses amis, ses frères ; il pourvoyait à leurs besoins, et jamais leurs idées rampantes et grossières n'altéraient sa patience et sa condescendance. Quelquefois il parut leur reprocher leur peu de foi, mais c'était d'un ton qui décelait la tendresse de son âme. *Ah ! pourquoi donc êtes-vous timides, hommes de peu de foi* ¹ ? leur disait-il avec bonté. Une fois il reprit vivement Pierre, qu'il destinait d'ailleurs à être le chef des autres, mais c'était le désir qu'il avait de souffrir qui animait son zèle. Pierre voulait l'en détourner, et Jésus-Christ le traita de séducteur : *Retirez-vous de moi, Satan, lui dit-il, parce que vous ne comprenez rien aux choses de Dieu* ².

Ce modèle admirable de patience, cet Homme-Dieu qui était la patience incarnée, fit quelquefois de grands reproches aux Scribes et aux Pharisiens ³, mais c'était le zèle des intérêts de son Père qui l'animait. Ces chefs incorrigibles de la nation juive portaient l'esprit de contradiction au point de disputer contre les miracles les plus indubitables ; ils mettaient tout en œuvre pour obscurcir la doctrine du salut ; ils proposaient des questions tantôt captieuses ⁴, et tantôt ridicules ⁵, toujours hors du plan de la vérité qu'ils se proposaient néanmoins d'enseigner. Jésus-Christ supportait avec patience les injures dont ils le chargeaient, mais, quand ils calomniaient les œuvres de Dieu, il les

(1) Quid timidi estis, modicæ fidei ? *Matth.* 28. 9.

(2) Vade retrò, Satana, quia non sapis quæ Dei sunt. *Marc.* 8. 33.

(3) *Matth.* 23. 13. et seq. (4) *Marc.* 12. 14. (5) *Luc.* 20. 28. et seq.

reprenait alors avec autant de force que de majesté, et cette patience dont ce divin Sauveur ne cessa de donner des preuves, fut aussi éclairée que constante. Moïse et les Prophètes avaient fait des miracles de terreur : le glaive du Seigneur, le feu du ciel, les gouffres de la terre, la famine, la peste et la guerre furent les instruments dont Dieu les arma pour dompter les rebelles ; tandis que Jésus-Christ ne fit jamais que des miracles de bienfaisance. S'il prédit les malheurs de Jérusalem, ce n'est qu'en lui donnant le temps de les éviter, et la vue de ses malheurs, si souvent et si justement mérités, émut son cœur et lui fit verser des larmes ¹.

Ce fut surtout, durant le cours de sa douloureuse passion, que ce divin Modèle donna l'exemple d'une patience admirable : *Lorsqu'on l'outrageait*, dit l'apôtre saint Pierre, *il ne répondait point par des injures ; quand on le maltraitait, il ne faisait point de menaces. Il s'abandonnait sans dire mot à celui qui le condamnait injustement* ². Oui, jusqu'à son dernier soupir, cet adorable Sauveur usa d'une patience toute divine à l'égard de ses persécuteurs et de ses bourreaux ; et si, quelques instants avant que d'expirer, il ouvrit la bouche, ce fut pour les excuser auprès de son Père, et pour lui demander grâce en leur faveur ³.

II. L'EXEMPLE DES SAINTS.

Personne, sans doute, ne peut égaler un aussi parfait modèle de patience que celui dont je viens de vous faire le tableau ; mais il a été donné aux Saints, qui ont paru dans les différents siècles de l'Eglise, de l'imiter, chacun, dans la condition où la divine Providence les avait appelés.

(1) Videns civitatem flevit super illam. *Luc. 19. 41.*

(2) Qui cùm malediceretur, non maledicebat : cùm pateretur, non comminabatur ; tradebat autem judicanti se injustè. 1. *Petr. 2. 25.*

(3) Pater, dimitte illis ; non enim sciunt quid faciunt. *Luc. 23. 34.*

Nous avons des vies de Saints plus ou moins détaillées; nous les lisons, nous connaissons leurs actions, nous n'ignorons rien de leurs entreprises, de leurs travaux, des dangers qu'ils essuyèrent, des difficultés sans nombre qui traversèrent leurs desseins. Ils se trouvèrent tous plus ou moins, comme le dit saint Paul de lui-même, *dans la tribulation, dans la détresse, en butte aux séditions et aux mauvais traitements, accablés de veilles, consumés de jeûnes, regardés comme des séducteurs, quoiqu'ils fussent simples et vrais dans leurs démarches, comme des téméraires sans ressources, quoique leur charité industrieuse les mit en état de secourir les indigents*¹, etc.; et presque tout le reste du tableau tracé par l'Apôtre représente fidèlement les Saints dans les diverses circonstances de la vie.

Mais, au milieu de ces travaux si variés, de ces orages si multipliés, de ces traverses si continuelles, quelle fut leur patience? C'est surtout dans la pratique de cette vertu que plusieurs d'entre eux paraissent dans tout leur éclat et brillent de la plus vive splendeur. Ce n'est plus simplement leur patience, leur modération, leur douceur qu'il faut admirer, c'est leur belle âme tout entière que l'exemple de Jésus-Christ avait établie dans un calme inaccessible à toutes les tempêtes du monde et de l'enfer. Traitaient-ils des affaires aussi importantes que compliquées, c'était sans embarras et sans empressement. Répondaient-ils à une multitude de questions difficiles ou captieuses, c'était avec autant de tranquillité que de facilité et de précision. Passaient-ils des objets de controverse aux matières de la plus haute spiritualité, c'était avec autant de calme que de profond savoir. Etaient-ils obligés de réformer des abus,

(1) Sed in omnibus exhibeamus nosmetipsos in multâ patientiâ, in tribulationibus, in necessitatibus, in angustiis, in plagis. in carceribus, in seditionibus, in laboribus, in vigiliis, in jejuniis... ; ut seductores et veraces... ; sicut egentes, multos autem locupletantes; tanquàm nihil habentes, et omnia possidentes. 2. Cor. 6. 4. et seq.

c'était avec zèle, il est vrai, mais zèle sans fiel et sans humeur ; zèle qui ne laissait entrevoir aucune impatience, pas le moindre emportement ; zèle, en un mot, semblable à celui dont Jésus-Christ était animé, quand il chassa tous ceux qui achetaient ou vendaient dans le temple de Jérusalem. Etaient-ils dans la nécessité de laisser leur chère solitude et d'interrompre le silence de l'oraison pour vaquer au service du prochain, c'était sans précipitation et sans préjudice de leur union avec Dieu. Etaient-ils arrêtés dans le cours de leurs fonctions par des infirmités qui étaient le fruit et le résultat de leurs immenses travaux, il ne leur échappait pas une plainte ; ou s'ils faisaient entendre quelquefois un regret, c'était le regret toujours bien soumis, toujours subordonné au bon plaisir de la divine Providence, d'un temps dont les divers rapports de leurs fonctions et de leurs emplois leur faisaient sentir alors plus que jamais le prix inestimable.

Ce sujet est inépuisable, parce que la patience des Saints, formée sur celle de Jésus-Christ et calquée sur ce divin Modèle, était sans bornes. Ils étaient les hommes de tous les moments, de toutes les saisons, de tous les pays, de toutes les saintes actions. Ils étaient à la tête de toutes les entreprises de piété, le centre de toutes les œuvres de charité, la ressource de tous les pauvres, la consolation de tous les affligés. Ils avaient l'œil à tout, ils prenaient des mesures sur tout. Ceux-ci étaient chargés d'un grand diocèse, et avaient une infinité d'ouailles confiées à leur vigilance pastorale ; ceux-là étaient les restaurateurs du culte saint et le fléau des hérétiques qu'ils ne cessaient de combattre et par leur parole, et par leurs savants écrits. Les uns étaient les directeurs des âmes qui vivaient dans le monde, ou qui aspiraient à une plus grande perfection dans le cloître et hors du siècle ; les autres étaient fondateurs d'ordres religieux et avaient une immense famille, répandue sur toute la surface du globe, à gouverner. Plusieurs même étaient les oracles des rois, des grands, des puissants du monde ;

ils entraient dans leur conseil, et tous, au milieu de leurs occupations, de leurs travaux, de leurs voyages entrepris pour la gloire de Dieu et le bien de son Eglise, parmi les chagrins, les épreuves et les contradictions de tout genre, ils étaient sans cesse les mêmes; toujours leur âme était dans une égalité parfaite, jamais leur patience ne se démentait parce qu'ils avaient continuellement devant les yeux celle de leur divin Modèle, et que la grâce leur avait fait connaître en quoi consiste la sainte liberté des vrais disciples de Jésus-Christ.

Mais ne nous contentons pas de parler en général de la patience qu'ont pratiquée les Saints, entrons dans quelques détails; et pour vous édifier encore davantage, comme aussi pour vous exciter à vous adonner avec plus de zèle à l'exercice de cette vertu, citons l'exemple de quelques-uns d'entre eux : de saint François de Sales, par exemple, et de saint Vincent de Paul, tous les deux la gloire et l'ornement de l'Eglise dans ces derniers temps.

Saint François de Sales, dans sa manière de pratiquer la patience et de la conserver au milieu de tout ce qui était capable de la lui faire perdre, n'oublia pas un seul trait des exemples que Jésus-Christ nous donne de cette vertu dans le saint Evangile. On lit dans l'histoire de sa vie qu'il était naturellement porté à l'impatience, même à la colère. Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a écrit, rendrait incrédule sur ce point, si l'on ne savait que la grâce opère des prodiges dans la conversion des cœurs; si l'on était assuré que saint Pierre brava la fureur des Juifs, ennemis de l'Evangile, après avoir tremblé à la voix d'une pauvre servante; que saint Paul annonça Jésus-Christ aux peuples et aux rois, après avoir été son persécuteur; que saint Augustin fut embrasé du feu de l'amour divin, après avoir désespéré lui-même de pouvoir rompre les liens d'un amour profane.

Le zèle de saint François de Sales pour le salut de ses frères fut comme une fournaise qui ne s'éteint jamais, qui

pénètre et qui embrase tout, qui brise les rochers, fond les métaux et dissout les corps les plus durs; mais ce feu, qui était dirigé par la patience, ne blessa jamais personne. Il eut toute sorte d'intérêts à traiter, toute espèce de caractères à manier, toute la fureur des hérétiques à calmer, toute l'opiniâtreté des pécheurs endurcis à combattre et à vaincre, toutes les contradictions du monde et de l'enfer à éprouver. Combien de dangers dans ses courses apostoliques, de difficultés dans ses entreprises les mieux concertées, de contre-temps dans l'exécution de ses desseins! Combien de fois on attenta à sa vie pour arrêter le cours de ses travaux apostoliques! Combien de calomnies on inventa pour décrier son zèle et pour lui susciter des ennemis capables de le perdre! Il lui fallut ménager la délicatesse des grands, sans pallier leurs défauts; rechercher la protection des princes, sans les flatter; se raidir contre les abus, sans prévenir le temps de les déraciner; établir de saints usages, sans rien précipiter; faire revivre la religion, la piété, les exercices du vrai culte, sans se décourager. Et quelles ressources eut donc ce grand Saint pour surmonter tant d'obstacles et pour opérer tous les prodiges dont son histoire est remplie? L'exemple de Jésus-Christ, qui fut par excellence le bon pasteur, et qui ne recommanda rien tant à ses disciples dans son Evangile que d'apprendre de lui la douceur, l'humilité, la patience. D'après ce grand Modèle, saint François de Sales, formé à son école, a été la merveille de son siècle par la pratique constante de cette vertu.

Saint Vincent de Paul, de son côté, n'était pas moins admirable par sa patience: les afflictions, les contrariétés, les contre-temps les plus fâcheux, les pertes du temporel de sa Congrégation, rien n'était capable de diminuer ou de troubler son égalité d'âme, ni de lui faire perdre rien de sa tranquillité. Les épreuves étaient une nourriture si douce pour ce grand Saint, qu'il languissait, pour ainsi dire, lorsqu'il n'en était pas rassasié, soit en sa personne,

soit en celle de ses enfants : « Si notre Congrégation, disait-il aux siens, ne souffrait rien, si tout lui réussissait, et si Dieu, sans lui faire sentir aucune traverse ni aucune agitation, la bénissait en toutes manières, ce grand calme me donnerait de l'inquiétude ; car le propre de Dieu, dit la sainte Ecriture, *est d'exercer ceux qui le servent et de châtier ceux qu'il aime*¹. Je me souviens de ce qu'on rapporte de saint Ambroise, qu'ayant appris du maître d'une maison où il entra dans un de ses voyages, qu'il ne savait ce que c'était qu'affliction, il en sortit brusquement en disant à ceux qui l'accompagnaient : *Sortons d'ici, parce que la colère de Dieu va tomber sur cette maison*. Elle y tomba en effet, la foudre l'ayant renversée un moment après, et écrasé sous ses ruines tous ceux qui étaient dedans. J'aurais donc raison de craindre que nous ne fussions pas agréables à Dieu ni dignes de souffrir quelque chose pour son amour, s'il ne nous arrivait rien de fâcheux.

« Il est vrai, continuait ce grand Saint, que nous avons souffert quelques naufrages aux embarquements faits pour Madagascar ; mais Dieu nous en a tirés. Il est vrai encore qu'en 1643, les gens de guerre nous causèrent un dommage de quarante-deux mille livres ; mais cette perte ne nous fut pas particulière ; tout le monde se ressentit des troubles publics ; le mal fut commun, et nous ne fûmes pas traités autrement que les autres. Mais béni soit Dieu, mes frères, de ce que maintenant il a plu à sa providence adorable de nous ôter un bien dont la perte si est considérable pour la Compagnie. Acceptons-la, comme le saint homme Job accepta les siennes, avec patience et avec résignation. Humilions-nous sous la main de Dieu qui nous frappe, et disons, comme David : *Je me suis tû, Seigneur, parce que c'est vous qui l'avez fait*². Adorons sa justice en silence, et croyons que c'est

(1) Ego quos amo, arguo et castigo. *Apoc.* 5. 19.

(2) Ohmutui..., quoniam tu fecisti. *Ps.* 38. 10.

par sa miséricorde qu'il nous a traités de la sorte. *Il fait bien tout ce qu'il fait*¹, et loin de nous en plaindre ou de nous laisser aller à des sentiments d'impatience, bénissons-le de tout ce qui arrive. »

Ce que ce modèle de patience et de soumission à la sainte volonté de Dieu disait à sa Communauté, il le redit au Supérieur d'une de ses maisons qui lui avait déclaré la peine qu'il avait à la conduire: « Hélas! Monsieur, voudriez-vous bien être sans souffrir, et ne vaudrait-il pas mieux avoir un démon dans le corps, que d'être sans croix? Oui, sans doute; car, en cet état, le démon ne nuirait pas à l'âme; mais, n'ayant rien à souffrir, ni l'âme ni le corps ne seraient conformes à Jésus-Christ; et cependant cette conformité est la marque de notre prédestination... Il faut aller à Dieu *parmi la mauvaise et la bonne réputation*², comme le dit l'apôtre saint Paul; sa divine bonté nous fait miséricorde, quand il lui plaît de permettre que nous tombions dans le blâme ou dans le mépris public. Je ne doute pas que vous n'ayez reçu en patience la confusion qui vous revient de ce qui s'est passé. Si la gloire du monde n'est qu'une fumée, l'état contraire est un bien solide, quand il est pris comme il faut; et j'espère qu'il vous reviendra un grand bien de cette humiliation. Plaise au ciel de nous en envoyer tant d'autres, que nous puissions mériter par là de lui être agréables! Soupirons après les croix, supportons-les patiemment, quand elles nous arrivent, et disons avec l'apôtre des Indes, saint François Xavier: *Encore plus, Seigneur, encore plus*³. »

(1) Benè omnia fecit. *Marc. 7. 37.*

(2) Per infamiam et bonam famam. *2. Cor. 6. 8.*

(3) *Esprit de S. Vincent de Paul. tom. 2. chap. 28.*

II. QUELS SONT LES AVANTAGES QUE PROCURE LA PATIENCE ?

L'apôtre saint Jacques, dans son *Épître canonique*, dit que *la patience est l'ouvrage d'un homme parfait*¹ ; c'est-à-dire qu'elle fait pratiquer et éclater toutes les vertus. Sans les parcourir les unes après les autres, ce qui me mènerait beaucoup trop loin et ce qui dépasserait les bornes d'une Conférence, je me contente de vous dire que la patience nous procure : 1^o la paix avec nous-mêmes ; 2^o avec le prochain.

I. ELLE NOUS PROCURE LA PAIX AVEC NOUS-MÊMES.

C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'enseigne dans le saint Evangile, quand il disait à ses disciples : *C'est par la patience que vous posséderez vos âmes*² ; c'est-à-dire qu'ils seraient maîtres de leurs mouvements ; qu'ils ne dépendraient ni des jugements du monde, ni des révolutions qui l'agitent ; que la différence des caractères et des honneurs ne troublerait ni la paix de leur âme ni la tranquillité de leur cœur ; mais qu'en tout et partout ils possèderaient une parfaite égalité d'esprit.

Le grand Apôtre, de son côté, marquait toujours aux fidèles de l'Eglise naissante la patience comme le principe de la joie spirituelle et du calme de l'âme : *Marchez*, disait-il aux Colossiens, *marchez avec joie dans la patience et la longanimité*³. Il recommandait à Timothée et à Tite *la pratique de la patience*⁴, comme étant le soutien de leur ministère et la consolation de leur âme dans les peines, les afflictions, les croix et les tribulations. Il ne donnait pour guide aux Thessaloniens, dans les différentes traverses de

(1) Patientia autem opus perfectum habet. *Jacob. 1. 4.*

(2) In patientiâ vestrâ possidebitis animas vestras. *Luc. 21. 19.*

(3) In omni patientiâ et longanimitate cum gaudio. *Coloss. 1. 11.*

(4) Patientiam... 2. *Timoth. 3. 10.* In patientiâ. *Tit. 2. 2.*

la vie, que *la patience de Jésus-Christ*¹, qui devait leur procurer cette paix qui surpasse tout sentiment².

Tertullien, ce grand Docteur de l'Eglise, cet illustre défenseur de la foi, à laquelle malheureusement il ne resta pas toujours attaché, nous assure, dans l'apologie qu'il composa en faveur de la religion chrétienne, que les fidèles de son temps, qui cependant passaient leur vie au milieu des plus cruelles persécutions, ne faisaient jamais paraître de tristesse, parce qu'ils étaient doués d'une patience à toute épreuve: « Ils se trouvaient sans cesse, dit-il, sous le glaive et sur les bûchers, parmi les tortures et au milieu des supplices les plus affreux, et néanmoins, à la vue de cet attirail épouvantable de la mort, leur patience, animée et encouragée par celle de Jésus-Christ, leur chef, aux jours de sa douloureuse passion, les rendait toujours gais, malgré la fureur de leurs ennemis. Sans cesse on voyait régner sur leur figure une aimable sérénité, indice de cette paix intérieure dont leur âme était en possession. »

Voyez encore aujourd'hui une âme qui s'étudie à copier Jésus-Christ, ce modèle de patience que je vous faisais admirer, il y a un instant, et à marcher sur les traces des Saints, ses fidèles imitateurs, elle goûte, par avance, par la paix intérieure qu'elle éprouve, une partie des douceurs et des avantages de la gloire dont elle doit se rassasier un jour pleinement dans le ciel. Oui, c'est bien à son occasion qu'on peut appliquer ces paroles du Psalmiste: *Tout est devenu paisible autour du juste, et sa demeure est dans Sion*³.

II. ELLE NOUS PROCURE LA PAIX AVEC LE PROCHAIN.

Un des plus grands sujets de patience dans le monde, c'est l'obligation de vivre avec les autres et d'avoir des

(1) Dominus dirigat corda vestra in patientiâ Christi. 2. *Thess.* 3. 5.

(2) Et pax Dei quæ exuperat omnem sensum. *Philip.* 4. 7.

(3) Factus est in pace locus ejus, et habitatio ejus in Sion. *Ps.* 73. 5.

rapports avec eux. Pour être avec les meilleures personnes, on se trouve cependant en compagnie des hommes, et, par conséquent, dans la nécessité de souffrir, parce que les hommes ici-bas sont sujets à quantité de défauts, et que leur nature, gâtée et corrompue, n'a pour son partage que les misères et le péché. Quand on vivrait tout seul dans un désert, on aurait encore à souffrir de soi-même, et on serait une source de peines pour soi; vivant avec les autres, on doit de plus s'attendre à souffrir d'eux, et à souffrir d'autant plus, qu'ils sont plus nombreux, et qu'on ne dispose pas de leur volonté comme on pourrait le faire de la sienne propre. Ceci est vrai, à proportion, dans la religion comme dans le monde; pour vivre avec des religieuses, on ne vit pas avec des Anges ou avec des Saints revêtus de la bienheureuse immortalité. Parmi toutes les Sœurs qui composent une Communauté, il y en a qui ont beaucoup de vertus; il s'en trouve qui n'en ont pas autant, et quelques-unes peuvent n'en avoir que fort peu.

Or, quelles qu'elles soient, on peut avoir à endurer des unes et des autres. Si elles sont imparfaites, il est évident qu'elles deviennent pour leurs Sœurs un fréquent exercice de patience; et, au contraire, quelque vertueuses qu'on les suppose, il peut encore arriver que quelques-unes d'entre elles n'en fournissent pas un moindre exercice. Vous pouvez en juger par cette comparaison. Quoiqu'un rosier porte plus de roses qu'un autre, et qu'il embaume davantage tout l'air aux alentours, il n'est pourtant pas sans épines, qui, si l'on n'y prend garde, déchirent les vêtements, même quelquefois la peau, et par suite causent des douleurs bien vives. De même, dans la religion, quoique quelques Sœurs soient plus parfaites que les autres, qu'elles portent plus de roses de vertus et répandent un plus doux parfum de sainteté autour d'elles, elles ne laissent pas, dans le commerce habituel de la vie, d'avoir à elles quelques manières singulières qui ne reviennent pas aux nôtres, qui ne s'accordent pas avec notre humeur et nos inclinations,

et qui nous tiennent lieu d'épines pour nous piquer parfois assez vivement : dans celle-ci, par exemple, ce sera sa manière de parler et de converser avec ses Sœurs ; dans celle-là, sa manière de marcher, de regarder, de tousser, de cracher, voire même de manger ou de boire ; et quoiqu'il n'y ait pas de péché dans ces manières qui s'éloignent des manières ordinaires ; quoiqu'on puisse même dire avec raison que Dieu, pour conserver, comme sous la cendre le feu divin déposé dans le cœur de ces bonnes religieuses, permet qu'on remarque en elles certains traits d'un caractère qui a naturellement quelque chose d'original et propre à les humilier, toujours est-il vrai de dire qu'elles sont pour leurs Sœurs le sujet d'un grand exercice de support du prochain.

Je dis donc que la patience est le seul moyen de vivre en paix et en bonne intelligence avec ses Sœurs dans une Communauté. Quand elle est mise en pratique, cette Communauté devient un paradis anticipé ; elle est la plus parfaite image de la céleste Jérusalem ; il règne un accord admirable, une paix inaltérable parmi tous les membres qui en font partie. Mais ôtez la patience, qu'y verrez-vous ? Hélas ! des épouses de Jésus-Christ qui deviennent la croix les unes des autres, et qui sont dans une opposition continue de sentiments. Ah ! que l'apôtre saint Paul était vraiment inspiré d'en haut, et qu'il comprenait la nécessité de la patience et les heureux effets qu'elle produit à l'égard du prochain, quand il recommandait si instamment aux fidèles de l'Eglise naissante *d'être patients à l'égard de tous*¹ ; quand il arrachait du cœur de ses disciples *toute racine d'amertume*² ; quand il regardait *la patience* comme le premier attribut *de la charité*³ !

(1) Patientes estote ad omnes. 1. Thess. 5. 14.

(2) Ne qua radix amaritudinis germinans impediatur. Hebr. 12. 15.

(3) Charitas patiens est. 1. Cor. 13. 4.

III. EN QUOI FAUT-IL PRATIQUER LA PATIENCE?

Pour abrégér, je réduis à trois chefs principaux les occasions qui se rencontrent de s'exercer à la patience. Il faut la pratiquer : 1° dans les peines et les tribulations ; 2° dans les maladies corporelles ; 3° dans les désolations spirituelles.

I. DANS LES PEINES ET LES TRIBULATIONS.

La destinée de l'homme ici-bas, juste ou pécheur, est de souffrir ; *sa vie*, dit le saint homme Job, *est un combat continuel*¹. Une chose manque à celui-ci, une autre à celui-là. Tel est né dans l'opulence, qui se plaint d'une mauvaise santé ; tel jouit d'une bonne santé, qui languit dans la misère et la pauvreté ; tel autre enfin sera riche et bien portant, qui est sous le coup des chagrins et des afflictions. Tous, en un mot, sans en excepter les rois eux-mêmes, ont à souffrir ; et les peines de ces derniers augmentent même en raison de leur élévation sur la terre. Tout notre bien consiste donc à supporter les croix avec patience. Aussi, l'Esprit-Saint nous avertit de ne pas nous rendre semblables aux animaux qui s'irritent, quand ils ne peuvent satisfaire leurs penchants : *Ah ! gardez-vous bien*, nous dit-il par la bouche du Roi-Propète, *de ressembler au cheval et au mulet, qui manquent d'intelligence*². Que sert de nous impatienter dans les revers et les contre-temps fâcheux ? Le bon et le mauvais larron moururent en croix dans les mêmes souffrances ; mais le bon larron se sauva en les supportant avec patience, et le mauvais larron se damna par le défaut de résignation³ : Une même peine, dit saint Augustin, conduit les bons au ciel, et les méchants en enfer, parce que les uns la supportent sans se plaindre, et que les autres en murmurent. »

(1) *Militia est vita hominis super terram. Job. 7. 1.*

(2) *Nolite fieri sicut equus et mulus quibus non est intellectus. Ps. 51. 9.*

(3) *Luc. 25. 39. et seq.*

Il arrive souvent que pour fuir une croix que Dieu nous envoie, nous en trouvons une autre plus pesante : *Ceux qui craignent la pluie*, dit l'Esprit-Saint au livre de Job, *seront accablés par la neige*¹. Ainsi, pour ce qui vous concerne particulièrement, une Sœur dira à sa Supérieure : « Je vous en prie, ôtez-moi cet emploi, et donnez-moi toute autre charge. Séparez-moi de cette Sœur, dont le caractère ne sympathise pas avec le mien : ce qui est cause que je me laisse aller souvent à la mauvaise humeur. » Mais elle aura bien plus à souffrir dans son nouvel emploi, que dans celui qu'elle aura quitté ; ou, du moins, ce sera avec peu ou point de mérite. Oh ! combien une digne épouse de Jésus-Christ, ce divin Modèle de patience et de résignation, tient une conduite différente ! Elle se soumet avec patience aux peines et aux tribulations que Dieu lui impose, et cette patience est pour elle un bouclier qui la défend contre tous les coups. Je dis plus. Quand elle vient à jeter un regard sur son crucifix, et qu'elle voit un Dieu mort au milieu d'un océan de douleurs et de mépris, elle embrasse avec joie les peines et les tribulations que Dieu lui impose, pleinement persuadée que le sacrifice le plus agréable à Dieu est d'embrasser avec patience toutes les croix qu'il nous envoie, à l'exemple de son divin Fils. Cette vue d'un Dieu attaché à la croix, fait qu'elle ne sent plus même les croix ; ou si elle les sent encore, elles ne l'empêchent pas de jouir d'une paix profonde ; car elle sait bien que, quelle que soit la répugnance de la nature à souffrir, c'est néanmoins la volonté de Dieu, et que *comme on éprouve l'or avec le feu*², ainsi Dieu éprouve notre amour par le feu des tribulations.

II. DANS LES MALADIES CORPORELLES.

« Les maladies, dit un pieux auteur, sont une pierre de touche qui montre si vous êtes de l'or ou du plomb. »

(1) Qui timent pruina, irruet super eos nix. Job. 6. 16.

(2) Tanquam aurum in fornace probavit illos. Sap 3. 6.

On voit assez communément dans le monde des personnes faisant profession de piété, et quelquefois, jusque dans la religion, des personnes consacrées à Dieu, qui, tant qu'elles sont bien portantes, sont gaies, patientes, ferventes ; mais qui, lorsqu'elles sont visitées par quelque mal corporel, se désolent de la moindre douleur ou de la moindre incommodité qu'elles souffrent. Il en est même qui deviennent alors tout de mauvaise humeur, qui se plaignent de tout le monde, du médecin, de celles qui les soignent ; elles vont parfois jusqu'à dire, dans des moments d'impatience qu'on les délaisse, qu'on les néglige, qu'on ne compatit pas assez à leurs souffrances, ou, du moins, qu'on n'y fait pas assez d'attention : *Comment l'or pur s'est-il obscurci*, puis-je ici m'écrier en empruntant les paroles de la sainte Ecriture ; *comment s'est-il changé tout à coup en un plomb vil* ? Ah ! sans doute, ma chère Sœur, qui que vous soyez, je ne vous défends pas de parler ou de vous plaindre de vos souffrances, quand elles sont fortes, quoique cependant les Saints agissaient tout autrement : ainsi une sainte Liduvine resta trente-huit ans étendue sur un mauvais grabat, couverte et rongée de plaies, et ne laissa jamais échapper un gémissement ; ainsi une sainte Claire fut vingt-huit ans malade, et ne se plaignit jamais ; ainsi la B. Humilienne de Florence fut attaquée de plusieurs maladies douloureuses, et levait sans cesse les mains au ciel en s'écriant : *Soyez béni, Seigneur, soyez béni* ! Mais, quand ce sont des douleurs légères que vous endurez, c'est faiblesse que de vous en plaindre avec la première venue, et de vouloir que toutes vos Sœurs y compatissent.

Mais, direz-vous, où est la charité ? Mes sœurs semblent m'abandonner et ne pas s'occuper de moi !

Et moi, je vous répondrai : où est la vôtre ? Vous n'avez dans la bouche que des paroles qui ressemblent au murmure, et contre Dieu à la sainte volonté de qui vous n'êtes

(1) Quomodo obscuratum est aurum. mutatus est color optimus ? *Thren.* 4. 1.

pas assez résignée, et contre vos Sœurs dont vous ne cessez de vous plaindre. Ah ! pauvre malade, que je vous plains à mon tour ! Oui, vous êtes vraiment à plaindre, non pas à cause des maux que vous souffrez, mais à cause de votre impatience qui vous rend doublement malade de corps et d'âme. *Vos Sœurs vous ont oubliée*, dites-vous. Eh ! vous ne faites pas attention que vous oubliez vous-même Jésus-Christ, ce divin Modèle, qui vous a donné l'exemple d'une patience admirable dans les plus grandes souffrances, et qui est mort dans le supplice cruel de la croix sans proférer une seule plainte !

Ensuite, je veux bien que toutes vos plaintes soient justes ; mais, répondez-moi, n'avez-vous jamais mérité, par vos péchés passés, les peines de l'enfer, et ne méritez-vous pas encore tous les jours, par vos fautes, les peines du purgatoire ? Ah ! s'il en est ainsi, au lieu de vous plaindre tantôt de celle-ci, tantôt de celle-là parmi vos Sœurs, rentrez en vous-même, humiliez-vous, et dites plutôt avec le bon Larron : *Quant à nous, c'est avec justice que nous souffrons ; nous recevons ce que nous avons mérité*¹ ou avec saint Augustin : « Oui, Seigneur, je mérite cette croix, cette souffrance, parce que je vous ai offensé. Brûlez, coupez ici-bas ; ne m'épargnez pas dans ce monde, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité². »

Courage, ô épouses d'un Dieu crucifié, endurez avec patience, je dirai plus, recevez avec joie la maladie, quand il plait au Seigneur de vous l'envoyer et de vous visiter de la sorte. Faites-lui même alors généreusement le sacrifice de votre vie, et acceptez aussi la mort avec résignation, si tel est le bon plaisir de Dieu. Oh ! qu'édifiante est la religieuse qui, au milieu de ses souffrances, et même à l'instinct de la mort, conserve un front calme, un visage serein,

(1) Nos quidem justè, nam digna factis recipimus. *Luc.* 25. 41.

(2) Hic ure, hic seca, hic non parcas, modò in æternum parcas. *S. Aug. Soliloq.*

n'a que des paroles de résignation dans la bouche, ne se plaint ni des médecins ni de ses compagnes, mais les remercie de leurs soins, et reçoit avec reconnaissance les remèdes qu'on lui donne, quelque amers et quelque répugnants à la nature qu'ils soient ! *Le Seigneur*, semble-t-elle dire avec le saint homme Job, *m'avait donné la santé, il me l'ôte ; que son saint nom soit béni*¹ ; ou bien encore avec le vertueux Tobie ; *Faites de moi, Seigneur, selon votre volonté*, et si vous ordonnez que je succombe à mes maux, *recevez mon âme dans le séjour de la paix*².

III. DANS LES DÉSOLATIONS SPIRITUELLES.

Oui, il faut encore pratiquer la patience dans ces sortes de peines, qui sont les plus amères que puisse endurer une âme qui aime Dieu. Quand l'âme est inondée des consolations divines, les douleurs, les pertes, les afflictions, les persécutions sont un baume pour elle ; elle offre ses souffrances au Seigneur, et s'unit à lui plus étroitement. Le plus grand supplice des âmes qui aiment vraiment, c'est de se voir sans dévotion, sans ferveur, sans désirs pieux ; d'être tièdes, évaporées dans leurs oraisons, leurs exercices de piété et à la table sainte : « Mais, dit sainte Thérèse, Dieu ne leur envoie ce dégoût mortel que pour les éprouver ; si elles continuent à marcher avec patience dans la bonne voie, malgré cette tiédeur apparente et ces angoisses, c'est un signe qu'elles aiment Dieu véritablement. »

Exemple. La B. Angèle de Foligny, se trouvant aride et dégoûtée dans le service de Dieu, se plaignit un jour à Notre-Seigneur de ce qu'il l'avait abandonnée : « Non, ma fille, lui répondit intérieurement ce divin Sauveur, je t'aime à présent plus que jamais. »

(1) Dominus dedit, Dominus abstulit, sicut Domino placuit, ita factum est ; sit nomen Domini benedictum. *Job. 1. 21.*

(2) Et nunc, Domine, secundum voluntatem tuam fac meum, et præcipe in pace recipi spiritum meum. *Tob. 5. 6.*

L'aridité et les tentations sont la pierre de touche de l'âme. Quelques âmes, encore novices dans les voies de Dieu, se croient abandonnées de lui quand elles sont dans cet état, et se rebutent; elles donnent alors, par découragement, toute liberté à leurs sens, et perdent tout ce qu'elles avaient acquis. Ah! gardez-vous bien de vous laisser tromper ainsi par le démon. Quand vous êtes dans l'aridité, tenez bon, ne négligez pas vos exercices ordinaires; humiliez-vous et dites avec les frères de Joseph: *Nous méritons d'être ainsi traitées, parce que nous avons péché contre notre frère*¹, l'aimable Jésus; résignez-vous avec beaucoup de patience à la divine volonté, et confiez-vous à Dieu; car plus vous serez patientes, plus vous lui serez chères. Croyez-vous donc que les Saints aient toujours joui des consolations célestes? Sachez que beaucoup d'entre eux ont passé la plus grande partie de leurs jours dans la désolation et dans la privation des lumières célestes: « L'expérience, disait sainte Thérèse, m'a appris à me méfier de ces âmes qui abondent en douceurs spirituelles, car souvent elles ne font le bien que tant que durent leurs consolations; mais, quand l'aridité vient les éprouver, elles abandonnent tout, et tombent dans la tiédeur. » Ne vous désolez donc pas, ô épouses de Jésus-Christ, de ce que votre divin Epoux vous cache pour un peu de temps sa face; il le fait pour votre bien, il se voile d'un nuage passager, de peur que trop de faveur ne vous porte à mépriser vos Sœurs et à vous croire meilleures qu'elles; il le fait encore afin que vous le cherchiez avec un plus grand désir de le posséder, et que vous l'appeliez avec plus de courage et de persévérance; car il préfère un amour constant à un amour tendre.

(1) Meritò hæc patimur, quia peccavimus in fratrem. *Genes. 42. 21.*

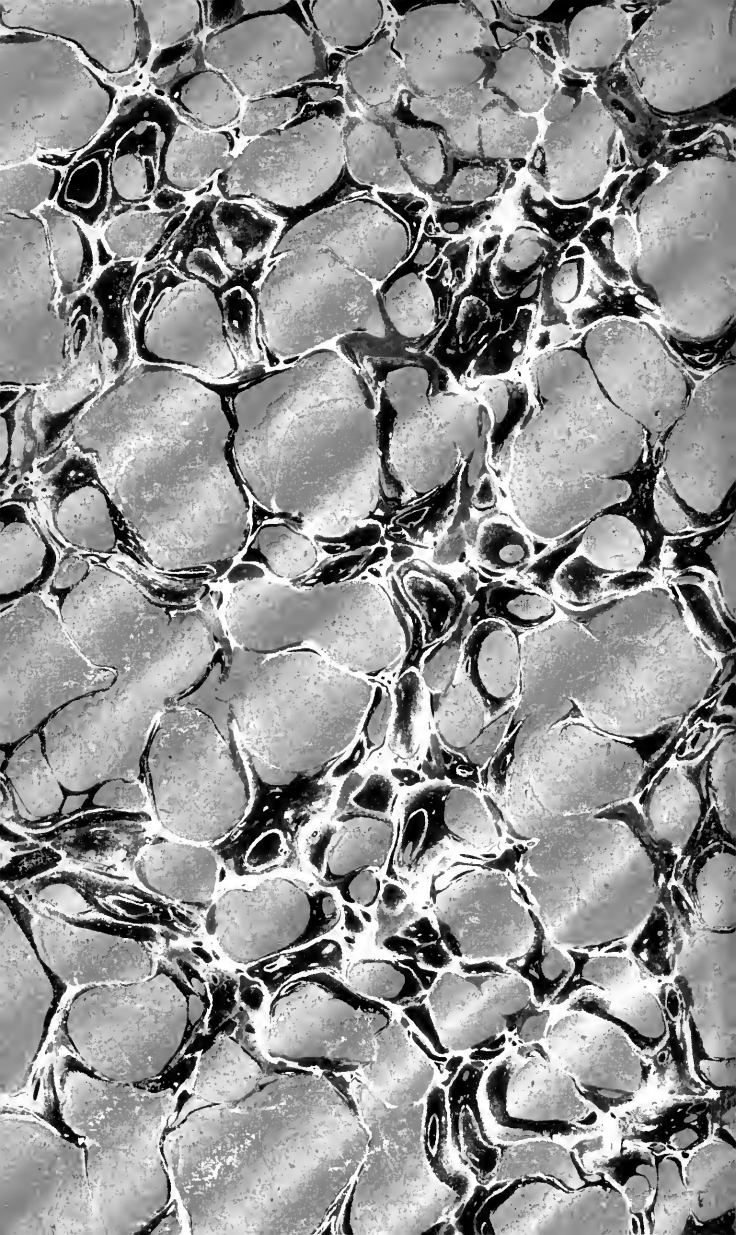
CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que pour vous procurer les avantages attachés à la patience et pour vous épargner les dommages qui sont les suites de l'impatience, vous devez avoir les yeux sans cesse fixés sur Jésus-Christ, ce modèle admirable d'une patience toute divine; que c'est cet exemple que l'apôtre saint Paul mettait sous les yeux des premiers fidèles, quand il disait dans son *Epître aux Thessaloniens*: *Que le Seigneur porte vos cœurs à la patience de Jésus-Christ*, et qu'il ajoutait dans l'*Epître aux Hébreux*: *Courons donc par la patience dans cette carrière qui vous est ouverte, jetant les yeux sur Jésus, comme sur l'auteur et le consommateur de notre foi*; qu'il n'y a que son Evangile bien su et bien entendu qui puisse produire en nous les fruits de la première, et déraciner la mauvaise plante de la seconde; que dans ce beau sermon qu'il fit sur la montagne, il dit: *Heureux les débonnaires, parce qu'ils posséderont la terre!* Que si, par cette terre, on entend le royaume des cieux, ce doit être l'objet unique de vos désirs, et que la promesse qu'en fait ce divin Sauveur, doit suffire pour vous faire connaître toute l'importance de la patience; que si, par-là, on entend la tranquillité de l'âme dans cette vie, qui est la terre où Dieu nous a placés, afin d'acquérir des mérites pour la vie future, c'est encore à quoi vous devez aspirer durant votre pèlerinage ici-bas; de sorte qu'il s'en suit toujours que la patience contribue essentiellement à votre bonheur en ce monde et en l'autre. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIERES.

Sur la perfection.	1
Sur l'observation de la règle	30
Sur le vœu de pauvreté.	54
Sur le vœu de chasteté	76
Sur le vœu d'obéissance.	99
Questions touchant le vœu d'obéissance	124
Sur la charité.	148
Des caractères de la charité.	164
Des caractères de la charité (suite).	178
Des caractères de la charité (suite).	194
Des défauts opposés à la charité. — Médisance. — Jugements téméraires. — Faux rapports	208
Des défauts opposés à la charité. — Antipathies ou aversions naturelles. — Amitiés particulières	233
Sur la douceur	253
Sur l'humilité	271
L'humilité est le fondement des vertus	290
Sur la mortification. — Nécessité de la mortification	305
De la mortification des sens.	319

De la mortification des passions	336
Sur la modestie. — Nécessité de la modestie.	353
Heureux effets de la modestie	370
Pratique de la modestie.	384
Sur la simplicité	397
Sur la sincérité	417
Sur la patience	429



BX 1912.5 .B376 1880 v.3 SMC
Basinet, Gabriel,
Conferences spirituelles sur
les devoirs de la vie religi
47.234928

